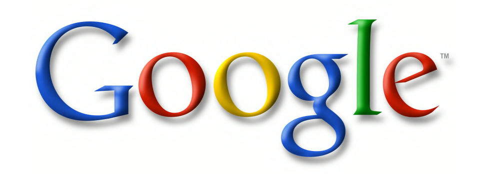
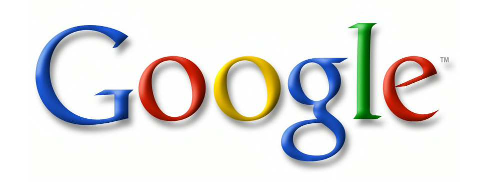







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



EXPLICATION
DE
L'OUVRAGE
DES
SIX JOURS

NOUVELLE EDITION.

Augmentée du ſecond Sens du Pſeaume CIII, & d'une Table des Matieres.

Par Meſſieurs les Abbez DUGUET *&* D'ASFELD.

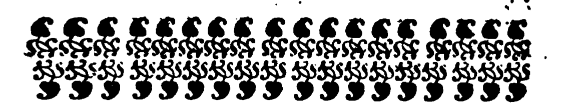
Ex libris Sacerdotis



A PARIS,
Chez FRANÇOIS BABUTY, ruë ſaint Jâques, à ſaint Chryſoſtome.

M. DCC. XL.

Avec Aprobation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

IL y a long-tems que des Personnes de mérite & d'un grand ſavoir, m'ont repréſenté qu'une Edition correcte & éxacte de l'*Ouvrage des ſix Jours*, ſéparé de l'Explication de la Géneſe & de la Critique que j'ai données au Public, ſeroit reçuë favorablement; parce que celles qui ont paru, étoient très-défectueuſes, & ne répondoient pas à la beauté de l'Original: Que pour rendre la connoiſſance du grand Ouvrage de la Création plus étendue & plus parfaite, il conviendroit d'y joindre les Explications des Chapitres XXXVIII & XXXIX de Job, & des Pſeaumes XVIII & CIII, qui traitent de la même

matiere ; & qui formant ensemble une Physique sacrée, nous aprennent le saint usage que l'homme doit faire du spectacle de la nature, & des dons infinis du Créateur : Que cette Edition seroit par conséquent d'une grande utilité, pour mettre sous un point de vûë, plusieurs des principaux traits qui sont répandus dans les diférens Livres de l'Ecriture, & pourroit satisfaire, en quelque maniere, ceux qui ne sont pas en état de faire la dépense du corps entier de ces Ouvrages : Que ce Recueil pourra contribuer à inspirer du respect pour la Religion, & du goût pour la lecture des Livres saints, qui, selon le grand Apôtre, sont écrits pour notre instruction & notre consolation : Qu'enfin il deviendroit un engagement pour ceux qui sont aisés, à lire, dans toute leur étendue, ces savantes & solides Explications, qui ne sont presque toutes composées, que des paroles des

Rom. XV, 4.

divines Ecritures, & de celles des Peres de l'Eglise, qui répandent une grande lumiére sur les endroits obscurs du Texte sacré.

De si justes considérations, ausquelles je n'ai pû me refuser, m'ont enfin déterminé à donner cette Edition, la plus correcte qu'il m'a été possible.

D'ailleurs, j'y donne dans toute leur étenduë ces Explications, telles qu'elles se trouvent dans le corps même de ce grand Ouvrage: les faire paroître autrement, c'est-à-dire, les tronquer, ou les abréger, ce seroit aller contre l'intention expresse de leurs illustres Auteurs, & faire peu de cas du jugement avantageux qu'en portent des Connoisseurs habiles, qui conviennent tous que ces Explications ne peuvent être susceptibles d'aucun Abrégé: De plus, leurs pensées sont si étroitement liées les unes avec les autres, qu'on n'en peut rien retrancher, sans leur

faire perdre leur beauté naturelle; leur force, leur onction, & sans en suprimer plusieurs de très-importantes; ce qui rendroit un pareil Extrait semblable à un misérable squelette, qui n'a que des ossemens secs & arides.

Tels sont la plûpart des Abrégez, contre lesquels un savant Auteur * vient de donner un Ecrit, pour en faire voir l'abus; & confondre en même tems certains Abréviateurs plagiaires, qui veulent impunément se faire honneur du travail & des pensées d'autrui; même en les altérant, & en les obscurcissant; & surchargent ainsi le Public de tant d'Ouvrages inutiles.

* Voyez *la Préface sur l'Abus des Abrégez*, que M. Crouzas a mise à la tête du *Systême de Logique abrégé*.



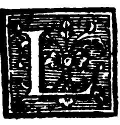
L'OUVRAGE



L'OUVRAGE DES SIX JOURS:

CHAPITRE PREMIER.

℣. 1. Au commencement, Dieu créa le Ciel & la Terre.



LA Création du Monde, c'eſt-à-dire, de tous les Etres diſtingués de Dieu, & qui ne ſont, que parce qu'il l'a voulu, eſt le premier point de la Tradition commune & générale, qui s'eſt conſervée dans toutes les Nations, qu'une entiere barbarie n'a point dégradées. Les peuples, malgré la témérité de quelques Philoſophes, — I. JOUR.

I. JOUR.

plus capables d'obſcurcir ce qu'on ſçavoit avant eux, que d'aprendre aux hommes ce qui leur étoit inconnu, ont retenu la mémoire de ce premier événement de l'hiſtoire univerſelle ; & il eſt même l'un de ceux que les fables, introduites par le Paganiſme, ont le moins défiguré, ſi l'on s'arrête à ces deux choſes eſſentielles : un Dieu Créateur de tout, & même des autres Dieux : & la ſouveraine indépendance de ce Dieu ſuprême.

Cette Tradition étoit encore toute récente au tems de Moïſe, dont les premieres années étoient peu éloignées des dernieres d'Abraham, dont la naiſſance concouroit avec la mort de Noé, qui avoit vécu pendant pluſieurs ſiécles avec Mathuſala & Lamech, tous deux contemporains d'Adam.

Mathuſala né en .. 687
Lamech ſon fils en 874
Adam mort en .. 930
Lamech mort en 1651
Mathuſala mort en 1656
(a) Cette année eſt celle du Déluge, où Noë avoit 600. ans.
Noë mourut âgé de 950 ans en 2006, & Abraham eſt né en .. 2008
Ajoutez que Sem fils de Noë qui eſt né en 1558 a vécu 600 ans, & eſt mort en 2158
Iſaac eſt né en .. 2108, & a vécu 50 ans avec Sem.
Lévi eſt né en .. 2255, & a vécu 33 ans avec Iſaac.
Amram pere de Moïſe, a vécu long-tems avec Lévi ſon ayeul, & Moïſe ſon fils.

(a) *Voyez la Table de la Tradition héréditaire après la Préface de M. de Sacy.*

De si longues vies, & un si petit nombre de générations, raprochoient presqu'autant l'origine du monde du tems de Moïse, que si la chose s'étoit passée depuis deux ou trois siécles, entre des personnes d'une vie ordinaire. Car entre la mort de Noé, qui touchoit de si près à Adam (a), arrivée 350 ans après le déluge, & la naissance de Moïse en 777, il n'y a gueres plus de quatre générations, dont celle d'Abraham est la premiere, étant né deux ans après la mort de Noé, comme nous l'avons vû, & par conséquent en 352; & Joseph mort en 713, est la derniere.

(a) Abraham né en 352 après le Déluge. Joseph mort en 713. Moïse né en 777.

Si Moïse avoit eu d'autre vûë que celle de fixer dans une histoire écrite, ce qui étoit connu de presque tous les peuples, & qui faisoit l'une des plus essentielles parties des monumens, & de la religion de la familled'Abraham, il n'auroit pas fait vivre si long-tems des témoins, qui auroient déposé contre lui, & qui auroient rendu sensibles toutes les erreurs de ses dates; & fait douter par conséquent, de tous les événemens qu'il y avoit atachés. Il se seroit mis en sureté, en

I. JOUR.

éloignant l'origine du monde, & en multipliant les générations, s'il n'avoit dit ce qu'on sçavoit déja, en remontant d'âge en âge. Et il est visible, que ses annales étoient les annales publiques, avant qu'il les écrivît, puisqu'il ne prend aucune précaution pour être cru; & qu'il multiplie tout ce qui peut servir de preuve contre lui, s'il n'est pas fidele.

Cela sufiroit pour une histoire ordinaire; mais ce n'est pas assez pour une histoire qui sert de fondement à la Religion, & qui est le commencement de la révélation divine. Si Moïse nous mettoit en main les Ecritures, sans nous prouver sa mission, nous pourrions le croire bien instruit & fidele, mais son autorité n'auroit pas droit de soumettre tous les esprits; & notre foi, n'aïant qu'un apui humain, ne seroit au plus que le bon usage de la raison.

Il faut, pour nous rassurer pleinement, que Dieu lui-même rende témoignage à Moïse, comme à son Prophéte; qu'il l'envoie pour délivrer son pepule; qu'il fasse pour lui une infinité de prodiges en Egypte, au passage de la mer, à la montagne de

I. JOUR.

Sinaï, & dans le désert; que ces prodiges aïent pour témoins toutes les Tribus d'Israël; que l'indocilité d'un peuple, porté à la révolte & au murmure, soit contrainte de céder à leur évidence; que son culte public, & que ses principales solemnitez, aïent pour fondement ces prodiges; que les livres où ils sont écrits, lui soient donnés par Moïse même; que ces livres soient révérés comme divins, quoique pleins de reproches contre le peuple, qui les révere; & qu'ils marquent en détail ses désobéïssances & ses crimes; que la terre s'ouvre sous les piés de ceux qui osent révoquer en doute que Dieu parle par Moïse, & qu'il soit autre chose que son Ministre & son Prophéte. (a) En un mot, que Dieu lui parle si clairement, si publiquement, si fréquemment, & d'une maniere si privilégiée, qu'il le traite plutôt comme un ami à qui il se découvre sans énigme, & pour qui il n'a rien de caché, que comme un Prophéte or-

(a) Vous reconnoîtrez à ceci, dit Moïse, que c'est le Seigneur qui m'a envoyé, pour faire tout ce que vous voïez; & que ce n'est point moi qui l'ai inventé de ma tête. *Num. XVI.* 28.

I. Jour.

dinaire. A de telles preuves, je n'aurai qu'à l'écouter, & qu'à me soumettre. Ce sera Dieu même qui m'instruira, & ce sera à sa révélation que je sacrifierai, non seulement mes conjectures & mes doutes, mais aussi mon intelligence & ma raison.

C'est après cette foule de témoignages que j'ouvre les Livres de Moïse : & je n'ai garde de lui demander des preuves tirées des monumens anciens, pour ajoûter foi à une histoire, qui précéde nécessairement tous les monumens, qui peuvent rester parmi les hommes. Aussi la commence-t-il comme si Dieu lui-même parloit, sans préface, sans éxorde, sans inviter les hommes à le croire, sans douter qu'il ne soit crû. La lumiere qui l'éclaire, & l'autorité qui l'envoie, sont également ses garans. La Majesté divine éclate seule, & son Ministre disparoît.

Mais suposons pour un moment, que par condécendance pour notre foiblesse, Moïse ait voulu nous donner des preuves humaines de la vérité de son histoire ; d'où les auroit-il pû tirer ? Que restoit-il de l'ancien monde après le déluge, que la famille de Noé, seule dépositaire des premieres

Traditions, dont celle de la création étoit la principale ! Mais quand on auroit consulté tous les hommes avant qu'ils eussent été submergés, que nous auroient-ils pû aprendre de la premiere origine de l'Univers ! Quel homme a précédé le premier ? Ce premier méme, que sçavoit-il de la création du Ciel & de la Terre, à laquelle il n'avoit pas assisté ! « Où « étiez-vous lorsque j'établissois la « terre sur ses fondemens, dit Dieu à « Job » ? Qu'eût-il connu de *l'Ouvrage des six jours*, si Dieu ne le lui eût apris ? Qui ne voit que c'est demander une chose impossible & contraire à la raison, que de demander des preuves historiques d'un événement, que la seule révélation divine a pû nous aprendre ? Et qui de nous est assez reconnoissant pour rendre à la divine Providence de dignes actions de graces, de ce qu'elle a réüni dans Moïse, tout ce qui étoit capable de le faire respecter, comme un homme inspiré, qui ne disoit aux hommes, que ce que Dieu vouloit lui-même leur révéler sur le passé & sur l'avenir ?

I. JOUR.

Job, XXXVIII, 4.

Au commencement. Avant que d'entrer dans le détail, arrêtons-nous un mo-

I. JOUR.

ment à celui où Dieu commence à se former un empire extérieur, & où sa bonté pour des créatures qui ne sont point, & qui pouvoient n'être jamais, le tire de ce repos éternel, & de ce secret inaccessible, où il a été soi-même son bonheur & sa gloire, & dont il ne sort que par plénitude, & non par besoin. Quelle nouveauté ! Quel spectacle ! où étoit caché un tel abîme de grandeur, de richesses, de beauté, de magnificence ! Que pouvoit sçavoir le néant, où étoient alors toutes choses, de cet Etre immense, infini, inépuisable en desseins, en ouvrages, en variété ! Que perdoit-il cet Etre suprême, si le néant universel, qui tenoit depuis l'éternité tous les autres êtres dans ses ténebres, eût toujours ignoré la lumiere, & n'eût jamais connu celui qui en est la source ? Par quel motif, après avoir si long-tems suspendu leur création, commence-t-il aujourd'hui à les apeller comme présentes (*a*), & à leur donner l'éxistence par sa parole ? Qui de nous, s'il avoit été possible de précéder l'origine du monde, eût con-

(*a*) Il apelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont. *Rom. IV.* 17.

jecturé rien de tel? Et de quel étonnement n'eût-il pas été saisi, en voyant à chaque parole du Tout-puissant, sortir en foule ce nombre infini de créatures, si diversifiées & si parfaites?

I. JOUR

Ce qui ne nous a pas été acordé pour lors, nous l'est maintenant. Nous sommes transportés par l'Esprit de Dieu, à la naissance du monde. Il nous en rend les témoins & les spectateurs; & en nous instruisant de *l'ouvrage des six Jours*, il éxige de nous les mêmes loüanges & les mêmes actions de graces que lui rendirent les Esprits célestes, qui assisterent à l'origine de l'Univers.

CRE'ATIO[N] DES ANGE[S]

Ils sont marqués dans le livre de Job par ces paroles, qui ne peuvent, ce me semble, être détournées dans un autre sens. « Où étiez-vous, c'est Dieu lui-« même qui parle à Job, lorsque j'é-« tablissois la Terre sur ses fonde-« mens? ... Qui est-ce qui en a réglé « toutes les proportions, & les me-« sures? Dites-le-moi, si vous le « sçavez, sur quel apui ses fondemens « sont-ils établis! ou qui en a posé « la pierre angulaire, lorsque les astres « du matin me loüoient d'un com-«

Job, XXXVIII. 4. 5. 6. 7.

I. JOUR. » mun acord, & que tous les enfans » de Dieu poussoient des cris de » joie » ?

L'expression figurée, qui marque les Anges sous le nom d'*astres du point du jour*, est réduite au sens naturel, par celle qui les apelle *les enfans de Dieu*; car c'est ainsi que les Anges sont nommés au commencement du livre de Job : « Les enfans de Dieu » s'étant un jour présentés devant le » Seigneur, Satan se trouva aussi » parmi eux ».

Job, I. 6. & II. 1.

Ils étoient atentifs à la création du Ciel & de la Terre, & remplis d'admiration à la vûë des merveilles sans nombre, que leur découvroit la sagesse infinie du Toutpuissant. Ils sont les astres du point du jour, ou de l'aurore, parce qu'ils sont sortis les premiers des mains de Dieu. Ils ont vû ce que le premier homme n'a pû voir. Ils loüoient & rendoient graces lorsqu'Adam n'étoit pas formé. » Où étiez-vous..... lorsque les » astres du matin me loüoient d'un » commun acord, & que tous les » enfans de Dieu poussoient des cris » de joie » ? Car il est visible que ce n'est pas seulement à Job, mais à

Job, XXXVIII, 7.

I. JOUR.

tous les hommes que Dieu demande, si quelqu'un d'eux a vû la naissance du monde, & a assisté au moment où la terre a été fondée.

Plusieurs Anciens ont crû, sur de solides conjectures, que les Esprits ont été créés avant la matiere ; & il me semble que c'est une conséquence des principes de la plus éxacte Théologie. Voici en peu de mots l'ordre de ces principes.

S. Basil. Hom. I. *in Hexemeron.* S. Greg. de Naz. *Orat.* 38. *&* *Orat.* 42. S. Ambr. Lib. I. *ad Hexamer.* Cap. V. S. Hilar. Lib. XII. *de Trinit.* S. Greg. Mag. Lib. XXVIII. *Mor.* Cap. XIV. S. J. Dam. Lib. II. *de fide*, Cap. III. *&* Lib. IV. Cap. XIV.

Dieu n'a pû en créant le monde se proposer d'autre fin que lui-même. Ainsi il ne l'a créé que pour sa gloire.

La gloire de Dieu Créateur, n'est point celle qui lui est essentielle. Il n'en a pas besoin ; & elle lui est étrangere.

Elle consiste dans la connoissance & l'admiration des créatures : elle consiste dans leurs adorations, & leurs actions de graces.

Il ne paroît donc pas que la création des Etres purement matériels & sans intelligence, puisse servir à la gloire de Dieu : car cette gloire n'est autre que la manifestation de sa puissance, de sa sagesse, & de sa bonté : & une telle manifestation supose nécessairement l'intelligence.

I. JOUR.

Il paroît donc plus conforme à la raiſon, & même à la Théologie, que Dieu ait donné l'être & l'intelligence aux Eſprits, avant que de créer le Ciel & la Terre, les Plantes & les animaux; puiſque tout ce ſpectacle n'auroit point eu de ſpectateurs ; & que Dieu auroit commencé par prodiguer les preuves de ſa ſageſſe infinie, avant qu'il y eût des témoins capables d'en profiter.

En quel tems les Anges ont été créés.

Si l'on demande en quel tems les Anges ont été créés ; il me ſemble qu'on doit répondre, qu'il eſt plus évident, qu'ils ont précédé la matiere, qu'il n'eſt certain de combien de tems ils l'ont précédé. On doit néanmoins éviter de leur donner une longue durée avant la création du Ciel & de la Terre ; premierement, parce qu'on le feroit ſur de ſimples conjectures, dont les plus ſages ſont celles qui ſont moins hardies ; & en ſecond lieu, parce que tout l'ouvrage de la création étant diviſé en ſix jours (a), après leſquels Dieu rentra dans ſon repos,

(a) S. Baſile Hom. I. *in Hexaëmeron* : & ſaint Jérôme ſur le premier chapitre de l'Épître à Tite, parlent d'une longue préexiſtence des Anges, mais ſans preuves.

il ſemble que ce ſoit penſer d'une maniere plus conforme à l'Ecriture, que de placer la création des Anges au premier inſtant du premier jour. Car dans une autre ſupoſition, l'ouvrage commencé, ſeroit long-tems interrompu; & un premier repos auroit déja précédé celui du ſeptiéme jour.

I. JOUR.

Si l'on demande pourquoi Moïſe n'a pas commencé l'hiſtoire de la création du monde par celle des Anges, & pourquoi même il a afecté de n'en rien dire; je ne crois pas qu'on doive répondre, qu'il a ménagé en cela la foibleſſe des Juifs, d'un côté fort groſſiers, & peu capables de concevoir des ſubſtances ſpirituelles; & de l'autre, extrêmement portés à l'idolatrie.

Pourquoi Moïſe n'en parle pas.

Car Moïſe en cela auroit pris une précaution fort inutile, puiſqu'il parle des Anges dans une infinité d'ocaſions; qu'il en marque les miniſteres & les fonctions; & qu'il les repréſente comme les guides & les protecteurs des anciens Patriarches, & de toute la maiſon d'Iſraël: Ce qui étoit, ſans comparaiſon, plus capable de les porter à leur égard à un reſpect exceſſif, qu'un mot qu'il en auroit dit

au commencement de la Genese.

I. JOUR.

Je pense donc que Moïse a suprimé à dessein ce qui regarde les Anges : premierement, parce qu'il vouloit instruire les hommes de la maniere dont Dieu a formé le monde extérieur & sensible : qui n'a aucune liaison nécessaire avec les Esprits indépendans de la matiere, & qui au contraire est plein de raports, & de liaison avec l'homme, dont l'état est mêlé d'esprit & de corps.

Secondement, parce que Moïse voulant porter l'homme à l'adoration ; & à la reconnoissance envers Dieu Créateur de tout : voulant lui aprendre quel usage il devoit faire de tout ce qui est visible ; voulant lui donner une haute idée de sa nature, en lui faisant voir que tout l'Univers a été fait pour lui : voulant enfin lui faire sentir que Dieu l'a eu uniquement en vûë, en tirant du néant toutes les créatures, puisqu'il est son dernier ouvrage, & qu'après lui, il rentre aussitôt dans son repos : Moïse, dis-je, plein de ces vûës & de ces desseins, évite de mêler la création des Anges dans le récit de tout ce qui étoit créé pour l'homme : de peur d'a-

foiblir son atention, & sa reconnoissance; & de peur de rendre moins fermes les fondemens de sa Religion & de sa piété, en lui montrant d'autres adorateurs que lui, & en partageant entre lui & les Anges, des devoirs dont il étoit chargé solidairement.

I. JOUR.

Si les Anges ont des corps.

On voit par-là ce qu'il faut penser du doute, où plusieurs Anciens ont été, si les Anges ont des corps : & combien la persuasion où l'Église paroît être depuis long-tems, qu'ils sont de purs Esprits, est mieux fondée. Car l'opinion contraire n'entre point dans l'ordre naturel de la création, & elle confond toute l'œconomie des ouvrages de Dieu, où les Esprits tiennent le premier rang; les êtres matériels, le second; & l'esprit uni à la matiere, le troisiéme. Mais il sera parlé ailleurs de ces dégrez. Il sufit ici de les avoir marqués.

Question de la chûte des Anges.

La question de la chûte des Anges, & de ce qui en a été l'ocasion, aura peut-être quelque liaison avec ce que nous aurons à dire de l'homme. Nous évitons la curiosité, quoique nous cherchions la lumiere; & nous sommes, par la grace de Dieu, très-

I. JOUR.

éloignés de la maniere hardie, dont un Ancien reprochoit à Origene, qu'il avoit décidé de l'état des Anges, de leur préexistence, de leur chûte, de leur disposition. « Quel est ce Moïse, » ou ce Paul, ou quelqu'un des Pro- » phétes & des Apôtres, qui a pû » nous aprendre d'une maniere si » précise, & dans un si grand détail, » tout ce qui étoit avant l'origine du » monde; & tout ce qui est au-dessus » du Ciel, & nous le proposer d'un » ton si décisif, & si plein de confian- » ce »? Il est tems de revenir au Texte.

Antipater Bostrensis in Eclogis apud Dam. lit. A. tit. 7.

L'explication la plus simple, la plus litérale de ces mots, *au commencement*, est de les entendre par ceux-ci: *Dès le premier commencement de toutes choses. Lorsque Dieu commença à créer le monde.* C'est ainsi qu'a dû commencer l'histoire du monde. Il falloit en fixer l'origine & l'époque: & ce que Moïse a dû nous dire, c'est ce que nous devons entendre.

On peut les trouver cités dans les Commentateurs.

Ce premier sens n'a pas empéché néanmoins la plûpart des anciens Peres d'y en voir un plus sublime; & de découvrir le Verbe éternel, la Sagesse increée, principe de tout avec son Pere, dans ces mots, *au*

commencement,

commencement, qui leur étoient plus connus que le terme original.

I. JOUR.

S'il s'agissoit de prouver * que c'est par le Verbe, que toutes choses ont été faites, & que le monde est son ouvrage; que c'est par lui que les siécles, & la durée du tems ont commencé; que non seulement il a créé le Ciel & la Terre, mais les êtres mêmes invisibles & les plus sublimes, entre les Esprits célestes; & qu'il étoit comme le conseil & la Sagesse suprême, qui conduisoit tous les ouvrages de son Pere: on pourroit peut-être demander une preuve plus claire & plus décisive de ces véritez fondamentales, qu'une interprétation d'une parole, susceptible de plusieurs sens. Mais ces véritez étant établies par des preuves indubitables, répanduës dans l'Ecriture; il faut respecter la Religion des grands hommes qui nous ont précédés, & ne pas faire consister notre discernement, à obscurcir ce qu'ils ont cru voir.

* Jean, I, 3. & 10. Heb. I, 2. Coloss. I, 16. Prov. VIII, 30.

Créa. Le terme original peut signifier autre chose, qu'une création proprement dite, qui tire du néant les êtres: & dans ce Chapitre même, verset vingt-sept, il est em-

I. JOUR.

ploïé à la formation de l'homme ; dont le corps a été tiré de la terre. Mais quand il s'agit de la premiere origine de toutes choses, il est visible que tout y est compris ; la matiere aussi-bien que les ouvrages qui en sont formés ; & que rien n'a pû la précéder que le néant. (*a*) Autrement il faudroit établir deux principes éternels & indépendans ; suposer que la matiere, le plus foible de tous les êtres, puisqu'elle est par elle-même sans mouvement, & par consequent sans activité, est à elle-même la source de l'être, ce qui est essentiel à l'idée & à la nature de Dieu ; joindre dans un même sujet, le pouvoir de se donner tout, & une indigence universelle ; & lui acorder, par la seule dificulté de concevoir qu'elle ait été tirée du néant, ce qui est en Dieu le plus incompréhensible de tous ses atributs, c'est-à-dire, qu'elle soit comme lui un Etre nécessaire, sans origine & sans principe.

(*a*) Je vous conjure, mon fils, de regarder le Ciel & la Terre, & toutes les choses qui y sont renfermées, & de bien comprendre que Dieu les a créées de rien ; disoit la mere des Machabées à l'un d'entr'eux. *II. Mach. VII*, 28.

Une telle impiété n'iroit pas seulement à nier la création, mais à nier aussi l'éxistence de Dieu, dont celle des créatures est à notre égard, la preuve la plus sensible. Et ce qui est le comble de la folie, on refuseroit à Dieu dans la création, ce que toutes les lumieres de la raison démontrent lui être aussi essentiel que sa nature.

Car de quoi sommes-nous principalement frapés, & quelle est la premiere chose qui s'ofre à nous, quand nous consultons l'idée de Dieu? N'est-ce pas qu'il est nécessairement, & qu'il est tout? L'Etre est donc à lui, & l'Etre sans bornes; il en est le fond & l'origine. Il peut donc le communiquer. Il peut donc créer ce qui n'est pas. Et comment créera-t-il autrement que par sa volonté? Y a-t-il en Dieu un autre moyen pour agir, que de vouloir? Et seroit-il Dieu, s'il avoit besoin d'autre chose?

Toute notre dificulté à concevoir la création, vient donc de ce que nous mesurons la volonté de Dieu sur la nôtre, qui ne peut rien hors d'elle; & sur les bornes de notre être, dont nous ne sommes point la source, &

I. JOUR

qu'il n'eſt point en notre pouvoir de communiquer.

Dieu. Le terme original, *Elohim*, eſt au plurier : mais cette irrégularité eſt conforme au génie de la langue, où des noms pluriers ſignifient plutôt la majeſté, que le nombre : & c'eſt ainſi que la Sageſſe eſt nommée au plurier, pour faire entendre que c'eſt la ſageſſe même eſſentielle qui parle.

Il n'y auroit donc pas aſſez de ſolidité dans la conſéquence qu'on tireroit du plurier d'*Elohim*, & du ſingulier de *Bara*, comme ſi l'un marquoit le nombre des perſonnes, & l'autre l'unité de l'eſſence. Il ne faut pas convertir tout en preuves, de peur d'affoiblir les véritables.

CRE'ATION DU CIEL ET DE LA TERRE.

Le Ciel & la Terre. L'on forme ſur ces paroles beaucoup de dificultez, qui ſont preſque toutes fondées ſur l'idée préciſe qu'on doit avoir du Ciel & de la Terre au premier inſtant de la création, où leur ébauche paroît ſeulement commencée, & dont il eſt dificile par conſéquent de concevoir au juſte la ſituation & l'état.

S. Greg. de Niſſe, *Lib. in Hexameron*. S. Cyrille

Mais le deſſein de Moïſe, à ce qui me paroît, eſt de nous marquer d'abord en général la création de l'U-

nivers, dont les principales parties, à notre égard, sont le Ciel & la Terre. Dans ce peu de paroles, il réünit tout, & nous le met sous les yeux. Il décendra ensuite dans le détail, en marquant ce qui fut fait en chaque jour. L'Ecriture en use souvent ainsi, en commençant par un récit abrégé & général, & donnant après à chaque chose un éclaircissement particulier.

I. JOUR.

d'Alexandr. LIB. II. contre Julien. Et Saint Augustin, *Lib. I. de Genes. ad litteram, Cap. III*, sont de ce même sentiment: quoique ce dernier en propose aussi d'autres.

Arrêtons-nous un moment à ce spectacle, ou plutôt à ce qui vient de nous être dit. Combien de doutes sont éclaircis par ce peu de paroles? *Dieu créa le Ciel & la Terre*. Combien d'erreurs dissipées? Combien de véritez salutaires révélées? Qu'eût fait notre raison sans cette lumiere, que chercher toujours, & s'égarer peut-être toujours? A quoi les Philosophes sont-ils parvenus, & quelles altérations n'ont-ils pas faites dans la créance plus ancienne, & plus sûre du simple peuple?

L'éternité du monde. L'éternité de la matiere. La Production de l'Univers par le concours des Atômes.

Mais quel homme, ayant à parler de si grandes choses, eût commencé comme Moïse? Quelle majesté, & en même tems quelle simplicité dans ce peu de paroles: *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre*? Ne sent-

I. JOUR.

on pas que c'est Dieu lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au-dessus de laquelle il est ? Un homme ordinaire auroit voulu s'éforcer de répondre, par la magnificence de ses expressions, à la grandeur de son sujet, & il n'auroit montré que sa foiblesse. La sagesse éternelle qui s'est joüée en faisant le monde, comme elle le dit elle-même, en fait le récit sans s'émouvoir.

Prov. VIII, 31.

Aussi tout ce qu'elle nous aprend qu'elle fit alors, étoit ordonné, &, en un sens, éxécuté dès l'éternité : & la merveille, s'il peut y en avoir à l'égard de Dieu, étoit bien plus dans le plan & dans le dessein, que dans l'ouvrage extérieur, très-diférent, quoique parfait en soi-même, de ces modéles inséparables de la sagesse primitive qui les avoit concûs.

Héb. XI, 3.

« C'est par la foi, dit saint Paul, que » nous sçavons que le monde a été » fait par la parole de Dieu, & que » tout ce qui est visible a été formé, » n'y aïant rien auparavant que d'in- » visible ».

Au moment marqué, tout ce qui étoit invisible & secret, fut manifesté. Un monde nouveau découvrit un

monde plus ancien, & même éternel. Une imitation ſubite aprit ce qu'étoit l'original : & le tems commença au point que l'Eternel lui avoit fixé.

I. JOUR.

Mais comment fixer dans l'éternité, le point où doit commencer le tems? Pourquoi un ordre, & un décret prononcé avant tous les ſiécles s'éxécute-t-il en cet inſtant, plutôt qu'en tout autre? Et ſçait-on même ce qu'on dit, quand on parle d'inſtant, avant le tems, ou quand on veut qu'il ait commencé, ſans que l'inſtant où il devoit le faire, ait été réel?

Nous nous perdons dans un abîme ſans fond, en nous éforçant d'aller au-delà du monde, & de ſa naiſſance. Mais de ce premier point, nous décendons ſûrement juſqu'à nous. Car Dieu ne s'eſt pas contenté de nous révéler que le monde a été créé, & qu'il a eu un commencement; il a voulu que Moïſe nous aprît l'âge du premier homme, & celui de ſes décendans. Et il nous a précautionnés par-là, contre tout ce qui auroit pû obſcurcir l'hiſtoire de la création, en l'éloignant dans des ſiécles imaginaires; & en donnant lieu à beaucoup de fictions, qu'un intervale, qui n'au-

roit pas été rempli, auroit favorisées ; mais que des dattes suivies & non interrompuës, font disparoître.

I. JOUR.

VERSET. II.

℣. 2. La terre étoit informe, & toute nuë ; les ténébres couvroient la face de l'abîme ; & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.

Le Prophéte vient maintenant au détail, & il commence par la terre, comme plus voisine de nous, & plus connuë. Il parlera ensuite du Ciel.

La terre étoit informe, & toute nuë. C'est une version plus éxacte des termes Hébreux, que celle des Septantes, qui ont traduit : *Invisibilis & incomposita.* Mais comme les Interprêtes varient sur la signification propre & littérale de ces deux mots, il est bon d'en fixer le sens par un passage d'Isaïe, qui le détermine clairement.

Ce Prophéte parlant de la désolation future de l'Idumée, & voulant marquer qu'elle sera complette & sans ressource, se sert de cette expression.
Isaïe, XXXIV, 11. « Elle sera toute entierement réduite » au niveau : Elle sera si parfaitement » rasée, qu'elle ne sera qu'une sur-

face

face unie, & sans aucune inégalité ». Où l'on voit que les deux termes que nous éxaminons ; signifient l'un & l'autre un entier dénûëment de tout ce qui embélit un païs. Ce qui est encore plus clairement marqué dans ces paroles de Jérémie : « J'ai vû « la terre réduite au premier état de « nudité & de stérilité, où elle fut « créée au commencement, sans or- « nemens, sans hommes, sans ani- « maux, & couverte de ténébres ». Voilà l'explication qui nous manquoit.

I. JOUR.

Jérem. IV. 23.

Dieu, dont la connoissance embrasse tous les tems, & qui non seulement a prévu la chûte de l'homme, mais qui a préparé dès le commencement des moyens pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, ou pour le rapeller à la vérité, n'a pas voulu créer d'abord la terre avec tout l'ornement, & toute la parure qui l'embélissent, quoiqu'il le pût avec une égale facilité ; afin que l'homme ne regardât pas la terre comme riche & féconde par son propre fond ; qu'il sût qu'elle a été dans son origine sans fruits, sans animaux, sans beauté ; qu'elle pouvoit être dans tous les tems aussi

I. JOUR.

ſtérile, & auſſi dénuée qu'au jour de ſa naiſſance; & que les richeſſes dont elle a été depuis comblée, lui ſont étrangeres, & viennent d'une main inviſible.

Nous verrons dans la ſuite une pareille atention de Dieu à prévenir, ou à corriger ces injuſtes préjugez de l'homme, qui s'eſt formé un Idole de la nature en général; & qui conçoit je ne ſai quelle vertu ſecrette, dans chaque partie de l'Univers, indépendante de la volonté toujours libre & toujours gratuite du Créateur. Il n'y a rien d'agiſſant & d'éficace dans les êtres matériels, que lui ſeul. Tout eſt don, & tout eſt gratuit dans la nature même; & ç'a été pour le marquer, que Dieu ne l'a perfectionnée & embélie, que par dégrez; en afectant de les ſéparer par l'intervale des tems.

Ainſi dans l'idée qu'on s'eſt formée de l'ancien cahos, il y a bien des choſes à corriger. Car on s'imagine que tout y étoit déja produit, mais confus & mêlé; qu'il n'a fallu que ſéparer & placer dans ſon ordre, ce qui étoit uni à des êtres étrangers, ou même opoſés: & que le pre-

mier ouvrage de Dieu, n'étoit à proprement parler, qu'un désordre général.

I. JOUR.

Toutes ces erreurs sont directement contraires au dessein de Dieu dans la création de l'Univers. Il n'a rien fait qu'avec ordre. Rien n'a été produit que lorsqu'il l'a voulu. Et lorsqu'il a tiré du sein de la terre, ou les plantes, ou les animaux, il n'y avoit avant sa parole, ni germe, ni principe de fécondité dans la terre pour les produire.

Les ténébres couvroient la surface de l'abîme. Il n'a point été parlé de la création de ces eaux profondes, que l'Ecriture apelle *abîme*, & dont une partie sera connuë dans la suite, sous le nom de *mer*. Mais nous ne pouvons douter qu'elles n'ayent été comprises sous le nom de la terre, parce qu'elles ne faisoient avec elle qu'un seul globe, & qu'elle la couvroit de toutes parts.

D'épaisses ténébres cachoient la surface de l'abîme. Ce qui doit s'entendre non seulement de la privation de la lumiere, où étoit alors tout l'Univers; mais d'un broüillard fort épais, élevé jusqu'à une cer-

I. JOUR. taine hauteur, qui auroit caché la surface des eaux, quand même la lumiere auroit paru, & qui en déroboit la vûe, après même que la lumiere fut faite.

Cette circonstance a paru à Dieu même mériter une atention particuliere. « Où étiez-vous, disoit-il à » Job, lorsque je couvrois d'un nua» ge la mer, & que je l'environnois » dans sa naissance d'un broüillard » ténébreux, comme on emmaillotte » un enfant » ?

Job, XXXVIII, 9.

Il y a peu de personnes qui n'aient observé, que les rivieres, les lacs, & à plus forte raison la mer, se couvrent en certain tems pendant la nuit d'un broüillard, qui au point du jour paroît être comme un coton & un duvet, sous lequel la surface des eaux est tranquile, & comme dormante.

C'est ainsi à peu près que dans les ténébres générales, & dans la nuit où tout l'Univers étoit plongé, Dieu tenoit tranquile un abîme immense sous un broüillard épais ; & qu'il paroissoit l'endormir dans son enfance, sous le coton dont il l'avoit revêtu : réservant à un autre tems

à l'agiter, & à le mettre en fuite par sa parole : & demeurant également le maître, ou de le tenir dans le sommeil, ou de le réveiller.

I. JOUR.

S'il m'avoit plû laisser la terre sous les eaux, nous dit-il dans ce récit qui paroît si simple, & la rendre non seulement inhabitable & inculte, mais invisible, qui auroit eu droit de s'en plaindre ? J'ai commencé par couvrir la terre de la mer, pour montrer que c'est par ma bonté que je l'ai découverte ; & que ma justice l'inondera de nouveau, avec la même facilité, que je l'avois submergée dans son origine.

Il en est de même des ténébres, elles ont pû durer toujours, puisqu'elles ont subsisté quelques heures. L'abîme couvroit la terre, & les ténébres couvroient l'abîme. Qu'on entende ce que cela veut dire ; qu'on lise dans la nature les mysteres de ma grace. Qu'on connoisse l'injustice future du siécle, & qu'on s'instruise de mes miséricordes.

Et l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Quelques Anciens suivis par les Interprêtes des derniers tems, ont expliqué ces paroles, ou de l'air, ou

I. JOUR.

du vent, qui agitoit la surface des eaux; & qui selon eux, étoit apellé l'Esprit, ou le soufle de Dieu; parce que Dieu l'avoit excité, ou parce qu'il étoit impétueux & violent; l'usage de l'Ecriture étant d'apeller divin, tout ce qui est extraordinaire ou excessif.

Mais presque tous les Peres ont vû dans ces paroles, ou l'éficace de l'opération divine, qui préparoit les eaux & la terre à la fécondité; ou le saint Esprit même inspirant la chaleur & la vie aux eaux, dont le monde nouveau devoit sortir.

Ps. XXXII, 6, & 7.

Le Pseaume trente-deuxiéme ne nous permet pas d'avoir une autre idée: « Les Cieux, dit le Prophé- » te, ont été créés par la parole du » Seigneur, & la disposition des » étoiles a été ordonnée par le sou- » fle de sa bouche. Il a assemblé, » comme dans un vase, les eaux de » la mer: il a renfermé tous les abî- » mes dans un trésor ». L'esprit qui est le soufle de la bouche de Dieu, & qui a formé le Ciel, ne peut être méconnu; & c'est ce même Esprit qui présidoit aux eaux, avant que de les séparer.

Les termes de l'original ne sçauroient d'ailleurs soufrir une autre interprétation. Car il est sans aparence que l'Esprit de Dieu, surtout au commencement des Ecritures, soit pris dans un autre sens, que le vrai & le naturel, & qu'il signifie seulement un vent violent. La tranquilité des eaux, couvertes par un broüillard, qui leur servoit dans leur origine comme de drapeaux & de langes; selon l'expression de Dieu même, ne s'acorde point avec un vent impétueux, qui les auroit universellement & excessivement agitées; & le mot Hébreu, qui est traduit, *étoit porté*, ne signifie point un mouvement violent & rapide, mais le mouvement léger d'un oiseau, qui étend ses aîles sur ses petits pour les couvrir; ou pour les exciter & les dresser à voler; ou même la maniere dont il échaufe ses œufs pour les animer & les faire éclorre.

I. JOUR.

Ce dernier sens que quelques-uns ont cru particulier au Syriaque, convient aussi à l'Hébreu, selon saint Jérôme, & même selon les Juifs. Et le premier est clairement marqué dans le Cantique de Moïse, où il parle ainsi de la protection de Dieu sur son peu-

I. JOUR.

ple. « Comme un aigle atire ses petits pour leur aprendre à voler, & » voltige doucement sur eux : il a de » même étendu ses aîles, a pris son » peuple sur lui, & l'a porté sur ses » plumes ».

Deuter. XXXII, 11.

Les paroles que nous expliquons, signifient donc que l'Esprit vivifiant, enfantoit, pour ainsi dire, le monde futur; qu'il l'animoit par son soufle; qu'il lui inspiroit la chaleur & la vie. Et que le Pere étant le principe de l'être, le Fils le principe de l'ordre, l'Esprit étoit l'ame de tout. Je sai que ces opérations ne sont distinctes que par raport à nous, & qu'elles partent d'une cause indivisible. Mais nous ne pouvons être instruits, que par un langage conforme à notre foiblesse; & Dieu nous demeureroit toujours inconnu, s'il ne daignoit s'abaisser jusqu'à notre enfance.

Saint Ambr.

Une preuve que nous ne nous trompons point dans l'explication que nous venons de donner, est ce que Jesus-Christ dit à Nicodeme, que sans une nouvelle naissance, on ne pouvoit entrer dans le Royaume de Dieu ; ce qu'il explique aussi-tôt par ces paro-

I. JOUR.

les : « En vérité, en vérité, je vous « dis que si un homme ne renaît de « l'eau & de l'Esprit, il ne peut entrer « dans le Royaume de Dieu. Ce qui « est né de la chair, est chair, ce qui « est né de l'Esprit, est Esprit. Ne « vous étonnez pas de ce que je vous « ai dit, qu'il faut que vous naissiez « de nouveau ».

Jean III, 3. 5. 6. 7. 8.

FIGURE DU BATESME.

Il me semble qu'il est évident que Jesus-Christ fait allusion à ce que nous lisons ici ; qu'il compare l'Esprit de Dieu, imprimant une vertu secrette aux eaux pour une premiere naissance, avec le même Esprit rendant fécondes les eaux du Batême pour une seconde naissance ; qu'il montre dans la création de l'homme, le modele de sa réparation ; & qu'il l'avertit qu'il n'a retenu de sa premiere origine qu'une naissance charnelle, s'étant privé de l'esprit dont la vie & la chaleur l'avoient animé ; & qu'il sera toujours exclus du Ciel, (a) s'il ne reçoit une nouvelle naissance, dont l'esprit & les eaux soient comme autrefois le principe.

(a) L'Eglise dans une priere solemnelle, autorise ces pensées, en bénissant l'eau du Batême.

I. JOUR.

Des hommes peu acoutumés à comparer les Ecritures, & secrétement ennemis de tout ce qui est mystérieux & plus profond que la surface de l'histoire, n'entreront peut-être pas dans ces pensées. Mais on les prie de considérer que dans cette ocasion, c'est la lettre même qui nous conduit à l'esprit : Que tout le plan des Ecritures n'a qu'un seul but, & qu'elles ne perdent jamais Jesus-Christ de vûë : Que c'est lui-même qui nous montre la nécessité d'une nouvelle naissance dans le modele de la premiere ; & qu'étant, comme il est, la sagesse qui a tout fait, & la sagesse qui a tout réparé, rien n'étoit plus raisonnable, que de peindre dans son premier essai, ce qu'elle devoit perfectionner dans son second ouvrage.

Theophil. Antioch. Lib. II, ad Autolycum.

Aussi les Anciens ont tous été persuadés, que le seul récit de la création des six jours, étoit plein de mysteres ; que plus on l'étudioit, plus on y découvroit de profondeurs ; & que la plus longue vie, la plus assiduë méditation, & la plus sublime intelligence succomberoit à une telle recherche.

℣. 3. Et le Seigneur dit : Que la lumiere ſoit, & la lumiere fut. (a) I. JOUR.

La voix de Dieu eſt ſa volonté. Il parle en commandant, & il commande par ſes décrets. « L'Auteur « de la nature a prononcé la lumie- » re, & l'a créée. La parole de Dieu, « eſt ſa volonté. L'ouvrage de Dieu, « eſt la nature ». S. Ambroiſe ſur les ſix Jours, Liv. I. Ch. IX.

Les ténébres n'ont point de cauſe, non plus que le néant. Mais la lumiere a un principe, & ce principe eſt Dieu même. Avant qu'elle parût, qui auroit pû s'en former l'idée ! Qui auroit connu les ténébres avant ſa naiſſance ! Qui auroit été capable de les comparer avec ſa beauté, avant qu'elle les eût diſſipées ?

Elle étoit néceſſaire, afin que la nature ne demeurât pas enſévelie dans l'obſcurité, & que les merveilles dont elle eſt remplie, ne nous fuſſent pas inconnuës : mais le Créa-

(a) Cette traduction renferme dans ſon idée quelque travail, & un retardement dans la production de l'ouvrage. L'expreſſion Hebraïque eſt plus énergique & plus noble.

I. JOUR. teur de la lumiere, n'en avoit pas besoin pour agir. Les ténébres & la lumiere sont pour lui une chose égale, parce que les ténébres ne lui cachent rien, & que la lumiere ne peut lui rien découvrir. Il l'a apellée, & elle a obéï : il l'a tirée des ténébres, & il est le maître de l'y replonger. Qui espéreroit de se pouvoir dérober aux yeux de celui qui a créé la lumiere par une seule parole ? Et qui seroit assez malheureux pour chercher les ténébres, après que la lumiere les a mises en fuite ?

Pseaume XLVIII, 12.

Que la lumiere soit : Elle n'étoit point, & rien n'y préparoit. Elle a été produite par un commandement exprès, comme les plantes & les animaux. Inutilement chercheroit-on dans des combinaisons des loix générales, la production de la lumiere. Elle a dans sa nature, dans la rapidité de son mouvement, dans sa distribution, dans ses éfets, des principes aussi concertés, & aussi impénétrables à l'intelligence humaine, que l'artifice des corps organisés. Et c'est même de cette secrette œconomie de la lumiere, dont Dieu se glorifie dans le livre de Job. « Décou-

Job, XXXVIII, 19.

vrez nous, dit-il à ce grand hom- « I. JOUR.
me, quel est le sentier de la lumie- «
re, & quel est le lieu des téné- «
bres ? . . . Quel est le lieu d'où «
vient une excessive chaleur, & d'où « ỳ. 24.
les vents brûlans viennent-ils pour «
se répandre sur la terre » ?

Et la lumiere fut. Où étoit-elle un moment auparavant ! Comment a-t'elle pû naître du sein même des ténébres ! Quelle excélente image du miracle que Dieu produit, quand il éclaire les esprits, & quand il leur manifeste la sagesse éternelle, qui créa la lumiere dans le commencement, & qui a bien voulu dans l'acomplissement des tems, être elle-même notre lumiere ! « Le mê- « II. Cor. IV, 6.
me Dieu qui a commandé que la «
lumiere sortît des ténébres, est ce- «
lui qui a fait luire sa clarté dans «
nos cœurs ; afin que nous puissions «
éclairer les autres par la connois- «
sance de la gloire de Dieu, selon «
qu'elle paroît en Jesus-Christ ».

Avec la lumiere, toutes les couleurs, dont elle est la mere, embélirent la nature. Le monde plongé jusqu'alors dans les ténébres, parut sortir une seconde fois du néant. Il

I. JOUR.

n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé. Et la lumiere réfléchie, ou rompuë en une infinité de manieres, donna de la beauté à toutes les parties de la matiere, jusques-là sans agrément & sans parure.

Longin, Traité du Sublime, Sect. 7.

Voilà ce que produisit une simple parole, dont la majesté s'est fait sentir même aux Infideles, qui ont admiré que Moïse eût sû faire parler Dieu en maître, & qu'au lieu d'employer des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques, il se soit contenté de celle-ci : *Dieu dit : Que la lumiere soit, & la lumiere fut.*

Si l'on demande si cette lumiere étoit semblable à celle du soleil, aussi réelle & aussi brillante ; il me semble qu'on n'a aucune raison solide d'en douter. On sait qu'il faut distinguer l'impression extérieure de la lumiere, & le sentiment. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. En confondant ces deux choses, ou plutôt en les unissant, on doit répondre que la lumiere avoit alors tout ce qui est compris sous ce nom.

Mais à quel corps étoit-elle atachée, ou quel étoit le corps lumineux qui éclairoit tout le reste ? Il n'a pas

plû à Dieu de nous le révéler. Et peut-être que ſon deſſein, en nous le cachant, a été de nous mieux perſuader que tout eſt lumineux quand il le veut; que rien ne l'eſt par ſa nature; que ce qui l'eſt pendant un tems, peut ceſſer de l'être; & que la même choſe qui ſert de lumiere, peut dans la ſuite ne répandre que des ténébres.

I. JOUR.

℣. 4. Dieu vit que la lumiere étoit bonne; & il ſépara la lumiere d'avec les ténébres.

Dieu vit que ſes décrets avoient été ponctuellement éxécutés; que tout s'étoit fait ſelon ſes deſſeins, & que la lumiere répondoit éxactement à ſa penſée; qu'elle ſervoit aux uſages qu'il avoit voulû; qu'elle donnoit à l'Univers l'ornement qu'il avoit réſolu de lui donner; & qu'elle obſervoit réguliérement le cours qu'il lui avoit preſcrit.

Cette parole eſt une preuve que tout eſt parfait dans les ouvrages de Dieu; que ſa volonté eſt ſon unique régle; & que bien loin de dépendre des moyens, ou ſimples ou compo-

S. Ambr. Liv. II, Hexaem.

I. JOUR.

fés, qui fassent que ses desseins ne soient pas aussi éxactement suivis qu'ils auroient dû l'être selon sa premiere idée, il est toujours indépendant, & par conséquent toujours obéi.

Et il sépara la lumiere d'avec les ténébres. Cela signifie qu'il marqua un ordre, & une succession entre les ténébres & la lumiere. Il en sépara les tems, & les régla. Il jugea les ténébres utiles à ses desseins, mais il les borna. Il leur préféra la lumiere, mais il voulut que son cours dépendît de sa liberté.

En cela il voulut nous aprendre qu'une lumiere d'un ordre supérieur, ne seroit pas toujours fixée dans un lieu; qu'elle passeroit d'un peuple à un autre; que les ténébres & la lumiere ne seroient jamais générales, & que les ténébres mêmes qui ne viennent point de lui, ne laisseroient pas d'entrer dans son ordre, parce qu'elles n'ocuperoient que les tems & les lieux qu'il leur marqueroit.

℣. 5. Il donna à la lumiere le nom du jour, & aux ténébres le nom de nuit; & du soir

& du matin, se fit le premier jour. I. JOUR.

Cette expression ne signifie pas seulement qu'il feroit donner par l'homme ces deux noms à la lumiere & aux ténébres; mais que dès-lors il destinoit le tems de la lumiere aux actions, & celui des ténébres au repos. Que tout ce que l'homme feroit, devoit être digne de la lumiere; & que s'il cherchoit les ténébres pour agir, un tel amour des ténébres marqueroit celles de sa conscience.

Et du soir & du matin se fit le premier jour. Il y a deux questions à faire sur ces paroles. La premiere, comment il faut comter ce premier jour, en le commençant par le soir ou par le matin; & ce qu'il faut entendre sous ces noms de matin & de soir. La seconde, en quel tems la lumiere fut créée. Car c'est de ce qui la précede, ou de ce qui la suit, qu'on doit déterminer si c'est par le soir qu'il faut commencer, ou par le matin. Il semble que cette seconde que-

I. JOUR.

ſtion devroit être la premiere, mais on verra qu'elle dépend néceſſairement de l'autre.

On ne peut avoir un meilleur Interprête de l'Ecriture, que Moïſe lui-même, qui commence les jours conſacrés à Dieu par le ſoir; & qui ſuit ſans doute en cela l'uſage civil & ordinaire, puiſqu'il ne marque jamais que l'autre en ſoit diférent. Un ſeul paſſage où les jours des Azimes ſont comtés, & où le commencement du premier, & la fin du dernier, ſont éxactement marqués, peut tenir lieu de beaucoup d'autres preuves. « Depuis le quatorziéme jour » du premier mois ſur le ſoir, vous » mangerez des pains ſans levain juſ» qu'au ſoir du vingt-uniéme jour » de ce même mois. Il ne ſe trouvera » point de levain dans vos maiſons » pendant ſept jours ».

Exode XII, 18, 19.

Les ſept jours des Azimes étoient entiers & parfaits, comme tout le monde en convient. Le premier commençoit au ſoir du quatorziéme, & le dernier finiſſoit au ſoir du vingt-uniéme. Ils commençoient donc tous par le ſoir précédent.

Il en étoit de même du jour du Sabbat, qui commençoit constamment au coucher du Soleil de la sixiéme férie, & finissoit au coucher du Soleil le lendemain. « Ce jour « étoit celui de la préparation, & le « jour du Sabbat aloit commencer ». dit S. Luc parlant du tems de la sépulture du Corps de JESUS-CHRIST. Le sixiéme jour aloit finir, & le septiéme aloit commencer. Ce qui est une preuve que le dernier soir de l'un, (c'est à-dire le coucher du Soleil) étoit le point où commençoit l'autre. (*a*)

I. JOUR.

Luc XXIII, 54.

Cette coutume passa des Juifs à l'Eglise Chrétienne, & nous avons encore retenu l'usage de commencer les Fêtes vers la fin du jour précédent, & de les terminer au second soir, ou aux secondes Vêpres.

Il y a donc tout lieu d'assurer que le premier jour de la création

(*a*) *Synesius parlant d'un Pilote Juif, dit :* Nous étions au sixiéme jour, qui est un jour où les Juifs commencent le Sabbat, & imputent au jour suivant le commencement de ce soir, pendant lequel tems ils se font un scrupule de mettre la main à quelqu'ouvrage que ce soit... c'est pourquoi, d'abord que notre Pilote Juif put connoître par des conjectures que le Soleil étoit couché, il quitta le gouvernail. *Epist. IV.*

I. JOUR.

commença par le soir ; & que tous ceux qui le suivirent furent semblables. Le texte de l'Ecriture est formel ; & il ne peut recevoir une autre explication, sans lui faire violence.

Le soir du premier jour, fut ce qui devança la naissance de la lumiere : & le matin fut le tems où la lumiere parut. Ces deux parties composerent le jour entier, c'est-à-dire, cet espace de vingt-quatre heures, dont la lumiere & les ténébres ocuperent successivement la moitié.

Il n'est pas dificile après cela de décider la seconde question ; c'est-à-dire, en quel tems la lumiere fut créée. Car le premier jour ayant fini au coucher de cette lumiere, qui parut douze heures sur l'horison ; & le soir qui l'avoit précédée, ayant dû avoir la même durée, pour former avec elle un espace de vingt-quatre heures. Il paroît certain que le monde avoit commencé depuis douze heures, & qu'il étoit demeuré couvert de ténébres pendant cet intervale, lorsque Dieu créa la lumiere vers le point de l'horison où elle devoit commencer le jour,

I. JOUR.

Ce que je viens de dire, ſupoſe que les jours de la création ont été réels & diſtincts ; & certainement quand on voudroit leur donner un ſens allégorique, il faudroit toujours reconnoître un premier ſens hiſtorique & naturel, qui n'a rien d'indigne de Dieu, & qui eſt viſiblement, & ſi néceſſairement fondé ſur le texte. Saint Auguſtin, qui avoit ſouvent expliqué ces ſix jours d'une maniere figurée, propoſe le ſens naturel & litéral dans le Traité, *De Catechizandis rudibus*, & paroît le préférer ; quoiqu'il avoue que Dieu avoit eu le pouvoir de créer toutes choſes en un moment ; ce qui ne ſauroit être mis en doute. *Cap. XVIII.*

L'objection, qu'on prétendroit fonder contre la diſtinction réelle & extérieure des jours, ſur ce qui eſt dit dans le ſecond Chapitre de la Geneſe. « Telle a été l'origine du « Ciel & de la Terre, & c'eſt ainſi « qu'ils furent créés au jour, que le « Seigneur Dieu fit l'un & l'autre ». Une telle objection n'a rien de ſolide. *Au jour*, eſt un terme général, qui ſignifie ſouvent un tems indécis, & non limité ; & qu'on ne Geneſe II. 4.

I. JOUR.

peut opoſer à un récit précis & circonſtancié de ce qui s'eſt fait en ſix jours, marqués en particulier par leur ſoir & leur matin.

Eccleſiaſt. XVIII, 1.

Une ſeconde objection, tirée d'un mot de l'Ecléſiaſtique, n'eſt pas plus ſérieuſe. « Celui qui vit éternellement, » a créé toutes les choſes enſemble ». Car le terme *enſemble*, pouvant marquer ou le même tems, ou la même origine, il eſt clair que c'eſt le ſecond ſens qui convient au deſſein du Sage.

Ibid. XVII, 31. XVIII, 1.

« Tous les hommes ne ſont que » terre & cendre. Celui qui vit éter» nellement, a tiré également tou» tes choſes du néant. Le Seigneur » ſera ſeul reconnu juſte ; & il eſt » le Roi invincible qui ſubſiſte pour » jamais ». Il n'eſt pas néceſſaire, pour établir la dépendance de toutes les créatures, qu'elles ayent toutes été formées dans le même inſtant ; ce qui n'eſt pas compatible avec l'hiſtoire de leur création, mais qu'elles ayent toutes été également tirées du néant.

Pourquoi Dieu n'a point créé toutes choſes en un ſeul moment.

Mais pourquoi Dieu, pouvant donner à l'Univers toute ſa perfection dans un ſeul moment, a-t'il voulu y employer ſix jours ?

C'eſt qu'il eſt le maître, & perſonne n'a droit de lui demander ni pourquoi il fait une choſe, ni pourquoi il la fait ainſi. La puiſſance de Dieu, eſt auſſi ſa ſageſſe ; il eſt l'ordre même : & tout ce qu'il fait en porte le caractere. Il eſt ſouverainement libre, auſſi-bien que tout-puiſſant.

Son deſſein étoit de ſe manifeſter aux Eſprits céleſtes, & de les inſtruire, encore plus que de les étonner. Il leur aprenoit par une longue ſuite de merveilles, qu'ils n'avoient pû ni prévoir, ni imaginer de quel tréſor, & de quelle fécondité elles partoient. En s'arrêtant où il lui plaiſoit, il leur faiſoit ſentir leur impuiſſance de conjecturer ce qui ſuivroit. En interrompant le cours de ces productions, il leur montroit à quel point il étoit libre de le continuer, ou de le finir. En les tenant en ſuſpens, il les rendoit plus atentifs à la perfection que les nouveaux êtres aportoient aux premiers. Et en s'avançant par dégrez, il les faiſoit entrer dans les profondeurs de ſa ſageſſe, ſans les acabler par un ſpectacle trop ſubit.

I. JOUR.

Il les traitoit par raport aux mysteres de la nature, comme il avoit dessein d'en user à leur égard pour les mysteres de sa grace. Il vouloit tout leur aprendre, mais dans son tems, & par les éfets : comme il leur a découvert les richesses infinies de sa sagesse dans l'œconomie de l'Incarnation de son Fils, par les choses étonnantes & incompréhensibles qu'il a opérées dans son Eglise, & dont l'événement seul les a pleinement instruits. « J'ai reçû, moi qui suis, dit » le grand Apôtre, le plus petit d'en» tre les Saints, cette grace d'anon» cer aux Gentils les richesses in» compréhensibles de Jesus-Christ, » & d'éclairer tous les hommes, en » leur découvrant combien est ad» mirable l'œconomie du mystere ca» ché dès le commencement des sié» cles en Dieu, qui a créé toutes cho» ses : afin que les Principautez & les » Puissances qui sont dans les Cieux, » connussent par l'Eglise la sagesse de » Dieu, si merveilleuse dans les or» dres si diférens de sa conduite, selon » le dessein éternel qu'il a acompli par » Jesus-Christ notre Seigneur ».

Ephes. III, 8. &c.

Avant

* Avant que de finir ce qui regarde le premier jour, je dois dire un mot de la saison, & du mois où l'on doit le placer, en comparant les tems qui ont suivis, avec ce premier instant qui les a précédés.

I. JOUR.

* En quelle saison, quel mois, & quel jour le monde a été créé.

Il y a sur cela deux avis, mais l'un mieux fondé que l'autre. La naissance du monde paroît convenir au Printems. Mais l'ancienne supputation des Hébreux, & de Moïse même, détermine à préférer l'Automne.

Il est certain que l'année civile des Hébreux finissoit avec l'Eté. « Vous célébrerez la troisiéme Fête solem- « nelle (qui est celle des Taberna- « cles) à la fin de l'année, lorsque « vous aurez recueilli tous les fruits « de votre champ ». Et dans un autre endroit : « Vous célébrerez la Fête « solemnelle des semaines (c'est la « Pentecôte) en ofrant des prémices « des fruits de la moisson du fro- « ment : & vous ferez la Fête des dé- « pouilles des fruits à la fin de l'an- « née, lorsqu'on les aura tous re- « cueillis. »

Exode, XXIII, 16.

Ibid. XXXIV, 22.

Ce fut par un établissement nouveau, que le mois, où le Peuple sortit de l'Egypte, & auquel il célébra

I. JOUR.

la premiere Pâque, fut le commencement de l'année.* « Ce mois-ci sera » pour vous le commencement des » mois ; ce sera le premier des mois » de l'année ». Mais ce changement n'eut lieu que pour la Religion, & pour fixer l'ordre des Solemnitez. L'année civile demeura la même; elle commença au mois de *Tisri*, à l'ordinaire, quoique l'année sacrée commençât au mois de *Nisan*.

* Exode, XII, 2.

(a) Dans les Livres de Moïse, les mois n'ont point de noms propres. Ils sont simplement marqués par leur ordre, le premier, le second, & ainsi des autres. Mais ils en eurent dans la suite de particulier. *Tisri* répond en partie, aux mois de Septembre & d'Octobre; & *Nisan*, aux mois de Mars & d'Avril.

Il y a beaucoup d'aparence que le monde fut créé vers le tems de l'Equinoxe. Et comme on a observé que depuis le Concile de Nicée, tenu en 325, jusqu'à la réformation du Calendrier en 1582, (b) les points

(a) Moïse apelle le mois, où la Pâque fut célébrée, *mensis Abib*, ce que S. Jérôme traduit, *mensis novorum*. C'est moins son nom, que celui de la saison.

(b) Cet intervale est de 1257. ans.

équinoxiaux avoient anticipé de dix jours ; on croit, en observant la même anticipation depuis 325, jusqu'à la premiere année du monde, commencée environ (a) quatre mille ans avant l'Ere Chrétienne, que l'Equinoxe qui a précédé tous les autres, tomboit à peu près vers le 26e Octobre.

I. JOUR.

A quoi il faut ajoûter, que le premier jour de la création étant certainement un Dimanche, il faut la fixer au Dimanche le plus voisin de l'Equinoxe, qui, par les suputations, concourt avec le 23e d'Octobre. Mais comme les années du monde ne peuvent être comtées avec certitude, il ne faut pas que les autres suputations, qui en dépendent, soient regardées comme certaines.

(a) 4004. L'Ere Chrétienne vulgaire, est plus courte que la véritable d'environ quatre ans.

Quand on parle d'Equinoxe, on supose, que si le Soleil eût été dès-lors, il auroit été précisément sous la ligne équinoxiale.



II. JOUR.

SECOND JOUR.

℣. 6. Dieu dit auſſi : Que le Firmament ſoit au milieu des eaux, & qu'il ſépare les eaux d'avec les eaux.

℣. 7. Et Dieu fit le Firmament : & il ſépara les eaux, qui étoient ſous le Firmament, de celles qui étoient au-deſſus du Firmament. Et cela ſe fit ainſi.

Il y a dans ce peu de paroles de grandes obſcuritez, qui ſont augmentées par la diverſité des conjectures des Interprêtes, dont les uns détruiſent ce que les autres établiſſent, en laiſſant ſubſiſter tous les doutes eſſentiels, & demeurant eux-mêmes indécis au milieu de tout ce qu'ils propoſent.

Les principales dificultez ſe réduiſent à celles-ci :

1°. Ce que ſignifie le terme original, *rakia*, traduit par les Septantes στερέωμα, & par la Vulgate, *Firmamentum*.

2°. Ce qu'on doit entendre par le *Firmament*.

3°. Quel partage il faut faire entre les eaux. II. JOUR.

4°. Ce que c'est que les eaux supérieures.

5°. Quel est leur lieu & leur usage.

Je tâcherai de répondre à toutes ces questions : & je commence par la premiere.

Il me paroît certain que le terme Hebreu, qui est la racine de celui que nous expliquons, signifie proprement *étendre*; & ensuite, *batre*, *fraper*, parce que c'est souvent en frapant sur certaines matieres qu'on les étend. Ainsi ce que la Vulgate apelle *Firmament*, doit être traduit, par *une chose étendue*, ou *une étendue*. Mais, pourvû qu'on atache cette idée au terme de *Firmament*, on peut & l'on doit même le retenir, à cause qu'il est consacré par l'usage. Voyez Ch. XVI, 38, & 39.

L'Ecriture donne le nom de Ciel au Firmament : *Et Dieu donna au Firmament le nom de Ciel*. Et dans le quatorziéme verset, elle place les Etoiles dans le Firmament. *Que des corps de lumiere soient faits dans le Firmament du Ciel*. On est donc bien fondé à prendre le Firmament pour le Ciel. Or l'expression la plus ordinaire de ℣. 8.

II. JOUR.

l'Ecriture, par raport à la formation du Ciel, est de dire que Dieu l'a étendu comme un vaste pavillon qui couvre la terre, dont les riches courtines brillent de l'éclat des Etoiles. « Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire : Vous vous êtes couvert de la lumiere comme d'un manteau : Vous avez étendu le Ciel comme un pavillon ». Et dans Isaïe : « Qui a étendu les Cieux comme une toile, qui les suspend comme un pavillon, qu'on dresse pour s'y retirer ». Et ailleurs : « Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu, qui a créé les Cieux, & qui les a étendus ». On peut donc, avec beaucoup de fondement, regarder les expressions claires que je viens de raporter, comme l'interprétation du terme qui nous paroissoit obscur.

Pseaume CIII, 2.

Isaïe, XL, 22.

Isaïe, XLII, 5.

Mais qu'est-ce que ce Firmament, ou cette étenduë à qui Moïse donne le nom de Ciel? Pour satisfaire à cette question, qui n'est dificile que parce qu'on y mêle des préjugez étrangers, ou même faux : je dois la réduire à ce qui lui est propre, & la rendre aussi simple que l'Ecriture la propose.

Comme elle parle à l'homme de ce

que Dieu a fait pour lui, & que cela se réduit à deux grandes parties, qui embrassent tout le reste, la terre & le Ciel : après avoir dit quelle étoit la premiere situation de la terre, lorsqu'elle étoit encore sous les eaux ; elle veut lui aprendre en quel état étoit le Ciel dans sa premiere origine, lorsqu'il étoit sans le Soleil & sans les Etoiles.

II. JOUR.

C'étoit, lui dit-elle, une vaste étendue : & cette étenduë n'étoit réelle, que parce que Dieu l'avoit formée. Le premier jour, elle n'avoit pas reçû l'ordre & la disposition qu'il lui donna le second; mais dans ce second jour, elle n'étoit que comme un pavillon immense, dont les pentes & les courtines avoient à la vérité toutes leurs proportions; mais sans cet éclat, & cette riche broderie, dont il les orna le quatriéme jour.

Ce pavillon, qui n'avoit encore rien de grand que son immensité, & son vaste contour, tomboit de toutes parts sur l'horizon, & enfermoit dans son enceinte toute la hauteur de la matiere, qui s'élevoit depuis la surface de la terre, jusqu'à la voûte que le pavillon terminoit.

II. JOUR. Comme les yeux n'observent rien de sensible, en un jour serain dans l'espace presqu'infini, qui est entre nous & les Etoiles, l'Ecriture comte tout cet espace comme une même étenduë; & elle lui donne le même nom de Ciel & de Firmament, indépendamment du voisinage, ou de la distance de la terre; parce qu'aucunes limites, dont les sens puissent juger, ne bornent & ne partagent ce Ciel, ou ce Firmament en plusieurs étages; & que tout y paroît égal.

Il est vrai que l'air, qui est plus voisin de la terre, est plus grossier que celui qui en est plus éloigné; & que l'on a par les expériences, pû juger jusqu'où l'air agit par sa pesanteur. Mais les yeux ne discernent rien de tel. Ils ne voyent pas où finit l'air plus matériel, & où commence une autre substance plus pure. Ils jugent que tout ce qui est jusqu'au Soleil & jusqu'aux Etoiles, est semblable. Et l'Ecriture se conformant au jugement des yeux, qui est simple & naturel, apelle Ciel tout ce qui est entre la terre & les Etoiles, n'employant jamais le mot d'*air*, qui ne subsiste point en Hébreu, mais qui signifie la

même chose, comme les oiseaux du Ciel, & les pluyes qui tombent du Ciel, & cent autres semblables expressions connuës de tout le monde, où le Ciel est mis au milieu de l'air.

En cela l'Ecriture a réformé par avance les fausses hypothéses de plusieurs Cieux, où l'on a crû que chaque planette étoit atachée, & d'un dernier, où l'on a crû que les Etoiles fixes étoient enchassées comme des diamans. Elle a détruit cette vaine structure, qui est la fiction des hommes, & non l'ouvrage de Dieu; & elle a démoli ces compartimens & ces cloisons, qui interrompent un espace que Dieu a laissé libre & commun, depuis la terre jusqu'aux extrémitez du Ciel.

Ces diférents Cieux, que les anciens Astronomes avoient imaginés, étoient fondés sur les mouvemens oposés, que chaque planette paroît avoir; dont l'un, qui est général, l'emporte chaque jour de l'Orient à l'Occident; & l'autre, qui lui est particulier, la fait avancer de l'Occident à l'Orient dans une certaine révolution de jours. Le premier mouvement étoit celui du Ciel de la Lune, par exemple; & le second, celui d'un cercle intérieur de

ce ciel, apellé le déférent de la Lune, qui glissoit dans ce ciel même.

II. JOUR.

Des Cieux, ainsi composés, ne pouvoient être que d'une matiere solide, parce que le déférent n'auroit pas pû être emporté par le Ciel qui l'envelopoit, ni continuer son cours au-dedans de ce Ciel vers un terme oposé, si l'un & l'autre n'avoient été semblables à du cristal fort dur, ou à quelque chose encore de plus solide.

La maniere d'expliquer comment une même planette est quelquefois, directe, stationaire, ou rétrograde, ajoûtoit une nouvelle nécessité de concevoir les Cieux d'une nature impénétrable. Car on suposoit chaque planette atachée à un épicycle inséparablement uni au déférent, & roulant avec lui dans le creux du Ciel qui l'envelopoit. Il falloit pour cela une matiere à toute épreuve, & plus dure que le diamant.

Mais la simplicité de l'Ecriture fait évanoüir ces Cieux emboités les uns dans les autres, qu'une fausse Philosophie avoit inventés, & que les connoissances d'une Physique plus éxacte ont rendus inutiles.

On peut objecter ce qui est dans

II. JOUR.

Job. * « Avez-vous aidé à Dieu à « étendre les Cieux, qui sont solides, « & polis comme un miroir d'airain » ? Mais ces paroles sont d'Eliu, homme sans autorité, qui ne mérite d'être crû, qu'autant qu'on sait d'ailleurs qu'il dit vrai, & qui dans cette ocasion est démenti par Moïse.

* Job, XXXVII. 18.

Que le Firmament soit au milieu des eaux, & qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. C'est ici la troisiéme question proposée, mais qui est nécessairement liée avec la quatriéme. Quel partage fait le Firmament entre les eaux ; & ce que c'est que ces eaux supérieures, qu'il discerne des autres ?

Nous avons vû que les eaux couvroient la terre, & le verset neuviéme le dit clairement. Ces eaux étoient d'un volume sans comparaison plus grand, que nous ne pensons ; & la Mer, qui se retira par l'ordre de Dieu dans les réservoirs qu'il lui avoit préparés, n'en étoit qu'une partie. La terre, sous ce profond abîme, étoit comme un noyau presqu'imperceptible ; & quiconque ignoroit le dessein de Dieu, ne l'eût considérée, que comme un écueil caché dans la Mer.

Dieu fit évaporer la plus grande

II. JOUR.

partie de ces eaux immenses, & il les réduisit à des atômes si imperceptibles & si insensibles, que ne composant plus de masse, & aquérant un mouvement très-rapide, elles s'éleverent si haut, qu'il resta un très-grand intervale entr'elles, & celles dont la terre demeura couverte. Et comme cet intervale faisoit partie du Ciel ou du Firmament, & méritoit d'en porter le nom, le Firmament fut alors la séparation des eaux, & il se trouva comme au milieu de celles qui avoient été élevées, & de celles qui ne l'étoient pas.

Les nuées, qui sont composées des vapeurs de la Mer, & des eaux qui arrosent la terre, sont destinées pour les pluyes, & pour restituer ce qu'elles ont pris. Ainsi elles ne sont pas les eaux supérieures; & elles sont encore moins le Firmament, qui les sépare des inférieures. Il n'y a que l'espace d'air qui est entre les nuées & la Mer, qui pût porter ce nom: mais il est visible, qu'en donnant au Firmament des bornes si étroites, on ne peut dire en aucun sens raisonnable, que Dieu y a placé le Soleil & les Etoiles.

En vain demanderoit-on ce qui soutient les eaux dans une élévation, qui paroît ne point convenir à leur pesanteur. Car en premier lieu, selon l'éxacte Physique, il n'y a point de pesanteur absoluë. Le poids des corps vient uniquement de la pression, ou de l'impulsion d'un autre, dont le cours est interrompu par leur rencontre. En second lieu, toutes les parties d'un tout, selon l'ordre naturel, y sont raportées par une méchanique établie de Dieu pour le conserver ; & ce n'est que par raport à ce tout, que ces parties sont pesantes, parce que c'est vers ce tout, qu'elles sont poussées. En troisiéme lieu, les parties d'eau peuvent devenir sans comparaison plus légeres que l'air, ou tout autre corps, si elles sont plus déliées, & plus en mouvement : & c'est ce que je supose après l'Ecriture.

Quel est leur lieu.

Le lieu qu'ocupent les eaux supérieures, (ce qui est la cinquiéme question) n'est pas laissé dans le doute, si l'on entend une région très-élevée : & il est certain, si l'on veut marquer précisément jusqu'où elle s'étend. Il faut nous contenter de savoir ce que Dieu nous en a révélé ; &

II. JOUR. être réſervé ſur le reſte. Nous avons intérêt dans la ſéparation de ces eaux, parce qu'elle a contribué à rendre la terre habitable; & parce qu'elle eſt ſans doute néceſſaire au bien général de l'Univers. Et l'éxemple que nous donne le Prophéte, en rendant graces à Dieu de ce qu'il a placé les eaux au-deſſus du Ciel, nous aprend à dire comme lui. « Que toutes les eaux » qui ſont au-deſſus des Cieux, loüent » le nom du Seigneur »; & à avoir plus de reconnoiſſance que de curioſité.

Pſeaume CXLVIIII, 4.

Quel eſt leur uſage.

Ce que je viens de dire, eſt la réponſe à la ſixiéme queſtion, ou pour le moins il y prépare. Car ces eaux étoient nuiſibles ici, & elles ſont ſalutaires ailleurs. Elles ſeroient d'un grand uſage, quand elles n'auroient d'autre éfet, que de nous porter à nous ſouvenir, qu'elles ont cédé la place à des hommes qui devoient être juſtes & innocens; & qu'elles ſont prêtes à retourner à leur ancien lieu, dès que les habitans de la terre ſeront ingrats & irréligieux.

C'étoit ſans doute pour ce deſſein, que Dieu avoit inſtruit les premiers hommes de cette ſéparation des eaux,

dont les unes étoient suspenduës sur leurs têtes, & les autres n'étoient arrêtées que par les bornes, que sa main leur avoit prescrites. Et quand leur impénitence l'eut porté à se repentir lui-même de leur avoir donné la vie, il remit les choses dans leur premier état, rompant les digues qu'il avoit oposées à la mer ; & ne se contentant pas de verser des torrens de pluïe, mais ouvrant les écluses qui servoient de barriere & de séparation aux eaux célestes, selon qu'il est écrit : « Toutes les sources du grand abîme des « eaux, furent rompuës, & les cata- « ractes du Ciel furent ouvertes ». Gen. VII. 11.

℣. 7. Et Dieu fit le Firmament ; & il sépara les eaux qui étoient sous le Firmament, de celles qui étoient au-dessus du Firmament. Et cela se fit ainsi.

Lorsque Dieu créa la lumiere ; *il commanda, & la lumiere fut faite.* Cette expression, toute majestueuse qu'elle est, ne dit pas assez. Elle ne décide point, si Dieu fut obéi par des Ministres qui lui aiderent. Elle

II. JOUR.

laisse en doute, s'il y avoit dans la matiere quelque secrette disposition, favorable à son dessein, mais indépendante de sa volonté. Mais tout cela est éclairci dans ce verset. *Que le Firmament soit fait, & qu'il sépare les eaux.* Voilà le commandement. *Dieu fit le Firmament, & il sépara les eaux.* Voilà l'éxécution. Dieu seul commande, & Dieu seul éxécute. Aucun coadjuteur ne paroît; aucune disposition n'est fournie par la matiere; & c'est pour cela que tout répond si éxactement à ses ordres & à ses desseins. *Et cela se fit ainsi.*

℣. 8. Et Dieu donna au Firmament le nom de Ciel.

Le nom qu'il donna au Firmament, signifie en Hébreu, *le lieu des eaux*; pour montrer que cette vaste étenduë, n'est diférente en rien de l'abîme, dont la terre est couverte; & que les eaux ocupent le Ciel, comme les eaux ocupent la terre. S'il lui plaît, le Ciel sera sans ornemens, & sans ce nombre innombrable de feux qui l'ont depuis éclairé. Eh! qui auroit pû soupçonner, en voyant mon-

ter

ter vers le Ciel tant de vapeurs exha- II JOUR.
lées de l'abîme, qu'un jour tout y se-
roit ardeur & lumiere ?

Admirable sagesse de Dieu, d'avoir pris tant de précautions contre l'ingratitude & la stupidité des hommes, toûjours portés à atribuer à une nature aveugle, ce qui n'est l'éfet que d'une liberté souveraine ! Voilà le Ciel, que les Philôsophes même ont regardé comme éternel, comme incorruptible, comme source primitive de lumiere, de chaleur & de fécondité; privé de tout cela, & rempli d'une matiere qui en paroît ennemie.

Et du soir & du matin, se fit le second jour.

Lorsque la lumiere, qui forma ce grand jour, fut couchée, le Firmament demeura sombre & ténébreux : & au lieu que maintenant il ne paroît dans toute sa gloire, que lorsque le *Soleil* est sous l'horison, il fut alors semblable à un pavillon obscur, dont les rideaux sont tirés, & qui n'en a que de lugubres. La matiere si dénuée d'ornemens, à laquelle il fut alors réduit, & l'or brillant dont il

III. JOUR. fut ensuite orné, ne sont pas capables d'intelligence. C'est pour nous que ces deux états si diférens sont marqués : les humbles profitent de cette leçon : & les autres n'en comprenent pas le sens.

Dans ce que Moïse dit du Ciel, il ne prétend parler que de celui qui est visible. Il supose que Dieu est dans son sanctuaire dès l'éternité. Et il eut été même de quelque danger de parler d'un Ciel créé de nouveau, où il commençât à établir sa résidence : une telle idée pouvant laisser quelques nuages dans des esprits peu intelligens.

TROISIE'ME JOUR.

℣. 9. Dieu dit encore : Que les eaux qui sont sous le Ciel, se rassemblent en un seul lieu, & que l'aride paroisse : Et cela se fit ainsi.

℣. 10. Dieu donna à l'aride le nom de terre, & il apella mer toutes ces eaux rassemblées. Et il vit que cela étoit bon.

Il y a des Interprêtes qui pensent, que ce que nous venons de lire, fait partie du second jour, & qu'il faut traduire, *Dieu avoit dit: il avoit apellé:* comme si c'étoit une omission de ce qui a précédé. Leurs raisons, qui sont celles des Juifs, se réduisent à deux. La premiere, que ce qui regarde les eaux, a dû se faire en un même jour. La seconde, que le second jour seroit privé de sa bénédiction particuliere, & que le troisiéme en auroit deux.

III. JOUR. I. PARTIE.

Mais il me paroît de la témérité à transposer ainsi une partie du récit de Moïse, qui termine le second jour par la conclusion ordinaire du soir & du matin. La division des eaux, & l'élévation d'une partie, est un ouvrage séparé de celui qui s'est acompli le troisiéme jour. L'aprobation, ou la bénédiction de Dieu, est sufisament marquée par ces paroles: *Dieu fit le firmament, & il en sépara les eaux.* Car agir, c'est aprouver. Et la double bénédiction du troisiéme jour a deux objets très-diférens.

PREMIERE PARTIE DE L'OUVRAGE DU TROISIE'ME JOUR.

Dieu dit: Que les eaux qui sont sous

III. JOUR. I. PARTIE.

le ciel, se rassemblent en un seul lieu; & que (l'élément) aride paroisse. Dieu ayant séparé les eaux en deux parties, & n'ayant laissé sur la terre que la quantité qui convenoit à ses desseins, & à l'usage qu'il en vouloit faire, commanda qu'elle se réünisse en un même lieu, & que la terre devînt visible.

Ce commandement, qui n'est ici qu'une simple parole, est une menace terrible, & un tonnerre, selon le Prophéte. « Les eaux avoient surpassé les » montagnes. Mais votre voix mena- » çante les a mises en fuite. Au bruit » de votre tonnerre, elles se sont reti- » rées avec empressement & frayeur ».

Pseaume CIII, 6. & 7.

Au lieu de s'écouler tranquilement, (a) elles prirent la fuite avec épouvante, & elles parurent prêtes, non seulement à abandonner la terre, mais à sortir même de l'Univers, tant elles se hâterent de se précipiter, & de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble usurpé, puisque Dieu les en chassoit. Dans cette obéïssance tumultueuse, où les eaux éfrayées pa-

Pseaume, CXII, 3.

(a) Comme il est dit de la Mer Rouge: *Mare vidit, & fugit.* La mer vit, & s'enfuit.

roissoient devoir porter le désordre partout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité, qu'une mere gouverne & manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmaillotté, & qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit alors. « Qui présida à la naissance de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenuë? Lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement; & que je l'environnois de vapeurs obscures & ténébreuses, comme de langes & de bandelettes. Lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui oposai des portes & des barrieres, en lui disant: Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au-delà: & ce terme arêtera l'orgueil de tes flots ».

III. JOUR. I. PARTIE.

Job, XXXVIII, 8, 9, 10.

La mer n'abandonna de la terre, que ce qu'il plût à Dieu d'en découvrir. Elle laissa les Isles, qu'il avoit résolu de peupler. Elle inonda seulement les lieux, qu'il lui avoit destiné: il lui marqua ses bornes, il lui défendit de les passer. Tout fut réglé par sa sagesse, & l'élément qui paroît le plus indocile, fut également obéis-

ſant, & dans ſa fuite, & dans ſon repos.

En un ſeul lieu. Ce lieu, quoique d'une étenduë immenſe, eſt un ſeul lieu par ſa continuité. Car toutes les mers ſont unies, & ne compoſent qu'un tout: la ſeule Mer Caſpienne paroiſſant ſéparée, mais ayant ſans doute une ſecrette communication avec l'Océan, ou avec le Pont-Euxin; puiſqu'elle ne déborde point; quoiqu'elle reçoive de grands fleuves, & en grand nombre.

Et que (l'élément) aride paroiſſe. Il fallut pour cela que Dieu creusât ces vaſtes réſervoirs, où la mer eſt retenuë, qu'il élevât de tous côtez les rivages au-deſſus du niveau des eaux; qu'il donnât une pente aux rivieres qui devoient ſe décharger dans la mer; qu'il remplaçât par les montagnes, & par d'autres moyens, ce qu'il ôtoit à la terre; pour former les baſſins immenſes de l'Océan; qu'il égalât par des (*a*) contre-poids éxacts tout le nouveau globe de la terre, & de

(*a*) Qui eſt celui qui a meſuré les eaux dans le creux de ſa main, & la tenant étendue a peſé les cieux? Qui ſoutient de trois doigts toute la maſſe de la terre, qui peſe les montagnes, & met les colines dans la balance? *Iſ. Chap.* 40. *v.* 12.

la mer, composé d'inégales parties ; & qu'il fît par une infinité de compensations, que ce globe fût toujours à plomb sur l'un de ses poles, & que son axe fût toujours parallele à lui-même. Tout cela renferme des merveilles sans nombre. Mais tout fut éxécuté par la même parole qui l'avoit commandé : & une partie de notre sagesse & de notre Religion, consiste à étudier ces merveilles, à les admirer, & à rendre graces à la Sagesse suprême, qui nous y rend elle-même atentifs, en nous aprenant ce qu'elle a fait. « Lorsqu'il préparoit les cieux, j'étois présente ; lorsqu'il environnoit les abîmes de leurs bornes, & qu'il leur prescrivoit une loi inviolable, lorsqu'il afermissoit l'air au-dessus de la terre, & qu'il dispensoit dans leur équilibre les eaux des fontaines : lorsqu'il renfermoit la mer dans ses limites, & qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes : lorsqu'il posoit les fondemens de la terre, j'étois avec lui, & je réglois toutes choses ».

III. JOUR. I. PARTIE.

Prov. VIII. 27. & suiv.

Le dessein de Dieu, en découvrant la terre, étoit de la rendre féconde, de

III. JOUR. I. PARTIE.

la revêtir de plantes, & de toutes sortes d'arbres; de la remplir d'animaux, & de la donner à l'homme pour son séjour. Mais il la laisse quelque tems nuë & stérile. Il la montre telle qu'elle est par son propre fond. Et il veut qu'à l'avenir elle tire son nom de son aridité, afin que ceux qui seroient tentés de la regarder un jour comme l'origine de tous les biens, qui la parent & l'embélissent, se souviennent de sa premiere indigence. *Que l'aride paroisse. Dieu donna à l'aride le nom de terre.*

Elle auroit été peu propre à la vie des animaux, & à la santé de l'homme, si les eaux dont elle étoit environnée de toutes parts, s'étoient corrompuës, & l'avoient infectée de malignes vapeurs. Dieu y pourvût par deux moyens.

Premierement, il empêcha cette corruption par le sel dont toutes les eaux de la mer furent pénétrées; & il rendit les parties de sel si pésantes, que la plus grande ardeur du Soleil ne pût les élever aussi haut que les vapeurs, dont elles se détachent pour retomber dans l'Océan. L'origine de ce sel est inconnue. On n'en découvre

dans

dans la mer, ni les mines, ni la ſource. Mais c'eſt en cela même que la ſageſſe, qui l'a mêlé avec ſes eaux, en eſt plus viſible.

III. JOUR. I. PARTIE.

Secondement, Dieu ordonna que la mer toute entiere fût continuellement agitée par un mouvement réglé & périodique, indépendanment des vents : Que ſes eaux fuſſent toutes pouſſées du milieu vers les extrémitez pendant ſix heures, & retournaſſent des extrémitez vers le milieu pendant un eſpace égal : & qu'étant ainſi toujours purifiées par cette agitation uniforme, elles fuſſent toujours comme nouvelles, & par conſéquent toujours ſalutaires.

Flux & reflux.

Il n'y a rien dans la nature de plus merveilleux, que ce mouvement général & régulier de toutes les eaux du monde, plus ſenſible dans l'Océan, mais qui n'eſt pas abſolument inconnu à la Méditerranée, ſurtout dans ſes Golphes. Il n'y a rien qui éléve l'homme plus promptement à Dieu, que ce ſigne perpétuel de ſa Providence ; & c'eſt principalement par raport à la juſte proportion qu'il lui a plû de mettre entre ce mouvement, qui pouſſe la mer vers ſes riva-

III. JOUR. I. PARTIE.

ges, & les bornes qu'il lui a preſcrites, qu'on obſerve avec quelle éxactitude la mer reſpecte ſes défenſes.

Car à quoi tient-il que revenant toute entiere vers ſes rivages, elle ne les inonde ? Qui a placé la Lune, dont Dieu ſe ſert pour cet éfet, à une diſtance ſi propre à preſſer l'air, & les eaux entre les tropiques, & ſi meſuré pour ne le pas faire avec violence ! Qui, dans les tems que la Lune eſt périgée, * & par conſéquent plus redoutable pour nous, a marqué juſqu'où les flots arriveroient ? Qui a écrit ſur le ſable : « Il t'eſt permis de » venir juſqu'ici ; mais il t'eſt défendu » de paſſer outre ». Enfin, qui entretient cette harmonie entre les eaux & la terre d'un côté, & entre le Ciel & l'Océan de l'autre, qui fait que les eaux ſont toujours pures, & la terre toujours en ſûreté ? Nous jouïſſons de ces bienfaits : mais il eſt honteux pour pluſieurs, de n'en jouïr que comme les animaux, c'eſt-à-dire, ſans réfléxion, & ſans reconnoiſſance.

* C'eſt-à-dire, proche de la terre.

Job, XXXVIII, 11.

Et il vit que cela étoit bon. Quand les deux élémens ſeroient demeurés mêlés & confondus, comme dans les deux premiers jours, du côté de Dieu

tout seroit égal, & c'est par raport à nous qu'il aplaudit à une séparation qui unit la terre & la mer, & qui les rend utiles l'une à l'autre. Par-là, le commerce est ouvert, les terres éloignées sont raprochées : ce qui manque à un païs, est remplacé par l'abondance d'un autre : & les hommes iront par la navigation, où les oiseaux d'un plus grand vol ne sauroient aller, selon la remarque de Job.

III. JOUR. II. PARTIE.

Job, XXVIII, 7.

Dans cette journée, la terre reçut sa perfection, comme la mer reçut la sienne : c'est-à-dire, qu'elle fut réduite à ses bornes : quoique l'une & l'autre fussent stériles.

SECONDE PARTIE DE L'OUVRAGE DU TROISIE'ME JOUR.

℣. 11. Dieu dit encore : Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, & des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espéce, & qui renferment leur semence en eux-mêmes (pour se reproduire) sur la terre. Et cela se fit ainsi.

III. JOUR. II. PARTIE.

Ce n'est plus la simple matiere ; telle que celle du ciel, de la terre & de la mer, qu'on nous propose, où la puissance de Dieu éclate plus que le dessein, l'art & l'intelligence. Dieu commence à se montrer à nous de plus près, & à se rendre plus visible par la création des corps organisés, dont toutes les parties ont une figure & un usage, qu'on ne sauroit atribuer qu'à une cause intelligente, dont tous les ressorts ont leur destination & leur ofice, dont la disposition générale se raporte à un but & à une fin, & dont tout le détail est conduit par le dessein & la sagesse de l'artisan.

Je n'entreprendrai pas ici de faire la dissection de la moindre herbe en particulier. Il y a dans la plus méprisable en aparence, de quoi étonner les plus sublimes esprits, qui n'en sauroient voir néanmoins que les organes les plus grossiers, & à qui tout le secret de la vie, de la nourriture, de la multiplication, demeure inconnu.

Je me contenterai d'observations générales, moins pour satisfaire une vaine curiosité, que pour profiter des

dégrez que Dieu lui-même nous fournit, pour nous élever jusqu'à lui. Car à l'éxemple des anciens * Peres, qui ont donné tant de soins à l'explication des six jours, je ne croirois pas les avoir entendus, si je n'essayois de déveloper un discours bien digne de Dieu par sa briéveté, mais pour cela même fort au-dessus de moi; & si je n'aprenois par ses ouvrages à le connoître & à l'admirer.

III. JOUR. II. PARTIE.

* S. Basile. S. Greg. de Nisse. S. Ambroise & plusieurs autres. S. Augustin.

Que la terre produise de l'herbe verte. Dieu parle à la terre, comme il parla le premier jour au néant. Elle est aussi peu capable de former une plante, que le néant étoit capable de produire le ciel & la terre. C'est lui-même qui éxécute ce qu'il commande; autrement il commanderoit en vain. Car une cause aveugle & insensible, ne fait ce que pense la sagesse même: & une cause, qui n'a par elle-même ni mouvement ni vertu, n'est pas capable d'être le principe d'aucun être, & beaucoup moins d'un être composé d'une infinité de mouvemens & de ressorts.

Il faut donc commencer par réformer une idée fausse, ou plutôt un sentiment confus, qui nous porte à

III. JOUR. II. PARTIE.

croire que des plantes d'une variété infinie, & d'un art inimitable, furent produites par la fécondité de la terre, qui les portoit dans ſon ſein, & qui n'atendoit que le moment de les faire éclorre. Dieu ſeul fit tout en ce premier moment; & il a continué depuis ſon ouvrage: quoique l'atention des hommes ſe ſoit preſque toujours bornée à la terre, qui ſert plutôt de voile, que de miniſtre, à ſa Providence.

A cette ſeule parole: *Que la terre produiſe de l'herbe verte*: une ſurface ſéchè & ſtérile devient tout d'un coup un païſage diverſifié de prairies, de riches vallons, d'agréables collines, de montagnes couvertes de forêts, ſemé de fleurs de toute eſpéce, & chargé de fruits de tout genre, & de toutes ſortes de goûts.

Mais ne nous livrons pas ſi fort à la nouveauté, & à la ſurpriſe d'un tel ſpectacle, que nous devenions incapables de l'éxaminer.

La premiere choſe qui me frape, c'eſt le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embélit toutes les plantes qu'il vient de produire. Le vert naiſſant, dont il les a revê-

III. JOUR. II. PARTIE.

tuës, a une telle proportion avec les yeux, qu'on voit bien que c'est la même main qui a coloré la nature, & qui a formé l'homme pour en être spectateur. S'il eût teint en blanc, ou en rouge, toutes les campagnes, qui auroit pû en soutenir l'éclat, ou la dureté ? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui auroit pû faire ses délices d'une vûë si triste & si lugubre ? Une agréable verdure, tient le milieu entre ces deux extrémitez ; & elle a un tel raport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse au lieu de le tendre ; & qu'elle le soutient & le nourrit au lieu de l'épuiser.

Cette même couleur est diversifiée dans toutes les plantes.

Mais ce que je croyois d'abord n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui m'étonne. C'est du verd par tout : mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre. Je les aproche, je les compare, & je trouve en les comparant que la diférence est sensible. Cette surprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, se diversifie encore dans chaque plante, qui est dans son origine, dans son progrès, & dans sa maturité, d'une espéce de

III. JOUR. II. PARTIE.

verd diférent. Et je ſuis moins ſurpris, après cette obſervation, qui augmente mon admiration, que les nuances inombrables d'une même couleur, m'atirent toujours, & ne me raſſaſient jamais.

Variété des plantes.

De ces obſervations générales, je paſſe à une étude particuliere des plantes ; & outre la variété incompréhenſible que je trouve entr'elles pour la figure, l'odeur, le goût, les uſages, ou pour la nourriture, ou pour les remédes, je ſuis principalement touché de deux choſes : de la maniere dont chaque plante eſt pourvuë de tout ce qui eſt néceſſaire à ſa nature ; & de la décence avec laquelle tout y eſt placé. Je ne vois aucune feüille négligée. L'ordre & la ſymétrie ſont ſenſibles en tout. Et cela, avec une ſi prodigieuſe fécondité de découpures, d'ornemens, de beautez, que ſi je n'étois détourné de cette réflexion par d'autres, auſſi légitimes & auſſi touchantes, elle me fixeroit pour long-tems.

Mais je jette les yeux ſur les diférentes parties de la terre, pour obſerver ſi quelques-unes ſont pleinement deſtituées de la parure qui em-

bélit les autres. Et je vois avec admiration qu'il y a des plantes pour toutes situations : Que les unes ont besoin de soleil, & les autres d'ombre : Que les montagnes sont propres aux unes, & les vallons aux autres : Que le voisinage de l'eau, & les lieux secs, ont les leurs : Que la bruyere & un sable aride se conviennent : Qu'il y a une destination visible de chaque plante à chaque terrain. Et je m'afermis de plus en plus dans la pensée, que tout est l'ouvrage d'un seul ; & que chaque partie n'est si parfaite, que parce qu'elle entre dans le dessein général du Créateur.

Leur fécondité.

Qui porte de la graine. Ceci est encore plus merveilleux, que tout ce que je viens de dire. Car Dieu s'engage par-là à conserver les plantes, & il leur donne par un seul mot une espéce d'immortalité. Nous serons étonnés, en éxaminant la puissance de cette parole : *Qui porte de la graine*, qui a mis tant de vertu, de force & d'éficace dans les plus petites graines. Mais comme elles sont ordinairement les suites de la fleur, arétons-nous un moment à considérer dans chaque plante la maniere dont elle

Fleurs.

III. JOUR. II. PARTIE.

fleurit ; à moins que nous ne préférions d'abord une vûë générale d'une campagne fleurie.

Quel émail ! quelles couleurs ! quelles richesses ! Mais quelle harmonie, & quelle douceur dans leur mélange, & dans les nuances qui les tempérent ! Quel tableau, & par quel Maître ? Avec quelle profusion les ornemens sont-ils ici prodigués ? De quelle source de beautez, celles que nous voyons sont-elles parties ? Quel est en lui-même le principe de tant d'éclat, & d'une parure si riche & si diversifiée ?

Où a-t'il pris le dessein de tant de choses, si nouvelles & si parfaites ? Quel modéle a-t'il étudié ? Qui lui a fourni tant d'idées, de couleurs & de beautez ? (a)Qui a aidé la fertilité de son invention ? & qui a assisté sa sagesse, de peur qu'elle ne s'épuisât, & qu'elle ne tombât dans la répétition ?

Mais passons de cette vûë générale, à la considération de quelque fleur en particulier ; & cueïllons au

(a) Qui a aidé l'esprit du Seigneur ? Qui lui a donné conseil ? Qui lui a apris ce qu'il devoit faire ? *Isaïe*, XL. 13.

hazard la premiere qui nous tombera sous la main, sans nous mettre en peine du choix. III. Jour. II. Partie.

Elle ne vient que d'éclorre; & elle a encore toute sa fraîcheur, & tout son éclat. Y a-t'il parmi les hommes des teintures si vives, & en même-tems si douces? L'art a-t'il pû inventer des étofes aussi déliées, & d'un tissu si uni & si délicat? Aprochez des feüilles que je tiens, la pourpre même de Salomon: Quel cilice grossier en comparaison! Quelle rudesse, quelle interruption dans le tissu, quelle diférence dans le coloris?

Mais quand cette fleur seroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'est, peut-on imaginer une plus aimable symétrie dans son tout, une plus réguliere ordonnance dans ses feüilles, une plus grande justesse dans ses proportions?

On croiroit, à n'éxaminer que la sagesse de Dieu, & si je l'ose dire, sa complaisance dans une fleur si parfaite, qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir, elle sera flétrie. Le lendemain elle sera rôtie du soleil, & un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser

III. JOUR. II. PARTIE.

de l'immenſe océan de beauté ; qui en répand à pleines mains ſur une herbe, qu'il ne conſerve que quelques heures ? Que fera-t'il quand il embélira les eſprits, lui qui fait briller ſi noblement le foin deſtiné aux animaux ? Et quel eſt l'aveuglement du monde, qui comte la beauté, la jeuneſſe, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens ſolides, ſans ſe ſouvenir qu'elles ne ſont que la fleur paſſagere d'une herbe, qui ne ſera plus le lendemain !

Graines des plantes.

Il y a néanmoins cette diférence, entre une plante qui fleurit, & la gloire du monde, que celle-ci n'eſt rien, & ne laiſſe rien : au lieu que l'autre eſt l'ouvrage de Dieu, & qu'elle finit par la fécondité, dont la graine eſt le principe.

Examinons l'une de ces graines ; & employons pour cela, non la ſimple vûë, mais les microſcopes les plus parfaits. Nous y verrons en petit la plante même : ce qui doit être ſes racines : ce qui ſera ſes feüilles : ce qui lui ſervira de tige : ce qui la nourrira pendant qu'elle ſera miſe dans la terre, avant que d'éclorre. Nous irons peut-être juſqu'à décou-

vrir des vestiges de sa future fleur. Mais après cela, tout instrument & toute vuë nous abandonnent ; & néanmoins cette graine est vraisemblablement la mere d'une multitude d'autres à l'infini, ou déja formées, ou ébauchées pour le moins : & chacune de ces graines a ses enveloppes, qui servent à la couvrir & à la défendre. Qui peut suivre par la pensée ces diminutions & ces abrégez, qui renferment non seulement toutes les plantes, mais aussi toute leur durée en petit ? Qui est capable d'aller par l'esprit aussi loin que la divisibilité de la matiere ? Et qui oseroit sonder la puissance & la sagesse sans bornes de celui, qui, de la matiere même, fait des choses si incompréhensibles?

III. JOUR. II. PARTIE.

Selon son espéce. Une autre merveille, qui mérite toute notre atention, est l'immutabilité des graines ; & la persévérance des plantes dans leur premiere nature. Car il paroîtroit qu'étant souvent mêlées avec d'autres dans une même terre, & étant amoliés par l'humidité, elles devroient se composer par ce mélange, & prendre mutuellement quelque chose l'une de l'autre.

III. JOUR. II. PARTIE.

Mais des plantes d'une odeur forte, d'un goût âcre & pénétrant, conservent les mêmes qualitez au milieu d'autres, qui en ont de contraires. Une fleur d'une excélente odeur, croît auprès d'une herbe dont l'odeur est désagréable. Et celles qui sont pour nous du poison, ne nuisent point à leurs voisines, qui sont salutaires.

Il faut pour cela que Dieu ait non seulement connu toutes les parties, tous les sucs, tous les atômes, dont la terre est composée : mais qu'il ait donné à chaque plante des pores & des conduits qui n'admissent que la nourriture convenable à leur nature, & qui fermassent l'entrée aux autres ; ou qu'il ait mis dans chacune un laboratoire particulier, qui convertit en un aliment propre, ce que sa racine puiseroit : ou enfin qu'il ait établi un nombre inombrable de loix dans la nature, qui nous sont inconnuës, pour conserver chaque plante dans l'état de sa premiere origine.

Je sai qu'il y en a qui dégénerent, quand elles sont transportées, ou quand elles ne le sont pas. Mais ja-

mais elles ne se confondent, & ne se mélent. Et si l'on objectoit sur cela l'expérience des arbres entés par des grêfes d'une autre espéce, on prouveroit ce que je dis, au lieu de le combattre : car la grêfe est un arbre à part, & le sauvageon un autre; & l'un finit, où l'autre commence.

Il y a un autre sens dans ces paroles, *selon son espéce*, qui a raport à toutes les plantes qui ne portent point de graine, mais qui se perpétuënt par d'autres moyens. Les unes par des boutures (1) ou des rejettons; les autres par des traînées (2), qui prennent racine; les autres par des cayeux (3), qui naissent des anciens oignons; les autres enfin par des moyens qui leur sont propres, & qui sont tous l'acomplissement de cette parole si féconde, & néanmoins si simple : *Que la terre produise de l'herbe verte, qui porte de la graine selon son espéce.*

(1) Oeillets.

(2) Les Fraises.

(3) La Tulippe.

Production des Arbres.

Et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espéce, & qui renferment leur semence en eux-mêmes, (pour se reproduire) sur la terre. Si Dieu avoit voulu n'acorder à l'homme que des herbes & des légumes, &

III. JOUR. II. PARTIE.

lui enseigner seulement l'usage du pain, l'homme se seroit trouvé riche, & jamais l'idée d'un arbre chargé de fruits, ne lui seroit venuë dans la pensée. Et si Dieu en avoit fait paroître un seul, chargé de figues, par éxemple, jamais il ne se seroit formé sur ce modéle, ni la pêche, ni la noix, ni la pomme, ni la cérise. Comme nous ne sommes auteurs de rien, nous n'inventons rien. Nous ne faisons que des composés de ce que nous avons vû, en l'altérant & le défigurant; & nous ne saurions trop nous humilier sous la main de celui qui n'a qu'à l'ouvrir, pour remplir la terre de biens & de richesses; & qui a préparé à l'homme, avant sa naissance, une table magnifiquement servie, en ordonnant à la terre de produire tout ce qui devoit servir à ses délices.

Elle n'étoit auparavant qu'une prairie, ou un jardin potager. Mais elle devient tout d'un coup un immense verger, planté de toutes sortes d'arbres, chargés de toutes sortes de fruits, dont les uns doivent succéder aux autres, selon les saisons; mais qui sont aujourd'hui apellés par

un

un ordre commun, & rendus parfaits à l'inſtant.

III. JOUR. II. PARTIE.

Je conſidere l'un d'entr'eux, portant ſes branches courbées juſqu'en terre, ſous le poids de fruits excélens, dont la couleur & l'odeur annoncent le goût, & dont l'abondance m'étonne. Il me ſemble que cet arbre me dit, par cette pompe qu'il étale à mes yeux : Aprenez de moi quelle eſt la bonté & la magnificence de Dieu, qui m'a formé pour vous. Ce n'eſt ni pour lui, ni pour moi que je ſuis ſi riche. Il n'a beſoin de rien : & je ne ſaurois uſer de ce qu'il m'a donné. Béniſſez-le, & déchargez-moi. Rendez-lui graces ; & puiſqu'il m'a rendu le miniſtre de vos délices, devenez-le de ma reconnoiſſance.

Variété des arbres.

De toutes parts il me ſemble entendre les mêmes invitations : & à meſure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux ſujets de loüange & d'admiration. Car à chaque pas, c'eſt une eſpéce nouvelle. Ici (1) le fruit eſt caché au-dedans ; là c'eſt l'amende (2) qui eſt intérieure, & une chair délicate brille au dehors des plus vives couleurs. Ce

(1) L'Amandier, le Noyer.
(2) La Pêche.

III. JOUR. II. PARTIE.

fruit est venu d'une fleur, comme presque tous: mais cet autre si délicieux, n'est point précédé par la fleur, & il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'Eté, l'autre le finit. Si l'on ne cuëille promptement l'un, il tombe, & se flétrit; si l'on n'atend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde long-tems, l'autre passe avec rapidité. L'un rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je vois, m'enléve & me ravit.

Mais j'observe que ce sont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élévent, moins ils me paroissent riches, & moins leurs fruits me conviennent. J'entens cette leçon; & le bois foible de la vigne, de qui j'admire les grapes, me dit en son langage, que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres, qui n'ont que des feüilles, ou des fruits amers, & très-petits, ne sont pas néanmoins inutiles; & la Providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles, & les autres, que dans des ocasions il est juste de préférer

les ſtériles aux plus féconds, qui ne ſont preſque d'aucun uſage, ni pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres beſoins indiſpenſables.

III. JOUR. II. PARTIE.

Tous ces arbres, qui paroiſſent en un ſeul jour, & dans un même païs, afin d'inſtruire l'homme, qui doit bien tôt les ſuivre, ſont deſtinés pour des lieux diférens. (1) Les fruits acides, feront plus ordinaires dans les païs chauds, où ils ſont plus néceſſaires. (2) Les fruits d'un goût plus doux, & plus diverſifié, feront plus abondans où la chaleur ſera plus modérée. (3) Les arbres pleins de bithume & de poix, feront réſervés pour les montagnes long-tems couvertes de neige; & l'humeur chaude & gluante, qui leur tient lieu de féve, les garantira de le rigueur du froid. Ces derniers feront preſque tous armés de piquans, au lieu de feüilles; & en conſervant toujours leur verdure, ils feront une figure de l'immortalité, comme les autres qui ſe dépoüilleront l'Hiver pour ſe révêtir au Printems, feront une image de la réſurrection.

(1) Oranges, Citrons, Limons, Grenades.

(2) Annona, &c. Cédras, Bergamotes,

(3) Pins, Sapins, Picea, Geniévre, Cyprès, Therebinthes

(1) Entre les arbres fertiles, il y

(1) Figuiers.

III. JOUR. II. PARTIE.

en aura qui porteront des fruits en deux ſaiſons de l'année. Et d'autres uniront enſemble & les ſaiſons diférentes, & les années mêmes, (2) en portant tout à la fois des fleurs naiſſantes, des fruits verds & des fruits mûrs : afin de montrer la ſouveraine liberté du Créateur, qui, en diverſifiant les loix de la nature, fait voir qu'il en eſt le maître ; & qu'il peut en tout tems, & de toutes choſes, faire également ce qu'il lui plaît.

(2) Cela eſt particulier aux Orangers, & aux Arbres à peu près de même genre, Citrons, Limons, &c.

Il y a bien de l'aparence que Dieu fit naître dans toute la terre, des arbres de quelque eſpéce : mais que ce ne fut que dans le lieu où il devoit placer Adam, qu'il aſſembla tous les genres de fruits, & tous les arbres, ou ſtériles, ou féconds.

Mais ſoit dans ce lieu, ſoit dans tout autre, tout ce qui fut produit, fut parfait : Et c'eſt ignorer le deſſein de Dieu, que de meſurer la perfection & la maturité de ſes ouvrages, ſur les diſpoſitions de la terre & des païs, plus ou moins voiſins de la lumiere & de la chaleur, que le Soleil créé le lendemain devoit répandre. Car c'eſt préciſément pour montrer l'indépendance de toutes les produc-

tions à l'égard du Soleil, que Dieu les a avancées d'un jour, & diféré au lendemain le Soleil, aussi-bien que la Lune & les Etoiles.

III. JOUR. II. PARTIE.

℣. 12. La terre produisit donc de l'herbe verte, qui portoit de la graine selon son espéce, & des arbres fruitiers, qui renfermoient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espéce. Et Dieu vit que cela étoit bon.

Y a-t'il ici d'autre cause d'une si étonnante fécondité, que la parole de Dieu? Un moment auparavant il ne paroissoit pas un brin d'herbe: & la seule idée n'en pouvoit venir à l'esprit. Qui osera donc dans la suite donner des bornes à une telle puissance, ou se défier de sa bonté, ou le croire lié à de certains moyens!

Mais avons-nous bien entendu le nombre infini de prodiges que cette unique parole vient de produire? Combien de volontez expresses, particulieres, déterminées, sont renfer-

III. Jour. II. Partie.

mées dans un ſeul commandement ? Une ſeule plante, un ſeul arbre, un ſeul pepin, une ſeule graine, en ſuposent pluſieurs. Et nous écouterons des philoſophes, qui par un bizare reſpect, ménagent les volontez particulieres de Dieu, par raport aux objets les plus importans, & les plus dignes de lui, pendant qu'un million de graines preſque imperceptibles, dont une tête de pavot eſt remplie, les forcent à reconnoître en Dieu autant de volontez, & d'atentions particulieres à les former. Car le moindre corps organiſé en demande de telles : & une graine de pavot, eſt un corps compoſé d'une multiplicité d'organes preſque infinie.

Et Dieu vit que cela étoit bon. Dieu vit avec aprobation, que la nature étoit embélie de nouveaux traits, qui découvroient ſes perfections inviſibles : Qu'elle portoit le caractere de ſa ſageſſe, de ſa fécondité, de ſa magnificence : Qu'elle devenoit pour l'homme futur, une leçon générale, qui l'inſtruiroit de ſes devoirs, & qui le porteroit à la reconnoiſſance ; & qu'elle aprenoit aux Eſprits céleſtes, combien la main, qui les avoit tirés

du néant, étoit ſavante, éficace, & féconde en miracles.

Dieu vit une juſteſſe dans ſes ouvrages, un raport mutuel entr'eux, une liaiſon avec les autres parties de l'Univers, un ordre établi pour les conſerver & pour les multiplier, que lui ſeul étoit capable de connoître éxactement, & qui paſſoit toute autre intelligence. *Et Dieu vit que cela étoit bon.*

℣. 13. Et du ſoir & du matin ſe fit le troiſiéme jour.

C'eſt ainſi que fut terminé le troiſiéme jour, ſi fécond en nouvelles productions, & ſi plein de biens préparés pour l'homme. Dieu le bénit, & le conſacra par ſon aprobation; & il aprit à l'homme l'uſage qu'il devoit faire de tout ce que Dieu avoit créé, dans le deſſein de le rapeller à lui, & de ſe l'atacher par ſes bienfaits.

IV. JOUR.

Ouvrages du quatriéme jour.

℣. 14. Dieu dit aussi : Que des corps de lumiere soient faits dans le Firmament du Ciel, afin qu'ils séparent le jour & la nuit ; & qu'ils servent de signes pour marquer les tems & les saisons, les jours & les années.

℣. 15. Qu'ils luisent dans le Firmament du Ciel, & qu'ils éclairent la terre. Et cela se fit ainsi.

℣. 16. Dieu fit donc deux grands corps de lumiere, l'un plus grand pour présider au jour, & l'autre moindre pour présider à la nuit : il fit aussi les étoiles.

℣. 17. Et il les mit dans le Firmament du Ciel, pour luire sur la terre :

℣. 18. Pour présider au jour & à la nuit, & pour séparer la lumiere d'avec les ténébres.

Dieu

* *Dieu dit aussi: Que des corps de lumiere soient faits dans le Firmament.* **

IV. JOUR.

* ℣. 14.

S. Ambr. Lib. III. Hexaem. Cap VI, n. 27: & Lib II, Cap. I, n. 3. 4.

La lumiere étoit déja : la succession des jours & des nuits étoit réglée : la terre étoit fertile, tout ce qu'elle devoit produire, étoit formé : elle étoit couronnée de fleurs, & chargée de fruits : chaque plante & chaque arbre, n'avoit pas seulement sa perfection présente, mais aussi tout ce qui étoit nécessaire pour la perpétuer & pour la multiplier : De quel usage sera donc désormais le Soleil, après que tout ce que nous atribuons à sa vertu est déja fait ? Que vient-il faire au monde, plus ancien que lui, & qui s'en est passé ? Dequoi sera-t-il le pere ? & par quel aveuglement le regarderons-nous comme le principe de tout ce qui l'a précédé ?

Il est visible, & nous l'observerons souvent, que le monde nouveau a été créé avec une atention particuliere, à

** C'est par une suite de l'erreur que Dieu a voulu détruire, que quelques Juifs, & quelques Interprêtes, plus aveuglés qu'eux, osent prétendre que ce qui est raporté au quatriéme jour, apartient au premier, contre l'expresse parole de Dieu, & contre l'ordre des six Jours, dont ils suprpriment le quatriéme.

IV. JOUR. prévenir les erreurs des Nations : & par conséquent avec l'hypothése de la chûte de l'homme, dont l'une des plus funestes suites a été l'idolâtrie.

La plus ancienne, & la plus générale, a été celle qui a eu le Soleil & la Lune pour objets. Elle étoit fondée sur une fausse reconnoissance, qui, au lieu de remonter jusqu'à Dieu, s'arrêtoit aux voiles qui le cachoient en le montrant. Car avec la moindre réfléxion, on eût pû discerner le Maître qui commandoit, du Ministre qui ne faisoit que lui obéïr ; & avec d'autres yeux que ceux du corps, on auroit découvert une lumiere supérieure, dont celle du Soleil n'étoit que l'ombre.

Mais Dieu, qui prévoïoit jusqu'où la raison de l'homme s'obscurciroit, ne s'en raporta pas à ses réfléxions : & il voulut que par l'histoire même de la création, la famille d'Adam, & ensuite celle de Noé, ne regardassent le Soleil que comme un nouveau venu dans le monde, moins ancien que le jour, moins âgé qu'une fleur, moins nécessaire qu'aucun des éfets qu'on lui atribuë.

Une telle instruction n'a cependant

IV. JOUR.

retenu aucun peuple dans le devoir, ni même le peuple Juif, à qui l'éclat du Soleil & des Etoiles a souvent caché le vrai Dieu; & qui les lui a préférés en Egypte, dans le désert, & dans la Palestine, sous diférens noms, dont celui de Baal étoit le plus ordinaire.

Mais aujourd'hui, que le danger de l'Idolâtrie est passé, & que celui de l'ingratitude est presque générale: car la premiere tentation étoit d'adorer tout; & la derniere, dont nous sommes menacés, est de n'adorer rien: ne craignons point de regarder avec trop d'atention le Soleil, par qui le Créateur s'est voulu rendre visible: « Le Soleil est un instrument admirable. Il est l'ouvrage du Très- « Haut: Que le Seigneur qui l'a fait « est grand »! C'est par son ordre qu'il fournit sa carriere avec tant de rapidité.

Eccli. XLIII. 2, 5.

Voyez, depuis que la premiere lumiere est suprimée, ou réünie au Soleil, avec quelle pompe, & quelle profusion de lumiere il commence sa course? De quelles couleurs il embélit la Nature; & de quelle magnificence il est revêtu lui-même, en s'é-

S. Ambr. LIB. IV, Hexaem. Cap. I, n. I.

IV. JOUR. levant* sur l'horison comme l'Epoux, que le Ciel & la Terre atendent, & dont il fait les délices.

* Pseaume, XVIII, 6.

(a) Mais voyez comme il allie avec la majesté & les graces d'un Epoux, la course rapide d'un Géant, qui songe moins à plaire, qu'à porter partout la nouvelle du Prince qui l'envoïe; & qui est infiniment moins ocupé de sa parure que de son devoir. Image bien naturelle de celui qui est venu éclairer l'Univers, & qui a rempli si dignement les deux qualitez d'Epoux & d'Envoyé. « Il sort plein d'ar-

Ibid. 6. » deur pour courir comme un Géant » dans sa carriere ». Il est, comme le Soleil, retourné au point d'où il étoit parti; & sa course s'est terminée au

Ibid. 7. lieu de son origine: « Il part de l'ex» trémité du Ciel; & il arrive jusqu'à » l'autre extrémité du Ciel ».

Dans le Firmament du Ciel. Dieu a placé le Soleil dans le Firmament,

(a) Si les cieux tournent en vingt-quatre heures autour de la terre, le Soleil feroit en une heure huit millions deux cens cinquante mille lieuës; & dans une seconde, qui est un batement d'artere, près de deux mille trois cens lieuës. Saturne, qui est dix fois plus éloigné de nous que le Soleil, feroit aussi dix fois plus de chemin, c'est-à-dire, vingt-trois mille lieuës dans une seconde.

mais par raport à la terre. Il a mesuré la distance de l'un sur les besoins de l'autre. Et il a mis une telle proportion entre sa chaleur, & les choses qu'elle doit faire naître ou conserver, qu'elle leur est toujours salutaire. Un plus grand éloignement laisseroit la terre glacée: & elle seroit brûlée, s'il étoit moindre. C'est la main de celui qui a tout fait, qui a établi un ordre, qui conserve tout: & cet ordre, qui a été arbitraire à son égard, est immuable pour la Nature. Le Soleil demeure où il est fixé, comme la terre est immobile sur ses bazes. Et c'est à l'ombre de cet ordre, que la Providence travaille en secret, pendant que des personnes peu clairvoïantes ne voïent que la disposition extérieure & générale.

Afin qu'ils séparent le jour & la nuit. Si tous les jours étoient égaux, & qu'il n'y eût qu'une saison dans l'année, le cours du Soleil ne nous découvriroit qu'imparfaitement la sagesse de Dieu, & son atention à conduire l'Univers.

Mais aucun jour n'étant, à parler éxactement, égal à celui qui l'a précédé, ni à celui qui le suit: & le

IV. JOUR. passage d'une saison à l'autre tant continuel, il faut nécessairement, que tous les jours le Soleil coupe l'horison à son lever & à son coucher, dans des points diférents; & que, selon l'expression de l'Ecriture, un jour porte au jour qui suivra un nouvel ordre; que la nuit marque ainsi à la nuit suivante, en quel tems elle doit commencer & finir; & que la Nature en suspens, aprenne à chaque moment de celui qui la conduit, ce qu'elle doit faire, & jusqu'où elle doit aller: « Le jour porte l'ordre au » jour (suivant,) & la nuit le dé» clare à la nuit ».

Pseaume, XVIII, 2.

Quelle merveille! & de quelles réfléxions n'est-elle pas digne? Qui a dit au Soleil: Ne commencez pas demain le jour, où vous l'avez commencé aujourd'hui; & ne le finissez pas aujourd'hui, où vous le finîtes hier! Qui lui a mesuré l'espace entre deux levers, afin qu'il ne passe pas cette mesure! Qui lui a ordonné de revenir sur ses pas, lorsqu'il a touché certaines bornes *? Et qui lui a défendu, quand il est arrivé au point oposé, de passer au-delà? Où sont ces barrieres, dans un espace liquide,

* Les Tropiques.

& où tout paroît égal ? Qui a lié le Soleil au sentier étroit de l'Eclyptique, dont il ne s'écarte jamais ? Qui a laissé aux autres Planettes, & principalement à la Lune, plus de liberté, mais à condition de ne passer jamais la largeur du Zodiaque ? « Votre parole immuable subsiste éternellement dans le Ciel ». C'est vous, Seigneur, unique Législateur dans la Nature & dans la Religion, qui avez établi des régles pour toutes les créatures ; & qui avez montré par l'immutabilité des loix, que vous avez prescrites au Ciel & à la terre, quoique vous ayez pû en établir de diférentes ; combien vous êtes jaloux de ces loix invariables, & qui sont, comme vous, éternelles, qui marquent aux hommes & aux Anges, ce qu'ils vous doivent : « Votre vérité demeure la même « dans la suite de toutes les races. « Vous avez afermi la terre, & son « état ne change point ».

Pseaume CXVIII, 89. 90.

Ibid. 90.

Et qu'ils servent de signes, pour marquer les tems & les saisons (où les Assemblées solemnelles) les jours, & les années. Ce n'est pas seulement pour éclairer la terre, que vous avez placé le Soleil & la Lune dans le Firma-

IV. JOUR. ment, mais pour régler les ocupations de l'homme; lui marquer le jour pour le travail, & la nuit pour le repos; lui donner une mesure de chaque mois, par le cours de la Lune; qui employe cet intervale à parcourir le Zodiaque, & qui, dans l'espace de l'année, fait douze fois le même chemin; lui aprendre à fixer le nombre de ses propres années, par la révolution du Soleil, qui termine sa course chaque année au même point d'où il l'avoit commencé; lui enseigner à quels ouvrages il doit destiner chaque saison, & à quelle partie de l'agriculture, il doit s'ocuper; lui faire lire sans peine dans le Ciel, les momens propres à semer, à tailler, à recuëillir, à préparer la terre.

Mais, Seigneur, ce premier dessein d'instruire l'homme, n'étoit pas le principal. Vous vouliez faire servir le Soleil & la Lune à l'usage de la Religion, & de la piété. Vous vouliez que le lever du Soleil, fût le signal de l'adoration, & de l'action de graces: que le premier jour de chaque mois, marqué par le renouvellement de la l'une, fût aussi un renouvellement de reconnoissance & d'amour: Que

chaque ſaiſon eût un culte particulier: Que l'année fût commencée & terminée par des Sacrifices, ou extérieurs, ou purement ſpirituels, qui fuſſent de la part de l'homme le juſte tribut qu'il vous devoit.

Son premier état, qui nous eſt peu connu, parce que notre vie a commencé par les ténébres & par le péché, n'a pas été vraiſemblablement de longue durée : & c'eſt ſans doute pour cela que vous deſtiniez le Soleil & la Lune à une Religion, qui devoit ſuccéder à celle qui convenoit à l'homme innocent.

Cette Religion, quand il vous a plû de l'établir, a eu ſes jours privilégiés. Le dernier de chaque ſemaine a été le plus ſaint. Le premier de chaque mois a été plus ſolemnel que les autres. Le mois, ou la Lune de Pâque, a décidé de toutes les autres ſolemnitez, & a été honorée de la plus célébre. Toutes les Tribus d'Iſraël ont reçu ordre de vous, de s'aſſembler en ce jour, à la Pentecôte, & à la Fête des Tabenacles. Chaque ſeptiéme année vous a été particulierement conſacrée. Et ce même nombre répété ſept fois, a été la figure du rétabliſ-

IV. JOUR. ſement de notre ancien héritage, que nous atendons, & a dédié l'année entiere du Jubilé à cette eſpérance. C'eſt ainſi que vous avez vous-même expliqué ce que nous devions entendre ſous ces paroles : « Afin qu'ils ſervent » de ſignes pour marquer les tems des » aſſemblées ſolemnelles, les jours & » les années ». Et c'eſt en éfet, comme l'un de vos Prophétes le dit en peu de mots : « La Lune eſt la mar- (Eccli. XLIII, 6, 7.) » que des tems. C'eſt la Lune qui dé- » termine les jours de Fêtes ».

Mais, Seigneur, oſerois-je vous demander pourquoi vous avez préféré certains jours à tous les autres, & pourquoi vous avez diſcerné les mois & les années, en laiſſant les autres dans l'obſcurité & dans l'oubli? Y a-t-il eu du côté des jours, des mois, & des ans, quelque mérite particulier? Leur lumiere étoit-elle plus pure? venoit-elle d'une autre ſource? Leur diſcernement, & le choix que vous en avez fait, ont-ils eu une autre cauſe que votre faveur & votre liberté? (Eccli. XXXIII, 7.) « D'où vient qu'un jour eſt préféré à » un autre jour, un tems à un autre » tems, & une année à une année, » puiſque c'eſt le même Soleil qui les

forme » ? C'est un de vos serviteurs, conduit par votre Esprit, qui propose lui-même la question : & j'en atens avec lui la réponse. « C'est le Seigneur qui les a ainsi distingués par » son ordonnance, après que le So- » leil eût été fait ». Eccli. XXXIII, 8. Leur distinction ne vient ni d'eux-mêmes, ni du Soleil. Tout est égal entr'eux, & ils ont pû également être négligés. C'est moi seul qui les ai séparés depuis la création du Soleil. Leur origine est la même : & c'est ma seule faveur qui a fait le mérite & la gloire des uns, sans que les autres, que j'ai laissés dans la foule & le nombre, ayent droit de se plaindre d'une telle préférence, qui n'étoit dûe à aucun. « Il a élevé & « consacré quelques-uns de ces jours, « & il a laissé les autres dans le rang « des jours ordinaires ». Ibid. 10.

Mon dessein a été d'instruire, par ce choix si visiblement libre & gratuit, toute la postérité d'Adam, à qui je ne dois rien depuis sa chûte, mais dont je discernerai mes Elûs, pour me les consacrer d'une maniere particuliere ; & où je laisserai les autres dans l'état profane où je les trouve. « Dieu a élevé & consacré quel- « Ibid.

IV. JOUR. » ques-uns de ces jours, & il a laissé
» les autres dans le rang des jours or-
» dinaires. C'est ainsi que Dieu traite
» tous les hommes, pris de la bouë
» & de la même terre dont Adam a
Ibid. 12. » été formé... Il a élevé & béni quel-
» ques uns d'entre les hommes, il les
» a unis & atachés à lui : il en a hu-
» milié & maudit quelques autres ».

Si les jours que je n'ai point dédiés à mon culte, ont été traités avec injustice, les hommes que je laisse dans leurs ténébres, auront quelque raison de se plaindre. Mais d'une masse, que j'ai droit de rejetter toute entiere, il m'est permis d'en purifier une partie, sans que l'autre, qui demeure soüil-
Ibid. 13. & 14. lée, puisse se plaindre de ma justice.
Sagesse, XXV, 7. « Comme l'argile est dans la main du
Is. XLV, 9. » potier, qui la manie & la forme à
Jeremie, XVIII, 6. » son gré, & comme il l'employe à
Rom. IX, 20. » tous les usages qu'il lui plaît : ainsi
» l'homme est dans la main de celui
» qui l'a créé, qui lui rendra selon
» (l'équité de) ses jugemens ».

ỷ. 15. *Qu'ils luisent dans le Firmament du Ciel, & qu'ils éclairent la terre.*

Je ne doute point que sous ces paroles générales : *que des corps de lumiere soient faits dans le Firmament du Ciel,*

les étoiles, dont le Firmament est semé, ne soient comprises : & que ce qui est dit ensuite, *afin qu'ils luisent... & qu'ils éclairent la terre*, ne les regarde aussi-bien que le Soleil & la Lune. Mais comme elles seront bien-tôt marquées plus distinctement, il est plus naturel d'atendre cette ocasion pour en parler. Et il ne doit être maintenant question que du Soleil, dont la Lune emprunte la lumiere.

Il est étonnant que depuis tant de siécles, il n'ait en rien diminué : que son diamétre soit aujourd'hui égal aux plus anciennes observations : que sa lumiere soit aussi vive & aussi abondante : que la planette de Saturne, qui en est à une si prodigieuse distance, en soit aussi éclairée que le premier jour ; & que le dardement continuel de ce déluge de feu qu'il répand de toutes parts, n'ait point épuisé, ni même afoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine & si précipitée. Car on sait aujourd'hui que le Soleil n'est point un corps solide : * mais qu'il est un vaste océan de lumiere, dont le boüillonnement

* Le Globe du Soleil est un milion de fois plus gros que celui de la terre.

est perpétuel, & l'éfusion continuellement prodiguée.

On aura beau chercher les secrettes sources, qui remplacent tout ce que chaque instant enléve & prodigue; on ne trouvera jamais comment une beauté si ancienne, est toujours nouvelle; ni comment une si magnifique libéralité conserve toujours la même abondance : Figure en cela, quoique très imparfaite, de l'Eternité, de l'immutabilité, & de l'inépuisable fécondité de celui qui l'a placé dans le Firmament.

La Lune, obscure par elle-même, devient lumineuse à notre égard, par la forte réfléxion des rayons du Soleil. La terre, dont elle ne se sépare jamais, est le centre de ses mouvemens : Et la premiere chose qui a atiré les yeux, a été le changement merveilleux de ses phases, qui la représentent en croissant, ou partagée, ou pleine : Et qui font, qu'étant nouvelle, elle continuë le jour ; & qu'étant vieille, elle le prévient ; & qu'étant pleine, elle en tient lieu pendant toute la nuit : La divine Providence aïant bien voulu entrer dans les besoins de ceux, qui, à la fin du jour, ou avant

l'aurore, ou durant une nuit entiere, feroient obligés à des travaux, ou à des voyages, aufquels les ténébres feroient un obbftacle. IV. JOUR.

Cette lumiere, plus voifine de nous, plus tempérée, & qui ne paroît que dans la nuit, est une image de celle qui nous éclaire & nous confole dans nos ténébres, & que nous fourniffent les Ecritures dans l'abfence de celui qui les a dictées, & de qui elles tirent tout leur éclat. « Les oracles des « Prophêtes font comme une lampe « qui luit dans un lieu d'obfcurité, « jufqu'à ce que le jour commence à « paroître ». II, Pet. 1. 19.

Dieu fit donc deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour préfider au jour, & l'autre moindre pour préfider à la nuit. ℣. 16.

Il y a des étoiles qui égalent le Soleil en grandeur, ou même qui le furpaffent : & la Lune leur eft inférieure pour la lumiere, & pour le volume. L'expreffion de l'Ecriture eft néanmoins très-éxacte, non feulement parce que felon les fens, le Soleil & la Lune font les plus grandes lumieres du Firmament; mais parce que

IV. JOUR.

ſelon leur ſituation à l'égard de la terre, & ſelon la maniere dont elles l'éclairent, il eſt certain que toutes les étoiles enſemble, ont moins d'éfet. Ce ſeroit donc tromper les hommes, & leur tenir un langage inintelligible, que de leur parler ſelon la ſubſtance des corps lumineux, & non ſelon leur diſtance de la terre : ſelon leur grandeur abſoluë, & non ſelon leur grandeur rélative : puiſque lorſqu'il s'agit d'éclairer, la ſubſtance & la grandeur abſoluë, quand elles ſont placées dans un éloignement exceſſif, ou ſont inconnuës, on ſont inutiles.

Un corps lumineux plus grand, pour préſider au jour. Expreſſion courte, mais qui dit tout. En éfet, le Soleil eſt le Roi du jour. Devant lui tout diſparoît. Le Ciel brillant d'étoiles, n'eſt plus qu'un azur, où l'on ne diſtingue rien. Il faut atendre la nuit pour diſcerner ſes beautez, qu'une ſeule avoit éfacées. C'eſt ainſi que devant la ſupréme Majeſté tout paroît anéanti, quoique tout ſubſiſte ; & qu'en préſence de ſon infinie pureté, toute autre juſtice, quoique réelle, paroît ſuprimée.

Si

IV. JOUR.

Si l'on nous avoit consulté avant la création de la lumiere, & du Soleil qui lui a sucédé, sur le moyen de dissiper les ténébres générales, de combien de flambeaux aurions-nous cru avoir besoin; & qui de nous auroit pensé qu'un seul pût sufire à la nature! Que cet unique, placé à une certaine distance, éclairât tout d'un coup d'œil; qu'il s'avançât de l'Orient au Couchant, sans guide visible, sans apui, sans char, sans machine; qu'il allât chaque jour se montrer de nouveau sur l'horison; & qu'après un grand nombre de siécles, il fût aussi brillant & aussi parfait que le premier jour!

Nous sommes acoutumés à ces merveilles, non parce que nous les entendons, mais parce que nous sommes ingrats: & le plus grand miracle n'est pas que le Soleil luise encore, mais que Dieu, dont il est le ministre, le fasse également lever sur les injustes, & sur ceux qui rendent grace. Matt. V. 45.

Et un autre corps lumineux moindre, pour présider à la nuit. La Lune n'éface pas entierement la lumiere des étoiles: mais il semble que ce qu'elle en laisse subsister, ne soit que pour rendre plus sensibles les avantages qu'elle

IV. JOUR. le a ſur elles. Car toutes celles qui ſont trop voiſines, ſe perdent dans ſes rayons : les autres ſe ſoutiennent un peu à proportion de leur diſtance : mais alors même tous les yeux ſont tournés vers un ſeul objet : & les lumieres foibles & mourantes, ſemées çà & là dans les eſpaces lointains, ne font preſqu'aucune impreſſion.

C'eſt ainſi que l'autorité des Ecritures doit ſoûmettre la raiſon. Elle ne l'éteint pas, mais elle l'obſcurcit en la ſurpaſſant ; & moins les réfléxions humaines ont de pouvoir, moins il eſt nuit, & plus il fait clair.

Il fit auſſi les Etoiles. Il n'apartient qu'à Dieu de parler avec cette indiférence du plus étonant ſpectacle, dont il ait orné l'Univers, *& les Etoiles.* Il dit en un mot, ce qui ne lui a coûté qu'une parole : mais qui peut ſonder la vaſte étenduë de cette parole ?

Sortons un moment dans la nuit, comme Dieu fit ſortir Abraham de ſon pavillon, pour conſidérer le Ciel :
Geneſ. XV, 5. « Après l'avoir fait ſortir dehors, il » lui dit : Levez les yeux au Ciel, & » contez les Etoiles ſi vous pouvez ». Savons-nous bien que dans la vérité ces Etoiles ſont innombrables, com-

me leur Créateur nous en assûre, quoique les Astronômes * aïent crû les comter? Que depuis l'usage des lunettes astronomiques, on en découvre des milions qui échapent aux yeux; que la voie lactée en est toute semée, & qu'elle cause cette lumiere confuse qui rend sa trace sensible: (a) qu'entre les Etoiles visibles des constellations, il y en a ainsi beaucoup d'autres qu'on observe avec des instrumens; & que c'est avec beaucoup de fondement, qu'on supose que le nombre de celles, que leur enfoncement dans un espace immense rend imperceptible, sont au-dessus de nos suputations?

IV. JOUR.

* Ils en comptent 2022.

(b) Concevons-nous que ces Etoiles sont toutes beaucoup plus grandes que la terre, qui non seulement n'est qu'un point par raport à leur distance, mais dont le cercle, qu'elle décrit en un an, n'est pas sensible à leur égard?

(a) La terre est éloignée du Soleil de vingt deux mille demi diamètres de la terre, & elle l'est des Etoiles fixes de quatre cens quatre-vingt quatre milions de demi diamètres de la terre, prenant la distance de l'orbe annuel presque comme rien, & comme ne faisant qu'un point.

(b) Le demi diamêtre du grand chien, est presque égal au demi diamêtre de l'orbe annuel; c'est-à dire, de vingt-deux mille demi diamêtres de la terre.

IV. JOUR.

(a) Faisons-nous réfléxion que ces Etoiles brillent toutes par elles-mêmes, excepté les planettes, dont je ne parle pas maintenant; qu'elles sont toutes comme le Soleil, une source inépuisable de lumiere; & que les merveilles que nous avons observées dans le Soleil, sont répétées autant de fois qu'il y a d'Etoiles?

(b) Pensons-nous qu'elles sont telles aujourd'hui, qu'elles l'étoient à l'origine du monde; aussi vives, aussi brillantes, aussi grandes; & que leur diamêtre est tel aujourd'hui, que des observations faites dans l'antiquité nous l'atestent des plus grandes & des plus célébres?

Pouvons-nous découvrir leur usage, & leur destination! Pourquoi elles observent si constanment la place qui leur a été marquée? Quel est l'ordre qui a fixé leur rang! & à qui obéït cette armée du Ciel, dont toutes les

(a) Une Etoile de la sixiéme grandeur a de demidiamêtres cinq mille cent trente demi diamêtres de la terre. Et sa grosseur est de cent trente-cinq mille milions de fois le globe de la terre, & cent trente-cinq mille fois le globe du Soleil.

(b) A vivre cent ans, pour arriver jusqu'aux Etoiles les plus éloignées, il faudroit faire chaque jour environ treize mille demi diamêtres de la terre.

sentinelles sont si vigilantes ? Dieu seul connoît leur ordre & leurs noms. (a) Il nous a caché sur cela les mysteres de sa Providence. Mais c'est pour nous qu'il a rendu le Firmament, si éclatant & si majestueux : & ç'a été pour nous montrer sa magnificence, & le fond intarissable de lumiere qui est en lui, qu'il l'a répanduë avec tant de profusion sur le pavillon qui couvre la terre. « Seigneur mon Dieu, « vous avez fait éclater excélenment « votre grandeur.... Vous vous êtes « couvert de la lumiere comme d'un « manteau. Vous avez étendu le Ciel « comme un pavillon ».

IV. JOUR.

Pseaume CXLV, 4.

Pseaume CIII, 2.

Il ne faut, pour rendre tous les hommes inexcusables, que ce livre écrit en caractere de lumiere. Ils n'ont eu besoin que de leurs yeux, pour connoître la puissance & la sagesse de celui qui les avoit rendus si visibles dans le Firmament. La nuit la plus obscure étoit celle qui les découvroit davantage, en étalant à leurs yeux un si grand nombre d'Etoiles ; & le premier Prédicateur qui a anoncé sa gloire, est le Firmament, dont le

(a) C'est lui qui compte les Etoiles, & qui les apelle par leur nom.

IV. Jour. langage eſt demeuré intelligible à tous les peuples, après qu'ils ont été diviſés par la diverſité des langues. « Les » Cieux anoncent la gloire de Dieu, » & le Firmament publie les merveil» les de ſa puiſſance... Ce n'eſt point » un langage ni une prédication, » dont le ſon ne ſe faſſe point enten» dre ».

Pſeaume, XVIII, 1.3.

Les Planettes, qui n'ont par elles-mêmes aucune lumiere, & qui ne ſont viſibles, que par la réfléxion de celle du Soleil, ont atiré, après le Soleil & la Lune, la principale atention des hommes; parce qu'ils ont obſervé qu'elles avoient un mouvement propre, outre celui qui leur étoit commun avec le reſte du Ciel. Ils ont ſupputé ce mouvement; & par le tems que chaque planette emploïoit à une révolution, ils en ont conclu avec raiſon ſon élévation & ſa diſtance.

De-là ils ſont paſſés à d'autres obſervations: mais dont les unes étoient conformes à la bonne Aſtronomie, & fondées ſur des principes: & les autres abſolument vaines, fondées ſur la ſuperſtition & le menſonge.

Celles de ce dernier genre, ont formé l'Aſtrologie judiciaire, dont il

suffit à un esprit sérieux de connoître les puériles hypothéses, pour la mépriser, quand même l'Ecriture & la Religion ne la condamneroient pas comme une espéce d'idolâtrie.

IV. JOUR.

Voici une partie de ces hypothéses, purement arbitraires.

Le Ciel est divisé en douze parts égales. Mais pourquoi précisément ainsi ?

Cette division ne se fait pas selon les Pôles du Monde, mais selon ceux du Zodiaque. J'en demande la raison.

Les douze portions du Ciel ont chacune un atribut : les richesses, les parens... Y a-t-il rien de plus arbitraire, ni de plus frivole ?

La portion la plus importante & la plus décisive, est celle qui est prochainement sous l'horison, & qui est apellée l'ascendant, parce qu'elle est prête à monter & à paroître sur l'horison, lorsqu'un homme vient au monde. Et moi je demande pourquoi une portion qui ne paroît pas, a plus d'action que toute autre, & que celle qui est verticale à l'égard de l'enfant ?

Les Planettes sont divisées, en favorables, nuisibles, & mixtes. Qui se-

roit assez crédule, pour recevoir une telle distinction, & pour en faire l'aplication à telle Planette, plutôt qu'à telle autre?

Les aspects de ces Planettes, qui ne sont que certaines distances entr'elles, sont aussi, ou heureux, ou funestes. Quelle folie! & à quel homme le persuadera-t'on!

Le moment précis, & d'où dépend toute la suite des prédictions, est celui de la naissance: Et pourquoi pas celui de la conception? Pourquoi les Etoiles ne font elles rien pendant les neuf mois de grossesse! Qui peut fixer le Ciel, dont le mouvement est si rapide, lorsque la naissance est pénible & périlleuse; & qu'elle n'a point de tems marqué? Et qui même oseroit, lorsque toutes les préparations mathématiques ont été faites avant le point de la naissance, répondre qu'il n'ait pas pris, ou le moment précédent, ou le suivant, & que par conséquent il ne se seroit trompé dans le tout?

Je pourois ajoûter beaucoup de raisonnemens pour détruire ces chimeres. Mais je me contente d'en avoir expliqué les premiers principes: & je pense que c'est la plus solide réfutation.

L'unique

L'unique réponse, est qu'on en apelle à l'expérience. Mais cette réponse n'est pas sérieuse, & ceux qui la font, le savent bien. Car lorsqu'on leur objecte la naissance de deux jumeaux; celle des pauvres qui viennent au monde dans le même instant que beaucoup de riches, celle d'un malheureux esclave qui concourt avec celle d'un Prince fortuné: ils disent que le point qui paroît le même à ceux qui ne sont pas Mathématiciens, est très-diférent; que le cours qui entraîne le Ciel, est d'une rapidité presqu'infinie; que les momens à notre égard, voisins l'un de l'autre, font un changement total; que d'ailleurs il faut tout observer, Planetes, Aspects, Signes du Zodiaque, Constellations hors du Zodiaque, choses dont le concours ne se trouve qu'en un instant, & ne revient plus.

Comment donc, repliquai-je, a-t-on pû former des expériences sur ce qui n'a jamais paru plus d'une fois!

Les premiers maîtres de ces erreurs, ont été les Caldéens, qui peuvent se vanter aussi d'avoir été les premiers Idolâtres. Ils étoient pleins de vaines

IV. JOUR. Cet ordre eſt pour tous les tems ; mais ſans limiter la ſouveraine liberté de Dieu, qui permet quelquefois que les ténébres de la nuit ſoient ſi épaiſſes, qu'aucune Etoile ne paroît ; & qui fait éclipſer le Soleil, quand il le veut. « C'eſt lui qui commande au » Soleil, & le Soleil ne ſe leve point ; » & qui tient les Etoiles enfermées » comme ſous le ſceau ». La vérité que Job enveloppoit ſous cette expreſſion, nous fait craindre des jours, où il ſemble que Dieu ait défendu au Soleil de ſe lever ; & des nuits, où toute lumiere du Ciel ſoit retenuë ſous le ſceau. L'ingratitude des hommes, & leur mépris pour des lumieres céleſtes, peuvent leur atirer ce châtiment. Mais une telle peine, n'eſt preſque jamais ſentie quand elle arrive. Car alors on eſt endormi, la nuit aïant pris la place du jour. « Ceux » qui dorment, dorment durant la » nuit .... mais nous qui ſommes » enfans du jour, gardons-nous de » cet aſſoupiſſement ».

Job, IX, 7.

I. Theſſ. V, 7, & 8.

℣. 19. Et du ſoir & du matin, ſe fit le quatriéme jour.

Les Etoiles, & la Lune alors non

velle, parurent le soir : & le Soleil commença le jour. Ainsi tout fut à sa place. Les beautez se succéderent. La lumiere subsista sous une autre forme : & les ténébres, qui n'étoient pas l'ouvrage de Dieu, abandonnerent le Ciel & la Terre. Alors Dieu vit que tout étoit excélent, parce qu'il ne vit que ce qu'il avoit fait. *Et Dieu vit que cela étoit bon.*

V. JOUR.

Ouvrage du cinquiéme Jour.

℣. 20. Dieu dit encore : Que les eaux produisent des animaux vivans, qui nagent dans l'eau, & des oiseaux qui volent sur la terre, sur le Firmament du Ciel.

℣. 21. Dieu créa donc les grands poissons, & tous les animaux qui ont la vie & le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon son espéce : & il créa aussi tous les oiseaux selon leur espéce. Et il vit que cela étoit bon.

V. JOUR.

Dieu dit encore. Je suis acoûtumé à voir naître des choses non seulement nouvelles, mais étonnantes, dès que Dieu prononce une parole. J'atens l'éfet de celle-ci. Mais sans pouvoir m'imaginer ce qu'elle produira. Le Ciel a tout son éclat, la terre toute sa parure, les plantes & les fruits une variété & une perfection que je ne me lasse point d'admirer : Naîtroit-il quelque chose de la mer, que Dieu a regardé, ce semble, comme un obstacle à ses desseins, & qu'il a séparée de la terre avec une espéce de colere? « Votre voix menaçante l'a mise en » fuite ».

Que les eaux produisent des animaux vivans qui nagent dans l'eau. C'est en éfet à la mer à qui Dieu parle : mais c'est un langage que je n'ai point encore entendu. J'ai vû des corps organisés, mais non de cette sorte. Ceux-ci ne sont pas comme les plantes & les arbres, atachés par les racines. Ils ont un mouvement qui paroît libre : ils ont la vie. Ils ont une ame. Est-ce que Dieu vient de créer quelqu'autre chose que la matiere ? A-t-il mis un esprit ou quelqu'intelligence dans ces nouveaux êtres ? Je les considere

dans leur vîtesse, dans leurs mouvemens qui paroissent tous dirigés par la prudence, dans leurs ruses, dans leurs petites guerres; car ils ont commencé à se la faire dès qu'ils sont nés: & j'avouë que je n'ai point d'expressions qui répondent à ma surprise.

Mais, puisque Dieu m'apelle à ce spectacle, & que c'est pour se faire connoître à moi qu'il me le donne, j'entrerai dans son dessein, en ne me contentant pas d'une vûë générale, & en divisant ce que je ne saurois éxaminer tout à la fois,

La premiere chose qui m'étonne, est l'incroyable fécondité dont je suis spectateur. Tout le rivage est bordé de poissons de toutes grandeurs; & je vois par tout un peuple infini que les eaux enfantent. Ces eaux ameres & salées, que je croiois stériles, achevent de me faire comprendre, que ce que la terre a produit, n'est point venu d'elle, & que c'est la parole de Dieu qui a tout fait. Car ici, ou ce ne sont pas de simples herbes, mais des animaux vivans, quel moïen de se figurer une autre puissance, & une autre activité que la sienne!

V. JOUR.

De cette considération je passe à une autre, qui me jette dans un nouvel étonnement. * J'éxamine tous ces animaux, & je ne leur vois, ce me semble, qu'une tête & une queuë. Ils sont sans piés & sans bras. Leur tête même n'a point de mouvement libre; & si je n'étois atentif qu'à leur figure, je les croîrois privés de tout ce qui est nécessaire à la conservation de leur vie. Mais avec si peu d'organes extérieurs, ils sont plus agiles, plus promts, plus remplis d'artifices, que s'ils avoient plusieurs mains & plusieurs piés : & l'usage qu'ils font de leurs queuës & de leurs nageoires, les pousse comme des traits, & semble les faire voler.

* Leur figure.

Leur activité.

Leur nouriture.

Mais où prendront-ils de quoi se nourir? Ils ne peuvent sortir de l'eau, où il ne croît rien, pour venir chercher sur la terre les biens dont elle est remplie. Ils sont cependant très-voraces; & par la maniere dont ils s'ataquent, je crains que la faim ne les oblige à se manger mutuellement : & si cela est, ce peuple nouveau ne subsistera pas long-tems.

Dieu y a pourvû, en le multipliant d'une maniere si prodigieuse, que sa

fécondité (a) surpasse infiniment son ardeur mutuelle à se dévorer ; & que ce qui s'en détruit, est toujours fort au-dessous de ce qui sert à le renouveller.

V. JOUR.

Je suis seulement en peine, comment les petits (b) échaperont aux grands, qui les regardent comme leur proie, & qui leur donnent continuellement la chasse. Car dans la mer, tout est ouvert, & tout est commun ; & je ne vois point de sûreté pour le peuple foible. Mais ce peuple foible, est plus promt à la course. Il s'aproche des lieux, où l'eau basse ne convient pas aux grands poissons : & il semble que Dieu lui ait donné une prévoyance proportionnée à sa foiblesse & à ses dangers.

Une réfléxion oposée me fait craindre que les poissons d'une taille énorme, tels que les Baleines & d'autres monstres *, ne trouvent point de quoi se nourir. Car la haute mer a peu de poissons : & ces vastes colosses ne pouroient aprocher du bord sans s'échouer. Ils ont cependant une

* Dont il est parlé dans le ỳ. 21.

(a) Elle est remplie d'un nombre infini de poissons. *Ps. CIII*, 26.

(b) Les grands & les petits animaux. *Ibid.* 17.

V. JOUR.

grande faim, & un goufre capable de tout engloutir. C'eſt un ſecret, Seigneur, que vous vous êtes réſervé. Votre Providence s'étend à tout : & ce dragon qui domine dans la mer, & qui s'en jouë, atend de vous, comme les plus petits poiſſons, & plus encore que les plus foibles d'entr'eux, la nouriture dont il a beſoin.

Pſeaume, CIII, 28.

Je ne ſaurois étudier les inclinations diférentes de toutes les eſpéces qui s'aprochent du rivage : l'élément qui les nourit, ſert à les cacher. Mais il me ſemble qu'elles ſont toutes contraires à la ſociété & à la paix ; que la force y décide de tout ; que le naturel des plus foibles, eſt le même que celui des plus forts ; & que l'intérêt particulier, eſt la loi générale de tous. Auriez-vous, Seigneur, avant la chûte de l'homme, voulu nous aprendre ce que ſeroit ſon injuſte poſtérité ? nous donner une idée du ſiécle, par l'agitation & les tempêtes de la mer ; & nous peindre les vices des hommes, ſous les inclinations des poiſſons ? « Pourquoi demeurez-vous dans le ſilence, pen- » dant que l'impie dévore ceux qui

Habac. I, 13, & 14.

sont plus justes que lui ! Et pour- « quoi réduisez-vous les hommes à la « condition des poissons de la mer, « & des reptiles qui n'ont point deRoi « (pour les défendre) » ! Mais il faut continuer nos réfléxions.

Comment arrive-t-il qu'au milieu des eaux, si chargées de sel, que je ne puis en soufrir une goute dans la bouche, les poissons y vivent, & y joüissent d'une vigueur & d'une santé parfaite? Et comment au milieu du sel conservent-ils une chair qui n'en a point le goût !

Pourquoi les meilleurs, & les plus propres à l'usage de l'homme, s'aprochent-ils des côtes, pour s'ofrir, ce semble, à lui, pendant que beaucoup d'autres, qui lui sont inutiles, afectent de s'en éloigner !

Pourquoi ceux qui se sont tenus dans les lieux inconnus, pendant qu'ils se multiplioient, & qu'ils aquéroient une certaine grandeur, * viennent-ils en foule, dans un tems marqué, inviter les pêcheurs, & se jetter eux-mêmes, pour ainsi dire, dans leurs filets & dans leurs barques !

* Les Harans, les Sardines, les Moruës, les Macreuses.

* Pourquoi plusieurs d'entr'eux &

* Les Thons, & les Maqueraux, les Aloses.

V. JOUR.

des meilleures espéces, s'empressent-ils d'entrer dans l'embouchure des fleuves, & les remontent-ils jusqu'à leur source, pour communiquer les avantages de la Mer aux païs qui en sont éloignés ? & quelle main les conduit avéc tant d'atention & de bonté pour les hommes, si ce n'est la vôtre, Seigneur, quoiqu'une Providence si visible atire rarement leur reconnoissance ?

Elle paroît à tout, cette Providence : & les coquillages sans nombre qui bordent la Mer, cachent des poissons de diverses espéces, qui, avec une très-petite aparence de vie, ont soin d'ouvrir en des tems réglés leurs coquilles, d'en renouveller l'eau, & de prendre entre leurs écailles, promtement rejointes, l'imprudente proie qui donne dans le piége.

Et des oiseaux qui volent sur la terre sur le Firmament du Ciel. Le texte original porte : *Et volatile volet super terram.* « Et que les oiseaux volent » sur la terre ». Ce qui peut faire douter si les oiseaux & les poissons ont

les Plies ou Carlets, les Anguilles, les Saumons, les Turbots & les Maqueraux, viennent dans les grandes chaleurs, lorsque les autres poissons manquent.

V. JOUR.

une origine commune ; & ce doute est augmenté par la maniere dont l'Ecriture en parle dans le chapitre suivant. « Le Seigneur Dieu ayant « donc formé de la terre tous les ani- « maux terrestres, & tous les oiseaux « du ciel, il les amena devant Adam ». Car il semble que les oiseaux aïent été formés de la terre, comme les autres animaux terrestres. Genes. II, 19.

Mais le sentiment des anciens Peres, suivi par la plûpart des Interprêtes, est conforme à la Version latine, & à celle des Septante, qui donnent aux oiseaux la même origine qu'aux poissons : & l'Eglise Latine paroît avoir consacré cette tradition dans une de ses Hymnes *. « Grand Dieu « souverainement puissant, qui fai- « sant sortir des eaux les oiseaux aus- « si-bien que les poissons, laissez les « uns dans la mer, élevez les autres « dans l'air ».

Le texte original n'y est pas oposé. Car il est aisé de supléer le relatif, très-souvent obmis dans l'Hébreu : *Et volatile (quod) volet super terram* : « Et les Oiseaux qui volent

* L'Hymne de Vêpres du Jeudi, dont saint Ambroise est Auteur.

V. JOUR.

» sur la terre » : ou même sans le supléer ; le seul commandement de Dieu ; « Que les eaux produisent » tout ce qui nage : & que tout ce » qui vole, vole sur la terre & dans » l'air », emporte, ce me semble, nécessairement la conséquence, que *la* même parole a tiré l'un & l'autre d'un même principe.

Ce qui est cité du deuxiéme Chapitre, ne regarde qu'indirectement la formation des Oiseaux, qui sont amenés avec les Animaux terrestres en la présence d'Adam ; & leur véritable origine y est suprimée, parce que les poissons, à qui elle est commune ; ne pouvoient comparoître avec eux devant le premier homme.

A quoi je dois ajoûter que le seul verset vingt & un, qui suit celui que j'explique, & qui en est l'éxécution, sufit pour en fixer le véritable sens : *Dieu créa les grands poissons, & tous les animaux qui ont la vie & le mouvement ; que les eaux produisirent chacun selon son espéce ; & tous les oiseaux selon leur espéce :* Car aucune autre origine n'est marquée pour les oiseaux, que celle même des poissons.

J'ai donc lieu de la suposer com-

mune avec toute l'antiquité : & c'est ce qui fait le premier sujet de mon admiration. V. JOUR.

D'où vient en éfet, Seigneur, qu'une parole, si simple en aparence, a mis une telle diférence entre des créatures, dont la naissance est égale ? Vous laissez dans les eaux, loin de la lumiere & de l'air, loin du commerce des hommes, des animaux qui s'entre-dévorent, qui ne forment aucune société, qui vivent sans discipline & sans loi, & qui demeurent muets toute leur vie : & vous en tirez beaucoup d'autres, à qui vous donnez des aîles, qui les élevent jusques dans les nuës ; qui font retentir l'air d'agréables concerts ; qui vous louënt & vous bénissent, chacun dans leur langage ; dont plusieurs ont des inclinations douces, & cherchent même l'habitation des hommes ; & qui presque tous ne s'abaissent vers la terre, que par nécessité.

Quel mystere couvrez-vous sous ces distinctions étonnantes ! Et quel partage faites-vous, entre ceux qui sont noyés dans le siécle, & ceux à qui vous donnez des aîles pour le fuir, & s'élever jusqu'à vous ? Une

V. JOUR.

telle vûë m'ocuperoit tout entier, si je la suivois dans toutes ses conséquences. Mais il n'est pas juste que la Religion me rende aujourd'hui distrait à l'égard de la nature, puisque c'est de la connoissance de la nature que je dois aprendre à être religieux.

Je m'aplique donc à considérer le vol de tant d'oiseaux, & j'admire en combien de manieres il est diversifié, quoiqu'il semble d'abord que deux aîles ne puissent se remuer dans l'air, & le diviser que d'une maniere uniforme. Dans les uns, ce vol est précipité, & dans d'autres, il est plus continu & plus égal. Les uns s'élevent par bonds, & les autres paroissent ne faire que glisser, & se servir seulement de leurs aîles, comme de contre-poids. Les uns s'élévent fort haut, & s'y soutiennent; les autres ne font que voltiger, & se contentent de raser la terre. En un mot, chaque espéce est reconnoissable à son vol particulier. Et une telle diversité, qui est pour moi une leçon, m'aprend à ne pas réduire les vertus des spirituels, à un genre uniforme.

Mais passons de cette observation à une autre plus particuliere: & examinons

minons la ſageſſe étonnante qui paroît dans le vol d'un oiſeau, dans celui, par éxemple, d'une hirondelle. Ce n'eſt point ſa rapidité, ni ſa continuité, qui font le principal ſujet de mon admiration. C'eſt la liberté de ſes mouvemens; c'eſt le deſſein qui les conduit; c'eſt le nombre infini d'infléxions, d'écarts, de retours; c'eſt la dextérité avec laquelle elle évite ce qui ſe trouve ſur ſa route: c'eſt l'atention qu'elle a à la proïe qu'elle pourſuit, en levant ſans s'arrêter, les moucherons qui ſont ſur ſon paſſage: c'eſt l'eſprit, au-deſſus même de l'humain, avec lequel elle ſait allier tant de choſes à la fois, ſans jamais s'y méprendre, qui m'épouvantent. Car en enfermant une ame intelligente dans un ſi petit corps, & lui ordonnant les mêmes choſes, je doute qu'elle pût les éxécuter avec tant de préſence & d'adreſſe. Auſſi, Seigneur, c'eſt vous-même qui êtes la cauſe ſecrete de toutes ces merveilles: & une telle imitation de la raiſon, ſans en avoir le principe, eſt une preuve ſenſible qu'elle vient de vous.

V. JOUR.

Cette imitation de la raiſon eſt encore plus viſible, & plus impénétra-

V. JOUR.

ble dans l'induſtrie des oiſeaux à faire leurs nids. Car en premier lieu, quel maître leur a apris qu'ils en avoient beſoin ? Qui a pris ſoin de les avertir de les préparer à tems, & de ne point ſe laiſſer prévenir par la néceſſité ? Qui leur a dit comment il falloit les conſtruire ? Quel Mathématicien leur en a donné la figure ! Quel Architecte leur a enſeigné à choiſir un lieu ferme, & à bâtir ſur un fondement ſolide ? Quelle mere tendre leur a conſeillé d'en couvrir le fond de matieres molles & délicates, telles que le duvet & le coton ? Et lorſque ces matieres manquent, qui leur a ſuggéré cette ingénieuſe charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'eſtomac, qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits ?

En ſecond lieu, quelle ſageſſe a marqué à chaque eſpéce, une maniere particuliere de conſtruire les nids, où les mêmes précautions fuſſent obſervées, mais en mille façons diférentes ? Qui a commandé à l'hirondelle, la plus adroite de tous les oiſeaux, de s'aprocher de l'homme, & de choiſir ſa maiſon, pour y édifier ſon nid à ſes

yeux, ſans craindre de l'avoir pour témoin, & paroiſſant au contraire l'inviter à conſidérer ſon travail? Ce n'eſt point, comme les autres, avec des petits branchages & du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment & le mortier, & d'une maniere ſi ſolide, qu'il faut une eſpéce d'éfort pour démolir ſon ouvrage. Elle n'a cependant pour tout inſtrument, que le bec. Elle n'a rien où puiſer l'eau. Elle ne peut moüiller que ſon eſtomac, en tenant ſes aîles élevées. Et c'eſt de la roſée, qu'elle fait rejaillir contre le mortier qu'elle détrempe, qu'elle humecte ſa maçonnerie, & qu'elle l'ordonne enſuite, & l'arrange avec le bec. Réduiſez, s'il eſt poſſible, le plus habile Architecte au petit volume de cette hirondelle: conſervez-lui toutes ſes connoiſſances, en ne lui laiſſant que le bec; & voyez s'il aura la même adreſſe, & le même ſuccès.

V. JOUR.

En troiſiéme lieu, qui a fait comprendre à tous les oiſeaux, qu'ils devoient faire éclorre leurs œufs en les couvant: que cette néceſſité étoit indiſpenſable: que le pere & la mere ne pouvoient quitter en même tems; & que ſi l'un alloit chercher de la nou-

riture, l'autre devoit atendre son retour? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis de jours de cette rigoureuse assiduité? Qui les a avertis d'aider aux petits déja formés, à sortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque? & qui les a si éxactement instruits du moment, qu'ils ne le préviennent jamais?

Enfin, qui a fait des leçons à tous les oiseaux, sur le soin qu'ils doivent prendre de leurs petits, jusqu'à ce qu'ils fussent élevés, & en état de se servir eux-mêmes? Qui leur a enseigné cette merveilleuse industrie, de retenir dans leur gorge, ou l'aliment, ou l'eau, sans avaler l'un & l'autre, & de les conserver pour leurs petits, à qui cette premiere préparation tient lieu de lait? Qui leur a fait discerner entre tant de choses, dont les unes conviennent à une espéce, mais sont pernicieuses pour une autre: & entre celles qui sont propres aux peres, mais qui feroient tort à leurs petits; qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires? Nous connoissons la tendresse des meres parmi les hommes, & la sollicitude des nourices: mais je ne sai si l'on voit rien de si parfait.

Eſt-ce pour les oiſeaux, Seigneur, que vous avez uni enſemble tant de miracles, qu'ils ne connoiſſent point ! Eſt-ce pour des hommes, qui n'y penſent pas ? Eſt-ce pour des curieux, qui ſe contentent de les admirer, ſans remonter juſqu'à vous ? Et n'eſt-il pas viſible que votre deſſein a été de nous rapeller à vous par un tel ſpectacle, de nous rendre ſenſible votre Providence, & votre ſageſſe infinie, & de nous remplir de confiance en votre bonté, ſi atentive, & ſi tendre pour des oiſeaux, dont une couple ne vaut qu'une obole ?

Ils ſont expoſés à une infinité de dangers : mais leur vigilance eſt incroyable. Leur vûë perçante diſcerne tout. Au moindre bruit, ils s'envolent. Tout objet nouveau leur eſt ſuſpect. Quelqu'avidité qu'ils aïent pour ſe nourir, ce ſoin ne les ocupe jamais entiérement : ils éxaminent tout, avant que de s'avancer ; & après même cet éxamen, leur défiance, ſur laquelle ſeule ils fondent leur ſûreté, eſt toujours égale. Modéle excélent pour les hommes dont ils ſont la figure, qui ſont plus expoſés aux traits de l'ennemi, parce qu'ils ſont plus ſpi-

V. JOUR.

rituels, & plus élevés que les autres; & qui ne s'aprochent jamais de la terre sans quelque danger.

Oiseaux carnassiers.

Quoique plusieurs espéces d'oiseaux soient pacifiques, & propres à la société; il y en a d'autres qui en sont ennemis, & qui vivent de sang & de carnage. Les foibles sont leur proïe, mais une proïe dificile à saisir. Leur sûreté consiste à se tenir à terre, car les Vautours, les Epreviers, & les autres oïseaux de même genre, n'oseroient fondre sur ceux qui ne s'élevent point. Ils se briseroient, au lieu de leur nuire. Ainsi, parmi les oiseaux, comme parmi nous; l'humilité est d'un grand usage: & c'est l'élévation qui fait le danger.

Chant des Oiseaux.

Mais donnons des bornes aux observations sur les industries des oiseaux, ou pour se mettre à couvert de la violence, ou pour chasser leur proïe: car une telle matiere est infinie: & écoutons un moment le concert de leur musique: la premiere loüange que Dieu ait reçûë de la Nature: & le premier Cantique d'action de graces, qu'elle lui ait ofert avant la formation de l'homme. Tous les sons sont diférens, mais tous harmonieux; &

tous ensemble composent un chœur, que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte & plus moëlleuse se fait pourtant distinguer; & je trouve, en cherchant de quelle part elle vient, que c'est un très-petit oiseau qui en est l'organe. Cela me fait considérer tous les autres qui savent le chant : & ils sont tous aussi petits ; les grands, ou ignorant la musique, ou aïant la voix discordante. Ainsi partout je trouve, que ce qui paroît foible & petit, est mieux partagé, & a plus de reconnoissance.

V. JOUR.

Rossignols.

Quelques-uns de ces petits, ont une grande beauté : & rien n'est plus riche, ni mieux diversifié que leur plumage. Mais il faut avoüer que toute parure doit céder à celle du Paon ; sur qui Dieu a versé, comme à pleines mains, toutes les richesses qui embélissent les autres, & auquel il a prodigué avec l'or & l'azur, toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiseau paroît sentir son avantage, & c'est ce semble pour étaler à nos yeux toutes ces beautez, qu'il fait cette pompeuse roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiseaux, n'a qu'un cri désa-

V. JOUR.

gréable : & il est une preuve, qu'avec un extérieur très-brillant, on peut n'avoir qu'un mauvais fond, peu de reconnoissance, & beaucoup de vanité.

Oiseaux d'Etangs & de Rivieres.

En éxaminant la plume des autres, je trouve une chose bien singuliere dans celle des Cignes, & des autres oiseaux de rivieres : car elle est à l'épreuve de l'eau, où elle demeure toujours séche : & nos yeux cependant n'en découvrent point l'artifice, ni la diférence.

Je considere les piés des mêmes oiseaux, & j'y vois des nageoires, qui marquent distinctement leur destination. Mais je suis très étonné, de ce que ces oiseaux sont sûrs qu'ils ne risquent rien en se jettant dans l'eau : au lieu que les autres, à qui Dieu n'a pas donné des plumes, ni des piés semblables, n'ont jamais la témérité de s'y exposer. Qui a dit aux premiers, qu'ils ne courent aucun danger ? Et qui retient les autres, afin qu'ils n'imitent pas leur éxemple ? On fait quelquefois couver des œufs de Cannes à une Poule, qui est ensuite trompée par son afection, & qui prend pour sa famille naturelle des enfans étrangers, qui courent à l'eau au sortir

tir

tir de la coque, ſans que leur prétenduë mere puiſſe les en empêcher par ſes avis. Elle demeure ſur le bord, très-étonnée de leur témérité, & plus encore de ce qu'elle leur réüſſit. Elle ſe ſent violenment tentée de les ſuivre; elle en témoigne ſa vive impatience: mais rien n'eſt capable de la porter à une indiſcrétion que Dieu lui a défenduë. Les ſpectateurs en ſont ſurpris, à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence. Car c'eſt faute d'eſprit & de lumiere, quand de tels prodiges excitent peu d'admiration. Mais il eſt rare que les ſpectateurs aprennent de cet éxemple qu'il faut être deſtiné par la Providence aux fonctions d'un état dangereux, & avoir reçû d'elle tout ce qui peut mettre le ſalut en ſûreté: & que c'eſt une témérité funeſte pour les autres, qui n'ont ni la même vocation, ni les mêmes qualitez.

J'admire dans d'autres oiſeaux une eſpéce de ſageſſe qui revient à celle-ci. Ils n'ont ni la plume paſſée à l'huile, ni le pié marin. Mais néanmoins leur principale nourriture eſt dans l'eau, & c'eſt la pêche qui les fait ſubſiſter. Dieu leur a donné pour cela

V. JOUR.

des jambes ſemblables à des échaſſes, afin qu'ils puiſſent aller aſſez avant dans l'eau ; un col fort long, afin qu'ils ateignent leur proïe qui ſe cache dans le fond, & un large bec armé des deux côtez d'une ſcie, qui ſoit capable de retenir le poiſſon qui eſt gliſſant, & promt à échaper. Ces oiſeaux avides, ne vont jamais dans l'eau plus avant que leur taille ne leur permet. Ils ſavent juſqu'à quelle profondeur ils peuvent ſe hazarder. Mais la plus ardente faim, & la proïe la plus tentante, ne leur font jamais paſſer ces bornes. Combien de merveilles Dieu fait-il éclater dans cette conduite ? Et que ne dit-il point par ce langage muet à tant de perſonnes, qu'un zéle indiſcret ſéduit ſi facilement, & qui penſent qu'elles ont du talent pour tout, parce qu'elles en ont pour certaines choſes : ou qu'elles ne trouveront aucun danger dans de grandes entrepriſes, parce que d'autres plus proportionnées à leurs forces, leur ont réüſſi !

Je ſerois infini, ſi je m'atachois à conſidérer beaucoup de miracles, pareils à ceux que j'ai obſervés juſqu'ici, c'eſt-à-dire, généraux, ou communs

à plusieurs espéces : (Car pour le détail de chaque espéce, je ne l'ai point entrepris, & j'y aurois sucombé.) Et je me contente d'une derniere observation, qui en comprend plusieurs autres, & qui regarde les oiseaux de passage.

V. JOUR.

* Ils ont tous leur tems marqué, & ils ne le passent point. Mais ce tems n'est pas le même pour chaque espéce. Les uns atendent l'hyver, les autres le printems; d'autres l'été, & d'autres l'autonne. Il y a dans chaque peuple une police publique & générale, qui régle & qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'Edit général, aucun ne pense à partir. Depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espéce de conseil décide du jour ; & il acorde un intervale pour s'y préparer. Après quoi tous délogent, & il ne paroît le lendemain ni traîneurs, ni déserteurs, tant la discipline est éxacte. Plusieurs ne connoissent que l'hirondelle qui fasse ainsi. Mais la

* Viennent à l'entrée de l'hyver, Bécasses, Pluviers, Oyes sauvages. . . .
Viennent vers le printems, les Grues, les Cicognes, les Hirondelles, les . . .
Partent à la fin de l'été, ou au commencement de l'autonne, les Cailles, les Oyes domestiques, les Hirondelles. . . .

V. JOUR.

chose est certaine pour beaucoup d'autres espéces, & je demande : quand nous n'aurions que l'éxemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçûë du païs où elle va en grande troupe, pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées ! Je demande pourquoi aïant élévé sa famille, elle ne s'atache pas, comme les autres oiseaux, au païs où elle a été si bien traitée ! Je demande par quel esprit de voïager, cette nouvelle famille, qui ne connoît que son païs natal, conspire toute entiere à le quitter ! Je demande en quel langage se publie l'Ordonnance qui défend à tous, soit anciens, soit nouveaux sujets de la République, de demeurer par-delà un certain jour ! Et enfin je demande à quel signe les principaux Magistrats connoissent que ce seroit tout risquer, que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse ? Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes, que celle du Prophéte : « Seigneur, que vos ouvrages » sont admirables ! vous avez tout » fait avec une profonde sagesse : la » terre est pleine de vos richesses & » de vos biens ».

Pseaume, CIII, 24.

V. JOUR.

Mais après cette réponse, n'est-il pas juste d'écouter un autre Prophéte, qui reproche, non à des infidéles, plongés dans les ténébres, mais au peuple même de Dieu, d'ignorer ce que savent les oiseaux, & de ne pas discerner les tems propres & favorables, ni les signes qui les prédisent? « Le Milan connoît dans le « Ciel quand son tems est venu. La « Tourterelle, l'Hirondelle, & la « Cicogne savent discerner la saison « de leur passage; mais mon Peuple « n'a point connu le tems du juge- « ment du Seigneur ». Jéremie, VIII, 7.

Dieu donc créa les grands poissons & tous les animaux, qui ont la vie & le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon leur espéce: & il créa aussi tous les oiseaux selon leur espéce. Il vit que cela étoit bon. ℣. 21.

Dieu commande, pour montrer que lui seul a l'idée de ce qui doit être produit: & que lui seul en a formé le plan & le dessein. Et il éxécute, pour montrer que lui seul a le pouvoir de rendre réel ce qui est dans ses décrets, & que rien n'est égal à sa sagesse, que sa puissance.

Qui auroit vû se former dans les

V. Jour.

eaux tant d'eſpéces de poiſſons couverts d'écailles, ou d'une peau liſſe & gliſſante, comment auroient-ils pû imaginer des oiſeaux couverts de plumes, & preſqu'auſſi légers que l'air qui les ſoutient! Mais dans le même moment des productions ſi diverſes, & qui renferment chacune un ſi prodigieux nombre d'eſpéces diférentes, ſont préſentes à l'eſprit de Dieu, & naiſſent de ſa parole. Les abîmes, où tout paroît confus & mêlé, ſont, auſſi-bien que l'air, le régne de ſa Providence. Le plus petit poiſſon, n'eſt point pris à l'hameçon, ou ne s'engage point dans le filet ſans un ordre particulier: comme le plus petit oiſeau ne tombe point dans le piége ſans la volonté du Pere céleſte. L'unité a tout fait: L'unité retient tout dans ſa main: L'unité diſpoſe ſeule de ſes ouvrages.

Et Dieu vit que cela étoit bon. Il vit que rien n'étoit plus admirable que cette variété preſqu'infinie d'animaux, dont les inclinations diférentes, les mouvemens, l'adreſſe, la figure, la beauté, étoient autant d'images répétées de ſes divines perfections, autant de témoignages de ſa Providen-

ce, autant d'instructions pour l'homme, autant de sujets d'admiration pour l'Ange & pour lui. V. JOUR.

℣. 22. Il les bénit, en disant : croissez & multipliez-vous, & remplissez les eaux de la mer ; & que les oiseaux se multiplient sur la terre.

Dieu s'engagea, par cette bénédiction, à leur fournir tout ce qui seroit nécessaire à leur vie, & à leur conservation : à veiller sur eux : à leur tenir lieu de prudence & de sagesse : à détourner tout ce qui pourroit en faire périr quelqu'espéce.

Ce fut sa parole qui leur donna la fécondité : & sa bénédiction fut une promesse de mettre en sûreté les petits, de fournir aux peres & aux meres toute l'industrie & toute l'aplication nécessaire, & de perpétuer dans leur postérité tous les avantages, & tous les caracteres des premiers auteurs.

℣. 23. Et du soir & du matin se fit le cinquiéme jour.

V. JOUR.

Ce jour fut célébré au matin & au soir par le concert des oiseaux, dont l'usage est encore de prévenir le lever du Soleil par leur chant, & de lui rendre le même devoir quand il se couche. Les poissons, quoique muets, afectent aussi de s'élancer un peu hors de l'eau dans ces deux tems. Et la nature auparavant insensible à la lumiere, commence à témoigner la diférence qu'elle mettoit entre elle & les ténébres.

Oiseaux de nuit.

Il faut pourtant excepter de cette espéce d'aplaudissement général pour la lumiere, les oiseaux de nuit, qui ont une haine déclarée pour elle; qui l'évitent comme leur ennemie; & qui se cachent dans les antres les plus obscurs, pendant qu'elle éclaire l'Univers.

Ils atendent avec impatience le retour des ténébres pour sortir des prisons, où le jour les tenoit renfermés: & ils témoignent alors leur joïe par des cris, qui ne sont capables, que de porter la consternation & l'éfroi dans l'esprit de ceux qui les entendent: car ces oiseaux ont chacun leur cri particulier, selon leur espéce diférente; mais il n'y en a aucun qui ne soit lugubre, funeste, allarmant.

Leur figure a non-seulement quelque chose de sauvage & de hideux, mais aussi de taciturne & de sombre; & l'on croit voir dans leur phisionomie la haine peinte, & contre l'homme, & contre tous les animaux.

Ils ont presque tous un bec crochu, & des serres tranchantes, dont la proïe une fois saisie ne peut échaper. Et ils se servent des ténébres, & du tems du sommeil, pour surprendre les autres oiseaux endormis, dont les plus forts ont peine à leur échaper, & dont les petits sont sûrement leur victime.

Ils joignent ainsi la surprise à la cruauté, & l'artifice à la fureur. Et après n'avoir veillé que pour le malheur public, ils se retirent, avant le lever du Soleil, dans leurs cavernes inaccessibles à sa lumiere, & ils préférent ordinairement les anciens bâtimens tombés en ruines, à toutes les autres retraites; comme si la désolation & les ruines, qui marquent ou la négligence des maîtres, ou la décadence de leurs familles, étoient capables d'inspirer quelque sentiment de joie à ces funestes oiseaux.

Il n'est pas possible, en rassemblant

V. JOUR.

tous ces traits, de ne pas voir dans cette image, celle des esprits de malice & de ténébres, que la vérité met en fuite, qui se plaisent dans tout ce qui l'obscurcit, qui profitent du sommeil & de la négligence pour dévorer leur proïe, qui la retiennent avec des serres de fer & d'acier quand ils l'ont saisie, qui se nourrissent de ses malheurs & de ses pertes, & qui n'habitent nulle part avec plus de tranquilité & de satisfaction, que dans les édifices qui sont tombés en ruine.

Le Saint-Esprit autorise ce funeste paralelle des Démons & des oiseaux de nuit : & il nous confirme ainsi dans la pensée que Dieu, dont la science & la sagesse sont infinies, a rempli de leçons utiles, pour le salut, le spectacle, & l'ordre de la nature. « Babylone, a dit saint Jean dans l'Apocalypse, est devenuë la demeure des Démons, la retraite de tout esprit immonde, & le repair de tous oiseaux impurs & haïssables ». Les Démons & les oiseaux de nuit, sont pris ici pour la même chose, & il ne sauroit être douteux désormais, que les uns ne soient figurés par les autres.

Apoc. XVIII, 2.

Comme les oiseaux de nuit sont

ennemis de tous les autres, ils en ſont auſſi univerſellement haïs : & dès qu'ils en ſont découverts, ou parce qu'ils ne ſe ſont pas cachés avec aſſez de précaution, ou parce que leur cri les a décélés, ils en ſont auſſi-tôt environnés avec grand bruit ; quoiqu'il ſoit rare qu'ils en ſoient ataqués auſſi impunément, qu'ils en ſont inſultés.

* C'eſt de cette haine publique des oiſeaux contre la Choüette, le Hibou, l'Orfraye, & leurs ſemblables, que ſe ſervent les Oiſeleurs pour tendre des piéges à ceux qui acourent imprudenment au cri, ou véritable, ou imité, de l'un de ces oiſeaux déteſtés par les autres. Car après s'être fait une cabanne, auprès d'un bois, couverte de branches d'arbres, ils placent en divers endroits du toît de cette cabanne des gluaux, ſur leſquels les oiſeaux de toute eſpéce viennent ſe percher, pour être plus à portée d'inſulter à leur ennemi, dont le cri a réveillé leur haine. Et en tombant avec les gluaux mal afermis, ils perdent la liberté & la vie entre les mains des Oiſeleurs, atentifs à remarquer leur chûte, & à profiter de leur témérité.

* Cette chaſſe s'apelle la pipée.

VI. JOUR. I. PARTIE.

C'eſt une nouvelle leçon, qui nous aprend à fuïr le cri du Démon, & à y fermer l'oreille, au lieu d'y acourir ſous prétexte de lui inſulter. La haine, même contre lui, doit être humble. Il faut être ſaiſi de crainte, en penſant à ſon afreux état, à ſes ténébres, à ſa malice, à ſa miſere éternelle : & ne pas imiter l'orgüeil qui l'y a précipité. Car on devient ſa proie, & même ſon joüet, quand on ſe glorifie de ſon amour pour la lumiere : & l'on tombe dans ſa malédiction, quand on s'en réjoüit : « Lorſ-
Eccl. XXI, 30. » que l'impie maudit le Diable, il ſe » maudit lui-même ».

Ouvrage du ſixiéme jour.

PREMIERE PARTIE.

℣. 24. Dieu dit auſſi : Que la terre produiſe des animaux vivans, chacun ſelon ſon eſpéce, les animaux domeſtiques, les reptiles, & les bêtes ſauvages de la terre, ſelon leurs diférentes eſpéces. Et cela ſe fit ainſi.

℣. 25. Dieu fit donc les bêtes

sauvages de la terre, selon leurs espéces, les animaux domestiques, & tous les reptiles, chacun selon son espéce. Et Dieu vit que cela étoit bon.

VI. JOUR. I. PARTIE.

Que la terre produise des animaux vivans, chacun selon son espéce. Je ne saurois assez m'étonner que Dieu adresse son discours à la terre, comme le jour précédent il l'avoit adressé à la mer, pour lui faire produire des animaux, dont l'artifice surpasse toute intelligence & tout pouvoir, qui sont au-dessous du Créateur. Est-ce que Dieu veut nous tromper, en nous montrant la terre, au lieu de son opération invisible ? Ou veut-il encore se cacher à nous dans les ouvrages même, qu'il ne fait que pour se manifester! Quelles oreilles a la terre, pour l'entendre ? Quels yeux a-t'elle, pour considérer les modéles de tant d'animaux qui lui sont inconnus ! Et par quels organes mettra-t'elle en œuvre la matiere, à qui elle doit donner tant de formes, & leur inspirer non-seulement le mouvement & la vie, mais une imitation de la raison si aprochante du vrai, que l'impression

VI. Jour. I. Partie.

de la vraiſemblance étoufe celle de la vérité ?

D'où vient auſſi qu'il dit ſimplement les termes généraux, qui comprennent tant d'eſpéces diférentes, & qu'il ne daigne entrer dans aucun détail, comme s'il étoit au-deſſous de lui, ou au-deſſus de nous ?

Ç'eſt peut-être pour ces deux raiſons. Car il eſt de la majeſté de Dieu, de comter pour peu les animaux de la terre, puiſque devant lui * le ciel & la terre ne ſont preſque rien : Et l'homme, à qui les Ecritures n'ont été données qu'après ſon péché, mérite qu'on lui parle d'une maniere envelopée, & qu'on ne lui découvre la vérité, qu'à proportion de ce qu'il l'aime. S'il eſt groſſier & charnel, il ſe contente de cette idée confuſe, que tout eſt ſorti du ſein de la terre, par je ne ſai quelle fécondité, dont il eſt peu ſurpris : & ſon imagination eſt ſoulagée, quand il penſe que Dieu a travaillé ſur une matiere, & non ſur le néant ; & qu'il a été utilement ſervi par une matiere, où les ſemences de tout étoient préparées. Il eſt après cela peu touché, de ce que Dieu ne s'explique point en détail, parce qu'il

* Iſaïe, XL, 12, & 17.

le considére comme un principal artisan, qui se contente de donner à un ouvrier au-dessous de lui des ordres généraux, qui sont, pour l'éxécution & pour la mécanique, de la dépendance d'un subalterne.

Mais si l'homme est religieux & spirituel, il pénétre le sens d'une parole qui en est pleine. Il ne voit que Dieu & sa volonté, également indépendante de la matiere & du néant; & également féconde en prodiges, soit qu'elle travaille immédiatement sur le néant & sans rideau; soit qu'elle se plaise à travailler derriere un voile, & de mettre la matiere entre lui & le spectateur. « Vous m'avez, Seigneur, rempli de joie par la vûë « de vos ouvrages: & je suis dans le « ravissement, en considérant les œu- « vres de vos mains. O Seigneur, que « vos ouvrages sont magnifiques! La « profondeur de vos pensées est infi- « nie. L'homme hébêté & stupide, « ne les connoît point: l'insensé n'a « point d'intelligence de ces merveil- « les ».

Pseaume, XCI, 5, & 6.

Le même Dieu, qui par grandeur ne parle ici qu'en monosyllabes, s'explique à Job avec bonté sur les mer-

veilles cachées dans un si petit nombre de paroles : & il se glorifie devant son serviteur, pendant près de deux Chapitres*, de la sagesse & de la puissance infinie, qu'il a fait paroître dans la création des animaux de la terre, dont il choisit quelques espéces, pour faire entendre dans quel détail il est entré, & combien il étoit impossible que la terre, ou toute autre cause, lui prêtassent aucun secours.

VI. JOUR. I. PARTIE.

* Job, XXXVIII, & XXXIX.

Les animaux domestiques. Ce terme général signifie ici toutes les bêtes de service, qui sont destinées à obéïr à l'homme, à le soulager dans ses travaux, à supléer ce qui manque à ses forces, à lui fournir des vêtemens, & à le nourir.

Dieu, à qui toutes les suites de son ouvrage étoient connuës dès le commencement, avoit ainsi préparé à l'homme, devenu pécheur, & condamné à la pénitence, des domestiques obéïssans, pour partager avec lui son travail, ou même pour le dispenser de ce qu'il y avoit de plus pénible. Il avoit commandé à des animaux d'une grande force à n'en faire usage que pour lui; de ne se souvenir de leur taille, que pour son service;

vice ; d'accepter son joug sans résistance ; d'aimer sa maison, plus que leur liberté ; & de respecter la voix d'un enfant qui auroit ordre de les conduire.

VI. JOUR. I. PARTIE.

Tout cela fut compris dans la parole qui leur donna l'être : & c'est uniquement à cette parole, que l'homme doit atribuer les inclinations douces & la docilité de tous les animaux, qui lui obéïssent, comme à leur maître. S'il en doute, il n'a qu'à essayer de retenir dans ses étables plusieurs bêtes, dont la force est égale à celle des autres, & même plus grande ; d'en composer ses troupeaux, & de les confier à un Pasteur ; de les assujétir, après le pâturage, à se laisser tirer pour donner du lait ; de les dresser au labourage ; de leur aprendre à herser, à fouler le grain dans l'aire, à porter des fardeaux, à préférer au moins une nourriture domestique, éxemte de travail, à leur inclination pour les champs & pour la liberté. Il n'y réüssira jamais, & il sera bien aveugle, si, après une telle expérience, il atribuë à ses soins & à son industrie, le succès avec lequel il a formé à ses usages tous les animaux

qui lui rendent ſervice. C'eſt Dieu lui-même qui lui aprend à ne tomber pas dans cette ingratitude, & qui l'inſtruit de la véritable cauſe qui a mis entre les animaux domeſtiques de l'homme, ou indépendans, une ſi
Job, XXXIX, 5. ſenſible diférence. « Qui a renvoyé
» libre l'Ane ſauvage? Et qui a afran-
℣. 9. » chi l'Eland de tous les liens? Le
» Rinocerot voudra-t-il bien vous
» ſervir! Et paſſera-t-il la nuit auprès
℣. 10. » de votre créche? Atacherez-vous le
» Rinocerot à la charuë pour former
» des ſillons; aplanira-t-il avec la
» herſe les mottes des valons, en
℣. 11. » marchant après vous? Prendrez-
» vous une entiere confiance en lui,
» à cauſe de ſa force? Et lui aban-
» donnerez-vous l'intendance de vos
» travaux »?

Mais ce n'eſt point en cela ſeul que la prévoïance & l'indulgence de Dieu, pour l'homme déchû de ſa premiere juſtice, ſe ſont manifeſtées. Car il s'eſt chargé lui-même de la nouriture de ces animaux, & il a voulu qu'on pût la trouver par tout. L'herbe verte, ou ſéche, leur ſufit, non-ſeulement pour entretenir leurs forces, mais pour leur fournir deux fois chaque

jour une ſource de lait, qui peut tenir lieu à une famille entiere de toute autre nouriture. Qu'on éxamine cette merveille à laquelle on eſt acoutumé, ſans l'avoir jamais aprofondie; & l'on ſera plein d'admiration comment une herbe fanée, & qui n'a plus de ſuc, dont on ne ſauroit extraire rien de ſolide & de nouriſſant, devient par une bénédiction ſecrette une ſource de lait, c'eſt-à-dire, d'une créme & d'une graiſſe qu'on emploïe à cent uſages. « Vous produiſez le foin « pour les bêtes, & les herbes pro- « pres à l'uſage de l'homme ».

Pſeaume CIII, 14. & Pſ. CXLVI, 8, & 9.

Outre les autres ſervices, & le lait, ces animaux domeſtiques ofrent encore à l'homme de quoi ſe vêtir. La laine qui les charge, eſt pour lui. Leur ſuperflu, eſt ſon néceſſaire: & s'il ne les ſoulageoit pas, en leur ôtant en Eté l'une des deux robes, dont la premiere leur ſufit, & dont ils lui font préſent de l'autre, ils ſoufriroient une excèſſive chaleur, & la laine en tombant par flocons, deviendroit inutile. C'eſt ainſi, ſelon l'ingénieuſe expreſſion de ſaint Martin, qu'une brebis acomplit le précepte de l'Evangile, en conſervant une robe pour elle, &

VI. JOUR. I. PARTIE.

donnant l'autre. Ou plutôt, c'est ainsi que la divine Providence condamne le superflu dans les riches, par la communication du lait & de la laine des animaux, que cette communication soulage, & que le superflu acableroit.

Entre ceux qui ne sont utiles à l'homme, que par leur force & par leur travail, Dieu nous oblige, dans le Livre de Job, de considérer avec atention le cheval : sa docilité à accepter le mords, & sa promte obéïssance : son zéle pour son maître, dont ses ennemis sont les siens : son courage, à s'exposer pour lui aux périls : son intrépidité au milieu du tumulte & du bruit : son impatience dans l'attente du signal du combat : sa fierté à mépriser ce qui étonne les plus fermes. « La fierté qui paroît dans le » mouvement de ses narines, inspire » la terreur. Il creuse du pié la terre : » il est plein de confiance en sa force : » il va au-devant des hommes ar» més. Il se rit de la peur, & il en » est incapable ; & la vûë de l'épée » ne le fait point reculer. . . . Mais » lorsque la trompette donne un si» gnal décisif, alors il dit : courage. » Il distingue comme par l'odorat,

Job, XXXIX, 20, 21, 22, & 25.

que le combat va se donner avant « qu'il se donne. Il entend ce semble « le commandement des Généraux, « & il prend part aux cris confus de « l'armée ». Peinture excélente de ce que devroient être les hommes, quand il s'agit de la cause de Dieu, & principalement les Ministres, à qui le péril devroit redoubler le courage, & ce qu'il y a de plus éfraïant devroit donner de l'ardeur.

Ce qui m'étonne dans les paroles que je viens de citer, est la connoissance que le cheval a de sa force, & de l'usage qu'il en doit faire, & l'intime persuasion qu'il est en état de vaincre. Car où s'est-il vû pour se connoître si bien ? De quel homme de guerre en a-t-il apris le métier ? Et par quelles études s'est-il formé de justes idées de tout ce qu'il a de forces, pour ataquer ou pour se défendre, & pour en faire usage si à propos dans l'ocasion ?

Mais ce que j'observe en lui, ne lui est point particulier. Tous les animaux à qui Dieu a donné des armes, savent qu'ils les ont reçûës, & la maniere dont ils en doivent user. Le taureau sait que sa tête est armée, &

VI. JOUR. I. PARTIE.

Tabor des Tartares.

il la baiſſe, en montrant ce qu'elle a de terrible, dès qu'il eſt irrité. Le menu troupeau connoît au contraire ſa propre foibleſſe, & ne penſe qu'à la fuite. Et l'on voit d'une maniere admirable ces diférentes impreſſions de courage & de terreur, lorſque le loup, ou d'autres bêtes carnacieres rodent autour d'un parc où le bétail eſt enfermé. Car tout ce qui eſt foible & ſans défenſe, ſe réfugie, en tremblant, dans le centre : & tout ce qui eſt capable de réſiſter, forme autour de ce peuple imbécile une redoutable enceinte, mettant la croupe en dedans, & préſentant au-dehors en frémiſſant, une haye hériſſée de cornes, plus terrible que celle que les lances & les piques pouroient former.

Il n'y a pas juſqu'aux bêtes, qui ſont hors d'état d'ataquer, mais qui ont reçû de la Providence quelque moïen de ſe mettre en ſûreté contre la violence, qui ne l'emploïent dans l'inſtant. Le hériſſon, couvert de piquans, ſe roule auſſi-tôt comme une boule, & préſente ſes pointes de toutes parts. La tortuë ſe réfugie ſous le toît qui la couvre. Le limaçon s'enfonce dans ſa coquille. La ſouris ſur-

prise, & ne pouvant rien faire de mieux, contrefait la morte, jusqu'à ce que son ennemi, devenu moins vigilant, lui laisse un moment de liberté. Presque tous les petits animaux deviennent immobiles, dès qu'on les touche. Et je demanderois, si je pouvois espérer quelque réponse, comment la ruse vient si à propos tenir la place de la force?

Mais je passe à d'autres objets, où Dieu a marqué jusqu'où il étoit capable de donner à la matiere tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, de l'amitié, de la reconnoissance, sans en donner le principe. On entend bien que c'est du chien que je parle : mais quoique rien ne soit plus connu, qu'il me soit permis de m'y arrêter un moment.

Je supose que le maître a été absent quelques jours, & qu'il arive. Y a-t-il dans toute sa famille quelqu'un qui lui témoigne une joïe plus vive que son chien, qui le caresse d'une maniere plus animée, qui diversifie les témoignages de son admiration & de sa surprise en plus de façons, qui imite mieux les mouvemens passionnés du cœur par ceux qu'il se donne, & qui, avec la liberté de parler, dise

VI. JOUR. I. PARTIE.

autant de choses, & d'une maniere aussi touchante, que cette pauvre bête à qui la parole est refusée?

Qu'on mene ce même chien à la chasse, quel étonnement ne nous donnera point son savoir, & sa prudence? Il bat la campagne, mais à une juste distance de son maître. Il trouve du gibier, & au lieu de le pousser, il l'arrête. Il court à ce qui est tué, le cherche, & l'aporte. Il entend tout, & jusqu'au moindre signe. Et le maître, rarement content de la compagnie des amis qui chassent avec lui avec peu d'ordre, est charmé de la capacité & de l'intelligence de son chien.

Si ce maître a perdu quelque chose, son chien le comprend au moindre mot, & fait une si éxacte enquête, que si la chose n'est qu'égarée, il la retrouve sûrement. Que ce maître parte pour la campagne, aux moindres préparatifs, le chien en est averti. Il se tient sur les avenuës; & de peur d'être oublié, il prend les devants. Que si par malheur pour lui, on lui défend de suivre, il obéït avec peine, & après bien des remontrances; & sa consolation alors, est de s'afliger jusqu'au retour.

Est-il

Eſt-il poſſible qu'en tout cela on puiſſe méconnoître la main de Dieu ? Et ne paroît-il pas plus dificile d'imiter ſi parfaitement tous les ſentimens d'un cœur tendre, & toute l'induſtrie d'un bon eſprit, ſans donner ni cœur ni eſprit, que d'en donner le principe & la vérité ?

Ce que fait l'abeille, eſt auſſi peu ignoré, que ce que nous admirons dans le chien, mais en même-tems auſſi peu compris. Au lieu de ſe contenter de ſucer le miel, qui ſe conſerve mieux dans le petit tuyau d'où ſortent les fleurs, que par-tout ailleurs, & de s'en nourir jour à jour, elle en fait proviſion pour toute l'année, & principalement pour l'hiver. Elle charge les petits crochets, dont ſes jambes ſont garnies, de tout ce qu'elle peut emporter ; mais en évitant d'engluer ſes aîles, dont elle a beſoin pour voltiger çà & là, & pour le retour.

Si l'on n'a pas pris ſoin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelque arbre, ou de quelque rocher. Là elle fait la ſéparation de la cire qui tombe mêlée avec le miel. Elle compoſe de

VI. JOUR. I. PARTIE.

cette cire de petites célules égales, & à plusieurs angles, afin qu'elles puissent s'unir, & ne laisser aucun intervale. Elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur & sans mélange. Et de quelque abondance qu'elle voïe ses magazins remplis, elle ne se repose que lorsque le tems du travail & de la récolte est passé. On ne connoît dans cette République ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour-propre. Tout y est commun: Le nécessaire y est acordé à tous, le superflu n'est à personne: & c'est pour le bien public qu'il est conservé. Les Colonies nouvelles, qui chargeroient l'Etat, sont mises dehors. Elles savent travailler, & on les y oblige, en les congédiant.

Avons-nous parmi les Nations les plus policées une imitation d'un si parfait modéle? Atribuëra-t'on au hazard, ou à une cause aveugle, une si étonnante sagesse? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en disant que c'est l'instinct, le naturel, je ne sai quoi, qui en est le principe? Et n'est-ce pas dans ces images, d'un côté si parfaites, & de l'autre si éloignées de la matiere, que Dieu a pris

plaisir de manifester ce qu'il est, & d'aprendre à l'homme ce qu'il doit être ?

Passons de l'abeille à la fourmi, qui lui ressemble en bien des choses, excepté que l'abeille enrichit l'homme, & qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'apauvrisse en le volant. Ce petit animal est averti que l'hiver est long, & que le bled mûr n'est pas longtems exposé dans les champs. Aussi durant la moisson, la fourmi ne dort plus. Elle traîne avec de petites serres qu'elle a à la tête, des grains qui pesent trois fois plus qu'elle : & elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours, mais elle ne s'y atend pas.

Le grenier, où tout doit être porté, est public, & aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres, qui s'entrecommuniquent par des galeries, & qui sont toutes creusées si avant, que les pluïes & les neiges de l'hiver ne pénétrent point jusqu'à leur voûte. Les soûterrains des cicadelles sont des inventions moins anciennes & moins parfaites. Et ceux qui ont es-

VI. JOUR. I. PARTIE.

VI. JOUR. I. PARTIE.

ſaié de détruire des fourmilieres, qui avoient eu le loiſir de ſe perfectionner, n'y ont preſque jamais réuſſi, parce que les rameaux s'en étendent au large, & qu'ils ne ſe ſentent point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorſque les greniers ſont pleins, & que l'hiver aproche, on commence à mettre en ſureté le grain, en le rongeant par les deux bouts, & l'empêchant ainſi de germer. Ainſi la premiere nouriture n'eſt qu'une précaution pour l'avenir; & c'eſt la prudence, plutôt que le beſoin, qui y détermine.

Voilà le fond incompréhenſible d'induſtrie, que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette eſpéce d'intelligence prophétique qu'il lui a donnée, pour nous forcer à remonter juſqu'à lui, à qui ſeul il apartient de faire de tels prodiges; & qui ne pouvoit, ce ſemble, nous montrer plus ſenſiblement, qu'il eſt la ſource de la ſageſſe, qu'en réüniſſant tant de traits dans un ſi petit volume de matiere, qui n'en a que l'aparence. « Allez à » la fourmi, conſidérez ſa conduite, » & aprenez à devenir ſage : puiſque » n'aïant ni Chef, ni Maître, ni Prin- » ce, elle fait néanmoins ſa proviſion

Prov. VI, 6, 7, & 8.

durant l'Eté, & amasse pendant la « moisson dequoi se nourrir ».

VI. JOUR. I. PARTIE.

Je sens que je suis malgré moi tout à la fois & un peu long, & trop court. Car je lasse peut-être les autres, & ne me satisfais pas.

Disons encore un mot d'un très-petit animal, auquel je ne pense point sans une nouvelle admiration. Son nom est, *Formicaleo.* Sa figure est laide, & ne paroît qu'ébauchée. Son inclination est cruelle, car il ne vit que du sang de sa proie, & son occupation unique, est de lui tendre des piéges. On en voit mieux l'artifice, quand on peut avoir dans son cabinet un tel animal.

On le met dans un vase de terre plein d'un sable assez menu, où il se cache aussitôt. Quand il y est, il forme dans le sable la figure d'un cône renversé, avec une proportion éxacte & géométrique : & il va se loger dans le sommet du cône, qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi, ou quelque mouche, à qui on a ôté les aîles, est placée à l'entrée du cône; ce petit animal, qu'on ne jugeroit pas capable du moindre éfort, jette à plusieurs re-

VI. JOUR. I. PARTIE.

une espéce de sagesse qui n'est pas moins étonnante. Il est tems de parler d'eux, & la suite du texte nous y oblige.

Que la terre produise des animaux vivans chacun selon son espéce ; les animaux domestiques, les reptiles, & les bêtes sauvages de la terre selon leurs diférentes espéces.

Et les Reptiles. Il a déja été dit, que le terme original signifie en ce lieu tous les animaux qui rampent sur la terre en se traînant, parce qu'ils n'ont point de piés ; ou parce qu'ils en ont de très-petits, qui ne les élevent presque point au-dessus de sa surface : quoique le même terme signifie souvent ailleurs tout ce qui marche, & ne vole pas.

Nous voïons des nageoires aux poissons, qui leur tiennent lieu de rames dans l'eau, comme la queuë leur tient lieu de gouvernail. Nous voïons que les oiseaux sont pourvûs d'aîles & de piés, & qu'ils peuvent fendre l'air, & marcher sur la terre. Nous voyons enfin que presque tous les

animaux terrestres ont quatre piés, & que quelques-uns en ont un plus grand nombre. Comment penserions-nous que des animaux privés de tous ces moïens, fussent capables de marcher, si nous n'en avions aucun éxemple? A qui l'idée en seroit-elle venuë? Et qui n'auroit pas jugé un tel problême impossible?

Mais un ver de terre démontre à l'homme son ignorance & sa foiblesse. Il marche à ses yeux, & n'a pas de piés: Et si dans le tems qu'il sort de la terre, qu'il a la force de pénétrer, il est averti de quelque danger, il y rentre très-promtement. Sa structure composée de longues files & d'anneaux, lui donne le moïen de se rider, & de se pousser en avant par la détente des ressorts qu'il a raprochés de la queuë vers la tête. Le limaçon, chargé d'une pesante coquille, fait de même. Les chenilles, quoiqu'elles aïent des piés, se servent de la même méchanique, pour s'élancer d'un lieu vers un autre en se dardant. Mais nous ne voïons rien de tel dans le serpent: son corps ne se ride, & ne s'allonge que pour marcher; & il le fait néanmoins avec beaucoup de vî-

VI. JOUR. I. PARTIE.

tesse : & quand il lui plaît de nager sur la surface de l'eau, sans s'y enfoncer, il passe légérement au-dessus, élevé à demi corps, & faisant endoïer les replis du reste pour se soutenir. « Qui sera capable de raconter les » ouvrages du Seigneur ? Qui pourra » pénétrer ses merveilles ? . . . Lorsque l'homme sera à la fin de cette » recherche, il trouvera qu'il ne fait » que commencer ; & après s'y être » long-tems apliqué, il ne lui en demeurera qu'un profond étonne» ment ».

Eccli. XVIII, 3. & 6.

On a pensé autrefois que plusieurs reptiles, à qui l'on donnoit le nom d'insectes, n'avoient point d'autre origine que la corruption. Mais les personnes instruites, sont aujourd'hui pleinement détrompées de cette erreur, également contraire à la raison & à la Religion, quoique les Anciens n'en vissent pas les pernicieuses conséquences.

Il n'y a aucun de ces petits animaux qui paroissent vils, ou même importuns & incommodes, qui ne contienne des merveilles sans nombre dans la variété & la délicatesse de ses organes ; dans le choix qu'il fait de

ce qui lui eſt utile, dans l'atention à éviter tout ce qui lui eſt contraire, dans les précautions qu'il prend pour ſe perpétuer. Ils ont des yeux, un cœur, un eſtomac, des entrailles, des piés, ou quelque choſe d'équivalent. Et plus ils ſont petits, plus l'artifice, qui a ſû allier tant de choſes & tant de mouvemens dans un point ſi peu perceptible, doit nous cauſer de l'admiration.

VI. JOUR. I. PARTIE.

La plûpart de ces animaux, outre ce qui eſt néceſſaire à leur vie & à leur conſervation, ſont émaillés de riches couleurs, chargés de parures & d'ornemens, & embélis en tant de manieres, qu'on devroit être bien plus ſurpris que Dieu en ait pris tant de ſoin, que de penſer qu'il les ait négligés.

Depuis l'uſage des Microſcopes, on a pû diſcerner pluſieurs de ces beautez, dont la ſimple vûë ne pouvoit juger. Et quand on regarde avec ces lunettes la tête d'une mouche, on y voit tant de plumes, d'aigrettes, de bouquets de diamans, qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer une telle profuſion d'or & de perles ſur une tête ſi peu importante, & de la comparer

VI. JOUR. I. PARTIE.

avec une ſecrette compaſſion, à d'autres têtes qui afectent une ſemblable parure, ſans en pouvoir aprocher.

Les yeux de cette mouche ſont la perfection de l'art, non ſeulement par les petits quarreaux dont ils ſont compoſés, comme un ouvrage au petit métier: mais par l'uſage de ces petits quarreaux, qui ſont autant de chryſtallins, & de répétitions de l'œil; parce que l'œil total étant immobile, chaque chryſtallin ſert à repréſenter l'objet qui lui répond.

Il en eſt de même de quantité d'autres animaux que nous traitons d'inſectes, dont la cornée de leurs yeux eſt taillée en facettes: & en divers chryſtallins, (a) rangés en ordre ſur diférentes lignes, & plus ou moins nombreux ſelon les (b) eſpéces à qui ils conviennent, ſans que cette admirable ſtructure varie jamais dans la même eſpéce.

Il y auroit à remarquer beaucoup d'autres choſes ſurprenantes dans ces animaux, que l'ignorance faiſoit naître de la corruption: mais celle qui étonne le plus, & qui en renferme

(a) Il eſt bon de voir les expériences de M. Puget.

(b) Ecreviſſes en loſange, & échiquier.

une infinité d'autres, est qu'ils sont tous composés de deux ou de trois corps organisés diférens, dont le second se dévelope après le premier, & dont le troisiéme naît du second.

VI. JOUR, I. PARTIE.

Tout ce qui est ver, & qui a rampé, devient une espéce de mouche, de moucheron, de papillon. Et tout ce qui vole a rampé dans sa premiere origine, & a été une espéce de ver, de chenille, d'insecte, avant que d'avoir eu des aîles: & l'état mitoyen entre ces deux extrémitez d'élévation & de bassesse, est le tems où l'animal devient féve, ou coccon, ce qui se fait en une infinité de façons, mais toujours d'une maniere uniforme pour chaque espéce.

Toute espéce de chenille, par éxemple, se termine à une espéce de papillon, sans que jamais cet ordre soit changé; & le passage de la chenille au papillon, est varié avec la même éxactitude. Les vers, ou cachés dans la terre, ou rampans sur les herbes & sur les fruits, ou nageans dans l'eau, ont aussi tous leur métempsycose: & les insectes, qui sont à peu près de la même nature des vers, passent par les mêmes changemens;

VI. Jour. I. Partie.

quand le cours de leur vie n'est pas interrompu, & que leur graine vient à maturité. Le formicaleo, par éxemple, dont j'ai parlé dans son lieu, se transforme en une grande & belle mouche, apellée demoiselle, de laid & de petit qu'il étoit auparavant; & il ne se souvient plus de son humeur sanguinaire, quand il a quitté sa premiere dépoüille.

Il n'est plus nécessaire, après de tels prodiges, de faire sentir l'absurdité qu'il y auroit à ne leur donner pour principe que la corruption. Mais il est très-utile de faire voir quel préjudice on porte à la Religion, dont on ataque les fondemens, en prétendant que des corps organisés, où tout est fait avec dessein, & conduit avec sagesse, ont pû être formés par hazard, par la simple combinaison des mouvemens de la matiere. Si cela étoit, la preuve la plus sénsible, & qui est plus à la portée de tout le monde, qu'il y a nécessairement un premier Etre, infiniment puissant & infiniment sage, qui a créé l'Univers, nous seroit enlevée. Car si l'œil, & les autres organes d'un animal, ont pû être l'éfet du hazard, une cause intelligente n'est

plus démontrée par la structure admirable des corps organisés : & les plantes, ou les arbres, la prouveront encore moins que les animaux.

VI. JOUR. I. PARTIE.

Il est donc d'une extrême conséquence de ne pas afoiblir, par des préjugez contraires à la bonne Philosophie, & à l'expérience, une démonstration invincible : & de reconnoître comme indubitable, que la corruption, de quelque genre qu'elle puisse être, ne produit jamais rien, si l'on empêche avec soin que les animaux, dont l'air & la terre sont pleins, n'en aprochent, & n'y laissent leurs œufs, ou ne les y aïent déja laissés.

Mais à quoi cette multitude d'animaux, la plûpart importuns, est-elle bonne ? De quelle utilité sont tant d'espéces de mouches & de moucherons, qui nous inquiétent le jour & la nuit ? Que perdrions-nous, si toute la race des chenilles, des hanetons, des sauterelles, qui dévorent nos campagnes, étoit exterminée ? Ira-t'on jusqu'à penser que Dieu est Créateur d'une vermine, également sale & honteuse ; qui ne convient qu'à la misere & qu'à l'ordure ; & dont on se délivre par le soin de la propreté ?

VI. JOUR. I. PARTIE.

De telles questions paroissent raisonnables au petit peuple : mais elles touchent peu une personne sensée : & d'ailleurs elles vont trop loin pour les conséquences. Car on peut demander aussi pourquoi les ours, les tigres, & les lions : en un mot, pourquoi tous les animaux qui sont nuisibles à l'homme & à ses troupeaux, & qui sont néanmoins indubitablement les créatures de Dieu, ont été formés ? Et après cela on n'aura qu'à demander-aussi, pourquoi le froid & le chaud, quand ils sont excessifs ? Pourquoi une gelée emporte l'espérance d'une année ? Pourquoi une gréle abat les fruits ? Pourquoi une inondation désole les campagnes !

Il faut donc revenir sur tout cela à une Providence maîtresse de tout, & qui fait l'usage de tout. La pâture des oiseaux, sont les mouches & les insectes : suprimez leur nourriture, ils mourront. Ces animaux que nous condamnons, parce qu'ils sont incommodes, sont destinés à nous incommoder, & à nous faire souvenir du peu que nous sommes, notre repos pouvant être troublé par un moucheron.

Dieu

Dieu nous avertit par ces légers châtimens, d'en éviter d'autres plus dignes de nos crimes & de sa justice. Il veut nous humilier, en nous instruisant, & n'emploïer contre notr orgüeil, que les plus foibles créatures. Nous sommes en cette vie comme des enfans, à qui des punitions d'enfans sont convenables : ailleurs ce seront d'autres suplices. C'est ainsi que le Sage nous découvre l'usage que Dieu fait de tant de petits animaux qui nous importunent, ou qui gâtent nos fruits. Et nous raisonnons fort mal, en voulant que tout serve à nos délices, & rien à notre instruction & à notre châtiment. « (a) Vous vous êtes joüé d'eux d'abord, & en les « punissant comme des enfans insen- « sés. Mais ceux qui ne se sont pas « corrigés, par cette maniere d'in- « sulte, & de réprimande, ont éprou- « vé ensuite une condamnation digne « de Dieu ». La premiere punition n'étoit qu'un châtiment d'enfant, & Dieu paroissoit simplement se joüer. Mais quand il commanda de les exterminer sans miséricorde, il les punit

VI. JOUR, I. PARTIE.

Sagesse XI, 16, & suivans.

Sagesse XII, 8, 25, 26.

(a) Il parle des Cananéens, contre qui Dieu s'étoit contenté d'envoïer des mouches.

VI. JOUR. II. PARTIE.

comme des pécheurs incorrigibles.

C'est donc nous seuls que nous devons réformer ; & non les desseins de Dieu, qui sont toujours également sages, & également justes, & dont il n'y a rien à retrancher, comme il n'y a rien à ajoûter, quoique notre foible raison ne puisse pas en pénétrer les motifs. « Tout ce qu'il a fait, est » bon en son tems. On ne peut ni » diminuer, ni ajoûter rien aux mer» veilles de Dieu, & elles sont in» compréhensibles ».

Eccli. III, Eccli. XVIII, 5.

Et les bêtes sauvages de la terre selon leurs différentes espéces.

Ce sont les bêtes sauvages qui sont ici marquées, dont les unes aiment les bois & les solitudes, sans avoir d'autres nourritures que les herbes, les grains, & les fruits : & les autres, qui mangent aussi les fruits & les racines, quand elles n'ont rien de plus, vivent de sang & de carnage, selon leur inclination naturelle.

Cette inclination vient du Créateur, & non d'une dépravation (a) de

(a) C'est une pensée de quelques Interprêtes, qui n'a aucun fondement, & qui ne peut s'allier avec la premiere institution des corps organisés.

VI. JOUR. I. PARTIE.

la Nature, dont les bêtes ne sont pas capables. Les poissons sont la pâture les uns des autres, comme nous l'avons vû ; & cela a dû être dès le commencement. Les oiseaux mangent les fourmis, les mouches, les vers, les hanetons, & généralement toutes les espéces d'insectes, dont la structure est néanmoins admirable, & plus composée que celle des oiseaux. Entre ceux-ci, il y en a qui vivent de proïe & de chasse, & qui font la même guerre aux plus foibles, que les oiseaux font aux mouches & aux papillons. L'adresse & l'artifice dont les uns & les autres se servent, leur ont été donnés dès le commencement. Et il en est de même des bêtes carnassieres, & des chiens de chasse, qui n'auroient pû aquérir ni la ruse, ni la force, pour se rendre maître de leur proïe, si leurs dispositions avoient été diférentes dans leur premiere origine. C'est pour cela que le Prophéte atribuë à Dieu même l'inclination du lion pour le sang, & le succès avec lequel il trouve sa proïe. « Les lions rugissent pour dévorer « leur proïe, & pour demander « à Dieu leur nourriture ». Et Dieu

Pseaume CIII, 21.

VI. JOUR. I. PARTIE.

lui-même parle de l'œil perçant de l'aigle pour découvrir un corps mort, de la promtitude avec laquelle il s'y porte, & de sa soif pour le sang, comme faisant partie du caractere qu'il lui a donné. « Elle établit sa demeu» re dans les rochers.... Elle éxa» mine de-là sa proïe, & ses yeux dé» couvrent de loin. Ses aiglons sucent » le sang ; & en quelque lieu que pa» roisse un corps mort, elle fond » dessus ».

Job, XXXIX, 28, 29, & 30.

Le dessein de Dieu, en remplissant les montagnes & les forêts de plusieurs bêtes, dont l'homme ne prend aucun soin, & dont il connoît peu les besoins & les inclinations, a été de lui prouver l'étenduë de sa Providence, & son atention particuliere sur des animaux cachés dans les rochers & les solitudes ; sans cabanes, sans pasteurs, sans magazins, sans aucun secours de la part des hommes ; & qui néanmoins sont mieux pourvûs de tout, sont plus légers à la course, plus forts, mieux nourris, plus alergres, d'un poil plus poli, d'une taille plus réguliere, & mieux tournée que la plûpart de ceux dont les hommes sont les pourvoïeurs.

* C'est en partie pour nous rendre atentifs à cette vérité, que Dieu demande à Job s'il connoît telle, ou telle bête du désert, s'il est instruit de ce qui lui est nécessaire, & s'il a des moïens de le lui fournir. Et il veut en même tems nous faire sentir que notre soin & notre aplication, à l'égard des bêtes domestiques, viennent de lui; & que c'est une autre maniere dont il diversifie sa Providence, qui demeure néanmoins chargée de tout, & plus encore ce semble, quand elle se couvre sous le soin des hommes, que lorsqu'elle agit immédiatement; parce que dans le premier cas, il faut qu'elle mette en œuvre plusieurs instrumens, & que dans le second, ils lui sont inutiles.

* Job, XXXVIII, & XXXIX, tout entier.

A l'égard des bêtes carnassieres, qui nuisent aux troupeaux de l'homme, & qui osent quelquefois l'ataquer lui-même; elles ont été préparées dès le commencement pour le retenir dans la crainte, ou même pour le punir, quand il se seroit dégradé par le péché, & qu'il auroit mérité en désobéïssant à Dieu, que tout ce qu'il lui avoit soûmis, refusât de lui obéïr.

VI. JOUR. I. PARTIE.

Le plan de l'Univers a été formé sur les décrets de Dieu : & il n'y a que ce qui doit ariver, & non ce qui est simplement possible, qui soit dans ses décrets. Ainsi il n'a fallu rien changer dans la nature en général du Ciel & de la terre, ni des choses qui les remplissent, quand l'homme s'est perverti, & qu'il a été chassé du seul lieu où tout étoit mesuré sur son innocence. Il a trouvé son éxil préparé à lui faire acomplir la pénitence qui lui étoit imposée : & en sortant de l'ordre qui conservoit ses priviléges, il est entré dans un ordre nouveau conforme à sa dégradation.

Dans cet état néanmoins, il a retenu quelque chose de sa premiere autorité sur les animaux féroces, qui évitent par respect sa présence, en se retirant dans les plus épaisses forêts, ou dans des lieux inhabités ; qui s'avancent dans le désert, à proportion de ce que les campagnes deviennent cultivées ; qui se cachent pendant le jour, afin de laisser libre à l'homme le tems de son travail ; & qui ne sortent de leurs retraites, que lorsque la nuit, & une horreur naturelle des ténébres, ont obligé l'homme à reve-

nir dans sa maison, & à se mettre en sûreté.

VI. JOUR. I. PARTIE.

C'est cette admirable œconomie, dont le Prophéte est si touché, qui conserve à l'homme une partie de son premier empire sur les animaux les plus cruels : « Vous avez marqué un tems aux ténébres, & la « nuit survient : pendant qu'elle dure, toutes les bêtes sauvages sortent de leurs retraites. Les lions « rugissent alors pour dévorer leur « proïe, & pour demander à Dieu « leur nourriture. Dès que le Soleil « se leve, ils se retirent; & ils se couchent dans leurs tanieres. L'homme sort alors pour aller à son travail, & pour s'ocuper jusqu'au soir. « Que vos ouvrages, Seigneur, sont « grands & merveilleux ! Vous les « avez tous en général & en particulier formés avec sagesse ». Et c'est par le soin que Dieu prend de repousser les bêtes carnassieres dans leurs antres, de les rendre timides à la vûë de l'homme, & de les porter à prendre de grandes précautions avant que de sortir de leurs tanieres, que s'acomplit cette parole qu'il dit à Noë au jour qu'il sortit de l'Arche : « Que

Pseaume, CIII, 20, & suivant.

Genes. IX, 2.

VI. JOUR. I. PARTIE.

» tous les animaux de la terre, & » tous les oiseaux du Ciel, soient » frapés de terreur & de tremble- » ment devant vous.

Quelquefois une grande vertu rétablit pleinement l'homme dans ses premiers droits. Ainsi les lions se prosternent devant Daniel, comme ils l'ont fait devant l'admirable Thécle, & devant beaucoup de Martyrs. Mais ce privilége n'est point nécessairement atache à la vertu, ni même à la plus héroïque. Le grand Ignace a été dévoré par les lions selon son désir ; & entre les Martyrs de l'Eglise de Lyon, si célébres dans l'Histoire, il y en a eu, qui, par un privilége honorable, ont été privés de la protection que Dieu acordoit à d'autres, & dont la foi au lieu d'être respectée par les bêtes, a été couronnée par leur cruauté. Ainsi l'on ne peut établir sur cela aucune régle ; & il faut s'en tenir à ce que nous avons dit.

℣. 25. *Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre selon leurs espéces, les animaux domestiques, & tous les reptiles, chacun selon son espéce. Et Dieu vit que cela étoit bon.*

Ce

Ce qui a été obſervé ſur chaque mot du verſet précédent, a eu pour but de faire connoître l'étenduë immenſe & incompréhenſible de ce qui eſt dit dans celui-ci. Mais qu'avons-nous obſervé ! & quelle proportion y a-t'il entre quelques réfléxions générales, ébauchées, imparfaites, & l'ocean infini des merveilles qui ont été l'éfet d'une ſeule parole ? Nous voïons le dehors : ſi même nous le voïons. Car de qui l'extérieur ſeul, de tant d'animaux domeſtiques, ſauvages, reptiles, eſt-il connu ? De quelle analyſe a-t-on pû ſe ſervir, pour réduire à des principes ſimples, des corps dont les reſſorts & les mouvemens ſont infinis ? Qui a pû démonter des ouvrages ſi composés ; en mettre à part chaque piéce ; en découvrir l'intime harmonie ; en pénétrer le ſecret ; percer juſqu'aux myſteres qui repréſentent ſi éficacement la raiſon & la ſageſſe, ſans les avoir & ſans les connoître ? Les Philoſophes & les Curieux fourniront dans chaque ſiécle des conjectures : ajoûteront de nouvelles expériences aux anciennes : détruiront ſolidement les faux préjugez de l'igno-

VI. JOUR. I. PARTIE.

rance, ou d'un éxamen superficiel & précipité : démontreront que tout ce qui n'est que matiere, n'est capable d'aucune intelligence, ni même d'aucune sensation : mettront en évidence que tout ce qui est spirituel, est indépendant de la matiere ; & concluront nécessairement de ces principes, que les animaux, où il paroît tant de réfléxions, n'en font aucune, & n'en sauroient faire : Il restera toujours une profondeur impénétrable à quiconque n'est point le Créateur ; & de tels ouvrages ne seront jamais bien entendus, que par celui qui en est l'artisan. « Dieu a livré le monde aux » recherches des hommes, sans qu'ils » puissent parvenir à pénétrer les se» crets des ouvrages que Dieu a créés » depuis le commencement du mon» de jusqu'à la fin ».

VI. JOUR. I. PARTIE.

Eccli. III, 11.

C'est le Sage qui parle ainsi, & qui semble se mettre au nombre de ceux qui admirent plus qu'ils ne connoissent. Il dit cependant de lui-même dans un autre lieu, qu'il a connu les secrets du ciel & de la terre, la vertu des plantes, le caractere de tous les animaux, les desseins & les pensées

Sag. VII, 17, & suiv.

des hommes, * & que cette intelligence lui a été donnée par la Sagesse même, qui a créé toutes choses. Mais si cela est, il est le seul excepté : & quiconque n'a pas été comme lui instruit immédiatement par le Créateur, ne peut avoir que des conjectures sur l'art incompréhensible de ses ouvrages.

* Sag. VII. 21.

Je serois néanmoins porté, en comparant les expressions générales & absoluës de l'Eclésiaste, avec ce qu'il a dit de soi-même dans la Sagesse, à juger que son intelligence si peu commune, étoit une pénétration plus profonde que la nôtre, dans ce qui doit nous donner de l'admiration ; & que la révélation divine lui avoit apris, par quelques connoissances qui nous sont refusées, à s'étonner & plus souvent, & avec plus de lumiere que nous, de plusieurs choses que nous négligeons, ou que nous pensons connoître, faute de les avoir aprofondies. « J'ai reconnu que l'homme « ne peut trouver aucune raison de « toutes les œuvres de Dieu qui sont « sous le Soleil : & que plus il s'éforcera de les découvrir, moins il la « trouvera : quand le Sage même di- «

Eccli. VIII. 7.

VI. JOUR. II. PARTIE.

» roit qu'il a cette connoissance, il ne » la pourra trouver ».

Et Dieu vit que cela étoit bon. Il n'est point dit que Dieu bénit les animaux de la terre, comme il bénit les poissons & les oiseaux. Mais l'aprobation qu'il leur donne, ou est la même chose que sa bénédiction, ou en tient lieu. Car tous les ouvrages des mains de Dieu sont l'objet de sa bonté & de sa complaisance, puisqu'il n'en a fait aucun que parce qu'il lui a plû. « Car vous aimez tout ce » qui est, & vous ne haïssez rien de » tout ce que vous avez fait; puisque » si vous l'aviez haï, vous ne l'auriez » point créé. Qu'y a-t-il qui pût sub- » sister, si vous ne le vouliez pas » !

Sag. XI, 25 & 26.

SECONDE PARTIE.

Formation de l'Homme.

FORMATION DE L'HOMME.

℣. 26. Il dit ensuite : Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance, & qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du Ciel, aux bêtes, à toute la terre, & à tous les reptiles qui se remuënt sous le Ciel.

℣. 27. Dieu créa donc l'homme à son image : il le créa à l'image de Dieu, & il les créa mâle & femelle.

Toutes choses étant préparées, l'Univers ayant sa perfection, le Ciel & la terre étant dans l'atente de celui à qui ils étoient destinés, Dieu pense à leur donner un maître, qui, par l'obéïssance qu'il lui rendra, aura droit de commander à tout; qui connoîtra le véritable usage de tous les êtres corporels; & qui sera comme l'ame de tout ce qui est inanimé, l'intelligence de tout ce qui en est privé, l'interprête de tout ce qui n'a pas reçu la parole, le Prêtre & le Pontife de tout ce qui est incapable de rendre à Dieu les actions de graces qui lui sont dûës.

« Il ne convenoit pas, dit S. Grégoire de Nysse, que le Prince & le « maître parût avant les choses sur « lesquelles il devoit régner : mais il « étoit de l'ordre que le Roi ne fût « proclamé, qu'après que son Empire « auroit été formé ».

S. Gregor. Nyss. *Lib. de Hominis Opificio, Cap. II.*

Sans lui la nature est muette; la

VI. JOUR. II. PARTIE. fin de tout ce qui l'embélit, est ignorée : le centre qui doit tout réünir, laisse par son absence le désordre & l'indépendance dans tous les êtres : rien ne se connoît soi-même, ni ce qui lui est étranger : l'on est prêt à demander, à chaque production nouvelle, quel en est le but : & si Dieu terminoit ses ouvrages par le dernier récit qu'il vient de nous en faire, nous sentirions que tout cet apareil est comme un édifice imparfait, ou comme un palais où régne la solitude, ou comme un Etat sans Chef & sans Roi, ou comme un Temple sans Sacrificateur.

V. 26. *Il dit ensuite : Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance.*

Ce n'est point ainsi que le Ciel & la Terre ont été créés. Un mot les a tirés du néant. A une seule parole la lumiere est sortie des ténébres. Tous les corps organisés, soit plantes, soit animaux, où la sagesse de Dieu s'est renduë si sensible, ont été produits par un commandement général, peu circonstancié, & prononcé avec une espéce de négligence.

D'où vient maintenant ce conseil, & cette réfléxion ? Est-il besoin que

Dieu se prépare ; & qu'il rapelle, pour ainsi dire, toute sa sagesse pour agir avec plus de maturité, ou plus de perfection ? Ce qu'il médite, est-il si nouveau, qu'il ne ressemble ni aux esprits célestes, ni aux animaux ? Est-ce quelque chose d'inouï & d'incompréhensible, qui allie des extrémitez les plus distantes, & qui réconcilie, dans une parfaite unité, les choses les plus oposées par leur institution & par leur nature ? « Il semble « que Dieu, selon la façon des Peintres, « se représente vivement dans « l'esprit l'idée qu'il veut exprimer, « & que la crainte de ne pas rendre « l'expression aussi parfaite que l'idée « qu'il veut suivre, le porte à con- « sulter atentivement l'original qu'il « choisit pour son modéle. Il dit : « Faisons l'homme ».

VI. JOUR. II. PARTIE.

S. Gregor. Nyss. *de hominis Opoficio. Cap.* III.

Quand il n'étoit question que de produire des créatures qui devoient être à l'usage de l'homme, un mot sufisoit pour les apeller : le commandement convenoit aux esclaves, destinés à le servir. Mais quand il s'agit du Maître qui doit leur commander, Dieu change de langage ; & pour rendre l'homme respectable à l'Uni-

VI. JOUR. II. PARTIE.

vers, Dieu lui-même commence par l'honorer, en le traitant presque d'égal, & ne voulant pas le confier à d'autres mains que les siennes. « C'est » avec raison, dit Tertullien, que » toutes les créatures, comme des » esclaves, s'étoient présentées sur un » simple ordre, & sur un seul com» mandement. Au contraire, l'hom» me, comme leur maître, a été for» mé par Dieu même, afin que le » glorieux privilége d'être fait par le » Seigneur, le rendît digne d'être » Seigneur lui-même.

Tertul. *de resurrectione carnis*, Cap. *V.*

Mais à qui Dieu adresse-t'il la parole? Car il est certain qu'il parle à quelqu'un, & qu'on ne sauroit expliquer dans un sens de grandeur & de majesté l'afectation du pluriel: parce que Dieu ne dit pas: *nous faisons*: ce qui est ordinaire aux Princes & aux Grands: mais: *faisons*: comme délibérant avec ses égaux, ou comme les exhortant à concourir avec lui à l'éxécution du dessein qu'il a formé.

Deux raisons invincibles démontrent que le discours ne s'adresse point aux Anges. La premiere est, que les Anges étant créatures eux-mêmes,

n'ont pas le pouvoir de créer ; que l'homme leur eſt égal du côté de l'eſprit ; & que la formation de ſon corps & les loix établies entre l'eſprit & la matiere, n'ont pû être l'éfet que d'une volonté ſouveraine.

La ſeconde, eſt qu'il s'agit de créer l'homme à l'image de Dieu ; que l'homme a ainſi le même original que les Anges ; & que la diférence eſt infinie entre l'Etre ſuprême, & les créatures tirées du néant : *Faiſons l'homme à notre image & à notre reſſemblance* : ce qui eſt auſſi-tôt expliqué par cette expreſſion claire & incapable d'équivoque : *Il le créa à l'image de Dieu* : qui eſt répétée en beaucoup d'endroits.

V. 26.

CHAP. V, 1.

CHAP. IX, 6.

Les anciens Peres, avant & après le Concile de Nicée, * ont reconnu dans ces importantes paroles : *faiſons* : *notre* : *il créa* : une preuve évidente des divines Perſonnes, ſubſiſtantes dans une parfaite unité (*a*). Pluſieurs parlent & déliberent : un ſeul agit.

* On peut voir dans les Interprêtes, & principalement dans Janſenius, les citations des Peres.

(*a*) Le Concile de Sirmich contre Photin, fit un Canon de la vérité que nous expliquons, & la fonda ſur ce texte. *Apud Socrat. Lib. II, Cap. XXX.*

VI. JOUR. II. PARTIE.

Et celui qui agit, eſt la même choſe que ceux qui déliberent. Il étoit eſſentiel à l'homme qu'il ſût de qui il portoit la reſſemblance : & qu'en éxaminant avec atention ce qu'il a reçu, il trouvât dans l'unité d'un même eſprit des propriétez diſtinctes, & néanmoins inſéparables & d'elles-mêmes, & de l'eſſence qui en eſt le fond, & qui les réünit : & qu'il pût ſe ſervir de la connoiſſance de ſoi-même comme d'un dégré pour remonter juſqu'à ſon principe, qui eſt unique, ſans être ſeul : & qui eſt pluſieurs, ſans ceſſer d'être unique.

Il faut, avant que d'aller plus avant, ſupléer par le ſecond Chapitre, où la formation de l'homme eſt plus éxactement circonſtanciée, ce qui manque dans celui-ci.

CHAP. II, 7. ℣. 7. Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre : il répandit ſur ſon viſage un ſoufle de vie ; & l'homme devint vivant & animé.

Il forma. Ce n'eſt plus un ouvrage étranger dont nous ſommes les ſpectateurs. C'eſt à notre premiere ori-

gine que nous sommes apellés. C'est le Créateur lui-même qui nous aprend comment il nous a formés, & qui décide par une révélation si gratuite & si sûre, un nombre infini de questions & de doutes sur le fond de notre état, & sur nos devoirs. Notre raison, aussi peu ferme, & aussi peu éclairée que celle de tant de peuples, partagés par tant de diférentes erreurs, n'auroit pû se fixer sur rien de certain, si elle n'avoit eu pour guide qu'elle-même : & en atachant successivement la vraisemblance à toutes sortes d'opinions, elle auroit multiplié ses incertitudes, au lieu de les terminer. Lisons donc l'histoire de notre premiere institution, comme si nous eussions été l'argile même que Dieu prit en ses mains, & que nous eussions eu dès-lors assez de connoissance, (non pour interroger l'ouvrier qui nous figuroit, en lui demandant pourquoi faites-vous ainsi !) mais pour adorer son dessein, à mesure que son éxécution nous l'auroit apris.

Du limon de la terre. 1°. Quelle matiere pour de telles mains ! Quelle base de l'ouvrage si parfait qu'elles

VI. JOUR. II. PARTIE.

ébauchent! Un peu de poussiere est-il digne d'une telle atention? 2°. Mais y a-t'il rien qui marque plus la suprême liberté du Créateur, que l'argile dont il forme ce qu'il lui plaît? Quel droit aura le vase qu'il aura figuré, ou de s'atribuer ce qu'il aura reçu, ou de se plaindre de ce qui lui aura été refusé? Est-ce la matiere qui donne le prix aux ouvrages de Dieu? En a-t-il même besoin! & le limon, dont le corps de l'homme est formé, n'est-il pas plus que le néant dont les Anges ont été tirés! Je conjecture au contraire, que l'ouvrage sera bien auguste, puisqu'il a de si foibles commencemens. Car Dieu vraisemblablement veut donner beaucoup, puisqu'il prend de telles précautions, afin que l'homme ne s'éleve pas.

Ce qui m'étonne, est de voir Dieu si apliqué, à figurer une statuë, à rendre tous ses traits réguliers, à la finir, & à la retoucher avec une espéce de complaisance, quoique cette statuë n'ait ni mouvement, ni vie; au lieu que les animaux de toute espéce, en vertu d'une seule parole, sont sortis des eaux, ou du sein de la terre, avec des corps animés, & ont

eu dès le commencement toute leur perfection.* « Celt la bonté de Dieu, « dit Tertullien, qui a formé cette « image, non avec le ton impérieux « d'un maître, mais avec la main « bienfaisante d'un ami ».

*Tertul. *Lib. XI, contra Marcion, Cap. IV.*

Mais cette diférence n'est-elle pas clairement à l'avantage de l'homme ? Les autres animaux sont parfaits en naissant des eaux & de la terre, parce qu'ils n'ont rien au-dessus de la matiere. Dès qu'ils sont parfaitement organisés, ils ont tout ce qui leur est essentiel : leur ame n'ajoûtant rien à leur réalité. Mais en voyant tous les traits de l'homme se former sous la main de Dieu, sans qu'il vive & qu'il respire : je suis pleinement convaincu, que sa vie doit avoir un principe indépendant de la matiere, & que tout ce qui est en lui de corporel, peut être parfait, sans que sa nature soit pour cela parfaite.

Dans l'atente de ce qui lui est plus essentiel, j'éxamine ce qui est déja formé. Sa taille droite, & sa tête élevée, me donnent une idée de lui bien diférente de celle des autres animaux, tous courbés vers la terre. Les mains destinées à servir d'instru-

VI. JOUR. II. PARTIE.

mens à la raison & à la liberté, sont un gage de l'une & de l'autre : & l'air majestueux de tout le visage, me paroît anoncer pour l'avenir quelque chose de bien sublime & de bien céleste.

Et il répandit sur son visage un soufle de vie. Quoi ! Dieu lui-même paroît tirer de son propre fond le soufle de vie qu'il communique à l'homme. Il semble partager avec lui son ame & sa vie. Et son action, aussi-bien que le récit qu'il nous en fait, seroient capables de nous donner la pensée, qu'il a rendu l'homme presque son égal, & qu'il l'a séparé du rang des créatures, en le divinisant, si nous ne savions d'ailleurs ce qu'il y a d'excessif dans ces idées.

Mais en les réduisant à l'exacte vérité, quelle noblesse dans l'homme ! quelle origine céleste ! quelle dignité communiquée à la poussiere ! Tertullien apelle l'ame de l'homme : « l'ombre de l'ame de Dieu, le soufle de son esprit, l'ouvrage de sa bouche, » * une portion du soufle de la Divinité ». Qu'on explique, comme on voudra, ce soufle sorti du cœur de Dieu, de son amour autant que de sa

Tertul. *Lib. de Resurrect. carnis, Cap. VII.*

* Horat.

puissance, on ne pourra s'empêcher de mettre une distance presque infinie entre la vie de l'homme, & celle des animaux : entre leur destination, & la sienne : entre ses liaisons avec Dieu, & celles de tous les êtres visibles : entre le soin que Dieu prend de lui, & la maniere dont il conduit les autres créatures animées.

VI. JOUR. II. PARTIE.

C'est sur la tradition de cette vérité capitale, que l'homme a été regardé, malgré les ténébres du Paganisme, comme aïant une origine céleste, comme étant de race divine, comme allié à la nature de Dieu même. Et ces expressions ont été aprouvées par saint Paul, bien loin d'en être censurées comme trop hardies : « Car nous sommes, dit-il, la race « de Dieu ». Act. XVII. 28.

Mais arrêtons-nous ici quelque tems. La chose le mérite bien.

Je ne savois à quoi tout l'ouvrage de la création devoit aboutir : & plus Dieu multiplioit les merveilles dont il enrichissoit l'Univers, moins je pénétrois dans sa pensée. Je comprenois à la vérité, que les Anges, spectateurs de tout, aprenoient de ces prodiges à le connoître & à l'admirer,

VI. JOUR. II PARTIE.

Mais dans le fond, ils n'étoient que spectateurs, & rien de tout ce que Dieu étaloit à leurs yeux ne pouvoit être à leur usage. Quel besoin, par éxemple, avoient-ils de la lumiere? De quelle utilité étoient pour eux ou les plantes, ou les animaux? Et que leur revenoit-il de tant de choses, dont leur être étoit indépendant?

Je comprens encore qu'ils devoient loüer Dieu de tous ses ouvrages. Mais j'ai peine à comprendre qu'ils dûssent lui en rendre graces. Il me semble qu'il est dificile de remercier, quand on n'a nul besoin. On peut le faire pour un autre, s'il y prend intérêt: mais si pour soi-même on n'y en prend aucun, sur quoi porte la reconnoissance? & n'est-elle pas alors ou fausse, ou bien froide?

Mais quand j'acorderois que les Anges entroient dans toutes les obligations des Etres corporels, ou simples, ou organisés, ou privés de vie, ou animés: que faisoient dans le monde tous ces corps absolument insensibles au culte de Dieu, & incapables de lui en rendre aucun? D'autres s'aquitoient pour eux de ce devoir: mais les en aquitoient-ils?

L'esprit

L'esprit remercioit, bénissoit, adoroit, mais la matiere demeuroit muette & ingrate.

Tant que ces deux espéces d'Etres sont demeurées divisées, toute la Religion a été d'un seul côté, & dans l'autre elle n'avoit rien. Etoit-il juste que ce partage si inégal durât toujours? Mais à qui étoit-il possible de le faire cesser!

Comment unir l'esprit à la matiere? Changera-t'on la nature de l'un & de l'autre? Fera-t'on que l'esprit devienne étendu & corporel, ou que la matiere soit capable de penser? Quand on les mettroit ensemble, cette union locale, empêcheroit-elle que leur distance naturelle ne fût toujours infinie? Et quand il seroit possible de les unir d'une maniere si intime, qu'on n'en fît qu'un seul tout; il faudroit donc donner des ames spirituelles à tous les corps, ou une ame universelle à l'Univers. Autrement le défaut ne seroit réparé que dans quelques Etres, qui auroient une ame spirituelle: & tous les autres, qui en seroient privés, seroient éternellement séparés du commerce des premiers, & n'auroient aucun moyen de s'unir

VI. Jour. II. Partie.

au culte & à la religion des esprits.

Mais c'est en ce point que Dieu a signalé sa toute puissance, sa sagesse, & sa bonté infinie.

Il a uni dans l'homme un esprit intelligent avec la matiere, & d'une maniere si intime, & si incompréhensible en même-tems, que l'ame se confond perpétuellement avec le corps, en le prenant pour elle-même; & que le corps s'intéresse tellement aux actions de l'esprit, qu'elles paroissent plus dépendre du corps que de l'esprit même. Il faut de la réfléxion, & une réfléxion forte, pour démêler par le raisonnement ce qui est propre à chaque substance: & malgré le raisonnement, c'est le pié, ou la main qui sentent du plaisir ou de la douleur: c'est la tête qui pense, & c'est dans le cerveau qu'est la mémoire: parce qu'en éfet tout cela est si mêlé, que le moindre déplacement dans l'ordre naturel du corps, est capable de causer un grand désordre dans les pensées, & dans la mémoire, dont dépend l'ordre des pensées & des raisonnemens.

C'est par une suite de cette union, que l'esprit regarde comme son bien,

ou comme son mal, ce qui est utile ou nuisible au corps : qu'il y prend un vif intérêt, par le plaisir ou par la douleur; qu'il n'est pas en son pouvoir d'éloigner ces sentimens : & qu'il est porté à rendre graces, ou à s'afliger de tout ce qui contribuë à la tranquillité du corps qu'il anime, ou qui en altére l'œconomie.

Par une suite encore plus étonnante, le corps entre en partage de tout ce qui arrive à l'esprit : sa joye, ou sa tristesse : son espérance, ou sa crainte : sa douceur, ou sa colere, dont les motifs sont souvent très-spirituels, & très-supérieurs à la matiere, font une telle impression sur le corps, que tout exprime en lui les mouvemens de l'esprit : que sa couleur, sa parole, ses regards, ses gestes, prennent l'image & la teinture de toutes les actions de l'ame, & qu'il s'ofre tout entier à elle, pour entrer dans ses vûës & ses sentimens, comme n'ayant que le même intérêt & la même fin.

C'est ainsi que la matiere a été associée à la Religion, & d'une maniere si admirable, que lorsque l'ame n'a pas la liberté de satisfaire son

VI. JOUR. II. PARTIE.

zéle, en se servant de la parole, des mains, des prosternemens, elle se sent comme privée d'une partie du culte qu'elle voudroit rendre, & de celle même qui lui donneroit plus de consolation.

Mais si elle est libre, & si ce qu'elle éprouve au dedans la touche vivement & la pénétre, alors ses regards vers le Ciel, ses mains étenduës, ses cantiques, ses prosternemens, ses adorations diversifiées en cent manieres, ses larmes que l'amour & la pénitence font également couler, soulagent son cœur, en se prêtant à son impuissance. Et il semble alors que c'est moins l'ame qui associe le corps à sa piété & à sa religion, que ce n'est le corps même qui se hâte de venir à son secours, & de supléer ce que l'esprit ne sauroit faire : en sorte que dans la fonction, non seulement la plus spirituelle, mais aussi la plus divine, c'est le corps qui tient lieu de Ministre public & de Prêtre; comme dans le martyre, c'est le corps qui est le témoin visible, & le défenseur de la vérité contre tout ce qui l'ataque.

Tertul. de Resurrect. carnis. Cap. IX.

« Le corps est le Pontife de la Reli» gion de Jesus-Christ : il est le té-

moin qui dépose pour sa vérité, il « est le soldat qui combat pour sa « cause ».

Nous commençons par ces connoissances à entrer dans le dessein de Dieu, lorsqu'il a formé l'homme, & qu'il a animé par son soufle divin le limon que ses mains avoient figuré. Mais nous avons encore besoin de quelques réfléxions pour perfectioner nos vûës, & pour aprofondir le mystere de notre origine.

Lorsque nous avons vû l'argile entre les mains de Dieu, nous avons été uniquement atentifs à la figure qu'il lui donnoit, & qui nous paroissoit plus noble & plus excélente, que celle de tous les autres animaux, à qui dans le reste elle étoit égale. Mais nous nous sommes trompés, en nous bornant à certaines diférences purement extérieures; & nous avons jugé, sans éxamen, que les animaux ayant presque tous les mêmes organes que le corps de l'homme, ils avoient aussi les mêmes sensations.

La matiere peut avoir des yeux & des oreilles comme l'homme; mais elle n'en peut user comme l'homme. Si Dieu n'imprime point dans l'ame

le ſentiment de la lumiere & des couleurs, l'œil reçoit l'impreſſion extérieure ; mais excepté le mouvement des reſſorts, rien n'eſt aperçu, rien n'eſt ſenti : & tant que la matiere eſt ſeule, quelques délicats que ſoient ſes organes, quelque action qui ſuive de leur jeu & de leur harmonie, la matiere demeure toujours aveugle & ſourde, parce qu'elle eſt inſenſible de ſa nature ; & que c'eſt le caractere d'une autre ſubſtance, que le ſentiment, de quelque eſpéce qu'il ſoit.

Retournons donc ſur nos pas, & conſidérons, avec plus de réfléxion que nous n'avons fait, tous les organes dont Dieu embélit le corps de l'homme. Commençons par les yeux : & demandons-nous à nous-mêmes, ſi nous aurions pû nous former l'idée de ce que nous apellons lumiere & couleurs, ſi nous n'en avions jamais eu le ſentiment ? Et maintenant que nous l'avons, ſerions-nous capables de conjecturer de quel uſage ſeroient les oreilles, ſi les ſons nous étoient inconnus ? Depuis que nous avons cette double expérience, nous viendroit-il dans l'eſprit, qu'il y eût des odeurs, ſi diférentes de la lumiere &

des sons ? & une telle sensation n'est-elle pas pour nous toute nouvelle ? Il en est ainsi du goût, dont nous n'aurions pû nous former aucune image, si nous en avions été privés. Et cela doit nous aprendre en général, à ne jamais mesurer la puissance divine sur nos foibles conjectures : & dans le cas particulier dont il s'agit maintenant, à ne pas limiter les organes du corps de l'homme aux seules sensations qui nous sont connuës, puisqu'il est aussi facile à Dieu d'en imprimer de nouvelles dans un autre état, qu'il nous est évident par l'expérience qu'il nous en a donné plusieurs dans l'état présent, dont aucune ne nous seroit jamais venuë dans la pensée.

Par le secret de ces sensations, Dieu a mis entre l'homme & l'Univers une correspondance intime. Depuis le Firmament, où sont les Etoiles les plus éloignées de nous, jusqu'à la surface de la terre, tout ce qui est visible, est pour l'œil. Toutes les beautez sont pour lui. C'est à lui à user de tout l'art qui embélit la nature. Tous les sons, si diversifiés en tant de manieres, sont pour les oreilles.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Toutes les odeurs sont pour l'odorat. Tous les fruits, & toutes les plantes, utiles pour la nourriture, pour la diversité, pour les délices mêmes, sont pour le goût. Ainsi le monde entier est réduit à l'usage de l'homme, & par cet usage à l'unité. Car tout est compris dans l'étenduë des sensations, dont le corps de l'homme a les organes, & dont son ame est le terme. « Quelle est l'harmonie des » sons dans la nature, quel avantage » répandu dans l'Univers, quelles dé» lices dans tant de diférentes nour» ritures, dont l'ame ne goûte pas le » plaisir par la chair » ?

Tertul. *de Resurrect. carnis, Cap. VIII.*

Mais la Sagesse divine a fait encore plus. Car elle a voulu que les plantes & les animaux, dont l'homme a l'intendance & l'usage, eussent une liaison générale avec toutes les parties de l'Univers : une seule herbe ayant besoin de la terre, de l'air, de l'eau, des vents, des pluyes, du Soleil, de la chaleur, du frais de la nuit, de la diversité des saisons, en un mot de toutes choses. Cette dépendance générale, qui est le principe de l'union de toutes les parties avec le tout, est encore plus sensible dans les animaux,

qui

qui, outre les besoins essentiels à chaque chose qui sert à leur nourriture, ont les leurs particuliers. Ces animaux de toute espéce, dont les uns vivent dans l'eau, & les autres dans l'air, les autres sur la terre, réünissent à eux une infinité de choses, qui paroissent échaper à l'homme & n'être pas immédiatement à son usage. Et eux-mêmes, après toutes ces réünions particulieres, venant à s'ofrir à l'homme comme à leur maître, lui raprochent d'une maniere admirable toutes les parties de l'Univers, afin qu'il en rende graces; & qu'étant devenu le centre de tout, il fasse remonter jusqu'à Dieu tous les Etres corporels, dont il est le lien nécessaire, puisqu'il est leur fin immédiate, & que c'est par lui qu'ils doivent retourner à leur principe, comme c'est pour lui qu'ils en sont sortis. *Velut mundus quidam alter*, dit saint Grégoire de Nazianze, *in parvo magnus: Angelus alter: mistus adorator: visibilis creatura spectator, ejus quæ intellectu conspicitur mystes: eorum, quæ in terra sunt, rex, cælesti autem Regi subditus; terrenus pariter, ac cælestis.*

VI. JOUR. II. PARTIE.

Gregor. Naz. Orat. XXXVIII, & Orat. XLII, *ubi eadem repetit.*

Cet adorateur composé, *myste*

VI. JOUR. II. PARTIE.

adorator, comme saint Grégoire vient de l'apeller : cet abrégé de l'Univers, *mundus alter, & in parvo magnus* : cet Ange d'un ordre nouveau, qui tient au Ciel & à la terre : *Angelus alter : terrenus pariter & cælestis* : ce Pontife, placé entre les choses visibles & les invisibles, *visibilis creaturæ spectator, ejus quæ intellectu conspicitur mystes* : ce Roi du monde corporel, & qui n'a au-dessus de lui que Dieu seul, *eorum, quæ in terra sunt, Rex, cælesti autem Regi subditus*. L'homme, en un mot, remplit seul, dans toute son étenduë, la fin que Dieu s'est proposée dans la création du monde. Il est chargé solidairement de la part de toutes les créatures, de s'aquiter en leur nom de tout ce qu'elles doivent à celui qui leur a donné l'être. Il est leur ame & leur intelligence. Il est leur voix & leur député. Et moins elles peuvent être religieuses par elles-mêmes, plus elles lui imposent la nécessité d'être religieux pour elles.

Pseaume, CXLVIII, & ailleurs. Dan. III.

Ce n'est donc point en vain que le Prophête invite toutes les créatures, & même les plus insensibles, à loüer avec lui le Seigneur. L'Esprit Saint, qui ne les a formésque pour

la gloire, fait qu'elles n'ont l'être qu'à cette condition ; & qu'elles ne peuvent être conservées qu'autant que cette condition est remplie.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Si l'homme, pour qui elles ont été faites, & par qui seul elles peuvent être reconnoissantes, étoit demeuré dans l'impénitence, & que Dieu n'eût pas daigné le rapeller par miséricorde, en lui promettant le Médiateur, il n'auroit pû subsister lui-même dans l'Univers, qu'il rendoit ingrat par sa propre ingratitude. Le spectacle de la nature devenuë muette & insensible par sa faute, lui auroit été interdit; & la nature elle-même, n'aïant plus d'usage légitime, ni de fin, auroit été anéantie.

Mais l'homme étant converti par une grace anticipée du Rédempteur, le monde a été conservé, moins en faveur de sa pénitence, que pour l'homme nouveau qui devoit le purifier, & le remplir de justice.

Cette justice sera un jour parfaite: mais elle est mélée en cette vie de plusieurs imperfections, dont la cupidité, qui nous est restée, est le principe. Nous avons reçu les prémices de l'esprit: mais il y a encore bien loin

VI. JOUR. II. PARTIE.

des prémices à une abondance pleine & entiere. L'usage que nous faisons des créatures, semblable à celui que nous faisons de nous-mêmes & des sens, est altéré par des fins impures, suggérées par nos convoitises. Nous suivons souvent d'autres régles que la nécessité. Nos bénédictions, & nos actions de graces, ne sont ni aussi vives, ni aussi fréquentes qu'elles devroient l'être. Nous tenons dans l'opression toutes les choses que nous raportons à nous seuls, & dont l'institution naturelle les porte nécessairement à Dieu. * Nous les arrêtons en chemin, au lieu de leur servir de guides. Nous les laissons dans les douleurs de l'enfantement, au lieu de recevoir le fruit dont elles sont comme enceintes, qui est la loüange & l'amour. Nous les contraignons à murmurer en secret contre l'ordre de la Providence, qui les empêche de se

* Nous savons que jusques à maintenant toutes les créatures soupirent dans cette atente, & sont comme dans le travail de l'enfantement & non seulement elles, mais nous encore, qui possédons les premices de l'esprit, nous soupirons & nous gémissons en nous mêmes, atendant l'éfet de l'adoption divine, qui sera la rédemption, & la délivrance de nos corps. *Rom. VIII, 22, & 23.*

foustraire à nos usages : & nous les forçons à demander à Dieu d'être délivrés de la part que nous les obligeons, malgré elles, à prendre à notre corruption.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Celle des prophanes & des infidéles leur est sans doute plus insuportable : mais elles ne laissent pas de porter avec impatience les soüillures dont les Justes même infectent leur usage : & elles atendent en soupirant, que la résurrection des Saints rende leur corps, leurs sens, leurs désirs si purs, si spirituels, si dignes de la fin que Dieu s'est proposée dans leur premiere institution, qu'elles ne servent désormais qu'à sa gloire, & que par la liberté des enfans de Dieu, elles soient elles-mêmes pleinement, & pour toujours rachetées de la servitude. « Aussi les créatures atendent « avec grand désir la manifestation « des enfans de Dieu, parce qu'elles « sont assujéties à la vanité, & elles « ne le sont pas volontairement, mais « à cause de celui qui les y a assujetties ; avec espérance d'être délivrées « de cet asservissement à la corruption, pour participer à la gloire « des enfans de Dieu ».

Rom. VIII, 19, 20. & 21.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Le feu, qui purifiera le Ciel & la terre, leur tiendra lieu de résurrection : les pécheurs relégués dans les ténébres extérieures, c'est-à-dire, qui leur ôteront le spectacle de la nature, ne seront plus en état de soüiller les créatures, dont l'usage leur sera interdit. L'homme pleinement justifié, & parfaitement rétabli dans l'ordre, y fera rentrer tout l'Univers; & le Ciel & la terre, qui n'ont été créés que pour les Justes, ne seront habités que par eux. « Atendant & » comme hâtant par vos désirs l'avénement du jour du Seigneur, où » l'ardeur du feu dissoudra les Cieux, » & fera fondre tous les élemens. » Car nous atendons, selon sa promesse, de nouveaux Cieux, & une » nouvelle terre, où la justice habitera ». Alors l'homme remplira pleinement sa destination : & le dessein de Dieu, en unissant en lui l'esprit & la matiere; les Cieux & la terre; les plantes & les animaux; les corps simples, & toutes les espéces de ceux qui sont organisés, aura son parfait acomplissement.

II. Pet. III, 12, & 13.

Revenons à notre texte après cet éclaircissement, absolument nécessai-

re pour l'intelligence de la nature de l'homme, & de ce qu'en dit l'Ecriture. VI. JOUR. II. PARTIE.

Et l'homme devint vivant & animé. Par le soufle que Dieu répandit sur le visage de l'homme, & qu'il unit intérieurement à son corps, il lui donna le sentiment & la vie. Il lui donna aussi la raison, la liberté, la parole. Il mit dans sa mémoire les traces de tous les mots d'une langue nouvelle, & les unit à toutes les choses qui s'ofriroient à lui, & qu'il auroit besoin de nommer. Et comme il avoit tout préparé pour lui au dehors avant sa naissance, il lui donna, avec la vie, tout ce qui étoit nécessaire pour en user.

Rien n'est plus étonnant que cette union de l'ame & du corps, purement arbitraire du côté de Dieu: & rien ne démontre plus clairement son pouvoir. Elle est aussi une preuve convaincante de son éxistence. Car pour assujétir l'esprit à la matiere, & pour mettre entre ces deux substances, étrangeres, indépendantes, incapables d'agir l'une sur l'autre, une correspondance nécessaire & invincible, il a fallu qu'un pouvoir supérieur les unît; que ce pouvoir fût maître

VI. JOUR. II. PARTIE.

de leurs natures ; qu'il lui fût libre de leur imposer des loix telles qu'il lui plairoit ; qu'il fût par conséquent le principe de leur être, & qu'il fût également le créateur de l'esprit & de la matiere : ce qui ne peut convenir qu'à Dieu seul.

S. Paul cite les paroles que nous expliquons ; & par l'usage qu'il en fait, il semble y répandre quelque obscurité. « Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel, » selon qu'il est écrit : Adam, le premier homme, a été créé avec une » ame vivante, & le second Adam a » été rempli d'un esprit vivifiant, » mais ce n'est pas le (corps) spirituel qui a été formé le premier, » c'est le corps animal, & ensuite le » spirituel. Le premier homme est le » terrestre (formé) de la terre, & le » second homme est le céleste (descendu) du Ciel. Comme le premier homme a été terrestre, ses enfans sont aussi terrestres ; & comme » le second homme est céleste, ses » enfans aussi sont célestes. Comme » donc nous avons porté l'image de » l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste. Je veux

I. Cor. XV, 44, & suivans.

dire, mes Freres, que la chair & le « sang ne peuvent point posséder le « Royaume de Dieu, & que la cor- « ruption ne possédera point cet hé- « ritage incorruptible ».

VI. JOUR. II. PARTIE.

On explique ordinairement l'oposition que fait S. Paul, du corps animal au corps spirituel, dont il donne l'un au premier Adam, & l'autre au second, de la diférence entre le corps, tel qu'il est en cette vie, & le corps, tel qu'il ressuscitera.

Mais quoiqu'il soit vrai que c'est à l'ocasion de la résurrection que l'Apôtre dit ce que nous venons de voir; il me paroît évident qu'il n'opose pas seulement l'état présent, à celui de la résurrection future : mais que son principal dessein est de mettre en paralelle le premier Adam avec le second, c'est-à-dire, avec Jesus-Christ, & de nous faire observer que l'Ecriture dit seulement du premier, qu'il a reçu une ame vivante, au lieu que le second est le principe de l'esprit vivifiant. A quoi cet Apôtre ajoûte, comme une interprétation plus claire : « Que le premier homme né de la « terre, est terrestre : que le second « décendu du Ciel, est céleste; que «

I. Cor. XV. 47, 48.

VI. JOUR. II. PARTIE.

» ceux qui sont enfans du premier, » sont terrestres comme lui : & que » ceux qui sont enfans du second, » sont célestes ». Et pour déterminer d'une maniere plus précise ces idées générales, saint Paul ajoûte pour conclusion, « Que la chair & le sang » n'entreront point dans le Royaume » de Dieu, non plus que la corrup- » tion ». Comme si être animal & terrestre, étoit la même chose qu'être charnel & corrompu : ce qui répand de grandes ténébres sur l'état du premier Adam, qu'on juge avec raison très-innocent, & même très-élevé, avant que sa désobéissance l'eût dégradé.

1. Co. XV. 50.

La pensée de saint Paul n'y est point contraire. Il veut seulement nous aprendre à distinguer deux choses très-diférentes, & qu'il importe extrêmement de ne pas confondre. La premiere, est ce qui est naturel dans Adam. La seconde, est sa fécondité par raport à la justice.

Adam, dit saint Paul, n'a dans son essence que ce qui lui fut donné par le soufle qui le rendit vivant. Il reçut une ame capable de communiquer à son corps le sentiment & la vie.

Le reste n'est point exprimé. S'il a eu quelque chose de plus, il ne faisoit point partie de son essence. Il a pû le perdre, en la conservant. Ce qui est donc proprement à lui, c'est un corps formé de la terre & une ame qui lui donne la vie.

A l'égard de la justice, il ne se l'est point donnée à lui-même, & il n'en étoit point le principe. Il pouvoit demeurer juste; & s'il eût persévéré, sa postérité eût eu part à ses priviléges. Mais il n'a pû être le canal que de la corruption. Tout son bien, & tout celui de sa postérité venoit d'ailleurs.

Il n'en est pas ainsi du second Adam, qui est décendu du Ciel, pour s'unir à nous. Il est la justice essentielle dans sa nature divine, & le principe fécond de toute justice par son Incarnation. Le premier nous a donné ce qui lui étoit naturel. Le second nous donne aussi ce qui lui est naturel. C'est en cela, dit saint Paul, que je les compare.

Cet Etre naturel du premier Adam ne laisse pas d'avoir quelque chose de grand & de sublime; & par les précieux restes qui en sont demeurés après sa chûte, nous avons lieu de

conjecturer à quelle dignité Dieu l'avoit élevé par les seuls dons naturels. Mais ces dons, sans la grace & la protection du Créateur, n'en renfermoient pas le bon usage. On pouvoit les avoir, & en abuser, & par l'abus devenir terrestre & charnel. C'est ainsi que s'est conduit le premier homme. Il s'est contenté d'être vivant, & ne s'est pas mis en peine d'être juste: & il n'a fait passer à sa postérité qu'une nature corrompuë.

Mais considérons-la dans son intégrité, avant que d'en déplorer la corruption; & retournons à la fin du premier Chapitre, où il est dit que Dieu prit le dessein de former l'homme à son image.

FORMATION DE L'HOMME à l'image de Dieu.

[illegible] *il dit : Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance.* Il faut que ce soit bien sincérement que Dieu ait voulu créer l'homme à son image & à sa ressemblance, puisqu'il se sert des mêmes expressions dans le Chapitre cinquiéme, pour marquer la ressemblance parfaite entre Adam & ses enfans. (*Adam*) *engendra à son image & à sa ressemblance.*

VI. JOUR. II. PARTIE.

Est-ce que le premier homme auroit le privilége incommunicable du Fils de Dieu, à qui seul il apartient d'être l'image de Dieu, qui est invisible : *Imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ* ? Est-il possible à Dieu même, quoique tout-puissant, de rendre une créature parfaitement semblable à lui ? Y a-t'il pour cela une autre voye que la communication de la même nature ? Et quelle extrême diférence n'y a-t'il point entre le Créateur, & les Etres les plus parfaits, dont l'origine est le néant ? Nous ne pouvons donc nous dispenser de reconnoître ici une visible éxagération, & de diminuer infiniment de la force de ces expressions : *à notre image & à notre ressemblance*, si elles n'ont qu'Adam pour objet : ou si Adam n'est point la figure d'un autre, en qui elles seront éxactement acomplies, parce qu'il sera véritablement homme comme Adam, & très-parfaitement semblable à Dieu comme son Fils. Mais il faut atendre que les mysteres se dévelopent, au lieu de les prévenir : & nous contenter maintenant d'examiner en quel sens il peut être vrai qu'Adam ait été créé à l'image de Dieu, & à sa ressemblance.

Coloss. I. 15.

Une image, dont Dieu est le modele, ne peut être formée d'un seul trait. Elle n'a pas, comme lui, toutes choses dans l'unité ; & elle ne peut imiter sa simplicité infinie, que par la composition & la multitude.

Entre les traits diférens, qui rendent l'homme semblable à Dieu, on peut en marquer de trois genres. Les uns sont comme la fleur & l'éclat du tableau : comme la vivacité & la fraîcheur du coloris : comme l'expression & la parole de celui qu'il représente. On croiroit à la premiere vûë, que c'est moins une copie que l'original.

Les seconds sont des traits moins délicats, moins tendres, moins finis, moins propres à marquer l'esprit & le caractere de celui qu'on a voulu peindre.

Les troisiémes ne regardent presque que les dimensions, le contour, le profil du tableau : sans marquer distinctement autre chose que la taille, & l'atitude générale de l'original.

De cette premiere diférence entre les traits du tableau, il en naît une autre, qui mérite d'être considérée.

Plus les traits sont parfaits, & plus

aussi ils sont exposés à divers accidens. L'air, la fumée, le hâle les obscurcissent, & souvent les éfacent.

Les seconds, qui sont moins délicats, subsistent plus long-tems, & résistent mieux aux accidens, & aux injures du tems & de l'air.

Les troisiémes durent toujours; & à moins que la substance même du tableau ne périsse, on y reconnoît toujours distinctement la hauteur, & les proportions générales de celui qu'on y a voulu représenter.

Ce sera sur ces diférences que je me réglerai, pour éxaminer comment l'homme a été fait à l'image de Dieu: par quels traits il a plus aproché de sa ressemblance: par quels dégrez il s'en est éloigné: quels traits il a retenus, quoique l'image n'ait plus sa beauté. Et de quel genre sont les derniers traits, que l'image ne sauroit perdre, & qu'aucun accident ne sauroit éfacer.

L'innocence, la justice, la religion, l'amour, la reconnoissance de l'homme envers Dieu, ont été les traits qui ont rendu sa ressemblance parfaite. Rien n'étoit plus régulier, mieux dessiné, plus éxactement fini,

VI. JOUR. II. PARTIE.

plus vivement & plus fortement exprimé que ce rare tableau. On reconnoissoit à tout la main du Maître. Il avoit en tout son air, & ses manieres. Et dans son absence, sa copie, en un sens, pouvoit tenir lieu de lui.

Le grand air & la fumée porterent un extrême préjudice à un tableau d'une si grande délicatesse. Il eût falu le conserver avec beaucoup de précaution. Et l'on eut au contraire l'imprudence de l'exposer à tous les accidens, & même à l'ennemi déclaré de l'original, qui essaïa de satisfaire contre son image la häine qu'il avoit conçûë contre lui.

Il ne seroit resté dans cette image aucun trait reconnoissable, si le furieux, qui désiroit de la mettre en piéces, eût eu le pouvoir de l'anéantir. Mais elle subsista malgré lui, & elle fut arrachée de ses mains, avant que tous les vestiges des premiers traits fussent disparus.

Les véritables vertus furent éfacées, mais leur ombre resta. Une image de bonté, de clémence, de compassion, d'équité, d'improbation du vice, d'amour pour la vertu, succéda à la charité & à la véritable justice; & elle

elle en tint lieu dans les ocasions où l'intérêt de l'orgüeil & de l'amour-propre put être conservé.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Le peu de soin qu'on eut dans la suite de conserver ces restes de bien, qui étoient moins des semences des vertus futures, que des vestiges des vertus perduës, acheva de défigurer une image, dont le prix n'étoit plus connu, & dont l'original étoit oublié.

Les ténébres de l'infidélité, causées par celles du cœur, porterent l'homme à s'humilier devant le bois & la pierre: &, ce qui est de plus étonnant, à adorer l'ennemi de sa gloire & de son bonheur, qui l'avoit dégradé, & qui, après l'avoir aveuglé, insultoit à sa misere.

Dans cet état néanmoins, où l'homme ne connoissoit plus ni son ancienne dignité, ni ses pertes, il retint une image confuse de l'Etre infini qui l'avoit formé à sa ressemblance. On discerna toujours dans la copie la taille auguste de l'original, & certains linéamens, qui marquoient en gros ses dimensions & sa figure. En regardant même un peu de près, on auroit pû voir des traces des premieres

VI. JOUR. II. PARTIE.

beautez ; & il n'auroit falu, pour les rétablir, que suivre ces vestiges presqu'imperceptibles, qui montroient combien la premiere main avoit été savante. Mais il n'y avoit qu'elle qui pût retoucher son ouvrage : & l'expérience avoit fait voir que tous ceux qui avoient entrepris de le réparer, n'avoient contribué qu'à le rendre plus méconnoissable.

Entre ces derniers traits inéfaçables, il y en a de plusieurs sortes. Les uns sont grands, mais plus confus, & moins démêlés. Les autres avertissent davantage, & sont plus frapans. Enfin il y en a un dernier, auquel on ne peut se méprendre, tant il est visible, tant il est propre à l'original, tant il en marque le caractere unique, tant il est formé sur son modéle.

On comprend assez, que puisqu'il s'agit d'une image semblable à Dieu, ce n'est pas dans la figure extérieure, ni dans le corps, qu'il faut chercher cette ressemblance. L'idée grossiere des Antropomorphites ne convient qu'à ceux qui ne pensent point.

Il ne faut pas néanmoins exclure absolument le corps de la gloire qu'a

l'homme d'être l'image de Dieu : & nous aurions tort d'être en cela plus ſpirituels que ſaint Paul. VI. JOUR. II. PARTIE.

Ce grand Apôtre enſeigne aux Corinthiens, « que Jeſus-Chriſt eſt « la tête de l'homme, & que l'hom- « me eſt la tête de la femme : & de « cette vérité, il conclut que l'hom- « me ſe deshonore en couvrant ſa « tête, (parce qu'il tient lieu de Je- « ſus-Chriſt abſent, dont il doit re- « préſenter la majeſté :) & que la « femme au contraire ſe deshonore « en refuſant de ſe voiler, (parce « qu'en découvrant ſa tête en préſen- « ce de l'homme, elle rend douteux « ſon état de dépendance, & obſcur- « cit la ſupériorité de l'homme ».) Après quoi l'Apôtre ajoûte ces remarquables paroles : « L'homme ne « doit point voiler ſa tête, parce qu'il « eſt l'image & la gloire de Dieu. Mais « la femme eſt la gloire de l'homme » : Dont il eſt impoſſible de détourner le ſens à un autre objet, que la tête extérieure de l'homme, où Dieu a mis une certaine majeſté devant qui la femme doit s'humilier, quoique du côté de l'ame & de l'intérieur, l'égalité ſoit entiere entre les deux ſexes.

1. Cor. XI, 3, 4, 5, 7.

℣. 7.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Après cette obſervation préliminaire, néceſſaire pour l'intelligence de l'Ecriture, & pour ne négliger aucun des traits qui conſervent à l'homme, depuis même qu'il s'eſt dégradé, l'honneur d'être l'image de Dieu: je m'arrête en premier lieu à conſidérer ſon Etre ſpirituel, ſimple, unique, ſans diviſibilité, ſans étenduë: fécond en penſées, en déſirs, en ſentimens; mais demeurant toujours le même, ſans vieillir, ſans s'épuiſer, ſans dépendre en rien ni des lieux, ni des tems, & pleinement ſouſtrait à toute autre autorité que celle de Dieu, dont on ne ſauroit ici ne pas reſpecter l'image.

En ſecond lieu, je découvre en lui une multiplicité & une unité, qui l'aprochent encore de plus près de ſon modéle. Il eſt intelligent, & il aime ſon intelligence. Il veut, & il connoît ſa volonté. Il a de la mémoire, & il ſe ſouvient de ſes penſées & de ſes déſirs; comme d'un autre côté, il aime & connoît ſa mémoire. Le fond de ces trois facultez ſi diſtinctes, eſt le même, & les réünit.

Ces traits, ſi nobles, &, avec un peu de méditation, ſi capables d'exprimer

& de repréſenter non ſeulement la Divinité, mais auſſi les perſonnes divines, ſe trouvent dans tous les hommes, & le péché n'a pû y donner aucune ateinte.

En troiſiéme lieu, à meſure que j'avance dans la connoiſſance de l'homme, je ſuis étonné de la prodigieuſe indépendance que je trouve en lui. Il n'eſt lié à rien. Il peut tout choiſir, & tout laiſſer. Sa liberté le rend maître de tout. Et excepté un ſeul objet, tout lui eſt indiférent. On ſentiroit qu'il eſt formé ſur le modéle de Dieu même, quand d'ailleurs on ne le ſauroit pas. Car y a-t-il une idée qui convienne plus à Dieu, & qui lui ſoit plus propre, que celle de la ſouveraine liberté, à qui rien n'eſt néceſſaire que lui-même : qui, excepté cet unique point, peut compter tout le reſte pour rien ; & qui trouve en toutes choſes des raiſons égales de les vouloir, ou de ne les vouloir pas, avant ſon décret ?

C'eſt de ce modéle que l'homme porte l'auguſte empreinte. Car, excepté le déſir d'être heureux, eſſentiel à ſon être ; tout lui eſt égal & indiférent. Il eſt fixé, comme Dieu,

VI. Jour. II. Partie.

ſur un point unique, & libre ſur tout le reſte. Et ce qui eſt admirable, c'eſt de ſa néceſſité à l'égard d'un ſeul objet, que vient ſon indépendance à l'égard de tous les autres : comme c'eſt de l'amour néceſſaire que Dieu a pour ſoi-même, que vient ſon infinie liberté à l'égard de tout ce qui eſt hors de lui.

En quatriéme lieu, les réfléxions que je viens de faire ſur ſa liberté, me conduiſent à d'autres qui me découvrent enfin le trait le plus auguſte, le plus divin, & en même tems le plus inéfaçable de l'image que Dieu a imprimée dans l'homme en le créant.

Il faut que l'image ſoit bien conforme à ſon modéle, quand elle eſt de la même étenduë, qu'elle en repréſente toute la hauteur, & qu'elle eſt taillée ſur les mêmes proportions. Il faut qu'elle ſoit bien excélente, quand elle eſt deſtinée à recevoir toutes les perfections de l'original, & que ſans cela elle eſt imparfaite. Il faut que ſa deſtination à l'exprimer ſans réſerve, ſoit bien naturelle & bien indiſpenſable, quand elle eſt malheureuſe ſi cela n'eſt pas.

Or voilà l'homme, même déchu de

la justice, même séparé de Dieu par l'anathême. Demandez-lui ce qu'il cherche, & ce qu'il veut. Il pourra vous répondre d'une maniere qui vous étonnera, & qui ne paroîtra digne que de sa bassesse présente. Mais acordez-lui sans choix tout ce qu'il vous demandera, vous serez surpris que ses désirs n'ont point de bornes; & qu'à mesure qu'ils peuvent être satisfaits, ils s'enflamment à l'infini.

Etudiez-le dans toutes les conditions; & vous verrez que dans les plus obscures & les plus basses, il conserve l'amour d'un bien éternel, universel, infini; qu'il veut tout, & pour toujours; que le monde entier ne peut remplir le vuide immense de sa volonté; que tout ce qui est borné, l'importune & le gêne; qu'il sent qu'il ne peut être heureux, qu'en se livrant totalement à un objet digne de toute son éfusion, & capable d'épuiser toutes les forces de sa volonté; qu'il ne se trompe jamais dans le désir, mais seulement dans l'objet; qu'il s'irrite, quand il est trompé dans son atente; & que c'est moins par inquiétude, que par un sentiment de justice, qu'il se dégoûte successivement de tout ce

VI. JOUR. II. PARTIE.

qu'il a désiré ; que son erreur consiste à chercher mal, ce qu'il a raison de chercher ; que lors même qu'il veut s'avilir & se dégrader, en s'atachant à des choses indignes de lui, il ne peut y réüssir ; & qu'une grandeur, dont il est revêtu, & dont il n'est pas le maître, l'arrache malgré lui à la bassesse qu'il a la lâcheté de lui préférer.

Vous verrez avec étonnement, que cet homme se reproche en secret toutes ses fautes, comme une tache & un deshonneur, quoiqu'elles ne soient connuës que de lui ; qu'il conserve un désir ardent pour la gloire, & pour les bonnes voïes d'y parvenir, quoiqu'il en choisisse de fausses ; qu'il apaise, comme il peut, une faim qui le consume, mais sans réüssir jamais à en éteindre le sentiment ; & que sa disposition permanente, est un besoin général, immense, insatiable, infini.

C'est par-là qu'il anonce qu'il est à l'image d'un bien, qui est de la même étenduë que son besoin. Dieu est la réalité, & l'homme est le vuide. Dieu a tout, & l'homme désire tout. Dieu a fait l'homme sur le modéle de ses perfections ; & l'homme semblable à

la cire qui s'écoule, & qui entre dans tous les traits, dont elle doit porter l'empreinte, s'unit intimement à Dieu pour puiser en lui ce qui lui manque, & qu'il désire : étant créé pour le désirer : & étant nécessairement malheureux s'il le désire sans l'avoir. Mais alors même son malheur rend témoignage à sa dignité presqu'infinie. Car il faut être bien grand, pour être malheureux & inconsolable, si on est privé du seul bien qui soit infini.

L'homme n'est point semblable à un pauvre, qui l'a toujours été ; mais à un Roi détrôné. Il porte dans le sein un sentiment continuel de son premier état : & quoique chassé & éxilé, il conserve, même malgré lui, un violent désir d'être rétabli : mais en séparant mal à propos le désir d'être heureux, de celui d'être juste, & prétendant ressembler à Dieu par l'éclat & par la grandeur, comme son image, sans se mettre en peine de lui ressembler par la sainteté.

C'est par une voie toute contraire qu'il peut espérer d'être rétabli. Il faut qu'il renonce aux passions du premier homme ; & qu'il retourne au bonheur par l'humilité & la mortifi-

VI. JOUR II. PARTIE.

cation du ſecond Adam, ſeul capable de réformer, par une nouvelle création, l'image parfaite dont il avoit honoré l'homme dans ſa premiere origine. « Dépoüillez le vieil hom» me avec ſes œuvres, & revêtez» vous du nouveau qui ſe renouvelle » pour connoître Dieu, ſelon l'image » de celui qui l'a créé ».

Coloſſ. III, 9, & 10. Epheſ. IV, 24.

℣. 26. *Et qu'il commande aux poiſſons de la mer, aux oiſeaux du Ciel, aux bêtes, à toute la terre, & à tous les reptiles qui ſe remuent ſous le Ciel.* Ce n'eſt point dans l'autorité * & l'empire que Dieu donne à l'homme ſur les animaux, que conſiſte ſa dignité ; mais ils en ſont la ſuite. En s'aviliſſant, il a mérité de les perdre ; & en devenant ſemblable aux bêtes, il s'eſt rendu indigne de leur commander. « L'hom» me n'a point compris ſa véritable » gloire. Il s'eſt dégradé juſqu'à l'é» tat des bêtes, & il leur eſt devenu » ſemblable ».

Pſeaume XLVIII, 13, & 21.

Dieu voulant demeurer inviſible, il établit l'homme ſur la terre pour y tenir ſa place. Il lui confia ſon autorité ; il imprima ſur ſon front l'auguſte caractere qui devoit tenir tous les ani-

* Comme quelques-uns l'expliquent.

maux dans le respect : il le rendit l'image de sa justice & de sa bonté : il cacha sa Providence sous les voiles de son administration ; & *en lui assujétissant toute la terre*, il lui mit comme en dépôt tous les biens dont il venoit de l'enrichir.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Je vous demanderois, Seigneur, pourquoi vous assujétissez ainsi tous les animaux, tous vos ouvrages, toute la terre, à un homme que vous venez d'en tirer ? Et pourquoi vous lui confiez une autorité qui conviendroit mieux ce semble aux Anges, ausquels l'homme paroît inférieur, au moins pour le tems qu'il doit passer sur la terre ? « Qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui ! ou « le Fils de l'homme pour le visiter ? « Vous l'avez rendu pour un tems in- « férieur aux Anges, vous l'avez cou- « ronné d'honneur & de gloire : vous « lui avez donné l'empire sur tous les « ouvrages de vos mains : vous avez « mis toutes choses sous ses piés : les « brebis, les bœufs, toutes les bêtes « domestiques, & celles qui sont sau- « vages, les oiseaux du ciel, & les « poissons de la mer ».

Pseaume ; VIII, 5, 8.

Mais je me souviens comment votre

Heb. II, 5 ; & suivant. Cor. XV, 26.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Apôtre explique ce que vous dites ici, & par votre Prophête; & j'ai apris de lui que c'est moins au premier homme qu'au second Adam que vous avez tout assujéti: & que les animaux dont vous paroissez rendre maître le premier, sont l'image de ceux dont le second doit être le Pasteur.

℣. 27. *Dieu créa l'homme à son image; & il le créa à l'image de Dieu.* Cette répétition nous montre & la vérité, & la dignité d'une telle image. Quelle reconnoissance ne méritoit point un tel honneur! Avec quelles précautions étoit-il juste de le conserver? Qui de nous n'auroit pas crû ce dépôt en sûreté entre les mains d'un homme si éclairé & si juste? Qui auroit osé espérer que son ingratitude ne seroit pas punie sans retour? Qui se seroit jamais imaginé qu'un vaisseau de terre brisé seroit réparé par l'incarnation, les humiliations, & la mort du Créateur même qui l'avoit formé, & qui en avoit été méprisé? Quelle sûreté désormais pour ceux qui voient leur trésor & leur espérance entre les mains de Dieu même, devenu leur garand & leur caution? Et quelle consolation pour nous de voir une

seconde fois la même argile qui avoit reçu de la Sagesse éternelle son empreinte & son image, pétrie & réformée par elle, & recevoir l'impression nouvelle de son sceau, pour le conserver dans l'éternité? VI. JOUR. II. PARTIE.

Il les créa mâle & femelle. C'est l'abrégé de ce qui est raporté avec plus d'étenduë dans le second Chapitre. Car c'est une erreur également impie & puérile, que de s'imaginer ici un autre homme qu'Adam, & une autre femme qu'Eve. Adam n'auroit pas été seul dans toute la terre, n'ayant pour compagnie que les animaux, s'il y avoit eu avant lui d'autres hommes. Il auroit été peu nécessaire de lui former une épouse en la tirant de son côté, s'il y avoit eu d'autres femmes. Adam lui-même n'auroit pas été formé de la terre, & n'auroit pas reçu immédiatement de Dieu le soufle de vie, si la voie de la fécondité avoit été déja établie. « Dieu qui a fait le « monde, & tout ce qui est dans le « monde .... a fait naître d'un seul « toute la race des hommes, & il « leur a donné pour demeure toute « l'étenduë de la terre ». ℣. 27. Act. XVII, 24, & 26.

VI. JOUR. II. PARTIE.

℣. 28. Dieu les bénit, & il leur dit : Croissez & multipliez-vous, & remplissez la terre, & vous l'assujétissez, & dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, & sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.

Il étoit libre à Dieu de rendre tous les hommes indépendans les uns des autres, & de leur donner la vie, comme il l'avoit donnée au premier d'entr'eux. Il pouvoit faire à l'égard du corps, ce qu'il fait à l'égard de l'ame, dont il est seul le principe. Il pouvoit donner à l'homme la même fécondité qu'aux plantes, à qui la distinction des sexes est inconnuë. Il pouvoit communiquer à un seul, ce qu'il a fait dépendre de deux ; & s'il eût voulu transporter à la virginité la bénédiction du mariage, le miracle n'eût pas été plus étonnant qu'une vierge fût mere, qu'une femme ordinaire. C'est sa volonté qui est l'unique loi de la nature : & nous nous trompons, lorsque nous la croyons

asservie à des moyens, qui ne sont tels, que parce qu'il lui a plû de les choisir.

Dieu les bénit, & il leur dit : Croissez, & multipliez-vous, & remplissez la terre. Cette bénédiction n'a eu aucun éfet pour le premier état. La jüstice d'Adam a été stérile : elle est morte sans postérité ; & si son frere ne lui avoit pas suscité des enfans, elle n'en auroit jamais eu. Mais ce frere au lieu d'épouser la veuve du mort, est mort pour la veuve : & ce n'est qu'en mourant pour elle, qu'il l'a ressucitée & renduë féconde.

Croissez, & multipliez-vous. La fécondité naturelle est ici promise, & non commandée : car ce qui ne dépend que de Dieu seul, ne peut être matiere de précepte. C'est un honneur que Dieu fait à l'homme, que de l'associer à sa qualité de pere : mais il se réserve de lui inspirer, quand il lui plaira, le désir de lui ressembler par la pureté. Il y a eu des tems pour diférentes vertus. Les premieres ont préparé aux plus parfaites : & les loix sévéres du mariage, ont conduit à la liberté d'y renoncer.

Et remplissez la terre. Hélas ! de

VI. JOUR. II. PARTIE.

quelle postérité Adam a-t'il rempli la terre? Nous le verrons dans la suite. Il faudra inonder la terre, pour l'en délivrer. A quoi servira donc une fécondité, qui ne communiquera que le crime? N'eût-il pas été plus à propos qu'Adam pécheur mourût aussitôt, selon qu'il en avoit été menacé? Pourquoi n'est-il pere que pour le malheur de ses enfans?

Mais s'il étoit demeuré innocent, eût-il été de notre intérêt que nous eussions été privés de la vie! Nous voudrions que les décrets de Dieu changeassent selon nos désirs. Ils en sont indépendans, & ils sont justes. Tous nos raisonnemens sur cela sont inutiles.

Et dominez sur les poissons de la mer, &c. Il paroît certain que ces paroles donnent à l'homme une pleine autorité sur les animaux, qu'elles l'établissent maître de leur vie, & qu'elles lui donnent le pouvoir de les faire servir à ses besoins & à ses usages. Nous verrons en éfet qu'Abel ofroit des Sacrifices, & qu'il choisissoit dans ses troupeaux ce qu'il y avoit de meilleur pour l'immoler.

L'homme pécheur a crû que cette

domination lui étoit dûë, après avoir renoncé à l'innocence, qui seule la méritoit. Mais presque toutes les bêtes le font trembler ; & sa mauvaise conscience s'allarme du mouvement d'un reptile dans des feüilles, & du moindre bruit dont la cause lui est inconnuë.

℣. 29. Dieu dit encore : Je vous ai donné toutes les herbes qui portent leur graine sur la terre, & tous les arbres qui renferment en eux-mêmes leur semence chacun selon son espéce, afin qu'ils vous servent de nourriture.

Vous voyez, dit le Seigneur, de quelles richesses j'ai rempli la terre : c'est pour vous que je l'ai renduë si fertile. Je l'ai chargée de toutes sortes de fruits, que j'ai diversifiés selon vos besoins ; & j'ai voulu qu'elle fût à votre égard comme une table magnifiquement servie. N'attribuez ni à elle, ni à vos mérites, une telle abondance. Avant ma parole, elle n'avoit que son aridité : & vous n'étiez pas encore, lorsque je lui ai commandé de produire ce qui devoit servir à votre nou-

riture & à vos délices. Je vous le donne, mais en me réservant le droit de vous l'ôter, si votre ingratitude m'y oblige. Vous avez dans le présent d'un seul jour, l'espérance & le gage de tous les siécles à venir. Chaque plante peut se perpétuer par sa graine : chaque arbre peut être éternel par les moïens que j'ai mis en lui pour le rendre fécond. Comprenez par cette espéce d'immortalité, combien je suis préparé à vous rendre immortel vous-même : & lisez dans le livre de la Nature, que j'ouvre à vos yeux, ce que peut ma parole, ce que donne ma libéralité, ce qu'atend ma justice.

℣. 30. Et à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, & à tout ce qui meut sur la terre, & qui est vivant & animé, afin qu'ils aient de quoi se nourrir.

En prenant soin de vous, je n'ai pas négligé celui des autres animaux. J'ai mis sur la terre tout ce qui doit servir à leur nourriture ; & j'ai pensé au plus petit reptile, dans le tems où ma Providence paroissoit toute ocu-

pée de vous. Aprenez à vous y fier pleinement, en voiant dans quel détail elle est entrée pour des insectes, dont la vie est si courte & si peu prétieuse. Ne regardez pas comme des biens importans, des choses que je distribuë aux bêtes aussi-bien qu'à vous. Rendez-en graces, mais n'y bornez pas vos désirs; & ne vous contentez pas d'espérer de moi ce que je donne à des animaux sans raison.

Ma main libérale répand sur tout ce qui a vie, & sur les herbes des champs, tout ce qui sert à les nourrir. Elle n'a qu'à s'ouvrir, & toutes les bénédictions en découlent. Mais il y en a de plus dignes de moi, & de plus nécessaires pour vous; & sachez faire la diférence entre une nourriture qui ne dépend que de ma liberté, & qui peut être tout ce qu'il me plaira, & une autre nourriture que le corps ne connoît point, & qui n'est autre que la communication de mon esprit.

Pseaume CXLIV, 16.

Matth. IV, 4. & Deut. VIII.

Celle-ci ne peut vous être enlévée, si vous savez l'estimer. Mais pour l'autre, les oiseaux du ciel, & d'autres animaux, à qui elle est commune avec vous, peuvent en choisir ce que vous

VI. JOUR. II. PARTIE.

vous seriez réservé. Ils y ont droit; ce n'est point un larcin: c'est moi qui les autorise. Gardez avec diligence ce qui vous est nécessaire: mais ne soyez ni avare, ni jaloux. Je vous ai eu en vûë le premier, mais vous n'êtes pas le seul qu'il me plaise de nourrir de mes biens.

Je vous ai donné toutes les herbes, afin qu'elles vous servent de nourriture. On fonde ordinairement sur ces paroles la pensée, qu'avant le déluge il étoit défendu à l'homme de se nourrir de la chair des animaux. Et ce qui est dit dans le Chapitre neuviéme à Noé sortant de l'Arche: « Nourrissez-vous » de tout ce qui a vie & mouvement. » Je vous ai abandonné toutes ces » choses comme les légumes, & les » herbes de la campagne »: donne à cette pensée une très-grande vraisemblance; mais je ne sai si elle a autre chose que la vraisemblance.

Chap. IX, 3.

Car en premier lieu, une telle défense n'est jamais faite à l'homme: & il seroit dificile qu'elle n'eût pas été marquée en termes précis, pour limiter le sens de ces paroles, « Dominez » sur les poissons, sur les oiseaux, sur » les bêtes, & sur toute la terre », qui

en ont un très-étendu, si elles ne sont pas réduites à certaines bornes.

En second lieu, l'Ecriture parle des sacrifices d'Abel, qui ofroit à Dieu les premiers nés de ses troupeaux : & il y a beaucoup d'aparence que tous ses sacrifices n'étoient pas des holocaustes. Mais quand ils l'auroient tous été, le droit de tuer de animaux n'en seroit pas moins établi.

En troisiéme lieu, on ne sauroit donner aucun sens raisonnable à ces paroles, *Dominez sur les poissons*, si l'usage du poisson étoit défendu. Car quel autre usage l'homme peut-il faire des poissons vivans dans la mer, ou dans les rivieres ? Et quel service lui rendent-ils ?

En quatriéme lieu, on peut dire la même chose des oiseaux, qui sont inutiles à l'homme, s'il n'a aucun droit sur leur vie. Est-il même croyable que plusieurs d'entr'eux étant domestiques, & cherchant l'habitation des hommes, & étant si propres à leur nourriture, ils ne leur en servissent jamais ?

En cinquiéme lieu, nous avons vû que plusieurs animaux étoient la proie des autres; que la chose étoit inévita-

VI. JOUR. II. PARTIE.

ble à l'égard des poissons ; qu'elle étoit ordinaire à l'égard des oiseaux, dont les uns vivent de chasse, & les autres la font aux moucherons & aux insectes ; & que c'étoit en suivant l'institution divine, que les bêtes carnassieres demandoient à Dieu même leur proie par des rugissemens. Il ne paroît donc aucun inconvénient que Dieu ait acordé à l'homme, maître de tous les animaux, ce qu'il avoit acordé à plusieurs espéces d'entr'eux.

Il me semble donc qu'il ne faut pas convertir en défense générale, une chose laissée à la liberté, & nécessaire dans certaines ocasions, comme les sacrifices, & le besoin : Qu'il vaut mieux se contenter de dire que les animaux nécessaires à l'agriculture, furent long-tems épargnés ; & que la frugalité des hommes vertueux les porta à se contenter de légumes & de fruits, sans néanmoins tomber dans la superstition qui devint dans la suite très-commune, de n'oser tuer une bête. Car il est très-remarquable que plusieurs peuples de l'Orient, qui ont ignoré le vrai Dieu, auroient crû commettre un homicide, en tuant

une bête pour s'en nourrir : au lieu que dans la maison d'Abraham, rien n'est plus ordinaire qu'une telle nourriture.

Ce qui est dit ici des herbes & des fruits, n'est donc point une limitation du pouvoir de l'homme sur les animaux, mais une explication complette de tout ce qui lui est abandonné pour son usage, & en particulier pour sa nourriture. Et à l'égard de Noé, il y a beaucoup d'aparence que c'est un simple renouvellement de l'ancienne autorité acordée au premier homme, dont les crimes de sa postérité, noyée dans le déluge, pouvoient faire craindre avec justice qu'elle ne fût déchûë. Ce pouvoit être aussi une précaution contre une abstinence superstitieuse, qui avoit peut-être eu déja des sectateurs.

Et en éfet, Dieu ne dit pas à Noé qu'il levoit à son égard l'ancienne défense. Il ne lui dit pas qu'il lui acorde après le déluge, ce qu'il lui avoit refusé jusques-là. Mais il lui dit qu'il ne met aucune diférence entre les animaux, & les fruits ou des plantes ou des arbres, comme pour l'avertir de n'y en pas mettre de son côté une plus

VI. JOUR. II. PARTIE.

grande, par une frugalité fondée sur la superstition & sur l'erreur : « Je » vous ai abandonné toutes ces cho- » ses comme les légumes, & les her- » bes de la campagne ». Qu'il suffisoit de ne pas manger le sang des animaux, dont il faloit toujours avoir horreur, mais qu'il n'étoit pas défendu de le répandre; & que si l'on portoit l'humanité plus loin par des vûës de Religion, une telle Religion étoit fausse. « J'excepte seulement la chair » mêlée avec le sang, dont je vous » défens de manger.

℣. 31. Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites; & elles étoient très-bonnes.

Il est dit souvent que Dieu fut l'aprobateur, &, si l'on ose le dire, l'admirateur de ses ouvrages, pour nous aprendre quelle admiration ils devroient nous causer, quelle étude nous en devrions faire, & de quelles réfléxions ils sont dignes : & pour nous reprocher en même tems notre stupidité qui ne pense à rien, notre ingratitude qui ne rend graces de rien, & qui demeure toujours ignorante & imbécile, quoique nous vivions au milieu

milieu des prodiges les plus étonnans, & que nous en ſoyons nous-mêmes l'un des plus incompréhenſibles.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Une fauſſe ſpiritualité, au lieu de corriger une telle perverſité, s'eſt éforcée de la déguiſer en vertu. Elle ne connoît, dit-elle, que les myſteres de la Religion. Toute autre étude eſt ſuperfluë. On ſait aſſez, quand on ſait croire. Une vaine curioſité conſume un tems prétieux pour le ſalut. Qu'importe de ſavoir comment le monde a été fait, puiſqu'il doit périr ! Et d'ailleurs à quoi ſe terminent tant de recherches, ſi incertaines d'un côté, & ſi inutiles de l'autre ! Un ſeul objet eſt néceſſaire, & tout ce qui ſert à en diſtraire, eſt moins une ocupation ſérieuſe, qu'une perte de tems.

Ma premiere réponſe à ce diſcours, eſt de répétér ces admirables paroles : « Dieu vit toutes les choſes qu'il avoit faites ; & elles étoient très-bonnes ». Un ſpectacle digne de Dieu, peut bien être digne de nous. Ce qu'il admire, n'eſt point au-deſſous de notre admiration : & ce qui lui donne de la complaiſance & de la joie, n'eſt pas incapable de nous en donner. « La gloire du Seigneur «

Pſeaume, CIII, 31.

VI. JOUR. II. PARTIE.

» se manifestera dans tous les siécles.
» Le Seigneur verra avec complai-
» sance ses ouvrages ».

Une atention religieuse sur les œuvres de Dieu, & sur ses perfections infinies dont ils sont la preuve, n'est point contraire à la Religion : elle en est au contraire ou le fondement, ou une suite nécessaire. Ce n'est point un autre Dieu qui a créé le monde, & un autre qui l'a réparé. C'est la même sagesse, qui a inspiré à l'homme un soufle de vie, & qui s'est unie à sa nature pour le ressusciter. Les promesses, les bienfaits, les mysteres de la Religion Chrétienne, ont leurs racines dans la premiere origine du monde, où toutes choses tendent à Jesus Christ, & le figurent. Les nouvelles graces sont des suites des anciennes : & l'on connoît peu le Rédempteur, si le Créateur est oublié.

Je conviens qu'une Philosophie téméraire, ou simplement curieuse, n'est point une science utile. Mais ces défauts sont étrangers à une connoissance salutaire : & d'ailleurs on n'est pas plus humble, pour être ignorant. J'ajoûte qu'on n'est pas plus apliqué aux devoirs essentiels, pour

avoir négligé d'en aprendre les raisons ; & qu'on s'expose à manquer de foi, ou à l'avoir toujours foible, quand on n'a pris aucun soin de l'afermir.

VI. JOUR. II. PARTIE.

Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites ; & elles étoient très-bonnes. Dieu s'étoit contenté à la fin de chaque jour de dire de chaque ouvrage séparé, qu'il étoit parfait. Mais aujourd'hui qu'il les considere tous d'une seule vûë, qu'il les compare entr'eux, & avec le modéle éternel dont ils sont l'expression, il en trouve la beauté & la perfection excélentes. L'Univers est à ses yeux comme un tableau qu'il vient de finir, & à qui il a donné la derniere main. Chaque partie a son usage : chaque trait a sa grace & sa beauté : chaque figure est bien située, & a un bel éfet : chaque couleur est apliquée à propos. Mais le tout ensemble est merveilleux. Les ombres mêmes donnent du relief au reste. Le lointain, en s'atendrissant, fait paroître ce qui est plus proche avec une force nouvelle : & ce qui est plus près de la scene, reçoit une nouvelle beauté par le lointain, dont il n'est séparé que par une diminution imper-

ceptible de teintes & de couleurs.

VI. JOUR. II. PARTIE. Les deux plans de la Création & de la Rédemption sont peints dans le même tableau : mais l'un plus près de nous, & l'autre dans l'éloignement. Adam innocent, déchu, relevé, conduit à un autre promis, immolé, & pere après sa mort d'une postérité nouvelle. Le contraste de tout cela est merveilleux. Mais il faut atendre que chaque partie du tableau nous soit présentée pour en examiner la beauté, & ses liaisons avec le reste : & nous contenter maintenant de dire avec le Prophéte : « Les ouvrages du » Seigneur sont grands. Tous ceux » qui les aiment en ont l'intelligence. » Ses ouvrages sont la magnificence » & la gloire.

Pseaume, CX, 2, 3.



EXPLICATION
DES
CHAPITRES
XXXVIII & XXXIX
DE JOB,
ET DES
PSEAUMES
XVIII & CIII,

Qui traitent de la même matiere.

262



EXPLICATION DES CHAPITRES XXXVIII & XXXIX DE JOB.

CHAPITRE XXXVIII.

℣. 4. Le Seigneur dit à Job... Où étiez-vous lorſque j'établiſſois la terre ſur ſes fondemens? Dites-le ſi vous en avez connoiſſance?

℣. 5. Qui eſt-ce qui en a réglé toutes les proportions & les meſures? Ou qui eſt-ce qui a étendu le niveau ſur elle?

C'EST ici la même Sageſſe, qui parle ſi divinement d'elle-même dans les Proverbes. « J'ai été établie dès l'éternité & dès « Prov. VIII. 23.

PROV. VIII. » le commencement, avant que la
℣. 24. » terre fût créée. Les abîmes n'étoient
» point encore lorſque j'étois déja
℣. 27. » conçûë ... Lorſqu'il préparoit les
» cieux, j'étois préſente : lorſqu'il en-
» vironnoit les abîmes de leurs bor-
» nes, & qu'il leur preſcrivoit une loi
℣. 28. » inviolable : lorſqu'il afermiſſoit l'air
» au-deſſus de la terre, & qu'il diſ-
» penſoit dans l'équilibre les eaux des
℣. 29, 30. » fontaines ... Lorſqu'il poſoit les
» fondemens de la terre, j'étois avec
» lui, & je réglois toutes choſes ».
Elle eſt le Verbe, par qui tout eſt
fait. Elle eſt dans le ſein de Dieu, &
elle eſt Dieu. Le nom incommunica-
ble lui eſt dû. Elle le prend ici, & ce
Baruch. III, 36. n'eſt point par uſurpation. « C'eſt
» lui qui eſt notre Dieu, & nul autre
℣. 37. » ne lui peut être comparé. C'eſt lui
» qui a trouvé toutes les voies de la
» vraie ſcience, & qui l'a donnée à
» Jacob ſon ſerviteur, & à Iſrael ſon
℣. 38. » bien-aimé. Après cela, il a été vû
» ſur la terre, & il a converſé avec
» les hommes ».

℣. 6. Sur quel apui ſes fonde-
mens ſont-ils établis ? Ou qui en
a poſé la pierre angulaire ?

Dans

Dans le verset précédent, & dans celui-ci, Dieu fait allusion à tout ce que font les architectes, quand ils commencent à bâtir. Ils prennent les mesures & les alignemens : ils égalent la surface, & la mettent au niveau : ils tracent sur le plan le dessein de l'édifice : ils en creusent les fondemens ; & ils mettent la premiere pierre avec quelques cérémonies. Avez-vous été présent, dit-il à Job, lorsque j'ai observé tout cela, mais d'une maniere infiniment plus élevée, lorsque j'ai créé la terre? Connoissez-vous l'apui que je lui ai donné? Savez-vous comment je l'ai suspenduë? Etes-vous instruit de la proportion que j'ai mise entr'elle, & l'Univers dont elle fait partie? Et pouvez-vous rendre raison des places que j'ai marquées aux diférentes Nations qui l'habitent?

℣. 7. Lorsque les astres du matin (me) loüoient d'un commun acord, & que tous les enfans de Dieu poussoient des cris de joie.

On ne peut douter que les enfans de Dieu, ne soient les Anges. Ce qui

eſt dit dans le premier Chapitre, verſet ſix, & dans le ſecond verſet un, ne laiſſe ſur ce point aucune dificulté. Et il me ſemble que cette ſeconde partie du verſet n'eſt qu'une explication de la premiere, ſelon l'uſage ordinaire de l'Ecriture; & que les aſtres du matin ſont les mêmes que les enfans de Dieu. Les mêmes loüanges, & la même joie leur ſont atribuées, & par conſéquent la même intelligence. Et ils ſont apellés aſtres du matin, au lieu que les étoiles ordinaires ne brillent que la nuit, pour montrer que ce nom ne leur convient que dans un ſens figuré.

C'eſt une penſée qui paroît fort ſolide, & fondée même ſur l'expreſſion que nous éxaminons, que les Anges ont été créés avant la matiére. Il étoit digne de Dieu & de ſa bonté, de donner des ſpectateurs aux merveilles qu'il vouloit opérer dans le Ciel & ſur la terre; d'inſtruire ainſi de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe les eſprits qu'il venoit de tirer du néant; & de les porter à lui rendre graces pour des êtres qui n'en étoient pas capables par eux-mêmes, parce qu'ils étoient ſans connoiſſance & ſans amour.

C'eſt une gloire bien digne d'envie, que celle des Anges fidéles, d'avoir toujours loüé, toujours admiré, toujours adoré la bonté & la ſageſſe de Dieu. C'eſt une ingratitude bien inexcuſable, que celle des Anges rébelles, & une folie bien incompréhenſible, d'avoir eſpéré ou de réſiſter à une puiſſance infinie, dont ils avoient vû de ſi étonnans éfets, ou de s'en rendre indépendans.

℣. 8. Qui prit ſoin de la mer, lorſqu'elle ſortoit du ſein où elle avoit été retenuë ? *Ou*: Qui préſida à la naiſſance de la mer, lorſqu'elle . . . .

Il ne faut pas confondre ce qui eſt dit ici de la mer, avec la ſéparation que Dieu fit d'elle & de la terre, en lui marquant les bornes qu'il lui défendit de paſſer. Il en ſera parlé dans les verſets dix & onze: Dans celui-ci, il eſt queſtion de la maniere dont la mer fut comme enfantée, & de la providence de Dieu, qui la tira comme du ſein où elle étoit enfermée ; & qui prit ſoin de la recevoir, comme dans ſes mains, pour lui donner une forme &

une mesure convenable. Pour entendre ces expressions, il faut suposer que la terre ne fut pas créée, dans le premier moment, couverte de la mer: & que la mer elle-même ne fut pas réünie dans un grand amas d'eau, dès le premier instant de sa création. Toutes les parties, qui devoient composer cet amas, étoient insensibles, & répanduës dans l'espace immense qui étoit entre la terre & le ciel. Elles y étoient comme cachées, & comme dans le sein qui les devoit enfanter, lorsque Dieu l'ordonneroit.

Genese, I. 7. Lorsque Dieu en donna l'ordre; en divisant les eaux qui devoient demeurer au-dessus du firmament, & celles qui devoient lui être inférieures, toutes les parties d'eau qui étoient destinées à former la mer, s'empresserent de sortir des réservois où elles étoient retenuës, & fondirent sur la terre aussi promptement, que si le ciel eût dans l'instant même enfanté la mer, & que le sein où elle étoit en dépôt, se fût entr'ouvert.

Ibid. ℣. 2. Ce qui est dit dans la Genese, que les ténébres étoient sur la face de l'abîme, c'est-à-dire la mer, est anticipé, comme ce qui est dit de la

création du ciel & de la terre. Chaque chose est ensuite marquée dans son rang & dans son ordre. La division des eaux se fit le second jour : & la séparation de la mer & de la terre, le trosiéme.

C'est ce moment, où la mer fut renduë visible, & submergea la terre, dont Dieu parle à Job. Quelles mains reçurent ce déluge, & cette immense quantité d'eau enfantée tout d'un coup ? Quelle sagesse présida à sa naissance ? Qui conduisit ces abîmes qui couvrirent tout ? Qui mesura ces torrens dont le ciel se déchargeoit, pour les réduire à une juste proportion ?

℣. 9. Lorsque je la couvris d'une nuée, comme d'un vêtement ; & que je l'environnai de vapeurs obscures & ténébreuses comme de langes & de bandelettes.

Dieu continuë la comparaison de sa Providence avec les soins d'une sage-femme, qui reçoit dans ses mains un petit enfant, qui l'emmaillote, & le couvre de langes & de drapeaux. J'arrêtai, dit-il, ce débordement

d'eaux, quand il le falut. Je réduifis la mer au jufte volume qu'elle devoit avoir. Je la bornai de toutes parts, & je la couvris comme d'un léger vêtement, par l'air dont je l'environnai. Les vapeurs groffieres & les nuages, que j'étendis fur fa furface, furent comme une efpéce de coton & de laine pour la conferver. Et je la refferrai fi également de tous les côtez, en lui donnant une figure fphérique, dont tout le contour étoit éxactement au niveau, qu'il fembloit que je l'euffe bandée avec le même foin, qu'une fage-femme environne un petit enfant de langes & de bandelettes.

Cette comparaifon de la mer avec un enfant qu'on tourne & qu'on manie comme on veut, qu'on refferre par des bandelettes fans qu'il faffe aucune réfiftance, & qui dépend en tout du pouvoir de la perfonne qui en prend foin, eft une légere image de la puiffance infinie de Dieu fur la mer, & fur toute la nature. Il eft utile de s'élever jufqu'à lui par ces idées : mais, quoiqu'elles foient fort au-deffus de notre foibleffe, il faut toujours fe fouvenir qu'elles font infiniment au-deffous de la vérité.

℣. 10 Lorſque je lui donnai mes ordres ; & que je lui opoſai des portes & des barrieres,

℣. 11. en lui diſant : Tu viendras juſqu'ici, mais tu n'iras point au-delà : & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots.

Lorſque je réſolus de découvrir une partie de la terre, je marquai à la mer ſes bornes. J'élevai les rivages ; je creuſai de vaſtes baſſins ; & quoique je vouluſſe que l'Océan fût dans un mouvement continuel, pour empêcher que ſes eaux ne ſe corrompiſſent par le repos, je proportionnai tellement ce mouvement, & la cauſe qui le produit, avec la hauteur des rivages, que dès que la mer y eſt arrivée, elle y reconnoît mes défenſes d'aller plus loin, & ſe recourbe ſur elle-même.

On doit n'atribuer cette éxacte obéïſſance qu'au reſpect pour mes ordres. Car ſi je voulois en ſuſpendre l'éfet, la mer couvriroit auſſi-tôt toute la terre, comme elle l'a fait au déluge. Et l'on doit voir dans les grandes marées, qui arrivent en certains tems de

l'année, un léger essai des inondations que causeroit la mer, si je changeois la proportion que j'ai mise entre ses mouvemens, & la sureté de la terre.

℣. 12. Est-ce vous, qui dès que vous avez commencé à vivre, avez donné vos ordres à la lumiere du matin ; & qui avez marqué à l'aurore le lieu d'où elle doit naître ?

Quand on n'a, comme vous, aucun pouvoir ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur la lumiere, quel changement peut-on causer dans l'Univers ? Comment espéreroit-on, de donner de nouveaux cieux, & une nouvelle terre, quand on n'a pas créé les anciens ? Et comment dissiperoit-on les ténébres spirituelles, qui couvrent tout le monde, si l'on ne peut rien à l'égard des ténébres extérieures & sensibles ? La lumiere surnaturelle ne peut être produite, que par le même commandement qui a créé la lumiere qui forme le jour, & qui a marqué à l'aurore le lieu d'où elle doit naître. Un homme qui n'a commencé à vivre que

d'hier quel droit a-t-il sur la nature, qui est absolument indépendante de ses volontez : puisqu'elle subsistoit long-tems avant lui ? Et s'il n'est qu'impuissance & foiblesse par raport à toutes les créatures qui l'ont précédé, de quelle éficace seront ses commandemens pour les rétablir, au cas qu'elles soient déréglées ?

℣. 13. Est-il en votre pouvoir de tenir la terre par ses extrémitez, & de l'agiter de sorte que les impies en soient secoüés comme la poudre ?

On peut raporter ce verset à ce qui a été dit de la lumiere dans le précédent : mais il est mieux de le regarder comme une suite de tout ce qui a été dit depuis le commencement de ce Chapitre.

Pour changer la face de la terre, & pour faire cesser les crimes qui l'inondent, il faut, ou convertir les hommes, ou être en état de les punir tous. Le premier moïen est beaucoup plus dificile que le second, parce qu'il supose un pouvoir absolu sur les esprits & sur les volontez ; au lieu que

Tout ce que les impies paroiſſent avoir, leur eſt étranger, & il leur eſt ôté quand il me plaît. C'eſt à moi, & non pas à eux que la lumiere obéït. Ils n'ont droit à rien, & ils ne peuvent rien conſerver, quand je le leur refuſe. Le pouvoir, dont ils ſe glorifient, eſt une partie du mien. La force de leur bras vient de moi. Je le briſe, quand je veux, ſans avoir pour cela beſoin d'aucun éfort. Je n'ai qu'à ſouſtraire ma main, pour les précipiter dans l'abîme. Et tout leur orguëil, ſéparé de mes dons, n'eſt qu'impuiſſance & que folie.

℣. 16. Etes-vous entré dans les profondeurs de la mer? Avez-vous parcouru ſes réduits les plus ſécrets?

Le fond de la mer vous eſt abſolument inconnu. Vous n'en voïez que la ſurface; & tout ce qui eſt caché dans ſes abîmes, eſt à votre égard comme n'étant pas. Il ne faut néanmoins pour le découvrir, que des yeux plus pénétrans que ceux dont vous voïez la ſurface; & il n'eſt pas néceſſaire qu'ils ſoient d'un autre genre. En augmentant l'éfet de la lumie-

re, & la ſenſibilité de l'organe, on peut faire diſcerner aux yeux du corps, tout ce qui ſe paſſe dans le fond de la mer.

Mais avec de tels yeux on ne peut aprofondir le cœur d'un ſeul homme, bien loin de pénétrer ce qui ſe paſſe dans les cœurs de tous. Cet abîme eſt inconnu à tout autre qu'à moi. Il n'y a que mes regards qui percent ces ſecrets réduits où l'homme ſe cache, & dont il ignore lui-même la profondeur. Il n'y a que ma lumiere qui découvre ce que ma ſageſſe a donné à la créature intelligente, ce que le péché y a cauſé de déſordre, ce que ma bonté y conſerve de ſon premier état. Tous les mouvemens de toutes les volontez me ſont préſens, comme tous les flots de la mer. Leurs agitations, leurs concours, leurs opoſitions; les manieres infinies dont elles ſe heurtent, ſe briſent, s'uniſſent, ſe diviſent, ſont à mes yeux comme les vagues de l'Océan. Je les pénétre; comme je pénétre le fond de la mer; & ſans cela, je ne pourrois être ni le juge des hommes, ni leur réparateur; parce que ce que je dois corriger, & guérir, a de profondes racines dans

le cœur; & que c'eſt ce qui eſt le plus inconnu & le plus ſecret, qui eſt le plus malade.

℣. 17. Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes? Avez-vous vû les portes de l'ombre de la mort?

Le fond de la terre vous eſt encore plus inconnu que celui de la mer. On peut en plongeant décendre dans les gouffres les plus profonds. On peut les ſonder, & meſurer par les braſſes de la ſonde quelle eſt leur hauteur. Mais par quel travail peut-on arriver juſqu'aux antres & aux cavernes que la terre cache dans ſon ſein! Vous a-t'on ouvert ces demeures inacceſſibles à la lumiere, où ſont retenus les eſprits qui atendent ma venuë! Les portes de la mort s'ouvrent-elles à votre commandement! Pouvez-vous décendre vers les morts, & conſerver un chemin libre vers les vivans? Etes-vous le maître de donner votre vie pour les hommes, & de la reprendre! Celui qui a l'empire de la mort, vous excepteroit-il du nombre de ceux qu'il retient comme captifs? Lui arracheriez-vous ſa proie, en conſen-

tant pour un moment qu'il vous dévorât ! C'est-là néanmoins le caractere essentiel du Médiateur. Il doit se sacrifier, & par conséquent mourir : mais il doit survivre à son sacrifice, & par conséquent ressusciter lui-même, & obtenir la résurrection de tous ceux qui espérent en lui.

℣. 18. Avez-vous une éxacte connoissance de toute l'étenduë, *ou*, de toutes les dimensions de la terre ? Si vous la connoissez bien toute entiere, découvrez-le.

Mais sans parler de ce qui est caché, ou dans le fond de la mer, ou dans le sein de la terre, connoissez-vous bien toute l'étenduë visible de l'une & de l'autre ? Savez-vous quels peuples l'habitent ? Avez-vous connoissance des isles reculées, que l'Océan sépare du commerce des autres hommes ? Etes-vous instruit des raisons que j'ai euës de distribuer à chaque nation des places diférentes ; & de jetter loin certains peuples, pendant que je tiens les autres à portée d'entendre parler de ma venuë, & d'en profiter les premiers ?

℣. 19. Découvrez-nous aussi quel est le sentier de la lumiere, & quel est le lieu des ténébres:

℣. 20. Car vous êtes bien instruit du lieu où * elle se retire, & vous savez bien les chemins qui conduisent à sa demeure.

Vous connoissez sans doute en quel tems la lumiere de la vérité éclairera toutes les Nations, & combien doit durer l'aveuglement où elles sont maintenant plongées. Vous savez par quelles routes cette lumiere commencera à se répandre, quels seront ses progrès, quels peuples y seront apellés les premiers, & par quelle providence les plus reculés & les plus inconnus n'en seront pas exclus. Vous irez, quand il en sera tems, lever les barrieres, & ouvrir les portes, qui mettent obstacle au cours de cette lumiere : car vous savez où elle réside, pourquoi elle y est retenuë, & comment elle doit fournir sa carriere, quand vous le lui aurez permis.

Mais comment sauriez-vous tout cela, vous qui ne savez pas si le Soleil

* C'est-à-dire, la lumiere.

leil se levera demain, ni pourquoi il continuera d'éclairer les hommes ? Avez-vous quelque autorité sur le jour, ou sur la nuit ? Est-ce vous qui mettez les bornes qui les séparent, & qui changent tous les jours avec une inégalité si réguliere ? Avez-vous quelque pouvoir sur le mouvement des astres ? l'origine de leur lumiere vous est-elle connuë ? Pouvez-vous les obscurcir, ou les rendre éclatans quand il vous plaît ? Et comment donc seriez-vous le maître d'éclairer les esprits, vous qui ne pouvez rien sur la lumiere qui éclaire les yeux du corps ?

℣. 21. Tout cela vous est connu : car vous êtes dès le commencement : *ou*, vous étiez né dès lors ; & le nombre de vos jours est très-grand.

Il y a de l'aparence que toute la durée des tems vous est présente, & que vous êtes parfaitement instruit du passé & de l'avenir, parce que vous êtes avant tous les tems. Tout ce qui est, n'est venu qu'après vous. Tout est nouveau à votre égard ; & vous, vous avez présidé à la naissance & de

la lumiere & du monde. Je parle ainsi pour vous faire comprendre qu'un homme, qui ne sait ni ce qui l'a précédé, ni ce qui le doit suivre, est infiniment plus éloigné de cette sagesse éternelle qui est avant toutes choses, & qui subsisteroit sans aucun changement quand elles seroient toutes détruites. C'est à elle seule à les régler, & à les faire rentrer dans l'ordre, puisque c'est elle qui leur a donné la naissance. Et un homme qui n'ocupe qu'une partie du tems, & qui est comme englouti entre l'éternité, qui l'a précédé, & celle où il s'abîme, ne peut éxercer le ministere du Verbe éternel.

℣. 22. Etes-vous entré dans les trésors de la neige, & connoissez-vous les trésors de la grêle, *

℣. 23. Que je tiens en réserve pour le tems où je veux punir l'ennemi, pour le jour d'un combat & d'une bataille?

Avez-vous connoissance de ces ar-

* Il ne fait pas plus d'allusion à la grêle qui tomba sur les Egyptiens, (*Exod. IX, 23.*) qu'à celle qui tomba sur les Rois ligués contre les Gabaonites. *Jos. X, 11.*

ſenaux où ſont conſervés tous les traits de ma juſtice, & où ſont diſpoſés avec ordre les armes dont je me ſers contre mes ennemis? Pouvez-vous entrer, quand il vous plaît, dans ces magazins, & en faire tomber la neige & la grêle ſur les injuſtes! Comment punirez-vous l'orguëil de ceux qui abuſent de l'abondance? Comment punirez-vous ceux qui l'atribuent à de fauſſes divinitez? Comment aurez-vous dans toutes les ſaiſons des moïens sûrs d'ôter aux ingrats les biens, & la vie, dont ils ſont indignes? Comment ferez-vous donc en état de leur faire grace, ſi vous n'êtes jamais en pouvoir de les punir? Et comment changerez-vous les hommes, en faiſant couler ſur eux des tréſors de miſéricorde, ſi vous n'avez aucune liberté d'entrer dans les tréſors de ma juſtice?

℣. 24. Quel eſt le lieu d'où vient une exceſſive chaleur? Et d'ou les vents brûlans viennent-ils pour ſe répandre ſur la terre?

Avez-vous découvert les véritables cauſes de ces vents brûlans, qui cau-

sent la stérilité, & font tant de tort à la santé des hommes? Conduisez-vous ces secrets réservoirs d'où partent la chaleur, ou utile aux biens de la terre, ou pernitieuse : ces vapeurs étouffantes : ces vents, qui au lieu de rafraîchir, ôtent la respiration : ces airs contagieux, qui corrompent tout : ces excès de chaleur, où il semble que tout soit embrasé, & qu'on respire du feu? Etes-vous le maître de modérer, ou d'éteindre cet embrasement? Avez vous alors quelque pouvoir sur l'air, sur le vent, sur la chaleur, sur la santé des hommes? Et si vous n'en avez aucun, comment gueririez-vous la fiévre spirituelle qui les consume? Comment éteindriez-vous le feu de la concupiscence? Comment leur feriez-vous goûter quelque rafraîchissement au milieu des passions, qui, comme un vent brûlant, les agitent & les corrompent?

℣. 25. Qui a préparé des canaux aux inondations, & les a ainsi partagées? Qui a marqué aux éclairs & aux tonnerres leur route?

℣. 26. Qui fait, par de tels moïens, tomber la pluïe sur une terre inhabitée, dans un désert où il n'y a aucun homme?

℣. 27. Qui arrose abondanment des lieux incultes & abandonnés, & leur fait produire de l'herbe?

Croïez-vous que les pluïes & les orages arrivent par hazard! Voïez-vous la main qui les conduit? En savez-vous la destination & l'usage? Dites-moi donc, pourquoi les pluïes tombent avec abondance dans des lieux déserts, où elles paroissent absolument inutiles? Dites-moi quel est le fruit de tant d'éclairs, & de tant de tonnerres, dont les hommes n'en voïent & n'en entendent aucun! Dites moi pourquoi des campagnes inhabitées sont arrosées à propos, & produisent beaucoup d'herbes, pendant que des lieux fort peuplés sont rendus stériles par la sécheresse?

Ce seroit directement contre mon dessein, que vous répondriez que tout cela n'est point réglé par mes ordres; & que ce sont des inconvé-

niens que j'ai prévûs, mais que l'atachement à des voïes ſimples, qui ne pouvoient y remédier, m'a fait négliger. Je ſupoſe au contraire que tous ces éfets ont une raiſon, & un motif dans ma Providence. Je regarde ce principe comme certain, & comme avoüé de vous, & de tous ceux qui me connoiſſent; & je ne vous demande ſi vous êtes inſtruit de mes volontez ſur tous ces points, que parce que c'eſt moi qui en ſuis la véritable cauſe, & que c'eſt à ma volonté & à ma ſageſſe qu'il les faut directement atribuer.

Dites-moi donc ce que je puis penſer, en diſtribuant les pluïes d'une maniere que la ſageſſe humaine condamne; & en faiſant trémbler le déſert par des coups de tonnerre qui paroiſſent perdus? Ce myſtere, qui eſt naturel, en cache de plus grands. Et comment les comprendrez-vous, ſi le premier vous paſſe? Mais il n'eſt pas ici queſtion de les comprendre. Il faut que vous-même en ſoïez la cauſe & le principe, ſi c'eſt vous qui êtes choiſi pour éclairer les Nations; pour changer le déſert en un jardin; pour faire entendre votre voix où tout le monde eſt ſourd; pour changer les hommes

brutaux, & ſemblables aux bêtes qui ſe retirent dans les forêts, en des hommes religieux & fidéles; & pour éxercer un jugement terrible ſur ceux qui croîront avoir droit à tout, & qui mériteront par leur orgueil & par leur ingratitude, d'être privés de la grace qui inondera le déſert.

Voïez Iſaïe.

℣. 28. La pluïe a-t'elle un pere? Et quel eſt celui des goutes de roſée?

Je ſai que vous raportez tout à ma Providence, & que vous ne regardez aucun mouvement naturel comme indigne de mon aplication & de mes ſoins. Mais avez-vous bien compris que la pluïe a un pere, & que les moindres goutes de roſée ont une origine ſemblable à la naiſſance des corps organiſés? Savez-vous ce qui eſt figuré par les pluïes que je répans comme des bénédictions qui engraiſſent la terre, & qui la rendent féconde? Les conſidérez-vous comme l'image de ma grace, & des bénédictions ſpirituelles que je verſe ſur mes ſerviteurs? Penſez-vous que ces graces inviſibles tombent au hazard?

Connoissez-vous de quel sein elles coulent, & de quel amour elles sont le fruit ? Etes-vous le Pere des miséricordes ? En êtes-vous le canal ? Et si vous n'en êtes ni le principe, ni le distributeur ; comment seriez-vous le Pontife éternel qui obtient tout par sa médiation, & qui donne tout par son autorité ?

℣. 29. Du sein de qui la glace sort-elle ? Et qui produit cette gêlée blanche qui tombe du ciel ?

℣. 30. Les eaux se cachent sous une surface dure comme la pierre. Et celle de l'abîme, *ou*, de la mer, se durcit aussi.

La terre a besoin de repos : elle s'épuiseroit, si elle étoit toujours chargée de fleurs & de fruits : & l'hyver, qui est pour elle une espéce de sommeil, sert à réparer ses forces, en la tenant dans une aparente oisiveté. Mais l'hyver doit être, comme la chaleur, réglé par de certaines loix : un froid excessif gêleroit les arbres jusques dans leurs racines, feroit périr les animaux, & surmonteroit

teroit toute l'induſtrie des hommes pour s'en garantir : & qui eſt-ce qui marque au froid ſes dégrez, & ſa juſte meſure ? Quelle eſt cette bonté paternelle, qui endort la nature pour la fortifier, mais qui ne veut pas que ſon repos dégénere en paraliſie ! Eſt-ce vous qui envoïez les vents qui glacent les rivieres, & les bras de mer auſſi bien que ſes rivages ? Eſt-ce vous qui arrêtez les eaux dans leur courſe, ou qui les cachez ſous une ſurface immobile, & auſſi dure que la pierre ? Quoi vous ne faites rien dans la nature, & vous n'avez aucun pouvoir ni ſur le chaud ni ſur le froid : & vous ſeriez capable de conduire ce qu'il a de plus ſécret & de plus caché dans l'œconomie de la grace ? Vous ſauriez engourdir les paſſions des hommes par un froid ſalutaire ! Vous ſauriez les punir par la privation d'une chaleur vivifiante ? Vous ſauriez en quel tems l'hyver général, qui tient maintenant les hommes comme ſtupides & comme immobiles, doit être changé en un heureux printems où la terre ſe couvrira de fleurs ! Et il ne dépendroit que de vous, ou d'amolir les cœurs par un ſoufle de grace & d'a-

mour, ou de les laisser dans leur dureté par un sévere jugement de votre justice ?

ỷ. 31. Lierez-vous les Pleïades, & mettrez-vous obstacle aux délices qui les acompagnent? *Ou*, leverez-vous les barrieres que met le scorpion ?

Ce verset, qui paroît fort obscur, est la continuation de ce qui a été dit dans les trois précédens : & voici ce qu'il signifie. Etes-vous le maître des saisons, dit le Seigneur à Job ? Ouvrez-vous le printems, quand il vous plaît ! Le fermez-vous lorsque vous voulez ? Quand le Soleil est dans le signe du taureau, pouvez-vous empêcher que l'air ne devienne fort doux, & que la terre ne se couvre de fleurs ? Au contraire, lorsque le Soleil est dans le signe oposé, pouvez-vous continuer l'été, ou l'autonne ? Pouvez-vous lever les barrieres que l'hyver vient mettre alors aux travaux de la campagne, & faire que les agrémens des autres saisons subsistent malgré l'éloignement du Soleil, qui est alors dans le signe du scorpion ?

Les hommes ont obſervé dans le ciel ces ſignes, dont l'un ouvre la carriere des beaux jours, & l'autre la ferme : mais ils ne peuvent rien ſur l'un ni ſur l'autre. Avez-vous ſur cela quelque avantage au deſſus du commun des hommes? Le Soleil avance-t'il ſa courſe, ou la retarde-t'il, ſelon que vous le jugez à propos? Vous confeſſez que les ſaiſons ne dépendent ni de vous, ni de vos déſirs : Et dès lors quelle eſt votre impuiſſance par raport à des choſes, dont le printems & l'hyver ne ſont que d'imparfaites peintures! Si Dieu retarde l'éxécution de ſes promeſſes, que ferez-vous pour l'avancer? S'il diſére la venuë du Soleil, qui doit faire éclore les fleurs que l'hyver empêche de naître, comment l'obligerez-vous à ſe montrer? Et au contraire, lorſqu'il viendra renouveller toute la nature, par quel moïen empêcherez-vous ſes douces influences, & en ſuſpendrez-vous l'éfet? Eſſaïez maintenant de faire porter des fruits à la terre ſans lui : ou penſez comment vous ferez durer l'hyver qui la rend ſtérile, lorſque le Soleil ramenera le printems. Vous êtes incapable de l'un & de l'autre : &

vous êtes par conséquent bien éloigné d'être le Médiateur promis, puisqu'il est le Soleil, dont l'éloignement glace toute la terre, & dont l'aproche la couvrira de fleurs & la comblera de fruits.

℣. 32. Ferez-vous lever les signes du Zodiaque, chacun en sa saison? Conduirez-vous l'étoile polaire *, & sa famille autour d'elle?

Il y a long-tems que vous voïez avec quel ordre les signes du ciel sont successivement couverts par le Soleil, & ensuite découverts : que vous observez avec quelle éxactitude le Soleil ne quitte point l'écliptique;&que vous admirez comment après avoir touché les bornes qui lui sont prescrites vers le septentrion & vers le midi, il retourne aussi-tôt sur ses pas. Avez-vous compris comment tout cela se fait? Avez-vous cru y avoir quelque part? Et vous êtes-vous persuadé que les astres atendoient que vous les fissiez

* Elle est le centre de tous les mouvemens des astres qui tournent autour d'elle, comme sa famille, qu'elle a toujours sous ses yeux, & dont elle régle le cours.

ſortir dans leur tems, & ſelon le rang que vous leur aviez marqué ? Eſt-ce vous qui avez mis comme en ſentinelle l'étoile polaire, & qui avez rangé autour d'elle les autres étoiles ſans nombre, qui décrivent leur cercle autour de ce centre commun, toujours viſible, toujours immobile, & établi comme le point fixe d'un compas pour ſervir de régle à leurs révolutions ?

C'eſt moi ſeul, qui ai ainſi diſpoſé les aſtres, qui ſont la figure de mes élus, dont le tems eſt marqué, & qui naiſſent quand je l'ordonne. C'eſt moi qui ſuis leur centre. C'eſt autour de moi qu'ils ſont en mouvement. C'eſt moi, qui dans mon repos, en ſuis la régle ; & quoiqu'ils ſoient ſujets au changement, je les ai toujours ſous mes yeux, parce que je ſuis plus élevé qu'eux, & immuable.

℣. 33. Connoiſſez-vous les loix impoſées aux cieux ? Eſt-ce vous qui êtes l'auteur de leur pouvoir, *ou*, de leur empire ſur la terre ?

Je ne vous ai parlé que du ciel, ou de la terre ſéparément. Je vous

demande maintenant si vous connoissez les loix que j'ai établies pour leur union ; & comment j'ai réglé la dépendance de la terre par raport au ciel, & les ministeres du ciel par raport à la terre ! Avez-vous pénétré dans ces sécrets plus avant que les autres hommes ? Avez-vous été consulté sur ces loix, qui n'ont dépendu que de ma liberté, & dont je demeure absolument le maître ? Avez-vous ordonné au ciel de verser sur la terre des influences salutaires ! & est-ce vous qui avez assujéti la terre à dépendre du ciel pour sa fécondité ?

Comprenez par de telles questions, combien le sécret de la réconciliation de la terre & du ciel est impénétrable ; que je suis le seul qui en sache les conditions ; que c'est moi seul qui les ai établies ; & que je suis le seul aussi qui serve de lien entre le ciel irrité, & la terre chargée de malédictions.

℣. 34. Commanderez - vous hautement à la nuée ? *ou*, éleverez-vous votre voix vers la nuée : & serez-vous aussitôt couvert de l'eau qu'elle répandra avec abondance ?

Lorsque le ciel est fermé, & comme d'airain, à l'égard de la terre, que la chaleur & la sécheresse consument, pouvez-vous lui commander de se couvrir de nuages; & aux nuages de verser une pluïe abondante sur des campagnes altérées? Votre voix peut-elle changer quoique ce soit ni aux besoins de la terre, ni aux dispositions du ciel? Comment ferez-vous donc décendre sur les hommes ce fleuve de paix, qui doit changer les ennemis en enfans bien-aimés; ceux qui sont indignes de miséricorde, en des vaisseaux de miséricorde & de grace! O mon serviteur, qu'il y a loin de vous à moi; & que toute créature est diférente de ce que je suis!

℣. 35. Enverrez-vous les éclairs, & partiront-ils dans l'instant? Vous diront-ils; nous voici?

Faites-vous porter vos ordres par les éclairs, & anoncez-vous votre venuë par le tonnerre! Avez-vous pour messagers des flammes ardentes? Et les vents sont-ils les ministres de vos volontez? Combien donc êtes-vous Heb. I, 6, & 7.

éloigné de commander aux esprits, dont les éclairs & les vents sont d'imparfaites images ! Combien êtes-vous au-dessous de celui qu'ils adoreront dès qu'il entrera dans le monde ? Combien l'homme le plus saint & le plus parfait lui est-il inférieur, s'il n'est qu'un homme, & s'il n'est en même tems le Dieu des Anges ?

℣. 36. Qui a donné à certains animaux, qui ont l'industrie de filer, cette espéce de sagesse ? Qui a donné au coq l'intelligence ?

Pour entrer dans le vrai sens de ce verset, il faut le regarder comme le commencement d'une nouvelle matiere, & d'un nouveau genre de questions que Dieu propose à Job. Et il eût été mieux de faire ici la division du chapitre.

Jusqu'ici, dit le Seigneur, je vous ai demandé comte de la création du ciel & de la terre, de la mer & de la lumiere, de la succession & de l'ordre des saisons, des tempêtes & des éclairs, & de tout ce qui se forme dans l'air pour le bien, ou pour le châtiment des hommes. Vous avez reconnu sur

tous ces points votre ignorance & votre foiblesse. Mais vous pouvez penser que je ne vous ai fait des questions que sur des choses, qui sont au-dessus de vous, qui n'ont aucun raport avec votre situation, & que vous n'êtes pas en état d'éxaminer ; & peut-être croïez-vous que vous seriez mieux instruit de ce qui se passe à vos yeux, & dont vous pourriez rechercher les causes & les principes à loisir.

Je veux bien désormais ne vous interroger, que sur des matieres de cette sorte ; & je commence par celles dont vous êtes témoin tous les jours, & qui ont dû nécessairement atirer vos réfléxions. Dites-moi qui a mis dans certains animaux, qui filent avec un art & une délicatesse inimitables, une telle industrie ? Qui a enseigné à l'araignée, animal si méprisable d'ailleurs, à former des fils si déliés, si égaux, si adroitement suspendus ? Qui lui a apris à commencer par les atacher à des points fixes ; à les réünir tous dans un centre commun ; à les tirer d'abord en droite ligne, & à les afermir ensuite par des cercles éxactement paralléles ? Qui lui a dit que ces filets seroient les piéges où se pren-

droient d'autres animaux, qui ont des aîles, & qu'elle ne sauroit ateindre que par la ruse? Qui lui a marqué sa place dans le centre, où aboutissent toutes les lignes, & où elle est nécessairement avertie par le plus leger ébranlement, que quelque proïe est tombée dans ses filets! Enfin qui lui a dit que son premier soin devoit être alors d'embarasser les aîles de cette imprudente proïe, par de nouveaux fils, de peur qu'elle ne conservât quelque liberté, ou pour se dégager, ou pour se défendre?

Vous avez vû le travail des vers à soïe! Les plus habiles ouvriers ont-ils pû jusqu'ici l'imiter! Ont-ils trouvé le sécret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu! Ont-ils une matiere plus prétieuse que ce fil, pour faire les plus riches étofes! Savent-ils comment ce vers convertit le suc d'une feüille en des filets d'or! Peuvent-ils rendre raison, de ce qu'une matiere liquide, avant qu'elle ait pris l'air, s'afermit & s'alonge à l'infini, dès qu'elle l'a senti! Aucun d'eux peut-il expliquer comment ce vers est averti de se former une retraite pour l'hyver, sous les

contours sans nombre de la soïe, dont il est le principe ; & d'atendre dans ce riche tombeau, une espéce de résurrection qui lui donne des aîles, que sa premiere naissance lui avoit refusées ? *Qui a donné à certains animaux, qui ont l'industrie de filer, cette espèce de sagesse ?*

Le coq est un oiseau domestique ; & par conséquent très-connu. Qui est-ce qui n'admire pas en lui son atention au cours du Soleil, & son intelligence à diviser les jours & les nuits en certains intervales marqués par son chant ! Qui l'a donné à l'homme pour surveillant, & pour sentinelle ! Qui le lui a donné pour maître & pour modéle, afin qu'à son éxemple il interrompe son sommeil, pour loüer son Créateur ; qu'il atende avec impatience le retour de la lumiere ; qu'il s'y prépare, & qu'il la prévienne par ses cantiques ; & qu'il ne fasse rien qui soit indigne de la qualité d'enfant de lumiere ?

℣. 37. Qui peut par sa sagesse, prédire & anoncer les nuages ? Qui peut faire pancher vers la terre les vaisseaux qui se rem-

plissent dans le ciel:

℣. 38. Lorsque la bouë se durcit comme le métail, & que les mottes de la terre ne se peuvent diviser?

Y a-t'il quèlqu'un parmi les hommes qui puisse prédire la pluïe, lorsqu'il ne paroît aucun nuage? Les plus habiles d'entr'eux, savent-ils quand lès vaisseaux se remplissent pour la répandre? Et leur voix a-t'elle le pouvoir de les pancher vers la terre, & d'en faire couler l'eau, dont la campagne, brûlée par la séchereſſe & l'ardeur, a besoin? Le coq a sur les hommes tous ces avantages. Il connoît certainement, lors même que le ciel est très-serein, & que l'air est brûlant, que des nuages se préparent. Il sait quand les vaisseaux, invisibles à nos yeux, se remplissent; & il les fait pencher vers nous par ses cris redoublés, comme s'ils n'atendoient que ce signal, pour verser la pluïe qui doit refraîchir la terre, & empêcher que ses fruits ne périssent. *Qui a donné au coq l'intelligence?*

Si ces merveilles surpassent votre intelligence, quoique vous en soïez

le spectateur, & que vous aïez toute la liberté de les aprofondir; vous êtes donc bien éloigné d'en être l'auteur; & vous devez confesser que l'industrie des bêtes, leur prévoïance, leur inclination naturelle, ne dépendent point de vous. Je vous demande après cela, comment vous pourriez donc changer les dispositions des hommes, les rectifier, les renouveller? Comment vous pourriez leur inspirer la sagesse? Comment vous les rendriez prudens & éclairés pour l'avenir!

C'est le fruit que je prétens tirer de ces questions, & de celles qui vont suivre. Je veux vous convaincre, & dans votre personne, tous les hommes, que si le Médiateur promis n'est pas le Dieu suprême, qui a tout tiré du néant, il sera inutile aux hommes; qu'il travaillera sans succès à réformer une créature, dont il ne sera pas l'auteur; qu'il s'éforcera en vain de substituer des inclinations à celles qui ne l'auront ni directement, ni indirectement pour principe; qu'il usurpera une injuste autorité sur un ouvrage qui n'est point à lui; & que n'aïant marqué à aucun des animaux sa fin,



& n'aïant pû fournir à aucun les moïens d'y arriver, il sera infiniment plus incapable de conduire l'homme à sa véritable fin par des moïens proportionnés.

℣. 39. Irez-vous à la chasse pour faire trouver au Lion sa proïe? Et fournirez-vous abondanment à la vie des Lionceaux:

℣. 40. Lorsqu'ils sont sur le ventre dans leurs cavernes, & qu'ils sont en embuscade dans leurs tanieres?

C'est moi qui ai donné au Lion une inclination diférente de celle des animaux doux, qui se contentent d'herbes & de fruits. Il doit vivre de proïe: cette proïe le craint & le fuit: en se montrant, il dépeuple les forêts, par l'épouvante qu'il y répand. En se tenant caché dans sa caverne, il ne peut qu'y mourir de faim. Trouvez à cela un milieu. Allez à la chasse pour lui: ou conduisez auprès de sa taniere quelque bête peu précautionnée, qui tombe dans ses piéges: mais souvenez-vous que ce Lion a une famille aussi sanguinaire que lui, & aussi afamée: Souvenez-vous que je ne veux

pas qu'ils périssent, & que la moindre négligence peut causer la mort à ces bêtes dévorantes. Comment ferez-vous pour fournir chaque jour une nouvelle proïe à leur avidité, sans les tirer des bois, sans qu'il paroisse que vous vous en mêliez, sans dépeupler le païs d'autres bêtes, sans négliger les unes, pour conserver les autres?

Un tel soin vous étonne: & néanmoins il ne s'agit que de trouver un moïen pour faire subsister des animaux à qui j'ai tout donné, excepté la nourriture que je veux qu'ils reçoivent de vous. Comment vous y prendriez-vous donc, si je vous chargeois de leur Etre dans toute son étendue? Et que seroit-ce si le salut de tous les hommes étoit confié à votre providence!

℣. 41. Qui prépare au corbeau sa nourriture, lorsque ses petits crient vers Dieu, & vont errans, n'aïant rien à manger?

Le corbeau n'est pour l'homme d'aucune utilité aparente, & personne ne prend soin de le nourrir. Il est

d'ailleurs fort avide, & sa grande faim demande une provision abondante. Mais où est cette provision, lorsque l'hyver couvre tout de glace & de neige, & qu'on voit les corbeaux décendre en grandes troupes des montagnes d'où le froid les chasse, pour venir chercher dans les plaines aussi désertes alors que les montagnes, de quoi subsister ? Quel homme seroit assez puissant pour les assembler tous, & pour les nourrir pendant tous les mois où la terre est sans fruits, & où toutes les petites bêtes sont cachées dans leurs retraites ! Aprenez-moi ce que vous feriez pour tous, & pour chacun en particulier, pour leur réserver ce qui leur sufiroit, pour le leur faire trouver, pour empêcher qu'il ne fût dissipé par eux, & pour le leur conserver avec œconomie jusques à une saison plus abondante ?

Pseaume, CXLVI, 9. Dites-moi aussi comment vous prendriez soin de leurs petits, lorsques les peres, pour leurs propres besoins, s'éloignent beaucoup de leurs nids, ou qu'ils y reviennent sans avoir rien trouvé que pour eux-mêmes ! Ces petits alors m'invoquent par leurs cris, que leurs peres ne peuvent entendre,

tendre, ou qu'ils entendent ſans les pouvoir ſatisfaire. C'eſt moi qui prens alors leur place, puiſque je me ſuis rendu garand de toutes les ſuites des inclinations que je leur ai données. Aujourd'hui, Job, je veux me décharger ſur vous de ce ſoin. Comment ſupléerez-vous à ma Providence? Saurez-vous où ſont ces petits corbeaux abandonnés? Aurez-vous pour tous un aliment préparé? Serez-vous ſervi par des miniſtres diligens & fidéles, qui porteront la nourriture dans tout l'Univers à ces oiſeaux, qui vous invoqueront alors au lieu de moi? Vous baiſſez les yeux quand je parle ainſi. Et ce ſeroit un homme auſſi foible que vous, qui prendroit ſoin de tous mes Elûs dans toute la terre. Ce ſeroit ſur lui que je me déchargerois de leur conduite, & de leur ſalut éternel: Job, mon ſerviteur, vous croiriez-vous, vous & vos freres, bien aſſurés de telles mains?

CHAPITRE XXXIX.

(a) ℣. 1. Savez-vous le tems où les Chévres (b) sauvages, qui habitent dans les rochers, sont à terme ? Avez-vous observé quand les Biches font leurs faons ?

Voyez le premier Livre des Rois, Chapitre XXIV; & le Pseaume, CIII, 18.

CONnoissez-vous tous les animaux qui se retirent dans les bois, & dans les rochers ? En particulier êtes-vous bien instruit de tout ce qui regarde cette espéce de Chévres sauvages, qui se plaisent sur les plus hautes montagnes, & qui choisissent les rochers les plus escarpés pour leur demeure ? Comment prendrez-vous soin de leurs petits ? Qui vous avertira quand les meres sont en travail, pour les soulager ? Tout ce qui se passe loin de vous, ne vous est-il pas inconnu ? Et néanmoins vous habitez

(a) On auroit pû mettre le commencement de ce Chapitre au trente-sixiéme verset du précédent, comme on l'a remarqué en cet endroit. C'est la continuation de la même matiere, & je suplie qu'on se souvienne de ce qui a été dit pour l'éclaircir, en expliquant les versets 36 & 37.

(b) Il y en a qui l'entendent des chamois.

vous-même dans des montagnes, & ces animaux sont assez communs. Que seroit-ce, si la mer les séparoit de vous ? Et qu'est-ce que vous en connoîtriez, si vous n'en aviez jamais vû !

℣. 2. Avez-vous comté combien de mois elles portent ? Et savez-vous le tems où elles se déchargent ?

Si je vous donnois l'intendance de cette partie du troupeau que je nourris dans les solitudes, comment en seriez-vous le pasteur ? Comment assembleriez-vous ces animaux si promts à la course ? Par quels moïens, en les laissant dans leurs retraites, seriez-vous en état de pourvoir à leurs besoins ! La moindre négligence pourroit faire avorter les meres, & étoufer leurs petits. Il ne faudroit qu'ignorer les tems qui s'écoulent depuis qu'elles ont conçu, jusqu'à ce qu'elles se déchargent, pour faire périr l'espéce : & ces tems-là vous sont inconnus.

℣. 3. Elles se courbent, pour faire sortir avec éfort leurs petits ; & elles s'en délivrent avec de grandes douleurs.

J'ai voulu, pour rendre ma providence plus admirable & plus sensible, que les fémelles de ces animaux, eussent plus de peine que les autres à se délivrer, qu'elles fussent plus longtems en travail, & avec plus de danger pour leur vie & pour celle de leurs petits ; & qu'elles fussent en même tems plus éloignées de tout secours. Ces deux choses jointes ensemble font voir avec quelle atention, & même avec quelle bonté, je veille sur leur conservation, & combien je suis touché de leur cris. Je veux maintenant substituer votre vigilance à la mienne, & votre compassion à ma bonté : comment remplirez-vous cette petite partie de ma Providence ? Et ne me répréssenterez-vous pas que vous ne pouvez étendre vos soins à des animaux si diférens de ceux, qui sont sous la main d'un berger, & qui obéïssent à sa voix pour sortir à la campagne, & pour rentrer dans leurs étables ?

Mais si cette excuse est légitime, comment donc auriez-vous la témérité de vous charger du soin de tous mes Elûs, dont les plus saints & les plus parfaits préféreront les rochers & les solitudes à la demeure des villes,

& dont j'ai voulu figurer le genre de vie par celle des animaux, dont vous ne pouvez être le pasteur ! Comment soutiendrez-vous ces ames sublimes, qui ne tiennent à la terre que par un point; dans un désert, où elles n'ont du côté des hommes ni secours, ni instruction, ni éxemple ? Comment les consolerez-vous dans leurs tentations & leurs peines ? Comment procurerez-vous des disciples & des imitateurs à des hommes si spirituels, & qui ont embrassé une vie si contraire aux sens ? Comment rendrez-vous le désert plus fécond que les lieux habités ? Et de quelle multiplication récompenserez-vous les saintes larmes, & les gémissemens de ces Anges terrestres !

℣. 4. Leurs faons sont sains & vigoureux. Ils s'élevent & se fortifient à la campagne. Ils quitent leurs meres, & n'y reviennent plus.

On croiroit que les petits, à qui leurs meres ont donné la vie avec tant de peine, soufriroient long-tems d'une si périlleuse naissance, & qu'ils auroient plus besoin que les autres animaux de lait & de chaleur. Mais c'est

le contraire. Ils sont vigoureux dès le premier jour; ils se soucient peu de la mamelle de leurs meres; ils sont sévrés dès qu'ils naissent; & l'herbe les atire plus que le lait. Ils soufrent l'air & n'ont point besoin de retraite. Et ils paroissent ne dépendre d'aucun de ces soins, qui sont si nécessaires à la conservation des autres animaux.

Qui produit ces merveilles, si ce n'est moi? Et quel est mon dessein en les produisant, sinon d'y rendre les hommes atentifs, & de leur aprendre que quand je veux, je dispense certains animaux de toutes les servitudes, & de toutes les dépendances ausquelles j'ai assujéti les autres? Je fais voir par-là que je suis toujours le maître de toutes les loix que j'ai imposées, & que la nature de toutes choses, n'est que ma volonté. Je donne à ces petits, dès le premier moment, un dégré de santé & de force, que je ne donne aux autres que par dégrez. Je les prive du lait & des délices, mais c'est en les délivrant de la foiblesse qui en a besoin; & je prens plaisir à marquer dans ces petits, la forte éducation que des peres spirituels donneront à leurs disciples: les acou-

tumant à se contenter de peu, à fuir la molesse & les délices, à se rendre autant qu'ils le pourront indépendans du corps, & à ne s'atacher à leurs maîtres par aucun sentiment humain.

℣. 5. Qui a renvoié libre l'Ane sauvage ? Et qui a afranchi l'Elan de tous les liens ?

J'ai créé des animaux plus grands & plus forts, que l'Ane sauvage & l'Elan, & que j'ai néanmoins assujétis à l'homme, pour partager avec lui ses travaux, comme le Cheval & le Bœuf. C'est ma volonté qui fait l'obéïssance de ceux-ci. Et pour aprendre à l'homme, toujours porté à l'ingratitude, que c'est à moi seul qu'il doit atribuer leur soumission, j'ai donné à l'Ane sauvage & à l'Elan une telle inclination à la liberté, qu'aucun soin, & aucune violence, ne peuvent les acoutumer au joug & à l'obéïssance. Changez, si vous le pouvez, cette inclination. Faites-vous obéïr par ces animaux indépendans. Prenez-les, quand ils sont encore jeunes. Formez-les par une grande aplication au ton de votre voix, à vos menaces, à vos caresses. Emploïez à leur égard ce qui réüssit

pour tant d'autres, la faim & les coups. Vous leur ôterez plutôt la vie, que l'amour de la liberté. Et pourquoi? Parce que je n'ai mis dans eux aucun de ces ressorts, que l'éducation & le travail peuvent mettre en œuvre. Comprenez donc par-là, que c'est moi qui ai mis dans les animaux toute la docilité que les hommes se vantent d'y mettre par leur industrie; & que si je n'avois pas formé certains organes proportionnés à l'éducation & au soin, tout le travail de l'homme seroit inutile; parce que l'homme ne peut rien fournir de son fond, & que le plus petit ressort, qui manque à une bête, ne peut jamais être supléé par lui.

Voïez après cela, si votre main puissante, & si votre voix éficace auront un grand succès à l'égard de ce nombre infini d'hommes plongés dans les ténébres & dans les crimes; qui ne connoissent que ce qu'ils sentent, qui prennent leur ame pour leur corps; qui n'adorent rien, ou qui n'adorent que les créatures. Entreprenez de changer l'amour qu'ils ont pour les choses présentes. Inspirez-leur le désir d'une félicité future. Faites qu'ils renoncent aux richesses.

Rendez-les capables d'une éxacte continence, & de la virginité. Portez-les à donner leur vie pour me rendre témoignage, & pour me demeurer fidéles. Vous ne leur donnerez jamais ce qu'ils n'auront pas reçu de moi; & votre travail ni votre induſtrie, ne pourront jamais ſupléer ce qui leur manquera.

℣. 6. Je lui ai donné, *ou*, à qui j'ai donné le déſert pour maiſon, & une terre ſtérile pour ſa cabanne.

Comme j'ai voulu rendre l'Ane ſauvage indépendant de l'homme, j'ai pourvû à ſes beſoins immédiatement par moi-même, & je ne l'ai point aſſujéti à d'autres ſoins que les miens. Il ne reçoit rien de l'homme, pour ne lui devoir rien. Il ne connoît point ſa crêche & ſon étable, pour ne connoître point ſes ordres. Il n'a beſoin ni d'une autre retraite, ni d'autres proviſions que celles que je lui ai préparées. Il vit éxemt d'inquiétudes & de ſoins. Le déſert lui tient lieu de tout: & une terre ſtérile lui fournit tout ce qu'il déſire.

℣. 7. Il se moque de la foule qui remplit les villes. Les cris de ceux qui éxigent les tributs ne vont pas jusqu'à lui.

J'ai mis une extrême diférence entre sa condition, & celle des Anes domestiques. Ceux-ci ont des maîtres durs & séveres, qui les emploïent à de pénibles travaux, qui leur laissent à peine quelques momens de relâche, & qui leur vendent bien cherement le couvert & la nourriture qu'ils leur donnent: Au lieu que les autres qui ne dépendent que de moi, & qui servent un maître qui n'a aucun besoin, joüissent toute leur vie d'une profonde paix, ignorent le bruit & le tumulte des villes, & n'éprouvent jamais ce que le caprice, la tyrannie, & la brutalité des hommes font soufrir à ceux qui sont condamnés à les servir.

J'ai mis dans l'état des uns & des autres une image de celui des personnes que j'afranchis des servitudes du siécle, ou que je laisse dans ses liens. Un noble courage conduit les unes au désert, & une lâche dépendance retient les autres dans les villes. Les

ânes retranchent mille besoins superflus, pour être libres : & les autres se croïent heureuses en se rendant esclaves de mille prétenduës nécessitez. Leur condition est aussi diférente que les maîtres qu'elles choisissent. Je suis le pere & le pasteur, plûtot que le maître des personnes qui s'atachent à mon service. Je m'aplique à les guérir, à les consoler, à les rendre libres. Je leur donne tout, & n'en reçois rien. Mais le monde, que les autres me préférent, les acable de mille soins, de mille tributs, de mille servitudes. Il les tient à la chaîne : il les domine : il les frape : il fait continuellement retentir à leurs oreilles des menaces & des reproches ; & il leur fait acheter par mille indignitez, la misérable nourriture qu'il leur distribuë.

℣. 8. Il fait le tour des montagnes pour y trouver des pâturages. Il cherche avec soin les herbes fraîches & vertes : *ou*, tout ce qui a de la verdure & de la fraîcheur.

Quoique le désert, où l'Ane sau-

vage vit en liberté, paroiſſe ſtérile ; il a néanmoins dans certains vallons des pâturages abondans, que cet animal cherche avec ſoin & qu'il découvre. Il n'atend pas qu'on lui aporte, aux dépens de ſon heureuſe indépendance, quelques herbes ſéches, ou quelques épines. Il fait le tour des montagnes pour trouver une nourriture plus récente, & plus pleine de ſuc ; & cet éxercice contribuë à ſa force & à ſa vîteſſe ; auſſi bien qu'à ſon plaiſir. C'eſt ainſi qu'en uſent mes ſolitaires. Ils ſont dans de continuelles délices, pendant que les autres ne voïent rien que d'afreux dans leur déſert. Ils cherchent dans des réduits inconnus au monde, une nourriture encore plus inconnuë. Ils ſe fortifient en la cherchant ; & après qu'ils l'ont trouvée, ils en deviennent encore plus promts & plus légers, parce qu'elle eſt ſpirituelle & divine.

℣. 9. Le Rhinocerot voudra-t'il bien vous ſervir ? Et paſſera-t'il la nuit auprès de votre créche ?

J'ai créé tous les animaux pour

l'homme : mais ce n'est pas au sens qu'il pense. Mon dessein a été de l'instruire par tous, & de le faire servir par quelques-uns. Ceux à qui j'ai donné une grande force, & qui lui sont inutiles pour ses travaux, peuvent lui aprendre des véritez plus importantes que les services qu'il en recevroit. Il demande pourquoi le Rhinocerot, si capable de porter ou de traîner des fardeaux, est incapable de discipline ? Il ne sait à quoi il est bon, puisqu'il ne peut se l'assujétir ; & il regarde comme perdu tout ce que je lui donne, parce qu'il n'en use pas comme il veut.

Mais cette bête lui aprend à me rendre graces de ce que les autres le servent. Elle le fait souvenir de son impuissance & de sa foiblesse, puisqu'il ne peut changer l'inclination que je lui ai donnée. Elle l'avertit que c'est moi qui suis la véritable fin de mes ouvrages, & non pas lui, & qu'il se trompe en mesurant tout par raport à ses intérêts. Et elle sert à prédire une conduite fort cachée & fort profonde, que je tiendrai quelquefois sur mon Eglise, où les hommes les plus dignes de soutenir le poids de

premieres dignitez, vivront dans une obſcure retraite, & ne rendront aucun ſervice au public, quoiqu'ils ſoient d'une force & d'une vertu extraordinaires.

℣. 10. Atacherez-vous le rhinocerot à la charruë pour former des ſillons? Aplanira-t'il avec la herſe les mottes des vallons, *ou*, des champs ſitués dans les vallons, en marchant aprés vous?

Atacherez-vous le Rhinocerot à la charruë, pour former des ſillons? ou lui atacherez-vous la herſe pour les aplanir? L'obligerez-vous à marcher devant vous à pas lents, ou à vous ſuivre en ſe méſurant ſur les vôtres? Le mettrez-vous ſous le joug, & vaincrez vous ſon amour pour la liberté!

Comment donc réduirez-vous les Nations, ſi fieres, ſi indomptables, ſi ennemies de l'obéiſſance, ſous le joug de mes loix? Comment humilierez-vous les Princes & les Empereurs ſous l'autorité de l'Egliſe? Comment ferez-vous ſervir leur force & leur pouvoir à l'établiſſement de la Religion?

Tout cela eſt inſéparable du miniſtere du Médiateur : & tout cela vous paſſe infiniment, puiſque vous n'avez pas le pouvoir de réduire ſous le joug une ſeule bête qui refuſe de s'y ſoumettre.

℣. 11. Prendrez-vous une entiere confiance en lui, à cauſe de ſa force ? Et lui abandonnerez-vous l'intendance de vos travaux ?

Pourrez-vous convertir le Rhinocerot en un ſage œconome, à qui vous puiſſiez confier votre bien, & l'intendance de tous les travaux de la campagne ? Eſt-ce aſſez pour vous qu'il ait de la force ! Et trouverez-vous le moïen d'y ajoûter la prudence, l'obéïſſance, l'aſſiduité au travail, & la fidélité ? Je ferai un jour ces prodiges. Je choiſirai, parmi les Princes infidéles, des ſerviteurs zélés pour ma gloire. Je tirerai du rang des Magiſtrats & des Gouverneurs de Provinces, des Paſteurs apliqués & vigilans, à qui je confierai mon héritage, & l'intendance de ma maiſon. Je mettrai, dans les premiers Siéges de mon Egliſe, des hommes dont j'aurai changé la

fierté en douceur, & que j'aurai convertis par la foi & par le batême, de Rhinocerots en agneaux & en colombes. Faites les mêmes merveilles, & vous ferez digne de ma place.

℣. 12. Le croirez-vous fidéle, pour vous raporter le fruit de ce que vous aurez femé; & pour affembler les gerbes & le grain dans votre aire?

Il n'eft pas ici queftion feulement de porter les gerbes à la grange, & de les fouler dans l'aire. Les termes de l'original difent plus; & ils expliquent en détail, ce qui avoit été marqué dans le verfet précédent en termes généraux.

Chargerez-vous le Rhinocerot du foin d'enfemencer vos terres, & de vous en raporter le revenu? Lui donnerez vous la commiffion de faire affembler les gerbes, de les faire battre dans l'aire, & de difpenfer à propos le bled de vos greniers pour faire fubfifter votre famille? Quand vous feriez capable de dreffer à cela une bête fi indocile, vous feriez encore bien loin de changer des hommes

plongés dans les sens, & qui n'aiment qu'eux-mêmes, en des pasteurs pleins de zéle pour moi, & de charité pour leurs freres; qui ne prennent pour eux que la peine & le travail; qui n'usent de leur autorité, que pour devenir les serviteurs de plus de personnes; & qui ne retiennent pour eux ni le grain que je leur confie, ni la gloire de l'avoir fait multiplier.

℣. 13. Donnerez-vous, *ou*, est-ce vous qui avez donné au Paon son riche plumage, au Héron son égrette, à l'Autruche ses superbes plumes?

Des animaux terrestres, Dieu passe aux oiseaux, dont il interrompra néanmoins le récit par des réfléxions sur le Cheval.

Vous connoissez, dit-il à Job, la beauté du Paon; de quel riche émail j'ai orné son plumage, & avec quelle profusion j'ai prodigué pour lui l'or, l'azur, & les plus riches couleurs.

Vous avez sans doute observé le Héron blanc, & sa superbe égrette.

Vous avez souvent vû des Autruches, dont les plumes servent à l'ornement

des hommes, & en paix, & en guerre.

Dites-moi, ſi vous pouvez rien faire de pareil, & ſi vous avez le ſécret de communiquer à d'autres oiſeaux une ſi riche parure, & une ſi grande variété d'ornement? Comment blanchirez-vous le corbeau! Quelles nouvelles couleurs donnerez-vous aux oiſëaux qu'il vous plaira d'embélir? Vous ne ſauriez vous-même blanchir, ou noircir l'un de vos cheveux. Et comment donc changeriez-vous la plume du plus petit oiſeau? Cependant quelle proportion y a-t'il entre la ſurface & le dedans, entre le vêtement & le cœur! Comment ornerez-vous l'ame d'une infinité de dons & de vertus, ne pouvant pas ajoûter une ſeule couleur à celles qu'ont les plumes naturelles? Un homme juſte éclate à mes yeux par une variété de diſpoſitions & de ſentimens, plus riche & plus prétieuſe ſans comparaiſon que tout l'or, & tout l'azur de la plume du Paon. Et vous ſeriez l'auteur de cette beauté intérieure de l'homme de bien, vous qui ne pouvez pas colorer une ſeule plume! Souvenez-vous, Job, de ce que je ſuis, & de ce que vous êtes? Et

acoutumez-vous à remonter par la considération des merveilles que je produis dans la nature, & qui sont infiniment au-dessus de vous, jusques à des mysteres plus sublimes, dont ma grace est le seul principe, & qu'aucun éfort humain ne peut imiter.

℣. 14. Celle-ci abandonne ses œufs à terre, & les laisse couver à la chaleur de la poudre.

L'ornement & la parure extérieure ne sont pas des marques d'esprit & de prudence; & ce sont des choses fort diférentes d'avoir un riche vêtement, & un bon cœur. J'ai voulu que l'Autruche fût l'emblême de cette vérité. Elle est parée de plusieurs bouquet de plumes, mais elle est sans esprits & sans naturel. Elle n'a pas l'industrie, qu'ont les plus petits oiseaux, pour choisir un lieu sûr où elle mette ses œufs, & elle n'a aucun soin de les couver. C'est le sable qui les échaufe; & l'assiduité ou la chaleur de la mere, ne contribuent point à les faire éclore.

℣. 15. Elle oublie qu'on les foulera peut-être aux piés, & que les bêtes sauvages les écraseront.

ỳ. 16. Elle eſt dure & inſenſible pour ſes petits, comme ſi ils lui étoient étrangers. Il ne tient pas à elle que ſon travail ne ſoit inutile, faute de ſoin & de ſolitude.

On croit que le ſoin & l'inquiétude des autres oiſeaux pour leurs œufs, & pour leurs petits, ſont tellement naturels, que la choſe ne peut être autrement; & l'on ne ſait pas que c'eſt moi qui ſuis l'unique cauſe de cette ſolicitude & de cette tendreſſe, & que c'eſt à mes ſoins, & non à ceux des bêtes, qu'il faut être atentifs. Car ſi j'avois voulu, tous les animaux auroient été auſſi indiférens que l'Autruche. On croit auſſi que la maniere dont les œufs ſont couvés par les peres & les meres, eſt abſolument néceſſaire pour les faire éclore. Mais je fais voir qu'une telle néceſſité n'eſt fondée que ſur l'ordre qu'il m'a plû d'établir; & la négligence de l'Autruche en eſt une preuve. Si je ne ſupléois pas à ſon oubli, il y a longtems que ſon eſpéce ſeroit périe. Mais je la conſerve par des moïens incon-

tus, & aussi naturels néanmoins que les autres, parce que cest ma sagesse qui en est également le principe.

℣. 17. Car Dieu l'a privée de sagesse, & ne lui a pas donné l'intelligence.

Tout ce qu'on remarque dans les animaux d'industrie, de prévoïance, de raison, ne doit servir qu'à faire admirer ma sagesse. Car il est visible que c'est à moi, & non à une cause intelligente qui réside dans les bêtes, qu'on doit atribuer tout ce qu'elles font. J'ai mis dans plusieurs une si fidelle imitation des raisonnemens, & des sentimens humains sur de certaines choses, qu'on est porté à prendre le jeu de certains ressorts, pour la raison. Mais j'ai laissé les autres dans une espéce de stupidité & d'insensibilité, qui a pourtant de mon côté le même motif: parce que j'ai toujours le dessein d'élever les hommes à l'admiration de ma Providence, qui fait par la sagesse aparente de certaines bêtes, & malgré la stupidité de quelques autres, les mêmes choses, & aussi infailliblement.

Pouvez-vous me ressembler en ce-

la ! Donnerez-vous à une bête, naturellement ſtupide, une intelligence que je lui ai refuſée ? La conſerverez-vous, & ſon eſpéce, pendant pluſieurs ſiécles, ſans lui donner ni induſtrie pour former ſon nid, & pour le placer ſûrement, ni tendreſſe pour ſes petits ! Et ſi ces miracles paſſent votre pouvoir, comment eſpéreriez-vous de réüſſir à l'égard d'autres prodiges encore plus grands, dont ceux-ci ne ſont qu'une légere ébauche ?

Donnerez-vous aux paſteurs de votre Egliſe la vigilance, la ſolicitude, & l'amour ? * Leur inſpirerez-vous les ſentimens de pere, de mere, de nourrice, de tuteur, pour les petits que vous leur confierez ? Mettrez-vous dans eux la vérité de ce qui eſt ſi vivement repréſenté par les oiſeaux, dans la ſtructure de leur nid, dans les précautions qu'ils prennent pour placer ſûrement & mollement leurs petits, dans les ſoins qu'ils ſe donnent pour les conſerver, & pour les nourrir ?

Et s'il arrive que les Paſteurs deviennent durs & indiférens, qu'ils n'ai-

* Quel anathême foudroïant pour les Paſteurs indiférens !

ment qu'eux-mêmes, & qu'ils soient sans prudence & sans sagesse ; par quelle ressource conserverez-vous la postérité des Saints, qui seront abandonnés par leurs propres peres ! Et comment ferez-vous subsister dans le peuple la piété & la vertu, dont la plupart des chefs ne prendront aucun soin, & ne feront aucun état ?

℣. 18. Dans l'ocasion elle éleve ses aîles, & elle se moque, & du Cheval, & de celui qui le monte.

* L'Autruche manque d'esprit, & de tendresse, mais elle a deux grands avantages. Elle est forte, & de la plus haute taille : & sa course est presque aussi rapide que si elle voloit. Elle se sert de ces avantages pour elle dans le besoin : mais excepté ce qui la regarde, elle est sans prévoïance & sans soin. Elle dispute avec le Cheval, de vîtesse & de force. Elle surmonte l'adresse & le courage du Cavalier. Elle

* L'Autruche ne vole pas, mais en étendant, ses aîles & en les agitant elle court avec une extrême vitesse, & dans sa fuite même, elle prend des cailloux avec ses piés, qu'elle pousse avec tant d'adresse & de roideur contre ceux qui la poursuivent, qu'elle les met en danger.

eſt guerriere, mais c'eſt tout; & excepté les qualitez extérieures, d'être parée de belles plumes, d'être promte à la courſe, d'avoir une taille extraordinaire, elle n'en a aucune intérieure qu'on puiſſe eſtimer. Triſte, mais naïve image de pluſieurs Paſteurs, qui n'afectent qu'un éclat extérieur, & une vaine pompe; qui s'éforcent de ſurpaſſer les gens du monde en bonne chere, en dépenſe, en équipage, en fierté: mais qui ſont ſans intelligence, ſans charité, ſans compaſſion, ſans humilité, ſans aucune qualité utile à leur troupeau.

℣. 19. Eſt-ce vous qui avez donné au Cheval la force & le courage? qui l'avez rendu terrible par un frémiſſement; *Ou*, qui avez muni ſon coup d'un frémiſſement ſemblable au tonnerre?

Il ſemble que ce ſoit ſeulement l'ocaſion qui a fait entrer le ſouvenir du Cheval dans le diſcours, qui donne lieu à la deſcription que Dieu ne dédaigne pas de faire de ſa force, de ſon courage, & de ſes autres qualitez. Mais une ſimple ocaſion n'eſt pas un motif

motif digne de la ſageſſe éternelle. Elle veut opoſer à l'Autruche le Cheval, qui joint une docilité admirable avec une grande force; qui avec une patience & une douceur qui lui font accepter la bride & un maître, conſerve un courage que rien n'intimide; qui s'atache par une vive reconnoiſſance à l'homme, qui le nourrit; qui n'a point d'ennemis, que ceux de ſon maître; qui fait la guerre pour lui, & qui s'expoſe à tous les dangers pour le ſauver; qui s'anime par la vûë même du péril; qui répond au bruit des trompettes par un frémiſſement qui imite le tonnerre; & qui brûle d'impatience de témoigner ſon ardeur & ſon zéle pour celui qui le conduit. C'eſt le contraire en tout de l'Autruche, qui n'aime qu'elle-même; qui abandonne ſes œufs & ſes petits; qui n'eſt capable ni d'intelligence, ni de ſentiment, & qui n'eſt recommandable, que par ſa fuite. Les indignes Paſteurs ſont figurés par elle, & ceux qui méritent ce nom ſont figurés par les qualitez du Cheval que nous venons de remarquer, dont Dieu lui-même fait le détail, comme ſi elles étoient inconnues à Job; & qui nous avertit par une deſ-

cription peu nécessaire en aparence ; que l'instruction qu'elle cache, est très-importante.

Est-ce vous, dit-il, à ce saint homme, qui avez donné au Cheval cette fermeté & cette valeur, qui le distingue de toutes les bêtes de service? Est-ce vous qui lui avez inspiré cette ardeur & cette allégresse qu'il témoigne par un frémissement, & un son retenu dans son gozier, diférent du hanissement ordinaire, qui est la marque d'une gaïeté fiere, & qui signifie presque également son amour pour son maître, & sa colere contre quiconque en est ennemi? Si c'est vous qui avez sçu allier son obéïssance avec un tel courage, faites la même chose à l'égard des autres bêtes. Joignez dans elle la douceur & la fierté. Soumettez-les à une de vos paroles, & rendez-les invincibles. J'ai mis dans les Lions & les Tigres un courage qui vous fait trembler. J'ai mis dans les Anes & les Bœufs une patience servile. J'ai uni dans le Cheval seul la hardiesse à l'obéïssance, l'ardeur au discernement, l'impatience à la discipline, l'amour à la colere. Etendez ce prodige à d'autres animaux, si vous le

pouvez. Et si vous confessez en cela votre impuissance, comprenez combien il seroit au-dessus de vous d'entreprendre ce qui est réservé à moi seul, de donner à mon Eglise des ministres dont le courage, & la patience soient également invincibles, & qui avec une obéïssance & une douceur à toute épreuve, conserveront une noble fierté, que le monde entier ne pourra soumettre.

℣. 20. Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le tems que la fierté, qui paroît dans le mouvement de ses narines, inspire la terreur?

Il semble que dans l'ocasion le Cheval ait des aîles, & qu'il bondisse aussi légérement que les sauterelles. Il soufre même avec impatience le délai : & au lieu que les autres bêtes se remuent lentement & avec peine, il n'atend que le moindre signe pour partir de la main : & dans l'atente de ce signal, son frémissement plein de courroux & de menaces, inspire aux spectateurs de la crainte, & est une

preuve qu'il n'en a point. Vous voïez, Job, tous les jours ces merveilles, ſans les comprendre. Je ſais que vous y êtes atentif, & que vous y reconnoiſſez ma Providence & ma ſageſſe. Mais ce ſont deux choſes fort diférentes, l'admiration, & l'imitation. Je vous demande ſi l'une vous ſeroit auſſi facile que l'autre; & ſi vous réüſſiriez à donner à mes ſerviteurs des diſpoſitions ſpirituelles, vous qui ne ſauriez rien changer dans celles des animaux?

℣. 21. Il creuſe du pié la terre. Il eſt plein de confiance en ſa force. Il va au-devant des hommes armés.

Les plus fermes d'entre les hommes, ſont quelquefois ſaiſis de peur un moment avant la bataille: & il n'y en a point d'aſſez intrépides pour ne ſentir pas une ſécrette palpitation de cœur, qui les rend plus ſérieux qu'à l'ordinaire, ſi elle ne va pas juſqu'à les inquiéter. Mais c'eſt la préſence même du danger qui excite l'ardeur & le courage du Cheval. Il le brave, au lieu de le craindre. Il exhorte ſon maître par ſon impatience: il le

réveille par ses mouvemens; & il lui témoigne par ses agitations inquiétes, qu'il ne craint que d'être ménagé, & qu'un lâche repos est le seul mal qu'il connoisse.

℣. 22. Il se rit de la peur, & il en est incapable; & la vûe de l'épée ne le fait point reculer.

℣. 23. Il entend sur lui le bruit du carquois; & il soutient les éclairs des lances & des boucliers d'airain, sans en être émû.

L'apareil seul du combat mettroit en fuite les autres bêtes: mais le Cheval le considere comme l'apareil du triomphe. Il voit briller le fer de la lance & de l'épée, sans en être émû. Les éclairs qui partent des boucliers d'airain & d'acier par la réfléxion de la lumiere, ne l'étonnent point. Il entend le bruit terrible des armes de toute espéce, sans en être que plus ferme. Il insulte à la peur par un fier hanissement; & en agitant sa criniere, & en raprochant ses oreilles, il va tête levée au milieu des plus épais escadrons des ennemis,

Que mon Eglise seroit heureuse, ô mon serviteur, si elle avoit des Ministres aussi intrépides ! Les doit-elle atendre de vous ? Les formerez-vous sur ce modéle que je vous propose, qui n'en est cependant qu'une figure imparfaite ?

℣. 24. Ne pouvant retenir son inquiétude & son ardeur, il frape la terre, & l'enfonce ; & il ne devient point tranquile par les premiers signaux de la trompette.

℣. 25. Mais lorsque la trompette donne un signal décisif, alors il dit : Courage. Il distingue comme par l'odorat que le combat va se donner, avant qu'il se donne. Il entend, ce semble, le commandement des Généraux, & il prend part aux cris confus de l'armée. *Ou* : il discerne le son terrible de la voix des Généraux, & celui de la trompette.

Les armées sont long-tems à se mettre en ordre de bataille, & elles

sont quelquefois longtems en présence sans s'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers ; & les diférens sons de trompette aprennent aux Soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le Cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en sécret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pié, & se plaint en sa maniere qu'on perde inutilement le tems à se regarder sans rien faire.

Dans son impatience, il comte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point ocupé. Mais quand c'est tout de bon que le bruit général des trompettes, le commandement des Oficiers généraux, les cris confus des Soldats, aprennent qu'on en va bien-tôt venir aux mains, alors toute la contenance du Cheval change. Il marque par son frémissement son allégresse : il fait briller sa joie dans ses yeux, le flanc lui bat d'une maniere nouvelle ; &

il se dresse sur ses piés, pour voir comme de loin, quand les ennemis seront à portée, & que les premiers rangs s'ouvriront pour lui donner passage.

Voilà un éxemple que mes serviteurs doivent imiter, & surtout les chefs du troupeau. Ils doivent n'avoir d'autres ennemis que les miens, ne combatre que pour ma gloire, n'être sensibles qu'à mes intérêts. L'ocasion & le danger, qui intimident les lâches, ne doivent servir qu'à redoubler leur zéle & leur courage. Ils doivent ne penser qu'à vaincre, & non à conserver leur vie. Et plus ils sont exposés dans le combat, plus ils doivent triompher de joie, & s'estimer heureux de mourir pour la défense de la justice & de la vérité.

Pensez donc aux moïens d'inspirer à des hommes sensuels, timides, paresseux, un courage à l'épreuve de tout. Multipliez le nombre des Martyrs. Faites croître l'Eglise par la semence de leur sang. J'avoüerai pour lors que vous êtes digne de ma place.

℣. 26. Est-ce par un éfet de votre sagesse que l'éprevier renouvelle

nouvelle ses plumes, en tenant ses aîles étenduës & tournées vers le midi?

Les oiseaux de proïe, dont l'espéce de l'éprevier est une des plus nobles, ont besoin d'avoir les aîles fortes & bien fournies de plumes : car elles sont pour eux ce que sont pour les Corsaires les voiles & les rames d'un vaisseau. La divine Providence prend soin de les renouveller toutes les années, & de substituer des plumes récentes à celles qui sont usées ou qui sont tombées par divers accidens. Ces oiseaux, comme s'ils étoient instruits de l'intérêt qu'ils ont à ce renouvellement de force & de jeunesse, se tiennent exposés aux vents du midi, qui ouvrent leurs pores, & facilitent la chûte des anciennes plumes; & en s'agitant doucement en l'air, ils avancent autant qu'ils peuvent le dépoüillement d'un plumage usé, qui doit être suivi d'un autre mieux fourni pour leur hyver, & pour leur chasse.

Les Aigles, semblables en cela aux épreviers & aux faucons, font la même chose. * Et c'est à cette merveille

* Les autres oiseaux muent aussi, mais moins

naturelle que le Prophête fait allusion, quand il dit qu'il atend de la bonté de Dieu un renouvellement de jeunesse semblable à celui de l'Aigle : *Renovabitur ut aquila juventus tua.*
Pseaume, CII, 5.

Est-ce votre sagesse, dit le Seigneur à Job, qui a inspiré à l'Eprevier & à l'Aigle cette atention & cette prévoïance ? Est-ce de vous que ces oiseaux ont apris que leurs plumes faisoient leur légéreté & leur force ; que si elles n'étoient renouvellées, ils seroient contraints de ramper à terre, & d'y mourir de faim ; que la chaleur étoit capable d'avancer ce renouvellement ; & qu'en s'exposant au vent de midi avec les aîles étenduës, ils seroïent plutôt dépoüillés, & plutôt revêtus ?

Certainement une telle sagesse ne vient point de la vôtre : & par conséquent, ce n'est point de vous que les hommes aprendront qu'ils doivent se dépoüiller, pour être revêtus ; quitter l'ancienne tunique d'Adam, pour être revêtus de l'homme nouveau ; renoncer à leur premiere naissance, pour

régulierement ; & ils ne hâtent pas la chûte des anciennes plumes, & la naissance des autres, par le même artifice que les oiseaux de proïe.

être renouvellés par une seconde jeunesse ; perdre des aîles foibles qui les laissoient ramper sur la terre, pour en recevoir d'autres plus fermes & plus fournies qui les élevent dans le Ciel. Et puisque vous ne leur aprendrez pas ces sécrets de la grace, que j'ai peints dans la nature, vous serez encore bien plus incapable de causer en eux un renouvellement, qui ne peut être produit que par le soufle vivifiant de l'esprit éternel ; qui porte la chaleur & l'amour dans des cœurs de glace, & qui guérit la concupiscence par une charité céleste & divine.

℣. 27. Sera-ce par votre ordre que l'Aigle s'élevera en haut, & qu'elle placera son nid dans les lieux les plus élevés ?

℣. 28. Elle établit sa demeure dans les rochers ; elle se tient sur la pointe escarpée d'une roche, qui lui sert de forteresse, & où elle est comme en sentinelle.

Qui a donné à l'Aigle l'inclination de s'élever autant qu'il est possible au

dessus de la terre ; de placer son nid hors de la vûë, & de la portée de tous les hommes ; de faire sa demeure sur les rochers les plus inaccessibles; de s'y tenir comme dans une place forte ; & de considérer de cette hauteur tout ce qui se passe dans les lieux inférieurs ?

Y a-t'il une plus vive & une plus noble image des inclinations & des désirs que j'inspirerai aux hommes après ma venuë ? Je les porterai à tout vendre & à tout quitter. Je leur rendrai méprisable tout ce qui est sur la terre. Je ferai qu'ils n'y demeureront qu'à regret. J'enleverai leur cœur avec moi dans le Ciel, en y remontant. Ils y habiteront par leur espérance & par leur amour : & ils monteront souvent en esprit jusqu'au sanctuaire, où leur trésor sera retenu.

Faites sans moi ces prodiges, s'il vous est aussi aisé de me ressembler, que de me prédire. Convertissez en Aigles des hommes terrestres, qui n'ont ni élévation ni noblesse. Donnez-leur des aîles qui les portent au-dessus des nuës. Faites leur chercher des aziles inaccessibles à la corruption du siécle. Rendez-les contens dans la solitude. Elevez-les à une sublime

contemplation. Dégoûtez-les de tout ce qui se fait sur la terre.

℣. 29. Elle éxamine, *ou*, elle tâche de découvrir delà sa proïe, & ses yeux découvrent de loin.

℣. 30. Ses Aiglons sucent le sang; & en quelque lieu que paroisse un corps mort, elle fond dessus.

L'aliment des Aigles n'est pas dans les rochers qu'elles habitent. Elles ne vivent ni d'herbes, ni de fruits. Elles se nourrissent de chair & de sang, mais elles aiment mieux le trouver répandu, que de le répandre; & elles préferent les corps morts, quand elles en trouvent, aux bêtes vivantes, qui ne sont leur proïe que dans la néceſſité. Du haut des roches escarpées, elles découvrent tout ce qui est dans les vallons. Avec des yeux perçans, elles distinguent les objets les plus éloignés; & elles fondent sur un corps mort, à quelque distance qu'il soit d'elle.

On ne peut douter que JESUS-CHRIST n'ait eu en vûë cet endroit, lorsqu'il a dit, en parlant à ses Disciples de son dernier avénement, que

là où feroit le corps mort, là s'affembleroient les Aigles « Car comme un
Matth. XXIV, 27. 28. » éclair qui fort de l'Orient, paroît
» tout d'un coup jufqu'à l'Occident :
» ainfi fera l'avénement du Fils de
» l'Homme. Partout où le corps
» (mort) fe trouvera, les Aigles s'y
» affembleront ». Et l'on ne peut douter non plus, quand on confidere avec atention les circonftances où JESUS-CHRIST a raporté cette parole, que ce ne foit de fon propre corps immolé pour nous; & de fes Elûs qui iront au-devant de lui dans
Theff. IV, 26. les airs, felon faint Paul, qu'il a voulu qu'on l'entendît.

Mais dès-lors, il n'eft plus permis de douter que dans les autres éxemples naturels que Dieu propofe à Job, il n'ait caché un fens plus fublime que celui qui paroît d'abord. Et il me femble que cette feule aplication que JESUS-CHRIST fait à foi-méme & à fes Elûs, de ce que Dieu dit ici du corps mort & des Aigles, eft une juftification de la penfée où je fuis, que les autres queftions renferment quelque inftruction myftérieufe, & des éforts que j'ai faits pour la découvrir.*

* Ceux qui interprêtent les Aigles des étendarts

Les plus parfaits & les plus élevés d'entre mes Elus, ne regarderont la terre que pour le besoin de se nourrir; & leur nourriture sera mon Corps immolé pour eux, & mon Sang répandu pour leur réconciliation. Ils participeront à ce sacrifice avec une faim & une soif toujours nouvelles. Ils se conserveront purs dans la retraite & la séparation du monde, pour ne se rendre pas indignes d'une telle grace. Ils verront avec des yeux éclairés par la foi, que mon Corps réduit à l'état de victime, est le principe de la résurrection & de la vie. Ils se consoleront, en le recevant dans leur cœur, de ce que le ciel est encore fermé, & de ce qu'ils sont encore éxilés sur la terre. Le sujet le plus doux, & le plus ordinaire de leur contemplation, sera ce que j'aurai fait & soufert pour eux. Et au lieu de se perdre dans de vaines & orgueilleuses spéculations, comme quelques faux spirituels, qui espéreront d'arriver à une haute perfection en m'oubliant; ils ne verront rien de plus grand ni de plus sublime, que

Romains, & le corps mort de la Nation des Juifs, s'écartent du véritable sens, & mettent inutilement deux figures l'une dans l'autre.

les mysteres de mes ignominies & de mes douleurs. « Elle éxamine de là » sa proie, & ses yeux découvrent de » loin. Ses aiglons sucent le sang, & » en quelque lieu que paroisse un » corps mort, elle fond dessus ».

PSEAUME XVIII.

℣. 1. Au maître des Chantres, Cantique de David.

SUJET DU PSEAUME.

DAVID veut rendre les hommes atentifs aux ouvrages de Dieu, au spectacle de la nature, à la sagesse, à l'ordre, à la magnificence, qui éclatent dans le ciel, & dans le cours du Soleil; pour les porter à la reconnoissance & à la piété. Il passe aux privi-léges particuliers des Juifs, à l'alliance que Dieu a faite avec eux, & à la loi qu'il leur a donnée : pour leur aprendre combien ils doivent être sensibles à une telle distinction, & à un tel honneur ; & avec quel amour ils doivent obéïr à une loi si juste & si sainte. Et en ne paroissant ne parler que de la nature, & de la loi, il prédit les mer-

veilles de la grace & de l'Evangile.

EXPLICATION DU PSEAUME.

℣. 2. Les cieux anoncent la gloire de Dieu.

Il ne parle ni de la mer, que tous les hommes n'ont pas vûë: ni de la terre, dont ils ne connoissent qu'une petite partie: ni des animaux, ni des plantes, dont plusieurs espéces, & les merveilles sont inconnuës; ni de toutes les choses qui demandent de la recherche, & du soin. Le ciel est également vû de tous; & dans une longue nuit, on peut en découvrir toute l'étenduë, quoiqu'elle soit immense. Les étoiles sans nombre, dont il est semé, leur éclat, leur grandeur, leur variété, leur persévérance dans leur situation & leur forme, sont un spectacle toujours nouveau, & toujours surprenant. Il ne faut que des yeux pour en être frapé. Toutes les lumieres qui brillent dans le ciel, découvrent celui qui en est l'auteur. Il est encore plus visible que la magnificence extérieure qui l'anonce. Et pour peu qu'on soit atentif à la majestueuse beauté du palais qui cache le maître

du monde, l'eſprit eſt bientôt enlevé juſqu'à la majeſté même du Souverain.

Et le Firmament publie (l'excélence) des Ouvrages de ſes mains.

Le terme hébreu ſignifie ce que nous entendons en françois ſous le nom de Firmament. On le traduiroit mal, ſi on le déterminoit ou à l'air, ou à l'eſpace qui eſt entre nous & les étoiles : car ni l'air, ni cet eſpace ne ſont viſibles ; & ni l'un ni l'autre ne font éclater d'une maniere ſenſible les merveilles de la puiſſance divine : au lieu que le Firmament conſidéré comme le ciel où ſont les étoiles, ou fixes ou mobiles, & tel qu'il paroît à nos yeux, ofre de tous côtez un riche & magnifique ſpectacle ; & par la grandeur & le nombre des étoiles qui y brillent de toutes parts, il publie quelle eſt la puiſſance & la gloire du Créateur.

I. SENS.

Sans la lumiere toute la nature ſeroit comme morte ; & la ſageſſe divine qui y a répandu une infinité de beautez & de merveilles, ſeroit comme enſévelie dans les ténébres, & deviendroit par conſéquent inutile à l'homme, qui en doit être l'admirateur.

Mais le Firmament étant tout ſemé de lumiere, & étant la ſource de celle qui éclaire, & l'homme, & tous les ouvrages qui ſont faits pour lui, il n'a beſoin que de ſon propre fond pour être admiré ; & c'eſt de ſa beauté que dépend celle de l'Univers. *Le Firmament fait éclater les beautez de ſes ouvrages.*

I. SENS.

℣. 3. Le jour porte l'ordre au jour, & la nuit le déclare à la nuit.

Si le Ciel demeuroit immobile ; ou ſi les jours étoient égaux ; ou ſi une même ſaiſon ocupoit toute l'année : le ſpectacle du Ciel, tout grand qu'il eſt, deviendroit moins touchant par ſon uniformité. La Sageſſe de Dieu & ſa Providence ſeroient moins ſenſibles ; & l'on ne connoîtroit pas avec quelle éxactitude, & quelle ponctualité la nature lui obéït. Mais quand on conſidére avec quelle régularité la nuit ſuccéde au jour, & le jour à la nuit ; avec quelle proportion les jours augmentent, ou diminuent ; avec quelle meſure le Soleil s'avance vers l'un des deux ſolſtices, & avec quelle obéïſſance il retourne ſur ſes pas, dès qu'il

a touché au terme qui lui eſt marqué;
I. SENS. il n'y a point d'homme aſſez ſtupide pour ne pas admirer, comment un jour marque au jour ſuivant ſon tems & ſa meſure: comment il lui tranſmet l'ordre d'obéïr à Dieu à ſon tour, comme il vient de le faire: comment il le charge de l'anoncer, & d'inviter les hommes à lui rendre graces, après s'être aquité lui-même de cette grande fonction.

Il n'y a point de néceſſité qu'un jour ſuive l'autre. Une nuit peut durer toujours. C'eſt un prodige que le Soleil coupe tous les jours l'horiſon en divers points. C'en eſt un autre qu'il s'avance juſqu'à certaines bornes, & qu'enſuite il recule. Comment expliquer cela, à moins qu'un jour ne porte, en finiſſant, un ordre nouveau, au jour qui doit ſuivre? Et ſi l'on eſt étonné de cette expreſſion, comment ne voit-on pas que chaque jour & chaque nuit obéïſſent à un nouvel ordre, & que le jour précédent ne leur ſert point de régle; que celui-ci s'eſt aquité d'une commiſſion qui lui étoit particuliere; & qu'il laiſſe au ſuivant le ſoin & l'obligation d'éxécuter ce qui lui ſera preſcrit?

Cet ordre admirable dure toujours, non par des principes néceſſaires, mais parce que Dieu le veut ainſi. Il y a un moment connu de lui, où le ciel & la terre ſeront changés, & où la nature prendra une autre forme. Toutes les créatures ignorent ce moment. Elles ne ſavent quel jour ſera le dernier. Et le monde ne continuë, que parce que chaque jour porte au ſuivant l'ordre de lui ſuccéder. L'ingratitude des hommes, & une vaine philoſophie, obſcurciſſent ces véritez. Mais l'Ecriture qui nous en a inſtruit, & qui les a comme en dépôt, jugera tous les hommes.

I. SENS.

℣. 4. Ce n'eſt point un langage, ni une prédication, dont le ſon ne ſe faſſe point entendre.

Leur langage eſt entendu de tous. Les peuples, que la diverſité des langues rend barbares les uns à l'égard des autres, ſont réunis par cette langue commune. Les plus ignorans, & les plus ſtupides en ont l'intelligence. Les caracteres qui ſervent à l'écrire, ſont la lumiere même. Quiconque a des yeux, eſt inſtruit. Perſonne ne peut ſe plaindre de l'avantage que

I. SENS.

les Savans ont sur lui. Il voit tout ce que les Savans admirent comme lui. Personne n'est excusable, s'il se contente de le voir, sans en devenir meilleur : s'il est sourd à la voix du Ciel, ne pouvant être aveugle à l'égard du magnifique spectacle qu'il ofre à ses yeux : s'il admire l'ouvrage, sans adorer son auteur.

℣. 5. Le bruit de leurs voix retentit par toute la terre, & leurs paroles se répandent jusqu'aux extrémitez du monde.

Le langage des Cieux est continuel, ou sans interruption ; intelligible à tous, & universel. Il comprend tous les peuples, tous les lieux, tous les tems. D'un pôle à l'autre : de l'Orient à l'Occident : tous les habitans de la terre sont instruits, sont exhortés, sont condamnés par cette voix infatigable du Ciel. Il n'y a point de vice que cette prédication ne confonde, comme il n'y a point de ténébres qu'elle ne soit capable de dissiper. Comment peut-on ignorer Dieu en regardant le Ciel ? Comment peut-on se borner à cette vie & à la terre,

en voïant le séjour des Saints ? Qui peut douter de la providence, en considérant un tel ordre ? Qui oseroit désobéïr à une puissance & à une sagesse à qui tout obéït ! Qui peut mépriser une bonté qui prodigue dans des créatures inanimées tant de beautez, & tant de magnificences ? Combien celui qui a mis tant déclat & tant de lumiere dans les étoiles, est-il lui-même environné de majesté & de gloire ! Que réserve-t'il à ses serviteurs & à ses amis, s'il est si riche & si libéral envers la matiere ? Quelle est la dignité de l'homme, pour qui le Ciel n'est si grand, ni si lumineux, qu'afin de l'instruire, & de l'empêcher d'oublier son origine & sa fin ?

I. SENS.

℣. 6. (Dieu) fait servir les Cieux de pavillon au Soleil.

Il semble, dit le Prophête, que le Ciel avec toute sa beauté & tout son éclat, ne soit que le séjour, & le palais du Soleil, qu'il lui serve de pavillon, & qu'il ne soit si brillant, que pour contribuer à la majesté de celui qu'il couvre sous une tente étoilée.

Pour entendre sa pensée, il faut, comme lui, considérer le Soleil non

dans le tems qu'il eſt ſur l'horiſon ; mais lorſqu'il eſt caché pendant la nuit. Il ſemble alors, que le ciel, qui eſt comme un grand pavillon ſemé d'étoiles, embraſſe & cache le Soleil ſous ſes riches courtines ; que le Soleil ſoit alors en repos ſous ce magnifique apareil ; & qu'il en ſorte au point du jour pour fournir ſa carriere : le pavillon étant alors levé, & les étoiles diſparoiſſant, juſqu'à ce que la nuit étende de nouveau les rideaux, & la riche broderie dont ils ſont couverts.

I. SENS.

Il ſeroit inutile d'objecter que le Soleil pendant la nuit, parcourt l'hémiſphére opoſé à celui qui eſt dans les ténébres. Le Prophête le ſait auſſi-bien que nous ; mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'à l'égard de ceux qui ſont dans les ténébres, le Soleil eſt alors caché ; & que le Ciel paroît de toutes parts l'enveloper & le couvrir comme un grand & ſuperbe pavillon ſemé d'étoiles, dont les rideaux ſe plient & ſe roulent au point du jour.

Cet aſtre paroît lui-même comme un époux, qui ſort de ſa chambre nuptiale.

Sans

Sans ce qui vient d'être dit, la pensée du Prophête, qui est belle & magnifique, perdroit beaucoup de sa grace & de sa force. Lorsque le pavillon commence à s'ouvrir, on en voit sortir le soleil plus jeune, plus paré, plus brillant qu'un époux, qui auroit passé la nuit à se préparer au jour le plus solemnel de sa vie. Avant qu'il se découvre sur l'horison, la lumiere, l'éclat des nuages légers qui sont sur sa route, mille couleurs plus brillantes que l'or & les pierreries, anoncent sa venuë. Et quand il s'éleve majestueusement sur l'horison, toutes les montagnes se couronnent de lumiere, & toute la nature paroît sortir du tombeau. Tout ce qui est muet, dans la campagne & dans les bois, retentit de voix & de concerts. Tout aplaudit à l'époux, tout l'admire; mais après les premiers regards, qui sont comme le premier salut, personne ne peut en soutenir la vûë; & en rendant toutes choses visibles, il se cache lui-même par sa lumiere.

I. SENS.

Il s'élance plein d'ardeur, comme un géant, pour fournir sa carriere.

I. SENS. Ce n'eſt point un époux éféminé, qui ne ſoit ocupé que de ſa parure, qui marche à pas lents & méſurés, & qui ne penſe qu'aux délices & aux repos. Il commence à pas de géant une vaſte & immenſe carriere, parce qu'il ſait bien que plus il a de lumiere, plus il eſt obligé de la répandre ; & que celui qui l'a rendu ſi brillant, l'a chargé d'éclairer toute la terre. Il obéït non ſeulement avec promtitude, mais avec joie : *exultavit*. On diroit qu'il s'aquite pour la premiere fois de ce miniſtere, dont la divine providence l'a chargé. On croiroit, en lui voiant commencer le jour, qu'il commence lui-même de naître, tant il a de vîteſſe, d'allégreſſe, de rapidité. On penſeroit qu'il ſort pour la premiere fois des barrieres de l'aurore, & qu'il s'eſt long-tems préparé à fournir une carriere, qui eſt auſſi ancienne que le monde, & qui à ſon égard paroît auſſi nouvelle, que lorſqu'il en reçut le premier ordre.

℣. 7. Il part d'un bout du Ciel, & continuë ſon tour juſqu'à l'autre bout.

Rien ne retarde jamais ſa courſe.

Aucun obstacle ne l'a jamais interrompuë depuis le commencement. Il part d'une extrêmité du Ciel, & revient au point d'où il est parti, selon les sens : * quoique ce soit avec une diférence qui ne s'observe qu'après quelques jours, & qui est plus admirable, que la révolution d'un point précis au même point précis ne le seroit. Les hommes acoutumés à ce miracle, y font peu d'atention. Ils croïent qu'il leur est dû: Ils ne pensent pas que les choses puissent être autrement. Et parce que Dieu est fidéle à ses promesses, ils oublient qu'il est le maître de ses dons. Le Prophête leur reproche un oubli, également honteux à la raison & à la piété ; & il leur fait sentir que tout est libre, ou ils s'imaginent que tout est nécessaire.

I. SENS.

Et rien ne se cache à sa chaleur.

Ce n'est point une lumiere qui dissipe seulement les ténébres, & qui ne serve qu'à découvrir les merveilles de la nature. C'est une lumiere féconde qui porte par tout la vie & la chaleur ;

* Les aparences sont les mêmes soit que le soleil tourne autour de la terre, ou que la terre tourne autour du soleil ; & c'est une merveille égale.

& qui est le principe de tous les changemens qui arrivent dans l'air, dans les eaux, & sur la terre. Tout seroit glacé, & dans un stérile repos, sans cette flamme vivifiante dont le soleil est une source inépuisable. S'il étoit plus près de nous, elle consumeroit tout. S'il étoit plus éloigné, elle ne produiroit rien. Dieu l'a placé dans une si juste proportion, qu'il échause assez pour conserver la vie de l'homme & des animaux, & pour meurir les fruits de toute espéce; & il a voulu qu'il s'éloignât après leur maturité, pour ne pas empêcher la naissance de ceux qui sont nécessaires pour l'avenir. Ainsi tout est dans l'ordre, par l'éxacte observation de celui que la providence a marqué au soleil. Il est suspendu au-dessus de nous par une main invisible, qui le tient à une distance proportionnée. Mais peu de personnes en rendent graces, à l'éxemple du Sage, qui confond notre ingratitude par ces excélentes paroles : « Je me souviendrai des ouvrages du Seigneur ... le Soleil voit » tout, & éclaire tout; & la gloire » du Seigneur éclate de toute parts » dans ses ouvrages .... c'est le vase

I. SENS.

Eccli. XLII, 5, 16.

Ibid. XLIII, 2, 3, 4, 5.

admirable, l'ouvrage du Très- « haut... Il soufle une fournaise de « feu dans ses chaleurs... Il lance « des raïons enflammés, & la vivaci- « té de sa lumiere éblouïit les yeux. « Le Seigneur qui l'a créé, est grand; « & il hâte sa course pour lui obéïr ».

I. SENS.

℣. 8. La loi du Seigneur est parfaite & sans défaut: elle convertit les ames.

On est surpris que le Prophête passe tout d'un coup, de la considération du Ciel & du soleil à la loi de Dieu; & l'on ne voit pas la liaison entre des choses si diférentes. Mais avec un peu d'atention, on découvre cette liaison; & elle remplit l'ame de consolation & de joie, quand elle est découverte.

Le Ciel & le soleil, dit le Prophête, sont admirables, nécessaires à la nature, dignes de l'atention des hommes, & à leur égard une matiere féconde d'actions de graces. Mais la loi de Dieu, est sans comparaison plus merveilleuse, plus nécessaire, plus propre à découvrir la bonté de Dieu, plus capable de la manifester dans tout ce qu'il est, plus puissante pour

lui atacher tous les hommes par des motifs dignes de lui.

I. SENS.

De la création & de la providence générale, le saint Esprit nous éleve à un soin plus important, & à un bienfait plus signalé.

Il nous conduit par la prédication du Ciel & par la voix de la nature, à une instruction plus particuliere & plus précise. Il passe d'un langage moins distinct & moins articulé, à un langage plus intelligible & plus clair. Il substituë une révélation sécrete à une manifestation publique. Et il nous aprend la diférence que Dieu a mise entre tous les peuples du monde, à qui il s'est contenté de parler par le spectacle de la nature : & le peuple d'Israël, à qui il a parlé par ses Prophêtes ; entre les nations dont il est le Roi ; & la maison de Jacob, dont il est le pere ; entre les étrangers qui ne voïent que ses ouvrages ; & ses enfans, dont il prend un soin immédiat, & à qui il révele toutes ses volontez.

Il sembloit que l'homme, situé au milieu des merveilles dont la nature est remplie, & comblé des bienfaits de Dieu, ne pouvoit l'oublier, ni s'en souvenir sans l'adorer, & sans lui être

fidéle. Mais il s'eſt conduit au milieu de la plus grande lumiere, comme un aveugle. Il eſt devenu ſourd à toutes les voix qui lui anonçoient la majeſté & la ſainteté du Créateur. Il a tout adoré, éxcepté lui. Les étoiles & le ſoleil, qui publioient la divinité, ſont devenus ſes Dieux; & ſi quelques particuliers ont été moins ſtupides que les autres, ils ont été auſſi impies, & auſſi ingrats.

I. SENS.

Il a fallu rapeller l'homme à ſon devoir par une autre voie que celle de la raiſon, & de la ſageſſe naturelle. Il a eu beſoin qu'on rétablît la loi, écrite autrefois dans ſon cœur, mais obſcurcie & éfacée par ſes ténébres & ſes paſſions; & qu'on lui répétât en termes clairs & diſtincts, ce qu'il ne voïoit que d'une maniere incertaine & confuſe.

Ainſi le Prophête, en paſſant de la nature à la loi, reproche ſécretement à l'homme l'abus qu'il a fait des connoiſſances naturelles; & il lui fait ſentir, que s'il avoit toujours été abandonné à ſa ſeule raiſon, il n'eût fait que s'égarer & ſe corrompre.

La loi du Seigneur eſt parfaite & ſans défaut. La loi de Dieu ne reſſemble

I. SENS.

point à celles que les hommes établissent. Elle ne favorise en rien ni leurs passions, ni leurs préjugez. Elle ne dissimule aucun vice. Elle ne permet, ni excuse, ni ne tolere rien d'injuste, Elle condamne jusqu'aux plus sécrets désirs, jusqu'aux pensées qui demeurent sans éxécution. Elle est contraire en tout à la cupidité, incapable d'adoucissement, & de mitigations, infléxible, incorruptible, aussi pure après plusieurs siécles, qu'au premier jour qu'elle a été publiée; aussi sévere contre la multitude des pécheurs, que contre un seul; aussi parfaite, & aussi entiere, quoique tout le monde l'abandonne, que si tous y étoient fidéles.

Elle convertit les ames. Elle est la régle, & rien ne la peut fléchir. L'on ne peut devenir juste, qu'en lui devenant conforme; & c'est inutilement qu'on entreprend de la courber; & de diminuer la distance qui est entre elle & nous, en la rendant plus indulgente à nos foiblesses. Il faut nécessairement que nous fassions tout le chemin; & notre premier devoir, est de nous affliger de nous en être écartés. Elle nous reproche nos égaremens: il faut respecter ses reproches. Elle nous montre

ce

ce que nous ſommes ; il faut l'avoüer. Elle parle contre nous ; il faut répéter avec humilité tout ce qu'elle en dit. Il s'agit de ſe convertir à elle : & par conſéquent, il faut être en tout de ſon avis.

I. SENS.

Le témoignage du Seigneur eſt fidéle.

La loi de Dieu eſt apellée témoignage, parce qu'elle nous aprend ſes volontez, & nos devoirs : parce qu'elle nous avertit de ce qui arrivera aux juſtes, & aux injuſtes : parce qu'elle dépoſe en notre faveur, ou contre nous : parce qu'elle eſt une proteſtation publique contre les vices, & un témoin que nous ne pouvons corrompre, & auquel nous ne pouvons éviter d'être confrontés. *La loi de Dieu eſt un témoignage fidéle*; c'eſt-à-dire, véritable, ſincere, éxact; ſans éxagération, ſans excès; dès qu'on y ajoûte, ou qu'on en retranche, on le falſifie. Tout y doit être pris à la lettre. Il n'a beſoin, ni d'interprétation, ni de gloſe. Les promeſſes & les menaces, ſont éxactement conformes à la réalité des biens & des maux. Les régles pour la vertu ſont préciſes & meſurées. On ne peut aller au-delà, ni en faire

I. SENS.

moins. Il les faut embraſſer également, & l'on ne peut choiſir entre elles. Tous les vices ſont également réprimés, & un ſeul réſervé ne peut trouver d'indulgence. Ce n'eſt point ici un plan, & une idée, dont la ſageſſe humaine ſoit maîtreſſe. Elle doit écouter, obéïr, & ſe taire.

Il donne la ſageſſe aux petits.

Tout le monde eſt ēnfant devant Dieu : mais ceux qui le ſont plus que les autres, ſont ceux qui croïent l'être moins. Perſonne n'eſt ſage, qu'autant qu'il eſt inſtruit des volontez de Dieu, & qu'il eſt atentif à les ſuivre. Si la loi ne décidoit tous les doutes, ſi elle ne fixoit nos penſées & nos raiſonnemens, ſi elle ne diſſipoit nos ténébres, ſi elle ne réformoit nos uſages & nos coutumes : nous marcherions au hazard, nous nous tromperions ſur les points les plus eſſentiels, nous vivrions dans une profonde ignorance de ce que nous ſommes, nous ſerions comme des enfans juſqu'à la mort.

L'Ecriture donne le nom de, *petit*, & de, *ſimple*, à ceux qui manquent de ſageſſe & de lumiere ; & à ceux qui ont de la docilité. En cet endroit,

elle réünit les deux ſens : car tout le monde eſt dans les ténébres : & ce ſont les perſonnes humbles & dociles qui profitent de l'inſtruction, que Dieu leur donne par ſa loi. C'eſt aux petits, dans ce dernier ſens, qu'il ſe révéle : c'eſt à eux qu'il découvre ſes myſteres : c'eſt avec eux qu'il aime à s'entretenir. Les autres ſont exclus : non parce qu'ils ſont grands ou ſages, car ils ſont plus petits & plus imprudens que les autres : mais parce qu'ils ajoûtent l'orgueil & l'aveuglement à l'ignorance ; & qu'ils donnent le nom de ſageſſe à l'indocilité, & à la folie.

I. SENS.

℣. 9. Les ordonnances du Seigneur ſont pleines d'équité.

Les commandemens de Dieu ſont apellés juſtice : parce qu'ils ſont infiniment juſtes en eux-mêmes : parce qu'ils ſont la régle des actions des hommes : parce qu'ils ſont le chemin de la juſtice, & un moïen plus sûr d'y arriver ; & que l'amour ſincere de la loi de Dieu & la juſtice, ſont la même choſe.

Elles rempliſſent les cœurs de joie.

L. SENS. Quand le cœur est droit, rien ne lui paroît plus aimable, ni plus délicieux que la loi de Dieu. Il trouve une conformité entre la loi qu'il porte écrite au-dedans de lui-même, & la loi extérieure, qui le remplit de consolation & de joie. Il est ravi de sentir qu'il veut, & qu'il pense comme Dieu même, & que ses sentimens sont autorisés par une si grande & si sainte majesté. Il découvre tous les jours de nouvelles beautez dans sa loi. Il éprouve qu'elle ne lui commande ou ne lui défend rien, que ce qu'il devroit faire ou éviter pour ses propres intérêts. Il est convaincu par son expérience, qu'elle n'est sévere que contre ses maladies; qu'elle ne s'opose à ses passions, que pour le conduire au bonheur par la justice; & qu'elle n'emploïe la terreur & les menaces, que pour l'empêcher d'être malheureux. Il se livre avec une entiere confiance à ses conseils. Il la consulte comme un ami zélé & fidéle, qui n'est ocupé que de son bien. Et le tems qu'il emploïe à la méditer, à l'aprofondir, à la comparer avec ses besoins, ses intérêts, ses devoirs, est le seul où il joüisse d'une paix & d'un plaisir, que le repentir ne puisse troubler.

Les Commandemens du Seigneur sont purs, & lumineux. Ils éclairent les yeux. I. SENS.

Ce que le Soleil est pour les yeux, la loi de Dieu l'est pour l'esprit, & pour le cœur. Elle est une source inépuisable de lumiere, & ce n'est que par elle qu'on juge bien de tout. Sans elle tout rentre dans les ténébres. On se heurte contre tout ce qu'on rencontre: On est blessé par les choses mêmes, dont on pourroit faire un usage légitime. On n'en connoît ni la destination ni la fin. On ignore la différence qu'il faut mettre entre le bien souverain, & les créatures; & l'on se repose mal-à-propos, ou l'on marche avec danger.

Plus on aime la loi de Dieu, plus on devient éclairé. Les yeux destinés à la voir sont dans le cœur: c'est l'amour qui les ouvre, & qui les rend atentifs. Il y trouve sa joie, & le plaisir l'y conduit plus avant, & l'y fait pénétrer chaque jour d'une maniere plus profonde & plus intime. De nouvelles découvertes l'enflâment de nouveau; & la récompense de ce nouveau dégré d'amour, est une nouvelle lu-

miere. *Les Commandemens du Seigneur*
I. *sont purs & lumineux : Ils éclairent les*
SENS. *yeux.*

℣. 10. La crainte du Seigneur est chaste : elle demeure éternellement.

C'est le caractere propre de la crainte de Dieu, qui est inséparable de son amour. Elle est apellée *chaste*, & *pure*, parce qu'elle a chassé du cœur l'amour injuste de soi-même, & de tous les biens qui sont l'objet de la cupidité. C'est la crainte d'un fils, & non celle d'un esclave. C'est la crainte d'une épouse chaste & fidelle, & non celle d'une adultere. Elle aime la justice de la loi, au lieu d'en être afligée. Elle y consent avec joie, au lieu de la trouver contraire à ses désirs. Elle ajoûte à l'amour de Dieu, une sainte solicitude qui porte à rechercher tout ce qui peut lui plaire; une sainte inquiétude, qui fait qu'on examine, & qu'on craint tout ce qui peut l'ofenser; un saint tremblement, de peur que sans y penser, on lui ait déplû en quelque chose.

Cette crainte subsistera toujours; comme la charité. Elle sera éternelle, comme la religion & la piété. Elle

commence ici pour être parfaite dans le ciel. Elle y sera sans inquiétude, & sans allarme : elle y sera convertie en respect, en adoration, en saisissement : ici elle est tremblante, & elle est allarmée de tout ce qui peut diminuer l'humilité & l'amour.

I. SENS.

Les jugemens du Seigneur sont la vérité même : pris & comparés ensemble, ils sont tous justes.

Les diférens noms que le Prophête donne à la loi de Dieu, servent à nous en découvrir l'excélence. Elle est une régle sûre pour bien juger de tout. C'est sur elle que toutes nos actions sont jugées. C'est par raport à elle que le jugement, auquel nous devons nous préparer, sera rendu. Elle est même une décision nette de toutes les questions qui ont raport à la morale. Et si l'on prenoit soin de la consulter sur tous les points, qui paroissent douteux, on trouveroit qu'elle a prononcé sur tous ; mais que les hommes sont devenus distraits, par raport au jugement qu'elle a prononcé.

Toutes ces décisions sont non seu-

I. SENS. lement vraies, mais la vérité même. Plus on les éxamine, & plus on les compare ensemble : plus on admire leur liaison & leur mutuel raport. Si l'on ne s'en écartoit jamais, on ne tomberoit jamais dans aucun inconvénient, ni dans aucune perpléxité. On ne trouve certaines loix dificiles, que parce qu'on n'a pas observé celles qui en facilitoient l'éxécution. On ne juge que quelques autres sont impraticables, que parce qu'un abus en a atiré plusieurs, & qu'on aporte pour excuse le crime même que la loi condamne. Qu'on suive tout; & tout est aisé : au moins tout est possible, tout est conforme au bien public, tout est juste & nécessaire. Il ne faut pas toucher à la loi : il faut seulement réformer le siécle, & soi-même : *Les jugemens du Seigneur sont la vérité même : pris & comparés ensemble ; ils sont tous justes.*

℣. 11. Ils sont plus désirables que l'or, que tout l'or du monde le plus pur. Ils sont plus doux que le miel, que le raïon de miel le plus excélent.

On ne peut assez admirer la bonté

de Dieu, & sa condescendance dans les Ecritures, où il veut bien s'abaisser jusqu'à notre langage, & jusqu'à notre enfance. Il parle à nos sens, pour nous ramener à notre cœur. Il s'afoiblit, pour nous relever. I. SENS.

Vous ne connoissez, nous dit-il, rien de plus prétieux que l'or & les pierreries : vous ne trouvez rien de plus doux que le miel. Mais tout l'or du monde, & tous les plaisirs ne sont pas comparables à ma loi. Préférez-la sans crainte à toutes les richesses, & à toutes les consolations, qui sont l'objet des sens. Ne vous écartez jamais de mes préceptes, de quelque perte qu'on vous menace, ou quelque plaisir qu'on vous ofre. Mettez en sûreté le seul trésor qui soit digne de vous. Réservez-vous la seule joie que les hommes ne puissent vous enlever. Ne jugez point, comme les enfans, par les yeux du corps, ou par la seule expérience des sens. On a tout, quand on est fidéle. On est heureux, quand on soufre pour moi. Laissez l'or & les pierreries, à des hommes aussi matériels que ces choses : laissez-les dans l'erreur, que le miel est le souverain bien. Plaignez leur

ſtupidité, & leur enfance : & gardez-vous bien de l'imiter.

I. SENS. ℣. 12. Auſſi eſt-ce de ces loix, que votre ſerviteur tire ſa lumiere. Il trouve une grande récompenſe en les gardant.

Ce n'eſt point une ſimple ſpéculation, dit David, que mon diſcours. J'ai éprouvé moi-même ce que je dis; & vous m'en êtes témoin, ô mon Dieu, que je ſers dès mon enfance. J'ai trouvé dans votre Loi une joie plus pure ſans comparaiſon, que toutes celles qui ſéduiſent les hommes. Elle a fait juſqu'ici mes chaſtes délices. Elle eſt à mon égard tout mon tréſor, & tout mon bien. C'eſt elle qui m'a inſtruit. C'eſt elle qui m'a rendu plus ſage que les vieillards, & plus intelligent que mes maîtres. Je l'étudie tous les jours, comme ſi elle m'étoit nouvelle. Je l'obſerve avec toute l'attention, & toute l'éxactitude dont je ſuis capable. Et j'en ſuis récompenſé en mille manieres dès cette vie, ſans parler de l'éternelle félicité que vous me promettez.

℣. 13. Qui peut connoître tous ſes péchez de ſurpriſe? Pu-

rifiez-moi des fautes qui me sont inconnues. — I. SENS.

℣. 14. Et pardonnez à votre serviteur celles qui lui sont étrangeres.

Mais, Seigneur, continue le Prophête, lorsque je dis que j'observe votre loi, je n'ai garde pour cela de me justifier devant vous. Je sai que je commets beaucoup de fautes, qui me sont inconnuës. Je ne puis sonder les sécrets replis de mon cœur. Mes pensées sont plus promtes, que ma vigilance n'est grande. Mes désirs échapent à mes réfléxions. Mon amour propre se joint à plusieurs actions que je commence par le vôtre. Une sécrette complaisance, comme une ombre importune, acompagne le bien que je fais, & malgré mon atention, m'en enleve une partie. Je donne mes soins à une chose, & une autre est négligée. Mes précautions mêmes m'embarassent, & me partagent, & quelquefois la crainte excessive de manquer, en devient l'ocasion.

Je ne sai d'ailleurs tout ce que je dois au prochain. Je ne puis tout réformer, & je ne dois pas aussi tout

I. SENS. soufrir. Je dissimule ; & je me le reproche. Je reprens, & souvent je ne fais qu'aigrir. Je partage mes soins & mon autorité, avec des hommes, en qui je ne trouve pas toutes les vertus que je voudrois. Je répons d'eux, & de leur conduite. O mon Dieu, purifiez ce qui m'est inconnu. Pardonnez ce qui m'est étranger. N'entrez point en jugement avec moi, ni pour mes ignorances, ni pour les fautes de ceux qui me sont soumis. J'ai eu besoin de votre miséricorde pour faire le bien : j'en ai besoin pour n'être pas puni du mal que j'y ai mêlé. Recevez mes actions de graces, & mes gémissemens.

Si ces fautes ne me sont point imputées, alors je serai pur & délivré d'un grand nombre de péchez.

Le Prophête reconnoît donc que sa justice dépend de la clémence, & de la miséricorde de Dieu : que sans elle, il est soüillé & impur ; que l'observance extérieure de la loi ne le rend pas innocent ; qu'il a besoin que ses péchez ne lui soient pas imputés ; que

les sacrifices & les cérémonies de la loi ne peuvent avoir cet éfet, puisqu'il l'atend d'une autre cause. Et, s'il nétoit pas retenu par la crainte de publier trop clairement les mysteres de l'Evangile avant le tems, il protesteroit qu'il n'éspére sa réconciliation, que du Messie, & du sang qu'il doit répandre. Mais il faudra donner à ces véritez un peu plus de jour, quand cette explication sera finie.

I. SENS.

℣. 15. Les paroles de ma bouche vous seront agréables, & les pensées de mon cœur ne craindront point de vous avoir pour témoin. *

Lorsque vous m'aurez justifié, Seigneur, en me pardonnant, & en réformant tout ce qui vous déplaît en moi : vous banirez la sécréte tristesse qui partage & obscurcit mon esprit; vous me délivrerez de l'inquiétude que me causent mes péchez; & vous rendrez à mon ame le calme & la paix, dont la piété a besoin pour être parfaite. Je ne penserai alors qu'à vous aimer, & qu'à vous plaire. Je

* *A la Lettre* : seront devant vous.

conſerverai avec ſoin l'innocence que
I. vous m'aurez renduë. Je ne parlerai
SENS. que par votre ordre. Je ne déſirerai, que ce que vous voudrez. Je me croirai ſeul au monde avec vous. Je vivrai comme étant toujours ſous vos yeux, comme vous ayant toujours pour témoin & pour juge, & comme n'aïant qu'une ſeule obligation & qu'un ſeul devoir, de vous obéïr & de vous ſuivre.

Ce n'eſt point là le langage du Juif eſclave ſous la loi, tremblant devant ſon maître, & ne penſant qu'à lui cacher ſon cœur, en lui ofrant le dehors.

Ce n'eſt point là non plus le langage d'une piété imparfaite & timide, qui craint qu'on n'éxige trop d'elle; qui ſe laſſe de l'atention à Dieu; qui croit avoir beſoin d'aimer autre choſe que lui; & qui demande la permiſſion de l'oublier pendant quelques intervales, pour être en liberté.

Le juſte ſeul, qui connoît le prix de l'amour, & qui ne penſe qu'à le nourrir & à le faire croître, dit hardiment avec David: *Les paroles de ma bouche vous ſeront agréables, & les penſées de mon cœur ne craindront point de vous avoir pour témoin.*

Seigneur, vous êtes ma force, & mon Rédempteur. II. SENS.

Voilà ſur quoi les réſolutions du juſte ſont fondées : voilà ſur quoi ſon eſpérance eſt établie. Il oſe tout promettre, parce qu'il eſpére tout du ſecours de Dieu. Et il eſpére le ſecours de Dieu, parce qu'il eſt ſon Sauveur & ſon Rédempteur.

Cette fin du Pſeaume acheve de découvrir JESUS-CHRIST qui y eſt caché dès le commencement ; & il eſt tems de l'y conſidérer.

EXPLICATION DU SECOND SENS.

II. SENS.

Saint Paul dans l'Epître aux Romains voulant prouver que l'Evangile a été anoncé à tout le monde par les Apôtres ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont eu ordre de le prêcher à toutes les Nations, ſans diſtinction, & qu'ils ont obéï à cet ordre : ſe contente de citer le cinquiéme verſet du Pſeaume que nous expliquons. « La foi « vient, *dit cet Apôtre*, de ce qu'on a « ouï : & on a ouï, parce que la pa- « role de JESUS-CHRIST a été prê- « chée. Mais ne l'ont-ils pas déja « entenduë ? oui certes : leur voix a « Rom. X, 16. ꝟ. 18.

II. SENS. » retenti par toute la terre, & leur » parole s'est fait entendre jusqu'aux » extrémitez du monde ». Et par-là, il nous aprend que le sens immédiat, qui nous avoit paru si raisonnable & si clair, n'est pas le seul, ni le plus important; & que nous n'entendrions que la moindre partie, de ce que le S. Esprit a voulu nous dire, si nous n'allions pas au-delà de la surface, & de l'écorce, qui servent de voile à l'Evangile.

On ne peut pas répondre que le passage cité par saint Paul, est une heureuse aplication, & non une preuve solide. Car il le cite comme une preuve d'une vérité capitale, qui est la vocation des Gentils à l'Evangile, & la nécessité qu'ils aïent des prédicateurs. Il n'aporte même que cette unique preuve. Et il est visible, que si elle n'est pas concluante & solide, elle n'est propre qu'à faire douter du dogme qu'il veut établir.

On ne peut pas répondre non plus, que la premiere explication qu'on a donnée au Pseaume, est simple, & naturelle; & qu'elle sufit; que la seconde au contraire, est étrangere & forcée, & par conséquent superfluë. Ce seroit prétendre connoître mieux ce

ce que le Saint-Esprit a voulu nous dire, que le Saint-Esprit même qui l'a dicté. Il a parlé en mysteres par David, & il s'est expliqué par saint Paul. C'est un Prophête, & un Apôtre, qui est l'interprête d'un Prophête. Et il est étonant, que des hommes, qui n'ont que des lumieres très-bornées, osent contredire un homme que JESUS-CHRIST a instruit immédiatement, & qui a été enlevé au troisiéme Ciel.

II. SENS.

Enfin l'on ne peut objecter, qu'on ne voit point de liaison, entre le passage cité par saint Paul, si l'on l'entend des Apôtres, & tout le reste du Pseaume ; & que c'est un morceau détaché de tout, qui ne convient point aux autres parties. Quand cela seroit vrai à notre égard, ce seroit seulement une preuve de notre ignorance ; & nous ne devrions avoir aucune peine à l'avoüer. Saint Paul voïoit la liaison que nous ne pouvons découvrir. Il ne faut pas contester contre lui, parce qu'il a vû ce qui nous est caché ; & je ne comprens pas comment on est chrétien, en refusant de se soumettre à un tel maître. Il n'est peut-être pas d'ailleurs aussi impossible qu'on le

II. SENS. pensée, de donner un sens suivi du Pseaume, en s'atachant à l'interprétation dont saint Paul nous donne l'entrée.

℣. 1. Les cieux anoncent la gloire de Dieu, & le firmament publie l'excélence des ouvrages de ses mains. *Ou* : fait éclater les beautez de ses ouvrages.

Il n'est pas étonant que le ciel qui éclaire la terre, soit le symbole des Apôtres qui ont éclairé tout le monde : que la beauté du ciel, soit une image des vertus qui ont éclatées dans leur vie, & des miracles qu'ils ont faits : que la prédication muette du Ciel, soit la figure de leur prédication, & du soin qu'ils ont pris d'abolir l'idolâtrie, & de rapeller tous les hommes au Créateur qu'ils avoient oublié : que le mouvement rapide du ciel autour de la terre, soit le signe de l'incroïable rapidité avec laquelle les Apôtres ont porté l'Evangile jusqu'aux extrémitez du monde.

Tout cela est en même tems & grand & naturel. La comparaison est juste en tout. Rien n'y est violent ni forcé. Et nous remarquerons dans la

ſuite d'autres raports, qui la rendent tout-à-fait ſenſible.

II. SENS.

Mais ſans entrer dans ce détail, n'avons-nous pas tous été frapés, de ce que l'Ecriture donnoit au ciel le ſoin d'anoncer aux hommes la gloire de Dieu? De ce qu'elle chargeoit de ce miniſtere, les étoiles pendant la nuït, & le ſoleil pendant le jour! De ce qu'elle leur atribuoit un langage intelligible à toutes les Nations; & de ce qu'elle parloit du ſon éclatant de leur voix, comme d'une prédication qui eût pénétré juſqu'aux extrémitez de la terre? Nous avons expliqué comme nous avons pû cette figure hardie, & où il entre une ſorte d'éxagération, qui convient à l'éloquence humaine, plus brillante ordinairement qu'éxacte & ſolide; mais qui a dû nous avertir qu'elle couvroit une grande vérité, puiſque le Saint-Eſprit l'emploïoit, lui qui eſt la régle du langage le plus éxact. Nous avons dû ſentir, que les expreſſions étoient trop fortes, ſi elles ne ſe raportoient qu'au ciel matériel, & aux étoiles. Et dès que ſaint Paul nous a eu levé un pan du rideau, non ſeulement nous avons dû recevoir avec un pro-

II. SENS. fond respect son explication : mais nous avons dû avoüer qu'elle étoit nécessaire ; & nous réjoüir de ce qu'elle rendoit à l'Ecriture sa principale gloire, qui est d'être vraie en tout, en donnant à ses expressions un objet digne de leur magnificence.

Mais pour entrer dans le vrai sens du Prophête, il ne faut pas limiter la prédication mystérieuse du ciel, au seul tems des Apôtres : ni regarder les Apôtres comme les seuls dont le ciel soit la figure. Le firmament, dont il s'agit ici, semé d'étoiles de toutes grandeurs, représente tous les Saints qui ont eu plus de part que les autres à la connoissance & à la révélation de JESUS-CHRIST ; qui l'ont anoncé dès le commencement du monde ; qui l'ont figuré par quelques événemens de leur vie ; qui en ont reçu la promesse ; & qui l'ont transmise à leurs décendans, & qui en ont réveillé l'atente parmi les hommes. Les Apôtres qui sont venus les derniers, ont vû ce que leurs prédécesseurs avoient espéré ; & ils l'ont publié avec un succès incroïable. Mais les Patriarches & les Prophêtes avoient anoncé dès les premiers tems, la venuë du Jus-

te ; & il faut commencer leur prédication depuis la promesse faite à Adam, & depuis l'immolation d'Abel.

II. SENS.

Ce firmament chargé d'étoiles, empêchoit que les ténébres de la nuit ne fussent entieres. Il éclatoit de lumieres, mais sans pouvoir tenir lieu du jour. Il subsistoit en atendant le lever du soleil, & la manifestation de JESUS-CHRIST. Et depuis sa venuë ; il a continué ses fonctions après son absence. Les Apôtres ont publié que ses mysteres étoient acomplis : comme les Prophêtes avoient publié qu'ils s'acompliroient. Leurs disciples ont succédé à leur ministere. Et jusqu'au retour du soleil, c'est-à-dire, jusqu'au jour où le Pere manifestera son Fils devant tous les hommes de tous les siécles, le firmament anoncera ses merveilles. On verra dans la suite, que l'intelligence de quelques versets dépendoit de ces observations.

Les cieux anoncent la gloire de Dieu. Le firmament est tout semé d'étoiles, qui publient, non seulement la puissance du Créateur, mais la clémence infinie du Rédempteur. Chaque étoile anonce quelque mystere du Sauveur, prédit une partie de ses sou-

II. SENS. frances, porte le caractere de quelqu'une de ses vertus. Sans les Saints qui ont conservé la foi & l'espérance en JESUS-CHRIST, des ténébres plus épaisses que celles de l'Egypte, auroient couvert toute la terre. Ils ont brillé, comme du haut du ciel, & ceux qui les ont consideré, ont été consolés par leur lumiere. *Le firmament publie l'excélence des ouvrages de ses mains.*

℣. 3. Le jour porte l'ordre au jour.

La Tradition s'est conservée avant Moïse, par les Patriarches & les Prophêtes, qui ont transmis de bouche en bouche la foi au Sauveur, & l'espérance en sa mort. Elle a été assez claire pour montrer le chemin à qui l'a voulu suivre : mais elle a été obscure, & acompagnée d'énigmes & de figures, pour quiconque n'a pas désiré plus de lumiere : *La nuit le déclare à la nuit.*

℣. 4. Ce n'est point un langage ni une prédication, dont le son ne se fasse point entendre.

Au commencement la parole du

Seigneur étoit rare & prétieuse. Dieu se manifestoit à peu de personnes. Et les Prophêtes n'étoient envoïés, qu'à la maison de Jacob. Mais les Apôtres ont été envoïés à toutes les Nations, & pour les convertir plus promtement, ils ont parlé toutes les langues. Une seule prédication de l'un d'entre eux, fut entenduë à Jérusalem par des hommes de toutes les Nations, qui sont sous le ciel. Et eux-mêmes, après s'être partagés tout l'Univers, comme devant être leur conquête, l'ont parcouru avec la rapidité de l'éclair, & le son éclatant du tonnerre:

II. SENS.

℣. 5. Le bruit de leur voix retentit par toute la terre, & leur parole se fait entendre jusques aux extrémitez du monde.

℣. 6. (Dieu) fait servir les Cieux de pavillon au soleil.

Le Firmament, avant que JESUS-CHRIST se manifestât, lui servoit comme d'un auguste pavillon. Il vivoit dans ses Saints. Il habitoit dans leur cœur par la foi. Il anticipoit ses mysteres, en les traçant dans les divers évenemens de leur vie. Il étoit

VI. SENS. comme couvert sous leurs actions; sous leurs expressions figurées, sous leurs Prophéties mélées d'obscuritez. Mais ils éclatoient par leur sainteté, & par la révélation qu'il leur faisoit de ses mysteres futurs, comme si le soleil éclairoit le firmament en autant de lieux qu'il y a d'étoiles, & que sa lumiere fût la cause de toutes celles qui brillent pendant la nuit. Cela n'est pas vrai du soleil matériel; les seules étoiles mobiles tirant de lui leur lumiere: & les fixes brillant de leur propre fond. Mais rien n'est plus vrai à l'égard du Soleil de justice: & c'est aussi de lui que le Prophête veut nous *parler*.

Cet astre paroît lui-même comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale.

Lorsque les tems ont été acomplis, l'époux lui même est venu en personne. Il n'a plus envoié ses serviteurs & ses amis. Il ne nous a plus parlé par interprêtes. Il n'a pas confié à Eliézer le soin de lui chercher une épouse. Il est venu, comme Jacob, la chercher lui-même, & la demander. Mais avec quelle bonté est-il venu

nu ? Avec quelles richesses ; avec quels trésors de graces, avec quelle sainteté, avec quelle profusion de biens & de vertus ? « Nous l'avons vû, *dit l'un de ses Disciples*, plein de grace & « de vérité. Nous l'avons vû dans la « gloire du Fils unique du Pere ».

II. SENS.

Jean, I, 14.

Il s'élance plein d'ardeur ; comme un géant, pour fournir sa carriere.

℣. 7. Il part d'un bout du ciel ; & continuë son tour, jusqu'à l'autre.

Il est sorti du sein du Pere, pour décendre jusqu'au tombeau, & jusqu'aux enfers ; & il est remonté des lieux les plus bas à la droite de son Pere, où il régne avec lui dans l'éternité. Il s'est soumis avec joie aux douleurs, & aux ignominies. Il a consenti à ne vaincre le monde, que par sa Croix. Il est demeuré caché pendant trente ans. Il n'en a donné à son ministere public, que trois ou quatre, sans sortir des bornes étroites de la Judée. Et néanmoins en un tems si court, & par des moïens en apparence si contraires à ses desseins, il

s'est tout soumis, il a tout vaincu, il a tout fait.

II. SENS.

Et rien ne se cache à sa chaleur.

Il n'est pas venu pour dissiper seulement les ténébres de l'ignorance, & pour éclairer ceux qui étoient dans l'ombre de la mort. Il est venu répandre un feu céleste dans toute la terre, & selon son désir, ce feu est devenu un embrasement général. Il a fondu la glace des cœurs les plus durs. Il a inspiré aux morts un esprit de grace & de vie. Il a éteint, dans les plus sensuels, l'amour des choses sensibles. Il a fait mépriser tous les biens présens aux plus avares. Il a rendu doux & humbles les plus fiers. Il a peuplé la terre de vierges de l'un & de l'autre sexe. Il a fait ces prodiges dans les Nations les plus sauvages. Et comme il a porté sa lumiere, jusques dans les lieux, où le Soleil ne répand que de foibles raïons : il a aussi communiqué une sainte ardeur à des païs où les glaces sont éternelles.

℣. 8. La loi du Seigneur, est parfaite & sans défaut.

II. SENS.

Cette loi est celle de l'amour. Elle ne s'arrête pas au dehors sans pouvoir réformer l'intérieur. Elle ne retient pas seulement la main, sans pouvoir changer le cœur. Elle est pure en tout; parce qu'elle purifie tout; & ce qui est sécret encore plus que ce qui est visible. Elle n'est point obligée de tolérer quelque chose, à cause de la dureté du cœur de ceux à qui elle est donnée. Car son prémier éfet, est d'amolir le cœur, & de le rendre docile. Elle rapelle le mariage à sa premiere institution, & à sa premiere unité. Elle ne régle pas la vangeance: elle l'interdit. Elle ne défend pas l'abus du serment; elle le rend inutile, en rendant tous les hommes sinceres. Elle ne condamne pas l'adultere: elle en étoufe le désir. Elle ôte la diférence entre l'ami, & l'ennemi, en faisant aimer l'un & l'autre. Elle ne réprime pas les désirs de la concupiscence: elle en tarit la source. Elle ne parle plus de récompenses temporelles: elle prépare à tout quitter pour le ciel. Ainsi elle convertit véritablement les hommes: *La loi du Seigneur est parfaite & sans tache: elle convertit les ames.* Et à ce seul ca-

II. SENS. ractere, on a dû reconnoître qu'il s'agit ici d'une autre loi, que de celle de Moïse, qui n'a servi qu'à aigrir la cupidité par une défense extérieure; & qui a donné au péché une nouvelle force & une nouvelle activité, en découvrant à l'homme son injustice sans la guérir.

Tous les autres caractéres, marqués par le Prophête, ne conviennent point à la loi donnée sur la montagne de Sinaï. Elle est juste & sainte: mais elle laisse l'homme esclave des sens & des passions. Elle lui reproche ce qu'il est: *Le témoignage du Seigneur est fidéle*: mais elle n'est pas un remede à son orgueil, & à son imprudence: *Il donne la sagesse aux petits.*

C'est l'amour qui remplit le cœur d'une sainte joie, & non une loi menaçante qui lui interdit tout ce qu'il aime: *Les ordonnances du Seigneur sont pleines d'équité. Elles remplissent les cœurs de joie.* C'est une lumiere intime qui persuade l'esprit, & qui le porte à obéir, & non une lettre qui l'intimide, & qui le laisse indocile & rebelle: *Les commandemens du Seigneur sont purs & lumineux: Ils éclairent les yeux.*

C'est une crainte chaste, qui est la

perfection de la charité, & non une crainte que la charité doit banir, qui sera éternelle. *La crainte du Seigneur est chaste; elle demeure éternellement.* La loi dont parle David, est la même chose que l'amour atentif à plaire à Dieu, & ne craignant que de l'ofenser. C'est donc une loi intérieure, spirituelle, gravée dans le fond du cœur, qui porte avec elle le consentement & l'obéïssance.

II. SENS.

C'est un souverain plaisir: c'est une paix qui surpasse tout sentiment: c'est un saint ravissement qui enleve l'ame à tous les objets séducteurs, & qui lui fait trouver un délicieux repos dans la volonté de Dieu: *Ils sont plus désirables que l'or, que tout l'or du monde le plus pur: Ils sont plus doux que le miel, que le raïon de miel le plus excélent.*

C'est l'inclination éficace à la justice: c'est la pratique actuelle des commandemens, dont le Saint-Esprit nous parle ici: c'est cette aliance nouvelle, promise par les Prophêtes: c'est cette onction céleste, qui non seulement tient lieu de maître, mais qui fait qu'on aime, & qu'on éxécute tout ce qu'elle aprend: *Aussi est-ce delices*

II. SENS. *loix que votre serviteur tire sa lumiere ; il trouve une grande récompense en les gardant.*

Le ministere des Apôtres a été d'annoncer cette loi de grace & d'amour, qui est marquée dans le Pseaume par tous les caracteres qui lui sont propres, & qui la distinguent de la Loi publiée dans le désert ; & bien loin de nous étonner que les Apôtres, & la prédication de la grace évangélique aïent une sécréte union dans cette Prophétie ; nous devrions être surpris si les ministres, chargés d'une si auguste fonction, avoient été oubliés. Ils sont comparés avec raison au Ciel tout brillant d'étoiles pendant la nuit, ou au Ciel éclairé par la lumiere du Soleil pendant le jour. La gloire qui éclatoit sur le visage de Moïse, n'étoit qu'une ombre passagere, en comparaison de la solide gloire des Apôtres ; & il étoit bien juste que si le ministere d'une Loi, qui n'avoit causé que la mort, avoit été honoré d'une lumiere miraculeuse pendant quelques momens ; le ministere d'une Loi qui avoit rendu la vie aux hommes, fût relevé par une gloire immortelle.

II, Cor. III, 7. & suivans.

Le reste du Pseaume a été expliqué

dans le premier sens d'une maniere qui convient au second. Et je me contente, en finissant, de prier qu'on observe avec quelle sagesse le Saint-Esprit a mêlé, dans un Pseaume assez court, les trois Loix qui ont été données aux hommes, la naturelle, celle de Moïse, & la Loi de grace : avec quelle profondeur il a peint JESUS-CHRIST, ses Apôtres, & tous les éfets de la Loi nouvelle, en paroissant ne parler que du Soleil, des Etoiles, & des Commandemens publiés sur la montagne de Sinaï. Et combien un seul mot, échapé, ce semble, à la plume de saint Paul, a découvert de grandeur & de mystere sous une surface très-simple.

PSEAUME CIII.

℣. 1. Pseaume de David sur la création du monde.

SUJET DU PSEAUME.

LE Prophête n'a pas tant le dessein de parler des Ouvrages de Dieu, selon l'ordre des six Jours de la création, que d'élever l'homme à la con- Pseaume CIII.

I. SENS.

noissance de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté ; de le rendre atentif à sa providence ; de lui aprendre à monter jusqu'à lui par la considération des merveilles de la nature ; de faire qu'il devienne sensible à ses bienfaits : & qu'il trouve par tout des sujets de le loüer, & de lui rendre graces.

Saint Paul, en citant un verset du Pseaume, dans un sens qui ne paroît pas le plus simple & le plus litéral, semble nous ouvrir une cariere nouvelle, & nous faire entrevoir un sens encore plus sublime : mais après avoir levé un pan du voile, il le *laisse aussitôt* retomber ; & il nous abandonne à nos ténébres après un éclair d'un moment.

EXPLICATION DU PSEAUME.

O mon ame, béníssez le Seigneur : Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excélenment votre grandeur.

I. SENS.

Le Prophête sort d'une profonde méditation sur les Ouvrages de Dieu, & sur les desseins qu'il a eus en tirant le monde du néant : & pénétré d'ad-

miration & de reconnoissance, il s'exhorte lui-même à loüer & à bénir une majesté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bien-faits l'acablent.

I. SENS.

Vous avez été, Seigneur, avant tous les siécles ce que vous êtes. Vos ouvrages n'ont rien ajoûté à votre grandeur; & puisqu'ils ont pû commencer, ils auroient pû n'être jamais.

Mais si j'eusse été moi seul avant qu'il y eût aucune autre créature; qu'eussai-je connu de vous? Combien m'eût-il été dificile de me former une idée de votre pouvoir & de votre magnificence? Et néanmoins j'aurois été moi même une grande merveille; & j'aurois pû, en examinant bien ce que j'aurois reçû de vous, reconnoître en vous un fond inépuisable de sagesse & de bonté.

S'il avoit donc été possible que je fusse sans être votre ouvrage, & que vous fussiez demeuré à mon égard dans ce sécret impénétrable où vous n'êtes connu que de vous, & dans cette lumiere invisible qui vous cache, à quiconque ne vous est point égal: quelles auroient été mes pensées sur votre sujet? Et de quelles ténébres

I. SENS.

votre majesté auroit-elle été couverte à l'égard d'un homme, aussi incapable que je le suis de rien produire, & même de rien concevoir avant qu'il soit produit ?

Mais s'il vous avoit plû, Seigneur, de sortir tout d'un coup du sanctuaire où vous résidez avant tout commencement, & que m'apellant au spectacle de la création de l'Univers, vous m'eussiez rendu témoin de l'obéïssance que le néant vous a rendu : que j'eusse vû que le Ciel & la terre sont l'éfet d'une seule de vos paroles ; & que tout le bien de vos créatures est sorti en un instant de vous comme d'un océan ; quelle eût été mon admiration & ma surprise ! & avec quel respect me serois-je prosterné devant une majesté, un moment auparavant si cachée, & manifestée si promptement par une foule de miracles ?

Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire :

℣. 2. Vous vous êtes couvert de la lumiere comme d'un manteau.

Je me transporte en esprit, ô mon Dieu, jusqu'à l'origine du monde,

dont la disposition étoit arrêtée dans vos idées dès l'éternité, & vous voïant sortir comme de vous-même, & du sécret de votre pensée avec cet éclat & cette pompe qui vous environne, il me semble que tout d'un coup le Roi des siécles s'est revêtu de magnificence & de gloire, & qu'en sortant du sécret de son palais, il s'est fait voir tout brillant de lumiere.

I. SENS.

C'est ma foiblesse, ô mon Dieu, qui parle ainsi. Car votre majesté est bien au-dessus de la lumiere extérieure qui l'environne. Mais cette lumiere est proportionnée à mes yeux; & votre grandeur véritable surpasse & mes sens & ma raison. J'arrête mes regards sur vos habits, ne pouvant les fixer sur vous. Je puis discerner la riche broderie de votre pourpre, mais je cesserois de vous voir, si j'osois élever mes yeux jusqu'à votre visage.

Vous étendez le Ciel comme un pavillon.

℣. 3. Vous divisez en diférens étages, dont les eaux sont la matiere, l'espace qui est entre le Ciel & la Terre.

Avec quelle facilité, Seigneur,

I. SENS. avez-vous tendu le Ciel, comme un pavillon qui couvre la terre? De combien d'étoiles l'avez-vous semé! Quelle profusion de lumiere y avez-vous répanduë? Quelles richesses, & quelle magnificence lui avez-vous prodiguées à pleines mains! Quelle lumiere êtes-vous, pour être ainsi la source de tant d'autres? Quelle est votre beauté, puisqu'il vous coûte si peu d'en communiquer une si grande à une tente que vous dressez en un moment! Et qui pourroit penser que la source de gloire & de majesté, qui est en vous, puisse jamais s'épuiser, puisque vous avez bien pû communiquer à un nombre infini d'étoiles la source d'une lumiere, qui est aujourd'hui aussi vive que le premier jour?

Vous divisez en diférens étages, dont les eaux sont la matiere, l'espace qui est entre le Ciel & la Terre. Tout l'espace qui est entre le Ciel & la Terre, est divisé par votre sagesse en diférens étages, dont les eaux sont la matiere. Les plus délicates parties, & les moins sensibles de cet élement, sont les plus hautes, & elles sont si pures, qu'elles ne sont point un obstacle au passage de la lumiere. Les autres composent

diférens lits, à proportion de ce qu'elles sont plus ou moins légeres ; & les nuages épais sont formés par celles qui sont plus grossieres, ou qui à force de se doubler & de s'aprocher les unes des autres, cessent d'être transparentes, & couvrent la terre de ténébres. I. SENS.

Vous emploïez à diférens usages ces eaux suspenduës sur nos têtes. Elles sont la source de la fécondité, quand vous le voulez : & elles ruinent tous nos travaux ; quand vous le leur commandez. Les étages, disposés par intervales, font que la pluie coule sur nous d'une maniere douce & mesurée. Mais quand ces étages se précipitent les uns sur les autres, les ruines du Ciel, pour ainsi dire, nous acablent ; & si vous ne nous aviez assurés que nos crimes ne seront point punis par un second déluge, nous ne verrions jamais les nuages se serrer & s'épaissir, sans avoir sujet de craindre qu'ils ne vinssent à votre ordre pour nous punir.

Vous faites que les nuées vous servent de char. Et vous êtes porté sur les aîles des vents.

I. SENS.

Lorsque le Ciel est serain, & que les eaux, qui remplissent l'intervale entre le Ciel & nous, ne paroissent point, plusieurs ne pensent point à vous; & parce qu'ils vous ont oublié, ils s'imaginent que vous cessez de les regarder, ou que vous êtes indiférent à ce qu'ils font.

Mais lorsque tout d'un coup un vent impétueux, dont ils ne connoissent point l'origine, assemble les nuës avec grand bruit, les pousse, les entasse, & forme par elles le terrible tribunal où vous venez vous asseoir, & qui à votre vûë s'entr'ouvre par de fréquens éclairs, & retentit d'un continuel tonnerre: alors tout le monde pense que vous êtes acouru sur les aîles de vents, & que les nuées menaçantes ont amené le juste Juge, à qui tout étoit connu, lors même qu'il paroissoit tout dissimuler.

Voïez Job, & ce qui a été dit sur ces endroits.

Il en est de même lorsque vos serviteurs sont en péril. * Vous acourûtes ainsi porté sur les aîles des vents, & traîné sur un char de nuages épais, lorsqu'il fallut délivrer votre peuple,

* Le Seigneur aïant regardé le camp des Egyptiens au travers de la colonne de feu; & de la nuée, fit périr toute leur armée; il renversa les roües des chariots. *Exod.* XIV, 24, 25.

& renverser par la foudre les chariots de Pharaon. Vous vîntes de la même maniere au secours de Josué, & vous fîtes fondre sur l'armée des Rois conjurés & la foudre & la grêle, & les pierres qui les acablerent : vous fîtes la même chose à la priere de Samuël, contre les Philistins, que vous vîntes combattre en personne, & éfraïer par votre tonnerre. Mais personne, Seigneur, n'a éprouvé d'une maniere plus sensible que moi cette sorte de protection. Car vous êtes venu plus d'une fois me tirer du milieu de mes ennemis, en montant sur une nuée poussée par un vent impétueux, & remplie de tous les traits de votre colere. « Il a abaissé les cieux, & il « est décendu : & un nuage sombre « étoit sous ses piés. Il est monté sur « les Chérubins, & il a pris son vol : « il a volé sur les aîles des vents. Le « Seigneur a tonné dans le Ciel, le « Très-haut a fait retentir sa voix « parmi la grêle & les charbons de « feu. Il a tiré ses flêches, & il a dissipé mes ennemis : il a lancé ses foudres, & il les a exterminés. Il a tendu sa main du haut du Ciel, il m'a « pris, & m'a tiré d'un abîme d'eaux »

I. SENS.

Josué X, 10, & 11.

I. Rois VII, 10.

Pseaume XVII, 10, 11, 14, 15, & 17.

I. SENS. ℣. 4. Vous vous ſervez des vents comme de vos meſſagers, & des flammes brûlantes comme de vos miniſtres.

Tout vous obéït, parce que tout dépend de vous. Les choſes qui paroiſſent les moins capables de meſure & de régle, * comme les tourbillons & la foudre, n'éxécutent préciſément que ce que vous avez voulu. Vous commandez aux vents, & à la flamme; comme aux eſprits céleſtes, & aux intelligences. Ils portent vos ordres, & ne les paſſent jamais. *Les éclairs*, ſi ſubits & ſi prompts, *atendent leur* commiſſion de vous; & après l'avoir éxécutée, ils retournent pour en atendre une nouvelle: « Vous envoïez les » éclairs, & ils partent; & après a- » voir éxécuté vos ordres, ils revien- » nent, & vous diſent: Nous voici ». Job, XXXVIII, 35.

℣. 5. Vous avez établi la terre ſur ſes baſes: elle y demeurera ferme dans tous les ſiécles, ſans ſe pancher.

* Feux & grêle, neige & vapeurs; vents & tourbillons, qui éxécutez ſa parole. *Pſeaume CXLVIII*, 8.

Vous

Vous tenez la terre suspenduë sans aucune autre apui, que votre volonté, qui lui a marqué sa situation & sa place. Elle conserve éxactement ses pôles dans la même ligne ; sans pancher jamais sur le plan de l'écliptique ; & l'on peut la regarder comme immobile ; parce qu'elle ne sort jamais des pivots sur lesquels vous l'avez posée. La merveille seroit moins grande, si vous l'aviez fixée par un repos perpétuel : mais c'est un miracle à tous momens nouveau, que la fidélité avec laquelle elle dirige toujours son axe vers les pôles du monde, sans qu'il paroisse quoique ce soit qui la tienne ainsi dans la régle.

I. SENS.

Job, XXXVIII, 4, 5, 6. Id. XXXVI, 7.

℣. 6. Vous l'aviez couverte de la mer comme d'un vêtement. Les eaux avoient surpassé les montagnes.

Il vous a plû, pour des raisons connuës de votre sagesse, de ne point créer séparément la mer & la terre : mais de couvrir l'une par l'autre. Il sembloit alors que la terre fût inutile, & incapable d'être habitée : mais qui oseroit prévenir vos pensées, ou mé-

ler ses conjectures à vos conseils ?
I. Vous avez voulu nous instruire en ce-
SENS. la de quelque mystere, que vous nous découvrirez, si vous le jugez à propos. Mais si vous nous en refusez l'intelligence, nous connoîtrons au moins, dans cette merveille, votre puissance, & votre liberté, puisqu'il ne vous a coûté qu'un mot pour découvrir la terre ; & que si vous eussiez voulu la laisser toujours sous les eaux ; & ne la point acorder aux hommes pour l'habiter ; personne n'eût pû vous en demander raison.

℣. 7. Mais votre voix menaçante les à mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement & fraïeur.

Vous parlez avec menace à cet amas prodigieux d'eaux, qui couvroient les plus hautes montagnes ; & aussitôt elles s'empressent pour laisser la place libre : & dans le mouvement précipité que la fraïeur de votre tonnerre leur cause, il semble qu'elles vont se répandre avec confusion hors de la terre, dont vous les chassez.

Mais vous gouvernez avec tranqui-

sité ces eaux immenses qui fuïent devant vous. Vous les recevez dans vos mains, comme une sage-femme reçoit dans les siennes, un enfant qui sort du sein de sa mere, & vous les bornez dans les bassins que vous avez préparés pour elles, comme on emmaillote un enfant; & comme on le place dans son berceau. C'est vous-même, Seigneur, qui nous parlez de votre puissance sous ces idées, & qui nous aprenez que la mer entiere, & dans le tems de son plus grand trouble, n'est pour vous qu'un élément aussi soumis, & aussi dépendant que l'est un enfant qui vient de naître, & que l'on place où l'on veut, sans qu'il ait d'autre mouvement que celui qu'on lui donne: « Qui présida à la « naissance de la mer, lorsqu'elle for- « toit du sein où elle étoit retenuë? « Lorsque je la couvris d'une nuée, « comme d'un vêtement; & que je « l'environnai de vapeurs obscures & « ténébreuses comme de langes & de « bandelettes ».

I, SENS.

Job, XXXVIII, 8, 9.

Mais, Seigneur, seroit-il permis de vous demander pourquoi vous ajoûtez la menace au commandement, & pourquoi vous éfraïez les

eaux par une voix de tonnerre? Car
I. SENS. ce n'eſt que pour elles que vous em-
ploïez un ton ſévere & menaçant!
Vous en usâtes ainſi, quand il fallut
Pſeaume, CV, 9. ouvrir la mer rouge. « Vous avez
» commandé avec menaces à la mer
» rouge, & elle s'eſt ſéchée ». Le
Jourdain prit la fuite en vous voiant
Pſeaume CXIII, 1. auſſi-bien que la mer. « La mer le
» vit, & elle s'enfuit : le Jourdain
» retourna en arriere ». Et il me ſem-
ble que je pourrois me joindre au
Prophête, qui vous demande ſi c'eſt
contre la mer, & contre les fleuves que
Habacuc, III, 8. vous êtes irrité? « Les fleuves ſont-ils
» donc, Seigneur, l'objet de votre co-
» lere? Eſt-ce contre la mer que vous
» faites éclater votre indignation »?
Mais c'eſt aſſez pour moi, que d'a-
voir remarqué qu'il y a ici quelque
choſe de ſingulier : vous me l'apren-
drez, quand le tems en ſera venu.

℣. 8. Alors les montagnes ſe ſont élevées, & les vallons ſe ſont abaiſſés, dans les lieux que vous leur aviez marqués en les établiſſant.

Lorſque la mer couvroit tout, ſa

surface unie cachoit la maniere admirable dont vous avez diversifié celle de la terre. Mais lorsque ces eaux se retirerent, on vit d'abord paroître les montagnes, & ensuite les vallons & les plaines : & si l'on n'étoit instruit de tout par votre sagesse, on admireroit avec quelle proportion vous avez sû égaler le poids de toutes les parties de la terre, en la mettant dans un juste équilibre, & en compensant ce que les montagnes ajoûtent en un lieu, par des répartitions insensibles, qui en balancent le poids dans les autres.

I. SENS.

Vous avez, en élevant les montagnes & les collines, augmenté la surface de la terre sans augmenter son volume; donné de la pente aux rivieres & aux fontaines; préparé à la vigne & aux fruits une heureuse exposition; conservé dans les vallons une fraîcheur utile aux pâturages & à la santé : rendu le païsage plus vif & plus varié; & fourni aux grands arbres, & à beaucoup de plantes qui aiment les montagnes, le terrain qui leur est propre.

℣. 9. Vous avez donné des

bornes & des limites aux eaux
I. de la mer qu'elles ne passeront
SENS. point. Elles ne retourneront point couvrir la terre.

Ce verset est une dépendance du septiéme. Vous avez marqué à la mer ses bornes par ses rivages, que vous avez élevés par tout au-dessus de son niveau, & que vous avez mis à hauteur des plus grandes marées de l'Océan. Mais, Seigneur, la sûreté de la terre & de ses habitans, est moins établie sur ce moïen, que sur votre attention continuelle à conserver l'ordre que vous avez prescrit à la nature, & sur votre fidélité à vos promesses. Car sans cela le moindre déplacement du corps, qui presse la mer sous la ligne, & pousse ses eaux vers les rivages, seroit capable de nous inonder; & c'est l'intelligence que vous entretenez entre toutes les parties de l'Univers, qui fait la sûreté de chacune en particulier.

C'est donc votre défense qui tient la mer dans le respect. C'est ce que vous avez écrit sur son rivage, qui l'empêche d'aller au-delà. C'est votre menace qui l'intimide; & nos iniquitez

la rapelleroient à ſon ancienne place, comme elles le firent au tems de Noé, ſi vous ne lui aviez interdit pour toujours un pareil retour. « J'ai reſſerré la mer dans les bornes que je lui ai marqueés, je lui ai opoſé des portes & des barrieres. Je lui ai dit : Vous viendrez juſques là, & vous ne paſſerez pas plus loin, & vous briſerez ici l'orgueil de vos flots ».

I. SENS.

Job, XXXVIII. 10, & 11.

℣. 10. Vous faites couler les fontaines dans les vallons : leur cours eſt entre les montagnes.

Si la ſurface de la terre étoit égale par tout, les eaux de la pluie & de la neige entreroient dans l'intérieur, ou ſurnageroient ſans aucune pente. Ainſi certains païs où les pluies ſont rares, deviendroient ſtériles, & les autres, où elles ſont ordinaires, ſeroient inondés.

D'un autre côté, ſi les montagnes étoient ordinaires, le cours des rivieres reſſerré dans les vallons étroits, ne porteroit l'abondance nulle part ; ne ſeroit pas propre à la navigation, & ne pouvant recevoir les eaux qui tomberoient dans d'autres lieux, il tariroit néceſſairement dès que l'été ſeroit venu.

I. SENS. Mais les rivieres prenant leur pente & leur déclin dans les montagnes, & tombant dans les plaines, pourroient s'y perdre en ocupant un trop grand lit, si vous n'aviez, Seigneur, presque par tout élevé sur leur rivage d'agréables colines, qui servent à régler leurs cours, & à ménager leurs eaux; & qui sont une preuve évidente de votre sagesse, & de l'admirable proportion que vous avez mise entre la terre & les rivieres, ou les fontaines qui la devoient aroser.

℣. 11. Les bêtes de la campagne y vont boire. Les ânes sauvages y désalterent *leur soif.*

Vous n'avez pas voulu, ô Sagesse éternelle, laisser les solitudes les plus écartées sans quelques habitans, & ce que les hommes ne pouvoient ocuper, vous l'avez rempli de bêtes, qui aiment les lieux déserts & la liberté. Vous avez dispensé les hommes d'en prendre soin, comme leur étant inutiles. Mais vous vous êtes chargé, ô bonté infinie, de pourvoir à tous leurs besoins. Et vous avez fait couler des fontaines & des ruisseaux dans des retraites sauvages & inaccessibles, dans

dans le seul dessein d'y désaltérer la soif des animaux, qui n'ont point d'autre maître que vous, & qui n'achetent pas de l'homme leur nourriture par la servitude.

I. SENS

Mais, Seigneur, est-ce donc que vous prenez soin des animaux, principalement pour eux? Ne puis-je pas dire des ânes sauvages, * qui ne servent point à l'Agriculture, ce que votre Apotre a dit des bœufs, qui y sont si utiles? Est-ce pour eux que vous êtes si apliqué? Mais vous gardez le silence.

℣. 12. Les oiseaux du Ciel se retirent auprès de ces fontaines; & font retentir leurs voix entre les feuilles des arbres.

Les ruisseaux qui coulent dans le désert, sont bordés de grands arbres, dont la racine humectée nourrit les fruits & les feüilles, & dont les branches servent de retraite à une infinité d'espéces d'oiseaux, qui vous rendent graces, Seigneur, chacun en leur langage, de ce que vous leur fournissez

* Dieu se met-il en peine de ce qui regarde les bœufs? I, Cor. IX, 9.

I. SENS.

une eau pure : un délicieux couvert ; une solitude où rien ne trouble leur chant, & un azile d'où ils découvrent entre les feüilles ce qui peut leur nuire, sans qu'ils s'exposent à être vûs.

Ces actions de graces, Seigneur, ne sont entenduës que de vous ; car les oiseaux n'y comprennent rien : mais elles vous plaisent, parce que c'est vous-même qui en êtes l'auteur, & que vous nous instruisez par une telle leçon à vous loüer de vos dons, & à ne pas user de vos bienfaits en demeurant muets à votre égard.

Mais ces oiseaux solitaires apliqués uniquement à vous rendre *graces*, ne nous enseignent-ils qu'une reconnoissance commune ? Et les cantiques dont ils font retentir les forêts, ne sont-ils point l'image de ceux que des solitaires, plus voisins des Anges que de nous, ne se lasseront point de chanter dans des lieux où ils n'auront que vous pour témoin ?

℣. 13. Vous arrosez les montagnes du haut des étages & des réservoirs que vous avez préparés. La terre est rassasiée de fruits qui sont vos ouvrages.

C'eſt des montagnes que les vallons & les plaines doivent recevoir l'influence : mais qui arroſera les montagnes ? C'eſt vous, Seigneur, qui avez placé au-deſſus d'elles des réſervoirs, dont vous êtes ſeul le maître. Vous répandez du dernier étage, c'eſt-à-dire, du plus voiſin, une ſimple roſée, ou même un ſimple broüillard. Vous faites décendre du ſecond une pluie déliée, & qui tombe comme ſur de la laine & du coton. Vous en envoïez une plus abondante du troiſiéme, quand elle eſt néceſſaire après la ſemence pour la faire germer, ou avant la moiſſon, pour empêcher que le grain, qui eſt en lait, ne périſſe par la ſéchereſſe. Vous réſervez pour l'hyver les grandes neiges, & les pluies preſque continuelles, pour humecter la terre, & lui fournir de quoi nourrir les fruits de l'été. Et par cette admirable diſtribution, vous comblez la terre de biens, qui ſont tous votre ouvrage ; parce que ni la pluie qui arroſe la terre, ni la terre qui la reçoit, n'ont de vertu que celle que vous leur donnez ; & que ſi vous ne rendiez l'une & l'autre fécondes par une action ſecrette, non ſeulement le I. Sens.

travail de l'homme, mais le concours
I. même de toutes les causes naturelles
SENS. seroit inutile.

℣. 14. Vous produisez le foin pour les bêtes, & les herbes propres à l'usage de l'homme.

Les hommes peu atentifs à votre providence, ne voïent que les pluies, la terre, & leur travail; & les sens ne les conduisent pas jusqu'à la raison, & à la réfléxion, quoiqu'ils leur en fournissent une continuelle matiere.

Car, Seigneur, est-ce à des causes aussi aveugles que la pluie & la terre, qu'il faut atribuer l'art *infini qui* paroît dans la disposition des plantes les plus communes? L'esprit le plus sublime, & le plus perçant, est-il capable de discerner les ressorts sans nombre qui sont dans la racine, dans les feüilles, dans les fleurs, dans la graine de la moindre herbe qui croît dans les champs! Et comment peut-on penser que ce que l'intelligence la plus parfaite ne peut comprendre, se fasse sans intelligence! Ou comment l'homme est-il assez stupide & assez ingrat, pour se contenter de recueillir les dons que vous répandez à pleines

mains sur la terre, sans élever ses yeux vers une bonté dont il voit les ruisseaux, & vers une sagesse & une puissance, dont les miracles l'environnent?

I. SENS

Si vous n'aviez donné à du foin, même séché, & gardé depuis longtems, la force de nourrir les chevaux, les bœufs, & les autres animaux de service, comment eût fait le laboureur, ou même l'homme le plus riche, pour rassasier des animaux d'une si grande taille, & qui ne sont utiles qu'autant qu'ils ont de force ! Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette sorte, ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe séche, si l'on lui faisoit des bouillons, ou des extraits d'un grand tas de foin & de paille, pourroit-on lui conserver la vie ! Qui n'admirera donc, ô mon Dieu, qu'avec des choses, où il ne paroît aucun suc, vous donniez tant de force & tant de vigueur à des bêtes de service, & que par votre providence, il en coûte si peu à l'homme pour les nourrir?

Vous faites naître le pain de la terre,

℣. 15. Et le vin qui réjoüit le cœur de l'homme.

I. SENS. Votre bonté, Seigneur, éclate également dans le soin que vous avez pris de nourrir l'homme. Car c'est vous seul qui avez mis entre ses besoins, & les qualitez du blé, cette proportion, qui lui rend le pain si nécessaire, & qui fait aussi qu'il lui sufit dans la nécessité.

Deut. VIII, 3. Matth. IV, 4. Si vous aviez voulu, toute autre chose l'eût nourri, & le blé lui eût donné la mort. C'est votre parole, qui, à proprement parler, est sa vie: car c'est elle qui donne au pain sa force: & tout ce qu'il vous plaira de lui substituer, aura le même éfet. Mais vous avez voulu, qu'il *préparât lui-même*, ce qui devoit lui conserver la vie; & vous avez mieux aimé cacher votre bénédiction sous l'ombre de son travail, que de lui montrer trop clairement votre libéralité, en l'exposant à la paresse.

Vous avez joint au pain que vous lui donnez, le vin qui dissipe sa tristesse, & qui lui marque que vous ne voulez pas qu'il succombe à sa pénitence, ni qu'il se laisse acabler par les aflictions qui sont la suite de son péché.

Vous le nourrissez comme votre

serviteur, quoiqu'infidéle; & vous le consolez comme votre ami, quoiqu'éxilé. Vous ne voulez pas le réduire au simple nécessaire, quoiqu'il en soit indigne, & vous y ajoûtez les délices, quoiqu'il en abuse presque toujours. I. SENS.

Je comprens tous les autres fruits sous les deux, dont je vous rends graces. Mais je suis votre éxemple, en distinguant le froment & le vin, de tout le reste. Car dans vos sacrifices, vous ne recevez point d'autres fruits que l'oblation de la fleur de farine, & les éfusions du vin. Et il semble que les pains, qui sont toujours devant vous dans le tabernacle, sont à votre égard le seul sacrifice perpétuel, & qui peut vous tenir lieu de tous les autres.

Et qui sert à rendre le visage plus gai & plus éclatant que ne sauroient faire tous les parfums: pendant que le pain donne la force & le soutien au cœur.

« Donnez à boire une liqueur capable d'enivrer, à celui qui sucombe à la tristesse, *dit le Sage*; donnez du vin à celui dont l'ame est dans l'a- Proverbe. XXXI. 6, 7.

» mertume, afin qu'il oublie sa misere;
I. SENS. » & qu'il ne pense plus à sa douleur ».

C'est pour diminuer le poids de nos malheurs, & le sentiment de notre état, que vous avez apris à Noé l'usage de la vigne. Vous soutenez le cœur abatu par un vin plein de vigueur: & au lieu de la profonde mélancolie peinte sur le visage d'un homme afligé, vous y marquez tous les traits d'une sérénité & d'une joie, qui le rajeunit, & lui tient lieu de fard. Les plus exquis parfums n'embélissent point ainsi, & ne raniment point ainsi le visage. Et l'on diroit que l'ame rapellée par cette vivifiante liqueur, s'est répanduë dans les dehors, au lieu qu'elle étoit auparavant comme ensévelie dans l'obscure prison où la tenoit la tristesse.

Ainsi la forte nourriture vient du pain: mais l'allégresse & le courage sont l'éfet du vin. L'un fait marcher, l'autre le fait faire avec joie. L'un soutient dans le travail, & l'autre le fait aimer.

Sous de telles expressions, Seigneur, de quel pain & de quel vin, couvrez vous les mysteres? Mais c'est à la nouvelle alliance à joüir de la vé-

fité : il n'est permis dans l'ancienne de l'anoncer que sous des symboles.

I. SENS.

℣. 16. * Les arbres du Seigneur sont nourris (de la pluïe ,) & les cédres du Liban qu'il a plantés.

℣. 17. Là les petits oiseaux font leurs nids.

Si nous n'avions point vû d'arbres de la hauteur & de la grosseur de ceux qui sont dans de certaines forêts, nous ne pourrions croire que quelques goutes de pluïe, qui tombent du Ciel, fussent capables de les nourrir. Car il faut un suc, non seulement très-abondant, mais plein d'esprit, & de sels de toute espéce, pour donner à la racine, au tronc, aux branches, la force & la vigueur que nous y remarquons. Mais ces arbres, (a) si anciens, qu'on peut les regarder, comme aïant commencé avec le monde, & comme aïant été plantés immédiatement par votre main, ont été tels dès leur naissance, & avant même que

* C'est la suite du treiziéme verset, où il est parlé de la pluïe qui tombe sur les montagnes, & qui est le principe de la fécondité de la terre.

(a) Les arbres du Seigneur. Les cédres qu'il a plantés.

vous eussiez fait pleuvoir sur la terre ;
I. SENS. comme vous l'avez révélé à Moïse :
Gen. II, 5. « Le Seigneur, *dit-il*, n'avoit point
» encore fait pleuvoir sur la terre ».
Et il n'est point étonnant que la pluie
susise pour les entretenir, puisqu'ils
ont eu d'abord leur perfection sans
elle, & sans le soin de l'homme : « Et
Ibid. » l'homme n'étoit point encore pour
» la cultiver ».

Il est même remarquable, que plus ces arbres sont négligés, plus ils deviennent beaux ; & que si les hommes s'apliquoient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins, ils ne feroient que leur nuire. Vous conservez par-là, Seigneur, une preuve que c'est vous seul qui les avez formés. Et vous aprenez à l'homme, que ses soins & son industrie vous sont utiles, & que si vous les éxigez pour certains arbrisseaux, c'est pour l'ocuper, & pour l'avertir de sa propre foiblesse, en ne lui confiant que des choses foibles.

Là les petits oiseaux font leurs nids. Ces grands arbres servent de retraite à une infinité de petits oiseaux qui y font leurs nids ; & qui, quoique foibles & petits, savent profiter de l'é-

lévation & de la protection des cédres, & des plus hauts chênes. C'est une image, Seigneur, bien naturelle des Etats & des Républiques, où les grands sont les protecteurs des foibles : où les petits vivent en paix & en sureté sous l'ombre des magistrats & des loix : & où l'autorité publique réünit comme en une seule famille, une infinité de Citoïens, dont les intérêts domestiques sont diférens.

I. SENS.

Vous avez bien voulu vous-même, Seigneur, expliquer cette figure si naïve des plus grands Roïaumes, en montrant en songe au Roi de Babylone un grand arbre, qui couvroit de son ombre toutes sortes d'animaux, & qui portoit sur ses branches une infinité d'oiseaux d'espéces diférentes : & en lui faisant dire par votre Prophête, que son peuple étoit figuré par les bêtes & par les oiseaux, & lui-même par ce grand arbre : « Vous avez vû un « arbre qui étoit très-grand & très- « fort, dont la hauteur alloit jusqu'au « Ciel : ses branches étoient très-bel- « les : les bêtes de la campagne habi- « toient dessous, & les oiseaux du « Ciel se retiroient sur ses branches. « Cet arbre, ô Roi, c'est vous-mê- «

Dan. IV. 17, 18, 19.

I. SENS. » me qui êtes devenu si grand & si » puissant, & dont la puissance s'est » étenduë jusqu'aux extrémitez de la » terre ».

Les sapins servent de retraite au héron, (surnommé l'aigrette.)

℣. 18. Les hautes montagnes aux Chamois : & les trous de la pierre aux Lapins.

Quand on étudie, Seigneur, votre Providence, & qu'on a reçu de vous la lumiere qui doit nous conduire dans cette étude, on ne peut assez admirer avec quelle bonté vous avez pourvû à la sureté & à la conservation des plus petits animaux ; & avec quelle sagesse vous avez fourni aux plus foibles des aziles contre les plus forts.

Le Héron a sa proïe dans les rivieres & les étangs : mais ses petits ne seroient pas en sureté, s'il faisoit son nid dans les roseaux. Il le place sur les plus hauts arbres, tels que les sapins : & de-là avec des yeux perçans, il voit sous la surface de l'eau, la nourriture nécessaire à ses petits ; & fondant comme un trait pour l'enlever,

il revole promtement sur les plus hautes branches, de peur que par quelque acident imprévû, il ne perde l'ornement de sa tête, dont les Princes mêmes sont jaloux,

Le Chamois, quoique promt à la course, ne se fie point sur sa légéreté : car ses ennemis peuvent être aussi vîtes que lui. Mais au moindre bruit, il monte sur les plus hautes roches, où peu de bêtes peuvent le suivre : & s'il est poursuivi contre son atente, ou il se précipite sur une corne recourbée qu'il porte sur le front, & qui est à l'épreuve de tout; ou il s'élance d'une pointe de rocher à une autre par un saut que les seuls oiseaux peuvent imiter.

* Le Lapin, par son odeur, atire plus les chiens qu'aucune autre bête, & sa foiblesse l'expose aussi aux oiseaux de proïe. Mais il a l'adresse de se terrir : & quand les lieux y sont propres, il creuse ses terriers entre les rochers, où il profite des ouvertures naturelles qui y sont faites ; & il ne sort de ces petits forts qu'après avoir tout éxaminé, & s'en tenant fort près dans

I. SENS.

* Les Lapins sont un peuple foible; mais ils placent leurs retraites parmi les rochers.

les premiers momens, afin d'y rentrer au moindre ſoupçon.

I. SENS. Nous ſerions, ô mon Dieu, bien peu intelligens, ſi nous penſions que le principe d'une conduite ſi ſage, eſt dans ces animaux ; & ſi nous ne reconnoiſſions votre ſageſſe infinie, & plus encore votre bonté, dans le choix ſi éxact que font les bêtes, des moïens qui contribuent à leur conſervation & à leur ſureté.

Vous aprenez à l'homme par de tels éxemples, à vous loüer ; à ſe fier à vous, à tout eſpérer de votre amour ; à reconnoître que c'eſt vous qui êtes l'origine de toute ſageſſe ; à ne pas borner celle qu'il doit vous demander, aux choſes de cette vie, puiſque les bêtes peuvent l'égaler, ou le ſurpaſſer même en ce point ; à chercher les moïens les plus sûrs pour conſerver ce qu'il a de plus précieux, qui eſt l'innocence & la juſtice ; & à ne pas expoſer ſa foibleſſe aux dangers, en ſortant des aziles où elle ſeroit en ſureté.

℣. 19. Vous avez créé la Lune pour marquer les tems. Le Soleil ſait où il ſe doit coucher.

La premiere chose, après la vûë générale des beautez du Ciel, qui a atiré l'atention des hommes, a été le mouvement de la Lune, sujet à des changemens sensibles, & visiblement établi pour marquer les semaines, par les quatre principales mutations; les commencemens des mois par les Néoménies; & les révolutions des années, par celle de douze mois. Tous les peuples ont été touchés de ce spectacle: & tous ont profité d'une supputation si naturelle: & vous avez voulu, Seigneur, que votre peuple particulier réglât ses principales fêtes, sur le cours d'un astre, qui montroit aux hommes si clairement de quel respect votre providence étoit digne; & combien il étoit juste qu'il y eût des tems consacrés à votre culte. I. SENS.

Le Soleil sait où il se doit coucher. On n'a pas pû observer si tranquilement le cours du Soleil, à cause de sa vive lumiere qui le cache en le montrant. Mais on a observé que tous les jours, son lever & son coucher étoient diférens, & qu'il y avoit en lui une espéce d'intelligence qui lui découvroit chaque jour où il devoit le commencer, & où il devoit le finir.

I. SENS. Cette merveille, Seigneur, me paroît à moi toujours nouvelle : & rien ne me marque plus sensiblement que tout vous obéït, & que votre main conduit la nature, que de voir tant d'éxactitude dans le Soleil, à suivre * chaque jour l'ordre nouveau que vous lui donnez pour le lendemain.

℣. 20. Vous marquez un tems aux ténébres, & la nuit survient : pendant qu'elle dure toutes les bêtes sauvages sortent de leurs retraites.

Si le Soleil paroissoit *toujours*, il brûleroit sur la terre tout ce qu'il y fait naître. Nous ne verrions point ce nombre infini d'étoiles dont vous avez semé le Firmament : nous n'aurions aucune heure tranquille pour le sommeil & pour le repos, parce que la durée du jour entretiendroit dans tous les lieux celle de la veille & du travail, que les uns reprendroient, quand les autres le quiteroient. Et les yeux lassés par une lumiere perpétuelle, la regarderoient

* Chaque jour anonce sa grandeur au jour qui le suit : & chaque nuit aprend à le loüer à la nuit suivante. *Pseaume, XVIII, 2. Voiez l'Explication de ce Pseaume, page 344.*

regarderoient enfin comme importune, & ils lui préféreroient les ténébres au lieu d'être invités par les ténébres mêmes à désirer son retour. I. SENS.

Ce seroit aussi un grand inconvénient pour les hommes, obligés au travail de la campagne, d'y être exposés aux bêtes sauvages, que votre providence retient dans les forêts, & dans les antres, pendant le jour. Car le jour étant continuel, la faim obligeroit ces bêtes à sortir de leurs retraites malgré la lumiere, & elles se jetteroient sur les hommes plus foibles & moins promts à la course que la plûpart d'entr'elles : ainsi la campagne seroit abandonnée ; & la crainte des bêtes farouches entraîneroit nécessairement la famine.

Mais, Seigneur, en donnant des bornes au jour, & en lui faisant succéder la nuit, vous avez mis en sureté les hommes, & en liberté les bêtes. L'horreur naturelle que les hommes ont pour les ténébres, les oblige à retourner dans leurs maisons : & la crainte naturelle que les bêtes ont pour la lumiere, les retient dans leurs tanieres pendant le jour. Lorsque l'homme est arrivé chez lui, les bêtes

I. SENS. sortent de leurs cavernes. Et elles n'ont permission de chercher leur proie, que lorsque votre main, Seigneur, a mis l'homme en fureté.

℣. 21. Les lions rugissent alors pour dévorer leur proie, & pour demander à Dieu leur nourriture.

On entend, lorsque la nuit est fermée, & qu'il n'y a plus personne à la campagne, les rugissemens des lions, & les hurlemens des loups, qui aprennent à l'homme quel est le maître qui veille sur lui pendant le jour, & qui l'oblige à se retirer des champs, lorsque la nuit est venuë. Car où en seroit-il, si de tels rugissemens venoient l'éfraïer durant sont travail? Et à qui peut-il atribuer le silence & la tranquilité de tant de bêtes carnacieres, pendant que le jour remplit la campagne de personnes, qu'elles pourroient dévorer?

Ces bêtes, ô mon Dieu, sont à vous, & leur inclination pour le carnage, vient de vous: car vous avez voulu peindre dans la nature, & d'une maniere innocente, ce qui arrive

parmi nous d'une maniere criminelle. Le lion dévore sa proie, comme la brebis broûte l'herbe. Tous les animaux sont à vous, comme tous les fruits : & vous les nourrissez de ce qu'il vous plaît, parce que c'est toujours de vos biens que vous les nourrissez.

I. SENS.

Mais il y a d'autres lions que ceux des forêts : & c'est un étrange malheur que d'être digne de leur être livré.

℣. 22. Dès que le soleil se leve, ils se retirent; & ils se couchent dans leurs tannieres.

Dès que le soleil paroît, toutes les bêtes ennemies de l'homme se hâtent de lui laisser la place libre. Un pasteur invisible les chasse dans les bois avec sa houlette : & il rétablit le silence & la paix, en renvoïant dans leurs tannieres tous les animaux sanguinaires, dont les foibles sont la proie.

Il semble alors qu'ils aïent changé de nature, tant ils sont paisibles. Ils dorment, ou ils sont aussi tranquiles que dans le sommeil. Une puissance supérieure les tient liés; & à moins qu'on ne s'aproche imprudenment de leurs cavernes, on n'en a rien à craindre.

I. SENS

℣. 23. L'homme ſort alors pour aller à ſon travail, & pour s'ocuper juſqu'au ſoir.

Au contraire, dès que le ſoleil commence à diſſiper les ténébres de la nuit, l'homme plein d'allégreſſe & de joie, ſent renaître en lui l'amour du travail. Sa maiſon lui paroît triſte & ſombre, & la campagne au contraire pleine d'attraits. On l'afligeroit ſi l'on vouloit le retenir dans l'oiſiveté. Et quand il eſt acoutumé à cette vie innocente & champêtre, quoique laborieuſe, il ne lui préféreroit pas l'abondance & la moleſſe des *riches*.

Mais cet homme, qui trouve en lui ces heureuſes inclinations, eſt preſque toujours aſſez ſtupide pour ne pas remonter juſqu'à celui qui les lui a données: & en cela peu diférent des bêtes, il agit par reſſorts, & ne voit pas la ſavante main qui les conduit & les gouverne.

℣. 24. Que vos ouvrages, Seigneur, ſont grands & merveilleux! vous les avez tous en général & en particulier formés avec ſageſſe. La terre eſt remplie de ce qui eſt à vous.

Que de merveilles, Seigneur, sont cachées dans vos ouvrages, & dans ceux mêmes qui paroissent les plus simples, & les plus ordinaires, quand on les considere avec quelque réfléxion! Quel raport votre sagesse a-t'elle mis entre toutes les parties de l'Univers, pour n'en composer qu'un seul tout, dont les proportions & les beautez sont au-dessus de notre admiration! Qui n'est pas étonné, quand il y pense sérieusement, de votre aplication aux moindres détails, pendant que vous conduisez toute la nature d'un seul regard? Qui ne croiroit, en examinant le moindre insecte, que votre sagesse s'est épuisée à lui donner tant de ressorts, si délicats, si variés, si propres à le conserver, à le multiplier, à déveloper les changemens merveilleux par lesquels il doit passer? Et qui ne penseroit au contraire, en voïant l'ordre général que vous conservez dans tout l'Univers, que cette importante ocupation remplit toute l'étenduë de votre esprit, & ne vous laisse aucune liberté pour décendre à des soins particuliers, qui pour chaque chose doivent être infinis?

I

S 2

I. SENS.

(a) Et néanmoins, ô Sageſſe éternelle & incompréhenſible, vous ne faites que vous joüer de ce poids immenſe de ſoins ; & comme vous avez tout fait ſans ſortir de votre repos, vous conduiſez tout ſans travail, & ſans éforts. (b) La mer n'eſt à votre égard qu'un peu d'eau dans le creux de la main : l'étenduë du ciel n'eſt pour vous que de quatre doigts : avec trois vous ſoutenez la terre. Toutes les Nations ne ſont devant vous qu'une goute d'eau, qu'un grain, que le néant. Et vous conduiſez toutes choſes avec la même tranquilité, dont vous joüiſſiez avant qu'*elles* fuſſent formées.

La terre eſt remplie de ce qui eſt à vous. Tout ce qui eſt ſur la terre eſt à vous. Vous n'y pouvez rien découvrir qui

(a) J'étois avec Dieu, *dit le Sage*, & je réglois tout avec lui : & la production de toutes les créatures qui rempliſſent l'Univers, n'a été pour moi qu'un jeu. *Prov.* VIII, 30, & 31.

(b) Qui eſt celui qui a meſuré les eaux dans le creux de ſa main, & qui la tenant étenduë, a meſuré les Cieux ? Qui ſoutient de trois doigts toute la maſſe de la terre ? ... Toutes les Nations ne ſont devant lui, que comme une goute d'eau qui tombe d'un ſeau, & comme ce petit grain, qui donne à peine la moindre inclination à la balance. Tous les peuples du monde ſont devant lui comme s'ils n'étoient point ; & il les regarde comme un vuide & un néant. *Iſaïe*, XL, 12, 15, & 17.

ne vous doive l'être: & c'est pour cela que tout vous obéït, puisque tout le mouvement & toute l'éficace des créatures viennent de vous seul.

I. SENS.

Nous vivons ainsi, ô mon Dieu, au milieu de vos biens, & nous sommes nous-mêmes une portion de vos biens. C'est de vous que nous recevons la respiration & la vie; c'est en vous que nous subsistons: c'est de votre miséricorde que découlent toutes les bénédictions qui inondent la terre, & dont vous nous acordez l'usage. Comment donc arrive-t'il, que nous aïons presque toujours les yeux fermés, en tenant les mains toujours étenduës pour recevoir, & les aïant si souvent remplies? Est-il donc si dificile de reconnoître que nous ne pouvons rien dans la nature, & que nous n'y formons ni les fruits, ni autre chose nécessaire à la vie! Est-il possible d'atribuer votre puissance & votre sagesse à la matiere? Est-on excusable de vous sentir si présent par vos bienfaits, & de vous oublier si pleinement par l'ingratitude! Comment n'est-on pas conduit par la nature à la religion, & par l'amour de soi-même à votre amour? Par quelle perversité ne

I. SENS.

veut-on recevoir vos dons, que pour en abuser ? Pourquoi fait-on servir votre libéralité même à vous ofenser? Et quel gain trouve-t'on à s'atacher à des biens, qu'on aime au lieu de vous, quoique vous ne nous les acordiez que pour nous prouver votre amour, & atirer le nôtre ?

Y auroit-il, Seigneur, une plus douce ocupation pour nous, que de remonter souvent jusqu'à vous par vos miséricordes ! Notre éxil, tout dur qu'il est, ne deviendroit-il pas infiniment plus suportable, si nous vous considérions dans l'admirable sagesse qui éclate dans vos ouvrages, ne pouvant pas encore la voir telle qu'elle est en vous ? Ne deviendrons-nous pas, en montant ainsi par dégrez jusqu'à vous, semblables à ces Anges que vit Jacob, qui remplissoient l'échelle mystérieuse qui étoit entre vous & la terre ? Et n'est-ce pas pour nous une extrême humiliation de ramper toujours ici avec les bêtes, étant apellés à la même gloire que les esprits célestes, qui n'ont point besoin des choses sensibles, mais qui vous loüent sans cesse de la sagesse & de la bonté que vous y faites paroître!

Mais

I. SENS.

Mais entre tous les dons qui viennent de vous, le plus grand est la sagesse, qui nous porte à vous en rendre graces : Et si vous vous contentez de nous donner beaucoup, sans nous donner aussi le saint usage de vos biens, nous serons toujours ingrats & stupides. « Qui est l'homme assez « sage pour être atentif à toutes ces « choses, & pour bien comprendre « toutes les miséricordes du Seigneur» ?

Pseaume CVII, 43.

℣. 25. Cette mer si grande & si vaste, est remplie de poissons innombrables.

De petits animaux mêlés avec les grands.

℣. 26. Là les vaisseaux font leur route.

Il semble, Seigneur, que votre sagesse éclate moins sur la mer, que sur la terre. Car cette vaste étenduë d'eau paroît inutile, & limiter trop l'habitation des hommes. Il semble aussi que vous aïez abandonné les poissons, dont vous avez rempli la mer, à la violence, & au hazard. Car au lieu que sur la terre vous avez séparé les bêtes sauvages de celles qui sont des-

I. SENS.

tinées au ſervice de l'homme, en leur donnant des retraites, auſſi bien que des inclinations diférentes; ce que vous avez auſſi obſervé pour les oiſeaux, à qui vous avez donné les arbres, & d'autres aziles pour les mettre en ſureté: vous avez au contraire mis tous les poiſſons enſemble, ſans diviſions, ſans précautions, ſans aucune barriere qui puiſſe défendre les petits des plus grands. Et, comme il ne croît rien de la mer, qui puiſſe tenir lieu des fruits de la terre, on ne peut douter que vous n'aïez livré les petits poiſſons aux plus grands comme leur proïe, & que vous ne *conſentiez* même qu'entre les petits il y ait une guerre continuelle, & qu'ils ſoient toujours prêts à ſe dévorer les uns les autres. On ſeroit donc tenté de croire, que votre ſageſſe & votre bonté ſont moins viſibles par raport à cette partie de l'Univers, & que vous avez plus négligé les poiſſons que les autres animaux: ce qui fait dire même à l'un des Prophêtes, qui ſe plaint à vous de ce que les juſtes ſont preſque toujours oprimés, qu'il ſemble que vous en négligiez le ſoin, comme vous l'avez fait des poiſſons, à qui vous n'avez donné

ni loix, ni chefs, ni protecteurs contre la violence : * « Pourquoi, vous « dit-il, voïez-vous avec tant de pa- « tience ceux qui commettent l'ini- « quité ? Pourquoi demeurez-vous « dans le silence, pendant que l'impie « dévore ceux qui sont plus justes que « lui ? Et pourquoi traitez-vous les « hommes, comme les poissons de la « mer; & comme les reptiles, qui n'ont » point de Roi pour les défendre » ?

I. SENS.

* Habacuc. I. 13. 14.

Mais votre providence est par tout admirable ; & elle doit nous rendre plus atentifs, quand vous paroissez négliger certains moïens, qu'il vous a plû de choisir pour certaines choses, mais sans qu'ils vous fussent nécessaires : parce que vous montrez alors que tout vous est également facile, & par toutes sortes de voïes.

Les poissons vivent dans une continuelle guerre, & néanmoins ils subsistent. Les petits sont oprimés & dévorés par les grands, & néanmoins les petits sont dans un nombre infini. Vous y avez pourvû par une multiplication incroïable, & qui n'a nulle proportion avec la fécondité des animaux de la terre & de l'air. Vous donnez aux petits la vîtesse, & une vigi-

I. SENS.

lance, qui en conservent la plus grande partie. Vous les tenez presque tous sur les côtes où l'eau est trop basse pour les grands poissons, & vous leur aprenez mille ruses, qui leur tiennent lieu de la force, & des aziles que vous paroissez leur avoir refusés.

Là les vaisseaux font leur route. La mer, qui met, ce semble, un intervale entre les terres qu'elles séparent, est le moïen que vous avez choisi pour les unir. Par cette voïe, tout est proche, & sans avoir besoin que de l'eau & du vent, on peut faire dans l'espace de quelques mois le tour du monde. Ce qui coûteroit des frais immenses par terre, revient à peu de frais par la mer. Les païs qui n'ont qu'une espéce de fruits, ou de matiere propre au commerce, ont par la navigation, & par des échanges, tout ce qui leur manque. Et à proportion de ce que les Nations barbares sont devenuës intelligentes dans la marine, à proportion les courses qu'elles faisoient dans les païs mieux cultivés que le leur, sont cessées; parce que le commerce leur donnoit plus sûrement & plus abondanment ce qu'elles alloient chercher par l'inondation

de leurs colonies, & par le pillage. I. SENS.

C'eſt vous, Seigneur, qui aprîtes à Noé la conſtruction des vaiſſeaux; c'eſt de vous que nous tenons l'adreſſe qui les a perfectionnés, & le courage qui nous porte à confier nos vies à un fragile bois. C'eſt à vous ſeul que nous devons la proportion qu'il vous a plû de mettre entre l'eau plus peſante, & le bois plus léger. Car ſi vous l'aviez voulu, le contraire eût été. C'eſt vous ſeul qui gourvernez les vents, & qui les tirez de vos tréſors, inconnus à l'homme. Et il ſemble que vous vous ſoïez réſervé la mer, pour y faire éclater votre pouvoir & votre liberté d'une maniere plus ſenſible, que ſur la terre; parce que dans celle-ci tout y paroît réglé d'une maniere plus uniforme; au lieu que ſur la mer tout y eſt plus incertain, & plus viſiblement dépendant de vous.

C'eſt vous qui avez formé Léviathan, *ou*, la Baleine, pour ſe joüer dans la mer.

℣. 27. Toutes les créatures attendent de vous, que vous leur

donniez leur nourriture en leur

I. SENS. tems.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans la mer, est la prodigieuse grosseur de la baleine, devant qui l'éléphant n'est presque rien, & la légéreté infinie de ce monstre, qui s'élance malgré son vaste volume plus promtement & plus rapidement qu'un oiseau.

C'est à lui visiblement que vous avez assujéti la mer, & le peuple qui n'y est atentif qu'à se dévorer. C'est à lui que vous abandonnez un empire toujours agité par les vents & par les flots. C'est à cette-bête *insatiable*, & dont le gouffre est toujours ouvert pour engloutir tout ce qui se présente sur son passage, que vous livrez & les grands, ennemis des petits, & les petits, aussi injustes que les grands. Il est le maître, & il se joue des malheurs publics, & de la consternation qu'il répand dans son empire. Et il est aussi sûr que sa proïe, qui est aussi son peuple, ne lui peut échaper, qu'il est sûr que ce qui est dans la mer n'en sauroit sortir.

Ne seroit-ce pas là, Seigneur, une vive image du monde, & de celui qui

en est le prince ? Au moins tout y est bien ressemblant : & ce n'est pas aparenment sans dessein, que vous y avez mis tant de ressemblance. I. SENS.

Il y a sur la terre, dans l'air, & dans la mer une infinité d'animaux, dont la nourriture est aussi diverse que la nature. Il y a dans la terre une infinité de plantes, d'arbres, de fruits, dont les qualitez sont diversifiées à l'infini. Tout cela, Seigneur, dépend de vous. Aucun autre que vous n'en a l'intendance & le soin. Aucun autre que vous n'en connoît les besoins, & n'en a dans ses mains les remedes. De toutes parts la nature est tournée vers vous : & vos ouvrages de tous côtez invoquent la main qui les a formés. Ce qui est utile à l'un, peut nuire à l'autre. Les besoins sont souvent contraires. Et il faut que la même sagesse, qui a été si féconde dans la varieté des inclinations & des qualitez, le soit autant dans les moïens de les remplir & de les conserver.

℣. 28. Lorsque vous la leur donnez, elles la recüeillent. Vous ouvrez la main, & elles sont rassasiées de vos biens.

I. SENS. Il ne vous coûte pas plus, Seigneur, de nourrir tant d'animaux, & tant de plantes, d'espéces si diférentes, que d'ouvrir la main. Il en coule des biens de tout genre, comme d'une source également intarissable, & diversifiée. Rien de ce qui en découle ne tombe à faux. Rien n'est à contre-tems. Rien de ce qui convient à une chose, n'est donné à une autre. Tout est prodigué, & tout néanmoins tombe par mesure. Tout paroît général, & distribué en commun ; & néanmoins tout est propre. Vos bénédictions inondent la terre, & chaque chose, qui en reçoit une partie, vous bénit à son tour en la maniere qu'elle peut.

℣. 29. Si vous cachez votre visage, elles tombent aussitôt dans le désordre & le trouble. Vous retirerez à vous leur esprit, & elles expireront ; & elles retourneront à leur poussiere.

Mais si vous détournez, Seigneur, un moment votre visage, tout se déconcerte & se trouble. Il sufit que vous cessiez un instant de donner, toutes choses alors tombent dans la

langueur. Et vous n'avez qu'à reprendre l'esprit de vie que vous communiquez à tout ce qui l'a reçu de vous, pour remettre dans la poussiere tout ce que vous en avez tiré. I. SENS.

Nous n'avons, Seigneur, que le soufle que vous nous communiquez. Le principe n'en est point à nous, & nous ne vivons que d'emprunt. C'est vous seul qui êtes immortel, & c'est vous seul qui êtes la résurrection & la vie. Nous ne sommes que poussiere, si même nous sommes cela; car nous devons décendre plus bas, pour trouver notre place: & tout ce qui est au-dessus du néant, est au-dessus de notre origine. Lors donc que vous nous remplissez de biens, nous devons bien distinguer vos dons de nous. Car ils vous demeurent toujours propres, & à notre égard toujours étrangers, puisque la vie même nous est étrangere, & que l'être que nous croïons avoir, ne nous est que prêté.

℣. 30. Vous enverrez votre esprit, & elles seront créées de nouveau: & vous renouvellerez ainsi la face de la terre.

Notre dépendance, & celle de la

F. SENS.

nature, est également visible par l'état où nous tombons lorsque vous retirez votre esprit, & par celui où vous nous rapellez en nous le communiquant de nouveau. Nous mourons, & nous retournons en poussiere, quand vous reprenez le soufle qui anima le premier homme : & nous renaissons de la poussiere, lorsque vous animez de nouveau par ce soufle de vie.

Nous connoissons par cette expérience, combien il vous sera facile de nous tirer de nos tombeaux, quand il vous plaira d'en ranimer les cendres. C'est dans le fonds la même matiere, qui a été dans le commencement ce que vous avez voulu, & qui sera dans les derniers tems ce que vous voudrez. Votre esprit est le même : l'argile est la même : la mort vous résistera aussi peu que l'a fait le néant : & la maniere dont meurent tous les jours les productions de la nature, quand vous le voulez, & dont elles renaissent dans une autre saison, quand vous le commandez, est une image de notre mort, & un gage de notre résurrection.

* Mais votre esprit, ô mon Dieu, ne donne-t'il que la vie temporelle ? Ne peut-on pas être vivant aux yeux

des hommes, & être sans vie devant vous ? Que de mysteres vous cachez sous des images sensibles ? Et en combien de manieres ce que vous faites dans la nature, est-il l'ébauche & comme le craïon de ce que vous ferez par votre grace?

I. SENS.

℣. 31. La gloire du Seigneur se manifestera dans tous les siécles. Le Seigneur verra avec complaisance ses ouvrages.

Ce n'est pas seulement ce que votre sagesse a fait les premiers jours de la création, qui manifeste votre gloire : & ce n'est pas seulement le monde sorti nouvellement de vos mains, qui est l'objet de votre complaisance.

Ce qui a suivi cette premiere origine, ne découvre pas moins vos divines perfections : & ce que vous préparez dans les siécles futurs, ne sera pas moins digne de votre puissance & de votre bonté.

Vous avez plus fait en relevant l'homme après sa chûte, qu'en lui donnant la vie. Vous lui avez promis dans le Messie, plus que vous ne lui aviez donné quand il étoit innocent. La réparation de l'Univers après le dé-

I. SENS.

luge, est aussi merveilleuse que sa naissance : & ce que vous méditez dans l'avenir pour de nouveaux cieux, & pour une nouvelle terre, surpassera toutes les merveilles que nous admirons.

℣. 32. Il regarde la terre, & elle tremble : il touche les montagnes, & elles fument.

Le monde aujourd'hui est couvert de ténébres, & il adore tout, excepté vous. Mais quand vous le voudrez, il s'humiliera devant vous avec tremblement. D'un seul *clin d'œil*, vous ferez tomber toutes ses idoles. Vous toucherez les princes indociles, & leur orgueil s'en ira en fumée. Vous briserez les empires, & le vôtre en prendra la place. Ce que nos peres ont vû sur la montagne de Sinaï, nous aprend que votre présence seule ébranle la terre, & que vous embrasez les montagnes en les touchant. Les hommes ne seront pas plus insensibles qu'elles, quand il vous plaira de les convertir : & ils ne vous feront pas aussi plus de résistance, quand il vous plaira de les abatre.

℣. 33. Je chanterai les loüanges du Seigneur pendant ma vie. Je loüerai dans des cantiques mon Dieu, pendant tout le tems que je subsisterai. I. SENS

Je ne me lasserai jamais, Seigneur, de vous loüer, puisque les sujets que vous m'en donnez, sont infinis. Je le ferai pour moi qui suis l'ouvrage de votre miséricorde, & qui ne suis composé que de vos dons. Je le ferai pour les esprits qui me sont égaux, & dont les biens me sont communs avec eux. Je le ferai pour les créatures, qui sont sans intelligence, parce que l'usage que j'en fais, me charge de leur reconnoissance & de leur adoration. Je le ferai pour tout ce qui est dans le ciel & sur la terre, dans la mer & dans l'air, parce que vous l'avez créé pour me manifester votre sagesse, votre puissance, & votre bonté, & que tout ce grand spectacle a été fait pour moi, que vous en avez rendu le spectateur.

℣. 34. Ma consolation sera de penser à lui, & d'en parler: ma joïe sera dans le Seigneur.

I. SENS.

Ma joïe la plus douce sera de penser à Dieu, & aux merveilles ou qu'il a faites, ou qu'il promet. Je me consolerai dans mon éxil à parler de lui, & à le loüer. Je me préparerai à le voir, en considérant ses ouvrages. Je ferai dans cette vie un essai de l'autre. Je tâcherai d'imiter les continuelles actions de graces, que les esprits célestes lui rendent. Et comme je n'aurai un jour que l'ocupation de le loüer, je ne veux maintenant, s'il est possible, n'avoir que cet éxercice.

℣. 35. Que les pécheurs cessent d'habiter la terre : *que les impies ne soient plus.* O mon ame, bénissez le Seigneur. Alleluia.

Il n'est pas juste, Seigneur, que les pécheurs soient au milieu de vos biens sans vous connoître : qu'ils abusent de vos dons pour devenir plus criminels ; qu'ils sacrifient à d'injustes désirs, ce qui n'est acordé qu'à l'innocence ; qu'ils tiennent dans la captivité des créatures qui gémissent de leur être asservies, & qui soupirent après la liberté ; qu'ils s'établissent la fin de vos ouvrages ; & qu'ils vous traitent

comme si vous n'étiez que le ministre de leurs cupiditez ; qu'ils ne soient reconnoissans, qu'en devenant impies, & en transportant à de fausses divinitez la gloire qui n'est dûe qu'à vous ; & qu'ils vous contraignent une seconde fois à vous repentir d'avoir fait l'homme, & tout ce qui contribuë à son service.

I. SENS.

Purifiez la terre qu'ils soüillent par leurs crimes, en les en chassant. Vengez toutes vos créatures, en leur en interdisant l'usage. Reléguez-les dans des ténébres qui leur ôtent le spectacle de la nature. Punissez l'aveuglement de leur cœur par un autre. Et puisqu'ils n'ont jamais voulu vous loüer, ôtez-leur tout ce qui leur en devoit servir de matiere.

Mais, Seigneur, vous avez plus d'un moïen de rendre la terre innocente : & celui de changer les hommes, est plus digne de votre bonté & de votre puissance, que celui de les punir. Ajoûtez la piété à tout ce que vous leur donnez, & ils feront un saint usage de tout. Rendez-les justes & fidéles, & conservez-leur tout ce qu'ils méritent de perdre. Joignez aux libéralitez du Créateur ;

I. SENS. les biens que nous eſpérons du Sauveur qui nous eſt promis, & à force de miſéricordes, faites ceſſer notre ingratitude.

O mon ame, béniſſez le Seigneur. Alleluia. Pour moi, je comprens que tout mon bonheur, auſſi-bien que ma gloire, conſiſte à vous aimer, & à vous bénir. Je m'y exhorte moi-même, & je tâche de vaincre certain engourdiſſement que le péché a laiſſé dans le cœur, & qui m'apeſantit malgré moi, lorſque je veux m'élever juſqu'à vous, & m'y fixer d'une maniere immuable. Guériſſez, ô mon Dieu, ce reſte de foibleſſe, & ſouvenez-vous de moi, lorſque je commence à vous oublier. Animez votre ſerviteur de l'eſprit de Prophétie. Inſpirez-lui des cantiques pleins de lumiere & d'ardeur, qui conſervent pour tous les ſiécles le feu dont vous l'aurez embraſé le premier. Et faites que toutes les Nations entendent un jour l'exhortation que je leur fais de vous loüer; qu'elles la répétent dans un ſaint tranſport; & que la terre aprenne de moi le cantique *Alleluia*, comme je l'ai apris du ciel. *Alleluia.*

Apoc. XIX, 1, 3, 4, & 6.

SECOND

SECOND SENS.

II. SENS.

L'interprétation que saint Paul a donnée à ces paroles : (a) « Qui vous servez des vents comme de vos messagers ; & des flammes de feu comme de vos ministres » ; en les entendant des Anges & des Esprits célestes : l'usage qu'il en a fait, en s'en servant comme d'une preuve que tous ces Esprits étoient infiniment au-dessous de JESUS-CHRIST, puisqu'il étoit fils, & eux serviteurs : & la maniere dont il a déterminé leur ministere aux soins qu'ils prennent de ceux qui doivent être les héritiers du salut ; sont une claire démonstration, que saint Paul a vû dans le Pseaume un autre sens que celui qui paroît le premier ; & que par conséquent il y en a un second. Autrement ce grand Apôtre se seroit trompé, en fondant de grandes véritez sur une simple équivoque des termes : & il auroit rendu incertain ce qu'il vouloit prouver, en ne l'apuïant que sur une interprétation, non seulement peu naturelle, mais absolument fausse ; puis-

Hébreu, I, 7.
℣. 8.
℣. 14.

(a) Le même mo en Hébreu, en Grec, & en Latin, signifie, *vent*, & *esprit*.

II. SENS. que le Saint-Esprit n'auroit rien révélé de tel au Prophête, & qu'elle ne seroit qu'un pur éblouissement de l'esprit humain.

On pourroit peut-être répondre que le seul endroit cité par saint Paul, est capable de deux sens : mais que le simple & le litéral, que nous avons expliqué, sufit pour le reste.

Mais je ne sai si une telle réponse seroit bien entenduë par ceux qui la feroient. Car il ne s'agit pas seulement de savoir si les paroles citées par saint Paul, peuvent recevoir le sens qu'il leur atribuë, mais si *le Saint Esprit* a voulu qu'elles l'eussent. Or si le Saint Esprit l'a eu en vûë, pourquoi ce seul verset seroit-il privilégié ? Pourquoi un second sens, limité à quelques paroles, viendroit-il interrompre la suite naturelle du discours ? Et pourquoi des expressions, qui paroissent pour le moins aussi simples & aussi naturelles que les autres, auroient-elles un sens figuré, tout le reste du Pseaume devant être pris à la lettre ?

Il est dificile qu'un homme raisonnable, ne soit pas frapé du peu de vrai-semblance qu'il y auroit à le sup-

poser; & il me semble que tout le monde doit convenir que le sens figuré, dont saint Paul est garant, doit être aussi général & aussi étendu que le simple.

II. SENS.

Ce Pseaume a beaucoup de raport avec quelques Chapitres de Job, * où Dieu lui-même propose à ce grand homme diverses questions sur la Création du monde, & sur la providence qui le conduit; & où il lui demande raison du caractere & des inclinations de quelques animaux en particulier. Il est dificile de déterminer pourquoi il lui parle des uns plutôt que des autres, ou même pourquoi il entre dans un tel détail. Mais un mot qu'il dit de l'Aigle, & que JESUS-CHRIST rapelle dans l'Evangile, en lui donnant un sens figuré & très-sublime, sufit pour nous aprendre que tout le reste, quoique simple en aparence, est mystérieux; & que plus nous nous arrêtons à la surface, moins nous pénétrons ce qu'il a plû à Dieu de cacher sous elle.

* Job, XXXVIII, XXXIX, XL, & XLI.

Job, XXXIX, 30. Matth. XXIV, 28.

Il en est ici de même. Ce qu'a dit S. Paul, fait naître un nouveau jour, quoiqu'il n'éclaire qu'un seul endroit. Nous savons qu'il a vû plus que nous:

II. SENS. nous ne doutons pas, que ce qu'il a vû ne soit plus prétieux que l'écorce que nous touchons : & nous nous éforçons de suivre un tel guide, en nous afligeant de ce qu'il nous a laissés si promtement.

Il me semble, que comme il a fallu prendre le point de vûë, d'où le Prophête considéroit la Création & les Ouvrages de Dieu, pour entendre le premier sens : il est nécessaire aussi que nous nous mettions dans la même situation que lui, pour entrer dans le second.

Il s'est transporté en esprit jusqu'au moment où Dieu est *comme sorti* du secret de sa pensée, pour se montrer en public par la Création du monde, & pour découvrir ce qu'il est par la magnificence de ses Ouvrages.

(a) Ici le Prophête prévient le tems où une nouvelle Création changera le monde ; & où Dieu manifestera dans son Fils le conseil éternel, caché jusques-là dans sa pensée, d'apeller toutes les Nations à sa connoissance, & à son Roïaume. Mais le Prophête joint

(a) L'œconomie du mystere, caché avant tous les siécles en Dieu, qui a tout créé par JESUS-CHRIST. *Ephes.* III, 9.

à cette vûë, tout ce qui a préparé les hommes à ce grand événement, qui avoit toujours paru incroïable avant qu'il arrivât.

II. SENS.

℣. 1. O mon ame, bénissez le Seigneur : Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excélenment votre grandeur.

Quelle nuit, ô mon Dieu, couvroit la terre, il n'y a qu'un moment! Quelles ténébres étoient sur l'abîme! A peine étiez-vous connu dans la seule Judée. A peine trouviez-vous dans le peuple même qui vous servoit, quelques personnes éclairées qui vous rendissent un culte spirituel. Comment tout d'un coup avez-vous changé l'Univers? Par quelle puissance l'avez-vous tiré une seconde fois du néant? Où est l'usurpateur, qui s'étoit fait élever des temples, & des autels par toutes les Nations! Qu'est devenu cet esprit de mensonge qui les avoit séduites! Où s'est retiré cet impie, qui avoit autrefois fait fermer le seul temple que vous eussiez sur la terre, & qui avoit fait déplacer votre autel pour mettre dans le même lieu

Gen. I, 2.

Paral. XXVIII, 24.

IV, Rois, XVI, 14.

II. SENS. son idole ? Comment avez-vous anéanti tous les noms des fausses divinitez ! Comment vous êtes-vous fait reconnoître seul Dieu, seul maître du Ciel & de la Terre ? Comment la pénitence & la piété sont-elles devenuës générales ? O grandeur ! ô puissance, que je ne saurois assez admirer ! ô clémence, ô miséricorde, qui surpasse notre atente, & toutes nos actions de graces !

℣. 2. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire : vous vous êtes couvert de la lumiere comme d'un manteau.

Il semble, Seigneur, que vous étant couvert de voiles jusqu'à cette heure, vous aïez rejetté tout ce qui cachoit votre majesté ; & que vous vouliez désormais, en paroissant ce que vous êtes, demander aux hommes, à qui donc ils vous avoient comparé ? « A qui donc avez-vous fait » ressembler Dieu ? A qui m'avez- » vous comparé, à qui m'avez-vous » égalé, dit le Saint » ?

Isaïe, XL, 18, & 25.

Vous n'avez pû soufrir plus long-tems que votre nom fût profané, &

que votre gloire fût usurpée : * « Je « suis le Seigneur, c'est là le nom qui « m'est propre. Je ne céderai point « ma gloire à un autre, je ne soufrirai « plus que les idoles usurpent les hom- « mages qui me sont dûs. Je suis seul : « c'est moi qui suis le premier : c'est « moi qui suis le dernier ». Après avoir gardé long-tems le silence, vous avez ébranlé la terre par le cri que le zéle de votre gloire vous a fait jéter, comme vous l'aviez révélé à l'un de vos Prophêtes : « Je me suis tû jus- « qu'à cette heure, j'ai gardé un pro- « fond silence, j'ai eu une patience à « toute épreuve : mais maintenant, je « me ferai entendre comme une fem- « me, qui est dans les douleurs de l'en- « fantement ». Et après avoir laissé er- rer tous les peuples dans les diverses voies où ils s'étoient égarés, vous a- vez enfin été touché de leur aveugle- ment, & vous vous êtes montré à eux, quoiqu'ils ne vous cherchassent pas, & qu'ils n'eussent pas même entendu parler de vous.

II. SENS. * Isaïe, XLII, 8. Idem. XLVIII, 12. Isaïe, XLII, 14. Act. XIV, 15. Isaïe, LXV, 1, & 15.

℣. 3. Vous étendez le Ciel comme un pavillon. Vous di- visez en diférens étages, (dont

II. SENS.

les eaux sont la matiere,) l'espace qui est entre le Ciel & la Terre.

Tant que vous vous êtes contenté, Seigneur, de faire briller aux yeux des hommes la lumiere des étoiles, & du Soleil, les hommes sont demeurés dans leurs ténébres. Aucun ne vous a reconnu dans la magnificence de vos Ouvrages. Aucun n'est devenu sage par l'admiration de votre sagesse. Aucun n'a regardé le Ciel comme le pavillon que vous aviez formé de vos mains, & que vous n'aviez rendu si riche, que pour donner *quelque* idée de la majesté qu'il cachoit. Presque tous les hommes ont pris vos Ouvrages pour vous, & ils ont adoré la créature qui leur anonçoit le Créateur. Un petit nombre, à qui vous aviez donné plus d'intelligence, vous ont connu en sécret, mais pour vous désavoüer en public. Ils se sont fait honneur de ne penser pas comme le peuple, & l'ont suivi dans les temples. Ils ont retenu la vérité captive dans l'injustice, au lieu de la communiquer. Ils s'en sont crus l'origine, au lieu de vous en rendre graces. Ils se sont mis

à

à votre place, en s'attribuant la sagesse ; & ils ont mérité par cette idolâtrie, plus criminelle que celle du peuple, de tomber dans des erreurs grossieres sur la morale, & d'être abandonnés à des passions plus honteuses encore que leurs erreurs. II. SENS.

Vous avez traité, Seigneur, avec plus de bonté le peuple d'Israël, en l'instruisant de vos volontez, en lui aprenant à n'adorer que vous, en le conduisant par vos Prophêtes, en lui conservant l'histoire des Justes qui vous ont plû dès le commencement du monde, & de ceux à qui vous avez de tems en tems renouvellé les promesses du Messie, & que vous en avez rendu les vives images.

Vous avez mis ainsi sur nos têtes un firmament semé d'étoiles, qui nous éclairent pendant la nuit : car si nous n'avions eu d'autre lumiere, que celle qui est commune à toutes les Nations, nous serions demeurés avec elles dans l'ombre de la mort.

Mais le tems des étoiles, Seigneur, est celui de la nuit. Il n'y a que le Soleil qui en dissipe les ténébres. Et je vois avec admiration, comment il sort du sein de la gloire, où il a été Pseaume XVIII, 5, 6, & 7.

long-tems retenu, avec tout l'éclat
II. d'un époux qui sort de la chambre
SENS. nuptiale : avec quelle ardeur il commence sa course à pas de géant : avec quelle rapidité il fournit sa carriere d'une extrémité du Ciel jusqu'à l'autre : & avec quelle profusion il répand sur toute la terre la lumiere & la chaleur, sans qu'il y ait aucun peuple qui n'en ressente les éfets.

Vous divisez en diférens étages (dont les eaux sont la matiere) l'espace qui est entre le Ciel & la Terre. Vous répandiez autrefois, Seigneur, vos influences sur la terre, mais sans la convertir. Pseaume, CXLVII. Vous lui donniez les pluïes à propos : vous la couvriez de neige, comme d'une laine qui conservoit le grain qui lui étoit confié avant l'hyver : vous l'engraissiez par des brouillards qui Act. XVII. 27. lui tenoient lieu de cendres. Vous vous rendiez comme visible par l'ordre des saisons, & par l'abondance des fruits : & il sembloit qu'on pouvoit vous toucher à la main, tant vos bienfaits étoient sensibles.

Mais il nous falloit un autre maître que la nature, pour nous rendre reconnoissans, & une autre pluïe que celle qui tombe des nuées, pour nous

rendre féconds en bonnes œuvres. — II. SENS.

De quels biens, Seigneur, commencez-vous à inonder la terre ! Il semble que tout l'espace qui est entre elle & le Ciel, ne soit rempli que de réservoirs, distingués par étages, d'où vos largesses ne cessent de couler sur elle. Le Roïaume des cieux est prêché par tout avec un succès général. La pénitence est embrassée par toutes les Nations. La piété & la ferveur se communiquent par tout comme un embrasement. Le don des miracles devient commun. Plusieurs fidéles parlent subitement diverses langues. Il semble qu'il pleuve du Ciel des Prophêtes & des Docteurs, tant le nombre en est grand, sans que l'instruction humaine les ait formés. Mais aucun bien n'est plus céleste, & ne tombe de plus haut, que la charité : & tous les autres dons, en comparaison de ce dernier, semblent venir à nous des étages les plus voisins, au lieu que la charité vient du sein de Dieu même.

Vous faites que les nuées vous servent de char. Et vous êtes porté sur les aîles des vents.

II. SENS. Vous vous êtes presque toujours montré à nos peres, sous le symbole d'une nuée. Vous conduisiez ainsi le peuple d'Israël dans le désert : vous marquiez ainsi votre résidence dans le tabernacle : vous parliez ainsi à Moïse : vous nous donnâtes ainsi la loi sur la montagne de Sinaï.

C'étoit une image de votre Incarnation future, qui devoit couvrir votre divinité par le nuage de notre chair, & rendre suportable à nos yeux un éclat qui les eût éblouïs sans ce voile qui le tempere. C'est sur ce nuage que vous êtes venu à nous, & que vous vous êtes aproché *de la terre*, non pour la punir, mais pour la purifier. C'est de ce nuage que coule toute la rosée qui la rend fertile. C'est des éclairs qui partent de son sein, que vient notre lumiere. C'est par le tonnerre que vous y faites retentir, que le son de l'Evangile est si éficace & si puissant.

Vous êtes porté sur les aîles des vents. Ce nuage salutaire est porté rapidement dans tout l'Univers, par des hommes plus vîtes & plus promts que les vents ; dont le zéle & l'amour ne sont arrêtés par aucun obstacle ; &

qui sont les Anges visibles, qui servent en même tems, & de trône, & d'avant-coureurs à votre Majesté. II. SENS.

℣. 4. Vous vous servez des esprits comme de vos messagers, & des flâmes brulantes comme de vos ministres : *ou*, pour en faire vos Anges & vos Ambassadeurs ; & vous vous servez d'une flâme brulante pour vos ministres.

Outre ces Anges visibles, vous destinez les Esprits céléstes, qui étoient presque vos seuls adorateurs avant ce changement, à servir de maîtres & de guides aux hommes qui étoient autrefois deshérités, & qui retournent maintenant de leur éxil à leur patrie. Vous avez fait cesser, par votre sacrifice, l'inimitié qui étoit entre le Ciel & la Terre. Vous avez réüni toute votre famille sous un seul chef. Vous avez donné à vos anciens serviteurs, un amour sincere pour ceux qui le deviennent par votre grace. Et ce que vous avez fait pour les hommes, aprend à tous les Esprits bienheureux jusqu'où doit aller leur charité, pour imiter la vôtre.

Heb. I, 14. Coloss. I, 20. Coloss. II, 10. Ephes. I, 22.

II. SENS. Quoiqu'ils ſoient immatériels, plus purs que le feu, & plus ſpirituels que ce qu'il y a parmi nous de plus ſubtil & de plus impalpable, ils ne ſe préfèrent plus à l'homme, à qui vous avez bien voulu vous rendre égal ; & ils l'adorent en vous, d'un culte inſéparable de celui qu'ils doivent à votre divinité.

Ils ſurpaſſent, par leur promtitude à vous obéïr, la légéreté des vents, & l'activité de la flâme. Ils agiſſent avec un pouvoir, qui détruit & renverſe, comme les tourbillons & la foudre, tout ce qui s'opoſe aux ordres dont vous les rendez éxécuteurs. *Et ils* conſervent, dans l'éxercice même, de l'autorité que vous leur confiez, une dépendance égale à celle des vents & des éclairs, dont vous réglez tous les mouvemens.

℣. 5. Vous avez établi la terre ſur ſes baſes : elle y demeurera ferme dans tous les ſiécles ſans ſe pancher.

C'eſt ſur vos promeſſes, & ſur votre immuable vérité, que votre Egliſe, qui eſt déſormais auſſi étenduë que

la terre, est fondée. Le Ciel & la Terre passeront, mais votre parole ne passera jamais.

II. SENS.

Vous nous donnez, dans vos Ecritures, pour gage de votre fidélité, & de l'immobilité de vos décrets, l'ordre immuable que gardent le jour & la nuit, & la stabilité de la terre sur les pôles où vous l'avez fixée. « L'ordre que vous avez, Seigneur, « une fois donné au Ciel, subsiste é- « ternellement. Votre vérité immua- « ble passe de siécle en siécle : vous « avez établi la terre sur ses bases, & « elle y demeure ferme ; *ou*, dans le « même état ».

Pseaume, CXVIII, 89, & 90.

Mais aucune comparaison prise de la nature, n'est capable de nous représenter parfaitement la persévérance de votre amour pour votre Eglise, & l'éternelle miséricorde qui sert de fondement aux promesses que vous lui avez faites. « Car les montagnes se- « ront ébranlées, & les collines trem- « bleront : mais ma miséricorde ne se « retirera point de vous, & l'alliance « par laquelle je fais la paix avec « vous, ne sera jamais ébranlée, dit « le Seigneur qui a pour vous une « tendresse de compassion ».

Isaïe, LIV, 10.

II. SENS. ℣. 6. Vous l'aviez couverte de la mer, comme d'un vêtement.

Avant votre Incarnation, Seigneur, la terre étoit à votre égard aussi stérile, & aussi déserte, que lorsque la mer la couvroit toute entiere au commencement du monde. Toutes les Nations qui l'habitent, étoient devant vous, comme n'étant point. Aucun homme ne vous y connoissoit, ou ne vous adoroit comme il faut. Et dès lors elle étoit vacante, & semblable à l'état où elle fut au commencement, & dont vous dites ces deux mots qui signifient également l'un & Gén. I, 2. l'autre: « La terre étoit vuide & toute » nuë, & les ténébres couvroient la » face de l'abîme ». La mer couvroit tout, & la mer elle-même étoit couverte de ténébres.

Les eaux avoient surpassé les montagnes.

Ce qui paroissoit, avant votre venuë, de plus sublime, ou parmi les Nations, ou même parmi nous, étoit inondé comme le reste. L'orgueil de la sagesse humaine, & la confiance

en la loi étoient ſous les eaux. Perſonne n'étoit délivré par la philoſophie, & perſonne ne faiſoit le bien parmi ceux qui ſe regardoient comme les maîtres des autres. Vos Ecritures, Seigneur, dont Iſraël étoit dépoſitaire, & qui par conſéquent ne parloient qu'à nous, n'exceptoient pas un ſeul parmi nous, de cette condamnation générale. Et plus nous faiſions d'éforts pour nous élever, plus nous enflions les eaux qui cachoient toutes les montagnes.

II. SENS. Rom. I, & II. Rom. III, 19.

℣. 7. Mais votre voix menaçante les a miſes en fuite. Au bruit de votre tonnerre, elles ſe ſont retirées avec empreſſement & fraïeur.

Mais depuis que vous avez paru, & au premier ordre que vous en avez donné, la mer a pris la fuite. Le ſon de votre Evangile a éfraïé le monde, & le prince qui le domine. L'ignorance, & la corruption, dont l'idolâtrie étoit également le principe & l'éfet, ont cédé la place à la lumiere, à l'innocence, & à la piété. Les hommes, autrefois ſenſuels, injuſtes, im-



grats, sont devenus imitateurs des
II. SENS. Anges. La terre inculte & stérile, s'est couverte de fruits : & vous l'avez convertie en un paradis de délices ; au lieu que la malédiction, dont vous l'aviez frapée, la tenoit comme ensévelie (a) sous les eaux ameres, dont le sacrifice apellé de la jalousie, étoit la figure.

Je connois maintenant pourquoi vous parlâtes avec menaces à la mer au commencement du monde ; & pourquoi le commandement que vous lui fîtes de laisser la terre libre, fut semblable au tonnerre. Elle étoit la figure du siécle injuste & impie. *Elle* étoit l'image de l'idolâtrie, & des superstitions qui ont inondé la terre. Elle marquoit l'usurpateur, qui s'étoit saisi de votre Roïaume, & qui tenoit comme submergés sous les sens & sous la chair, des hommes destinés à vous connoître & à vous loüer. Votre menace signifioit votre indignation & votre zéle contre l'injustice qui dominoit la terre ; & votre tonnerre étoit le signe de cette voix puissante,

(a) Ces eaux très-ameres que j'ai chargées de malédiction. *Nomb.* V, 19. Le sacrifice de jalousie. *Ibid.* 25.

qui a fait rentrer les peuples dans l'obéïssance, & qui a relégué dans ses anciennes ténébres le tyran qui les oprimoit. II. SENS.

ỷ. 8. Alors les montagnes se sont élevées, & les vallons se sont abaissés dans les lieux, que vous leur aviez marqués en les établissant.

Après que l'erreur, & la cupidité ont été banies, rien n'a été ni plus beau, ni plus riche, ni plus diversifié que la face de votre Eglise. On y a vû des éxemples d'une vertu héroïque : & l'on y a remarqué dans les conditions les plus simples une innocence, & une fécondité en toutes sortes de bonnes œuvres, dont on n'auroit jamais crû le commun des hommes capable.

Les montagnes ne se sont point élevées elles-mêmes : c'est votre main qui les a fondées. Les plaines & les vallons ne leur portent point envie; & la place que vous leur avez marquée, est la seule qui leur convienne. Les montagnes répandent ce qu'elles reçoivent; & les vallons comprennent com-

bien il leur est utile d'être à leurs piés.
II. SENS. L'autorité est toute pour le public. La grandeur est uniquement pour le service. Et s'il étoit permis de choisir, on préféreroit l'humilité & la sureté, à l'élévation jointe au péril.

℣. 9. Vous avez établi des bornes & des limites aux eaux de la mer; qu'elles ne passeront point. Elles ne retourneront point couvrir la terre. *

Il n'en sera pas du renouvellement du monde par l'Evangile, comme de celui qui suivit le déluge. Les crimes ressusciterent avec les hommes, & ils se multiplierent comme eux. Le principe de corruption étoit demeuré le même; & ceux qui repeuplerent la terre, furent en tout semblables à ceux que les eaux avoient submergés.

Gén. VIII, 21.

Mais une nouvelle Création les a changés. Ils ne naissent plus de la chair & du sang, mais de l'eau & de l'esprit. Ils ne sont plus enfans du premier Adam, mais du second. Ils ne portent plus la ressemblance de celui qui avoit été tiré de la terre, mais

* J'ai averti dans le premier Sens, que ce verset est lié avec le sixiéme.

de celui qui est descendu du Ciel ; & quoique leur nombre doive diminuer dans la suite des siécles, il n'arrivera pas néanmoins une seconde fois que la mer reprenne son ancienne place, ni que le monde prévale absolument sur l'Eglise.

II. SENS.

℣. 10. Vous faites couler les fontaines dans les vallons : leur cours est entre les montagnes.

Il semble que dans la nature, les lieux les plus bas soient aussi les plus arrosés & les plus féconds : & c'est aussi presque toujours la même chose dans votre Roïaume, où vous distinguez les humbles de tous les autres, & où vous comblez les petits de tout ce qui ne fait que couler sur les grands. Vous guérissez par ce moïen l'orgueil jusques dans sa racine : car toutes les distinctions qu'il afecte, lui sont refusées ; & la seule voie que vous laissez libre pour arriver aux premiers rangs, est de désirer sincerement le dernier.

℣. 11. Les bêtes de la campagne y vont boire. Les Anes

II. SENS.

sauvages y désalterent leur soif.

Le désert autrefois n'étoit qu'un lieu brûlant & stérile. Il ne nourrissoit que des serpens, & des bêtes ennemies de l'homme. Mais vous y avez fait naître par tout des sources d'eau vive. Les lieux, où habitoient les Dragons, ont été changés en des lieux cultivés & fertiles. Vous les avez peuplés d'hommes & de troupeaux. Et vous avez désaltéré la soif de ceux qui ne pouvoient recevoir de rafraîchissement que de vous. C'est ainsi que vous expliquez vous-même par l'un de vos Prophêtes, *les éfets de votre grace* dans tout l'Univers, auparavant désert, inculte & sans eaux. « Je

Isaïe, XLIII, 19, & 20.

» ferai, dites-vous, des routes dans le
» désert; je ferai couler des fleuves
» dans une terre inhabitée. Les bêtes
» sauvages, les Dragons, & les Au-
» truches me glorifieront; parce que
» j'ai fait naître des eaux dans le dé-
» sert, & des fleuves dans une terre in-
» habitée, pour donner à boire à mon
» peuple, au peuple que j'ai choisi. Le

Isaïe, XXXV, 6, 7, & 8.

» boiteux bondira comme le Cerf,
» & la langue des muets sera déliée;
» parce que des sources d'eaux sorti-

font de terre dans le désert, & que « II.
des torrens couleront dans la soli- « SENS.
tude. Dans les cavernes où les Dra- «
gons habitoient auparavant, on ver- «
ra naître la verdeur des roseaux & «
du jonc. Il y aura là un sentier & «
une voie, qui sera apellée la voie «
sainte ».

℣. 12. Les oiseaux du Ciel se retirent auprès de ces fontaines, & font retentir leurs voix entre les feüilles des arbres.

Que d'actions de graces, ô mon Dieu, vous rendent tous les peuples, qui puisent dans vos sources la justice & le salut! Que de bouches, auparavant muettes, sont ouvertes jour & nuit pour anoncer vos louanges! *La langue des muets sera déliée, parce que des sources d'eaux naîtront dans le désert.* Isaïe XX. Que d'hommes autrefois semblables aux bêtes, & maintenant égalés aux Anges, font retentir le désert de vos Cantiques! *Les bêtes sauvages me glorifieront, parce que j'ai fait couler des eaux dans le désert.* Que de solitaires, ennemis de la servitude honteuse & infructueuse du siécle, s'empressent à

boire dans vos fontaines une eau qui
II. SENS. réjaillit jusqu'à la vie éternelle. *Les Anes sauvages y désalterent leur soif.*
Augustin, Confess. Que d'ames innocentes, à qui vous avez donné les aîles de la colombe pour s'enfuïr dans le désert, s'estiment heureuses de méditer vos Ecritures, qui sont mêlées, comme des arbres toufus de clartez & d'obscuritez, de se reposer sur les promesses dont elles sont remplies, d'y chercher un asile contre les perils, & une aimable fraîcheur contre l'ardeur de la cupidité; de s'y nourrir du pain de votre parole; & d'y rafraîchir la soif même qu'elles font naître, en calmant par l'espérance dont elles donnent le gage, l'impatience de vous voir qu'elles ont excitée! *Les oiseaux du Ciel se retirent auprès de ces fontaines, & font retentir leurs voix entre les feüilles des arbres.*

℣. 13. Vous arosez les montagnes du haut des étages, & des réservoirs que vous avez préparés.

C'est l'acomplissement de ce qui avoit été prédit : que les montagnes & les

les collines recevoient la paix pour le peuple, & la justice pour la lui communiquer : « Les montagnes aporteront la paix au peuple, & les collines posséderont la justice ». (a) Votre Pere, ô mon Sauveur, s'est réconcilié le monde par vous ; mais il a voulu faire cet honneur aux hommes, que d'en choisir quelques-uns parmi eux pour les associer à votre ministere, & pour les rendre vos députés & ambassadeurs pour anoncer aux autres le salut & la paix, que vous leur avez mérités.

II. SENS. Pseaume LXXI, 3.

Mais ces hommes, qui à l'égard des autres, sont plus élevés que les montagnes ne le sont à l'égard des plaines & des vallons, ne s'atribuent point une si haute fonction, comme l'aïant méritée. Ils savent qu'ils étoient auparavant injustes & dignes de haine comme les autres : (b) mais que Dieu, qui commanda autrefois à la lumiere

(a) Car Dieu a réconcilié le monde avec soi, en JESUS-CHRIST, & c'est lui qui a mis en nous la parole de réconciliation. Nous faisons donc la charge d'Ambassadeurs pour JESUS-CHRIST ; & c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche. *II, Cor. V*, 19, & 20.

(b) Le même Dieu qui a commandé que la lumiere sortît des ténébres, est celui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les autres par la connoissance

II. SENS. de sortir des ténébres, a fait luire sa clarté dans leurs cœurs, afin qu'ils soient en état d'éclairer les autres; & qu'ils portent ce trésor dans des vases de terre, afin que ce ne soit pas à eux; mais à Dieu qu'on atribue un si grand pouvoir.

Ces hommes si sublimes par leur autorité, & si humbles par leur reconnoissance, reçoivent de vous tout ce qu'ils communiquent aux autres. S'ils parlent, c'est avec la même dépendance de vous, que si vous parliez par eux (*a*): s'ils éxercent leur ministere, c'est comme ne faisant que vous prêter leurs mains. Ils avouent que tout leur est donné d'en haut, & qu'ils ne sauroient communiquer aux vallons que la rosée qui tombe auparavant sur eux. Ils n'usurpent point un don étranger, sous le prétexte qu'ils en

de la gloire de Dieu. Or nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin qu'on reconnoisse que la grandeur de la puissance qui est en nous est de Dieu, & non pas de nous. *II, Cor. IV, 6, & 7.*

(*a*) Que chacun de vous rende service aux autres, selon le don qu'il a reçû, comme étant de fidéles dispensateurs des diférentes graces de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il paroisse que Dieu parle par sa bouche. Si quelqu'un éxerce quelque ministere, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne. *I, Ep. de S. Pierre, IV, 10, & 11.*

ont reçû d'autres. (a) Ils adorent la souveraine liberté avec laquelle vous les dispensez comme il vous plaît ; & ils ne confondent point les graces, que vous avez distinguées, en voulant être à la fois toutes choses. *Vous arrosez les montagnes du haut des étages, & des réservoirs que vous avez préparés.* II. SENS.

La terre est rassasiée de fruits, qui sont vos Ouvrages.

Ainsi tout le bien qui enrichit votre Eglise, vient de vous. Il n'a été au pouvoir de personne de vous donner le premier. Rom. XI 35. Ce que le peuple reçoit des mains de ses pasteurs, tombe des vôtres dans celles des pasteurs. * Tous sont nourris à votre table : tous sont également pauvres : tous ont les yeux également arrêtés sur vous. La seule diférence que vous mettez entr'eux, (b) est que vous voulez que les uns soient servis par les autres : & que vous chargez ceux qui reçoivent les premiers, de porter à leurs freres

(a) C'est un seul & même esprit qui opére toutes ces choses, distribuant à chacun ces dons, selon qu'il lui plaît. Tous sont-ils Apôtres ? Tous sont-ils Prophêtes ? &c.... I, *Cor.* XII, 11, & 29.

(b) Nous nous regardons comme vos serviteurs en JESUS-CHRIST. II, *Cor.* IV, 5.

II. SENS. ce que vous leur confiez (a) : toute autorité n'étant dans votre Eglise qu'un pur ministere ; & toute distinction n'étant qu'une plus étroite obligation à servir.

On en voit une image dans le miracle de la multiplication des pains: Les Apôtres, aussi-bien que les peuples, sont dans un désert stérile, sans pain, & dans l'impuissance d'en avoir. JESUS-CHRIST, après les avoir bien convaincus de leur indigence commune, & après en avoir tiré d'eux l'aveu, commence par soulager le peuple, le fait asseoir commodément & par troupes, & lui ordonne d'atendre tranquillement la nourriture qu'il leur doit envoïer. Mais les Apôtres ne sont que les serviteurs du peuple, & les ministres de leurs besoins. Ils ne croient rien donner du leur, ni rien produire de leur propre fonds. Ils ne s'aproprient point ce qui ne leur est confié, que pour être distribué. Ils ne s'en regardent que comme les canaux, dont JESUS-CHRIST pourroit se passer, & qui ne répandent que ce

(a) Car tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas : tout est à vous. I. Cor. III, 22.

qu'ils ont reçû les premiers des mains de leur maître, qui seules sont fécondes, & qui sont l'unique source de l'abondance. Ils travaillent, ils courent pour porter aux autres la nourriture préparée. Ils restent à jeun jusqu'à ce que tous soient rassasiés; & ils ne commencent à songer à leur propre soulagement, qu'après s'être convaincus par les restes amassés dans des corbeilles, que tous les besoins du peuple sont remplis.

II. SENS.

℣. 14. Vous produisez le foin pour les bêtes, & les herbes propres à l'usage de l'homme.

L'homme depuis le péché, ne pouvoit rien désirer qui ne tombât sous les sens, & qui ne fût aussi charnel que la concupiscence qui le dominoit. L'arbre de vie lui étoit interdit. Le commerce avec Dieu lui étoit refusé: il étoit courbé vers la terre, comme les bêtes, & il y cherchoit comme elles, sa nourriture & sa félicité.

Il n'étoit pas juste de le rétablir tout d'un coup dans sa premiere dignité, dont il s'étoit dégradé si librement: & il étoit d'ailleurs de votre

II. SENS. bonté de le rapeller à vous, & de changer sa nourriture en changeant son amour.

Vous l'avez fait, en conservant les mêmes dehors, capables de l'atirer : mais en cachant sous ces aparences la vérité capable de lui donner la vie. Vous êtes devenu ce qu'il aimoit, & vous êtes descendu jusqu'au lieu où il avoit acoutumé de le chercher.

Vous n'avez pas refusé de vous couvrir de notre chair, que vous comparez si souvent à l'herbe dans vos Ecritures, & qui n'a comme elle qu'une fleur passagere, & qui se flétrit comme le foin.

Vous avez converti en aliment ce qui l'avoit empoisonné ; & vous avez changé en un principe de résurrection & de vie, ce qui lui avoit causé la mort.

C'est en s'aimant, qu'il vous aime ; c'est en suivant les sens qu'il retourne à vous ; c'est en mangeant l'herbe, qu'il devient semblable aux Anges : c'est en devenant une même chair avec vous, qu'il devient aussi pur & aussi spirituel que les Esprits célestes.

Vous faites naître le pain de la terre,

℣. 15. Et le vin qui réjoüit le cœur de l'homme. II. Sens.

On n'eût jamais pensé qu'un pain infiniment plus prétieux que la mane, pût sortir de la terre, au lieu de tomber du Ciel. On n'auroit jamais crû possible de faire sortir d'elle le principe d'une joie céleste, & d'une consolation qui dégoûteroit l'homme de tous les biens & de toutes les délices de la terre.

Mais ce qui ne seroit jamais entré dans la pensée, ni dans le cœur de l'homme, vous l'avez fait, Seigneur, par une miséricorde à qui vous avez abandonné tous vos pouvoirs. Elle semble les avoir épuisés par le nombre infini de miracles qu'elle a prodigués en notre faveur; & le plus grand éfort dont notre foi soit capable, c'est que nous puissions croire que vous aiez été capable d'un si grand amour.

Et qui sert à rendre le visage plus gai, & plus éclatant que ne sauroient faire tous les parfums; pendant que le pain donne la force & le soutien au cœur.

II. SENS. Le pain que vous nous donnez, quoique né de la terre, vient du Ciel. Il ne nous laisse pas comme la mane, sujets à la mort & à la corruption. Il met en nous un germe de vie, qui nous fera sortir du tombeau. Il est notre consolation, & notre force dans le désert où nous marchons. Il nous fait oublier & l'Egypte, & ses délices. Il nous donne la vérité de ce que l'arbre de vie n'avoit qu'en figure; & il rend inutile à notre égard, l'épée de flâme du Chérubin qui nous défend l'entrée d'un Paradis, qui n'étoit que l'image de notre bonheur.

Malgré nos miseres, *nous bûvons* d'une coupe qui remplit notre cœur d'une sainte joie, que le monde ne sauroit nous ravir: & si nous ne sommes pas encore heureux, nous oublions au moins en nous enyvrant, que nous soions misérables. L'éfet de cette coupe mystérieuse, est de nous dégoûter de tout ce que le monde séducteur peut nous ofrir, & de nous faire mépriser également ses menaces & ses promesses. Avec l'ardeur & le courage qu'elle nous inspire, nous regardons le martyre comme une grace, & les plus vives douleurs comme la

récompense

récompense de notre foi. La joie qu'elle répand dans le fond de l'ame, éclate jusques sur le visage. Elle l'embélit quelquefois, jusqu'à le rendre semblable à celui des Anges : & Etienne n'est pas le seul, à qui cette coupe sacrée ait donné une majesté extérieure, que les yeux des hommes ne pouvoient soutenir.

II. SENS.

Act. VI, 15.

℣. 16. Les arbres du Seigneur sont nourris (de la pluie,) & les cédres du Liban qu'il a plantés.

Nous sommes devenus, Seigneur, non seulement l'édifice que vous bâtissez ; mais aussi (a) le champ que vous cultivez. Tout ce qui croît dans le jardin fermé de votre Eglise, y est planté de vos mains ; & quoiqu'elle ne fût autrefois qu'un désert aride, elle est maintenant par vos soins, couverte d'arbres & de plantes de toute espéce, comme vous l'aviez promis par vos Prophêtes ; « Je ferai naître « dans le désert le cédre, le myrte, & « les oliviers. Je ferai croître ensem- « ble dans la solitude les sapins & les »

Isaïe, XLI, 19, & 20.

(a) Vous êtes le champ que Dieu cultive & l'édifice que Dieu bâtit. *I, Cor. III, 9.*

» ormes : afin que tous les hommes
II. » voient, qu'ils sachent, qu'ils consi-
SENS. » derent, & qu'ils comprennent que
» c'est la main du Seigneur qui fait
» cette merveille, & que le Saint d'Is-
» raël en est l'auteur ».

Vous nous avertissez avec grand soin, de ne point atribuer une telle fécondité à une autre cause, qu'à votre bonté toute gratuite : & c'est aussi pour cette raison que je me sers d'expressions, qui aprendront à tous ceux qui y seront atentifs, (a) que c'est vous qui nous avez créés dans les bonnes œuvres, que vous nous avez préparées avant notre naissance ; & qu'en toutes choses, nous ne sommes que votre ouvrage.

℣. 17. Là les petits oiseaux font leurs nids.

Tous les Saints n'ont pas la même élévation, ni le même dégré de vertu. Il y a de grands arbres : il y en a de petits. Il y a des forts, il y a des foibles. Mais comme c'est l'éminence & la perfection de la charité qui est

(a) Car nous sommes son ouvrage, étant créés en JESUS-CHRIST dans les bonnes œuvres, que Dieu a préparées ; afin que nous y marchassions. *Ephes. II, 10.*

la véritable grandeur des Saints, il n'y en a point de plus propre à compatir aux foibles, à les recevoir avec bonté, à s'intéresser à leurs besoins, que ceux qui ont une plus haute vertu. Les petits oiseaux se reposent en sureté sur leurs branches : ils s'y mettent à l'ombre : ils s'y déchargent de leurs soins : ils y mettent en dépôt leurs désirs naissans : & ils tirent un si grand avantage d'une protection utile à tant de biens, qu'ils deviennent capables d'aller plus haut par leur amour que les arbres mêmes, où ils ont cherché un azyle; Dieu prenant plaisir à tenir ainsi toutes choses dans l'égalité, & acordant souvent plus de liberté d'esprit & de cœur à des personnes qui n'ont aucune fonction dans l'Eglise, mais qui semblent nés avec des aîles, qu'aux premiers pasteurs qui les ont élevés; & que la multitude de leurs soins, semblable à la multitude des branches d'un arbre, fait nécessairement un peu pancher vers la terre.

II. SENS.

℣. 18. Les sapins servent de retraite au Héron, (surnommé l'Aigrette :) les hautes monta-

II. SENS. gnes au Chamois, & les trous de la pierre aux Lapins.

Comme vous n'avez laissé, ô bonté infinie, aucun animal exposé aux dangers, sans lui donner de quoi s'en garantir; vous ne laissez aussi dans votre Eglise aucun juste, sans lui donner ce qui peut conserver sa vie & sa justice.

En general, vous enseignez à tous à éviter la corruption du siécle, & à ne pas demeurer dans le péril. Vous leur montrez diverses sortes de retraites : & vous leur aprenez à profiter de celles qui sont plus proportionnées, ou à leur force, ou à leur foiblesse. Vous donnez aux uns des aîles fortes & étenduës, pour les élever au-dessus de tous les soins de la terre. Vous rendez les autres promts & légers à la course, pour chercher dans les montagnes & les solitudes la paix & la sureté qu'ils ne trouvent point ailleurs. Vous cachez les autres dans les trous de la pierre; & leur foiblesse y trouve un azile plus voisin & plus sûr, que celui des grands arbres, & des hautes montagnes.

En cela votre miséricorde & votre

providence conservent toujours cet admirable caractere, de compenser toutes choses par des inégalitez qui reviennent enfin à l'unité. Le grand vol, des piés légers à la course, ne conviennent pas à tous : mais le plus petit animal & le plus foible, peut se cacher dans les trous des rochers : & quand il y est, sa vie est moins exposée que sur le sommet des sapins, ou sur celui des montagnes.

II. SENS.

C'est cet azile, Seigneur, que vous tenez ouvert pour nous. Vous êtes la pierre vivante : & notre fureur l'a percée en plusieurs lieux, que votre amour a convertis pour nous en des retraites de salut. Heureux, qui les préfere à la plus haute contemplation, & aux éxercices des solitaires les plus fervens ! Heureux, qui se croit toujours foible, & qui n'ose sortir de vos divines plaies ! Heureux, qui ne met sa confiance ni dans les aîles, ni dans la légéreté qu'il a reçûës de vous ; & qui compte sur vous uniquement, sans s'apuier sur vos dons !

℣. 19. Vous avez créé la Lune pour marquer les tems.

Les deux grandes lumieres que vous

avez créées au commencement du
II. SENS. monde pour éclairer la terre, étoient l'image de la lumiere dont vous vouliez éclairer le peuple, à qui il vous plairoit de vous manifester.

La Lune, qui ne se montre que dans la nuit, & que la présence du Soleil
Héb. X, 1. fait évanouir, étoit fort propre à marquer l'ancienne loi, qui n'a que l'ombre, & non la réalité même des biens atendus : & qui devoit être abolie quand le Soleil de justice, qu'elle précédoit, se seroit levé sur l'horison.

Elle a été visiblement instituée pour distinguer les mois, certains tems particuliers, & certaines solemnitez que les hommes y ont atachées. (a) Et elle a été encore en cela une figure de la loi, dont le culte étoit ataché au cours de la Lune, aux Néoménies, au quatorziéme de la Lune de Nisan, & par une suite nécessaire aux Lunes qui marquoient la Pentecôte, la fête des Tabernacles, & celle de l'Expiation.

Le jour perpétuel de l'Evangile a

(a) Comment vous tournez-vous encore vers ces observations légales, défectueuses & impuissantes? Vous observez les jours & les mois, les saisons & les années ; j'apréhende pour vous, que je n'aie peut-être travaillé en vain parmi vous. *Galat. IV, 9, 10, & 11.*

fait cesser toutes ces observances Lunaires ; & l'on ne pourroit maintenant y revenir, sans rentrer dans une espéce d'enfance, dont la loi nouvelle nous a tirés. II. SENS.

[a] Ce qu'il y a de plus visible dans la Lune, est son changement : & par ce dernier caractere, elle étoit l'image d'une alliance, qui devoit changer, & d'un culte extérieur, qui n'étoit établi que pour un tems. *Vous avez créé la Lune pour marquer les tems.*

Le Soleil sait où il se doit coucher.

Mais il ne faut pas que le peuple, qui jouit de la lumiére du Soleil, & qui est assez heureux pour avoir part à la nouvelle alliance, attribue ce bonheur à ses mérites, ni qu'il insulte à ceux qui sont maintenant dans les ténébres. Le Soleil, qui l'éclaire, est une lumiere libre ; & sans changer lui-même, il peut changer l'état de ceux à qui il veut ou se cacher, ou se montrer. Il peut se lever à l'égard de ceux que nous regardons comme étant

(a) Il déclare qu'il fera cesser les choses muables, comme étant faites, afin qu'il n'y ait que celles qui sont pour toujours, qui demeurent. *Héb. XII. 27.*

sous nos piés ; & se coucher à notre
II. SENS. égard, pour nous punir de notre orgueil. Il ne ressemble pas au Soleil naturel, qu'on peut cesser de voir, quoiqu'on le désire ; parce que sa course est nécessaire ; & qu'on peut voir renaître plusieurs fois sur l'horison, quoiqu'on soit ingrat pour un tel bienfait, parce que le Pere céleste lui ordonne de luire également sur les justes & sur les injustes. Quiconque est humble & reconnoissant, n'est jamais privé de la lumiere d'un Soleil, qui ne se couche que lorsqu'il le veut. Et quiconque est conduit par l'orgueil à l'ingratitude, doit craindre *qu'il ne* perde de vûë pour toujours un Soleil, qui ne se montre que par miséricorde.

La nouvelle alliance est éternelle : mais le droit à cette alliance, n'est point éternel. L'Eglise subsistera jusqu'à la fin : mais cette promesse n'est pas faite à chaque peuple, & beaucoup moins à chaque particulier qui la compose. Le Soleil fait le tour du monde : & il peut revenir à ceux qui ne voient que la Lune, & la loi dont elle est la figure ; & laisser dans la nuit ceux qui pensent que la lumiere du jour leur est dûë.

℣. 20. Vous marquez un tems aux ténébres, & la nuit survient : pendant qu'elle dure, toutes les bêtes sauvages sortent de leurs retraites. II. SENS.

Vous avez laissé pendant plusieurs siécles tous les peuples, excepté la maison de Jacob, dans une nuit profonde; quoique vous leur conservassiez le spectacle de la nature, dont la vûë les rendoit inexcusables, sans les convertir. Car si vous ne parlez vous-même au cœur de l'homme, * il est sourd pour toute autre voix : & si vous n'éclairez son esprit, la lumiere du Soleil ne lui enseigne point utilement ce que vous êtes.

Pendant cette nuit générale toutes les bêtes ennemies de l'homme, sont sorties de leurs antres pour le dévorer. Il en auroit eu peur, & il auroit tâché de s'en défendre, si elles avoient ataqué sa vie temporelle : mais elles épargnoient sa chair, pour dévorer son ame plus en sureté. Elles lui aprenoient dans les ténébres mille choses, dont il auroit rougi, s'il eût été jour.

* *Surdis loquuntur* : Saint Augustin Confess.

II. SENS. Elles lui convertissoient en divinitez toutes ses passions, & elles le trompoient comme dans un profond sommeil, par mille fausses aparences, qui lui tenoient lieu du bien souverain qu'il avoit perdu. Il n'y a rien de bas, de puéril, de criminel, que ces bêtes ne lui aient enseigné. Elles s'en sont fait adorer elles-mêmes; & en le foulant aux piés, elles ont, autant qu'elles ont pû, anéanti en lui tout ce qui lui restoit de sa céleste origine.

℣. 21. Les Lions rugissent alors pour dévorer leur proie, & pour demander à Dieu leur *nourriture*.

Ces bêtes, quoiqu'ennemies de la justice, ne faisoient qu'éxécuter vos ordres: & elles ne pouvoient *ravir* que la proie que vous leur permettiez de dévorer. L'homme, en mettant son bonheur à vous oublier, méritoit un tel abandon. Il ne pouvoit consentir à vous obéir; & vous le punissiez très-justement d'une telle perversité, en le livrant à des maîtres dignes de lui. Il recevoit la récompense dûë à son orgueil, par une si honteuse ser-

titude ; & puisqu'il vous refusoit le culte qui vous est dû, il étoit de votre justice de punir un tel aveuglement par la permission d'adorer même les Démons.

II. SENS.

℣. 22. Dès que le Soleil se leve, ils se retirent, & ils se couchent dans leurs tanieres.

Mais dès que vous avez paru, ô Orient, atendu par nos peres, & que vous avez fait briller vôtre lumiere aux yeux des Nations ensévelies dans l'ombre de la mort ; toutes les bêtes dont la nuit couvroit la malice & l'artifice, ont été comme foudroiées par l'éclat de vôtre Evangile. Elles se sont retirées avec précipitation dans les antres inaccessibles à la lumiere, où elles gémissent du salut de l'homme, & où elles sont inconsolables de sa justice & de sa gloire. Tout ce que les ténébres avoient couvert, a paru honteux ou ridicule. Les indignes mysteres du Paganisme sont devenus la raillerie des enfans. Les idoles, devant qui l'homme hébété trembloit, ont été mises en piéces. Les crimes que satan avoit divinisés, ont fait hor-

Zach. III, 8, & 12. Luc, VI, 7, & 8.

II. SENS. reur aux moins clairvoians, & la vertu est devenuë aussi générale, que le vice avoit été commun.

ỳ. 23. L'homme sort alors pour aller à son travail, & pour s'ocuper jusqu'au soir.

L'homme a commencé dès lors à travailler d'une maniere digne de lui, digne de sa premiere institution, digne de l'espérance que la promesse du Libérateur avoit dû lui donner, digne de l'immortalité inséparable de son être, digne du bièn infini qu'il avoit perdu, & que la bonté de *Dieu* vient de lui rendre.

Ce n'est plus à cette vie qu'il se borne : ce n'est plus à l'orgueil qu'il sacrifie ses vertus : ce n'est plus à la vanité qu'il raporte ses soins & son travail. Il n'atend de récompense que vers le soir, & jusques-là il veut travailler sans relâche. Lorsqu'il fermera les yeux, il ne fera que passer d'une lumiere à une autre : & le Soleil qu'il cessera de voir d'une maniere moins parfaite, se levera pour lui d'une maniere nouvelle, sans que les nuages le puissent cacher, & sans crain-

être désormais qu'il ne se couche.

Nous ne sommes donc plus enfans de la nuit, mais de la lumiere : & il ne nous est plus permis de rien faire qui ne mérite d'avoir le Soleil pour témoin. Il y a douze heures dans le jour destinées au travail : ce seroit attendre trop tard, que de diférer jusqu'à la nuit, qui n'est plus le tems de cette vie, mais celui de la mort, après laquelle on recueille ce qu'on a semé, mais l'on ne seme plus.

II. SENS. Rom. XIII, 12, & 13. I, Thess. IV, 4, &c. Jean XI, 9 & 10. Idem, IX, 4.

Lorsque notre foi veille, nous sommes dans la lumiere : mais si elle s'endormoit, nous rentrerions dans les ténébres d'où nous sommes sortis : & pour lors les Lions, & les autres bêtes farouches viendroient pendant cette nuit volontaire nous dévorer. Au moins elles en demanderoient à Dieu la permission ; & aucun de nous ne sait s'il seroit excepté par une miséricorde particuliere, ou s'il seroit puni de sa négligence par un châtiment sans retour.

I, Epitre de S. Pierre, V, 8, & 9.

℣. 24. Que vos Ouvrages, Seigneur, sont grands & merveilleux ! vous les avez tous en général & en particulier formés

II. SENS. avec sagesse. La terre est remplie de ce qui est à vous.

XI. On ne peut, Seigneur, égaler par l'intelligence, ou même par l'admiration, la sagesse infinie qui éclate dans les ouvrages de la nature, quand on les considere, ou séparément, ou en général. Mais quand on n'y voit que le premier dessein que vous avez eu en les formant, on n'y découvre que les vestiges les plus légers de vos profondes connoissances, & de ces conseils qui vous ont oçupé avant tous les siécles.

Il faut aller jusqu'aux *mystéres sécrets*, à qui la nature sert de voile, pour considérer votre sagesse dans son principal point de vûë. C'est votre Incarnation, Seigneur, & la formation de votre Eglise, que vous avez toujours euës dans l'esprit, en créant le monde visible. C'est la lumiere éternelle, qu'une autre lumiere signifie. Ce sont de redoutables ténébres, qu'une nuit extérieure nous fait craindre. C'est votre atention sur le plus petit animal, qui nous aprend celle que vous avez sur le plus petit de vos élus. C'est la permission que

vous acordez à des bêtes farouches, de dévorer celles que l'imprudence conduit à leurs tanieres, qui nous instruit de vos jugemens sur les imprudens & les présomptueux. C'est la maniere dont vous rendez la terre féconde, en l'arosant par des eaux qui tombent sur les montagnes, mais dont l'origine est dans le Ciel, qui est l'image des dons célestes dont vous comblez les Apôtres, & les Pasteurs, & dont les ruisseaux coulent ensuite sur tout le peuple.

II. SENS.

Il n'y a rien dans la nature qui ne marque ces doubles vûës, dont l'une n'est que l'essai de l'autre. Tous vos ouvrages vous montrent, en se montrant, & comme Créateur, & comme Rédempteur; & le Livre entier de l'Univers est semblable à vos Ecritures, où tout ce qui paroît simple, est mystérieux, & où l'histoire même contient presque autant de prédictions, que les Livres des Prophêtes.

℣. 25. Cette mer si grande & si vaste, est remplie de poissons innombrables, de petits animaux mêlés avec les grands. La terre cultivée & pleine de fruits,

II. SENS. est l'image de votre Eglise : & la mer où les hommes ne peuvent vivre, est la figure du monde, où l'on ne peut demeurer sans mourir. Son agitation continuelle, son étenduë, sa facilité à céder à tous les vents, sa liquidité, marquent la voie large & spatieuse du siécle, sa molesse, son inconstance, & sa dépendance de toutes les passions.

Avant votre défense, la mer couvroit toute la terre. Mais en se retirant, elle n'a pas laissé d'en couvrir encore la plus grande partie. Il en est ainsi du monde corrompu. Il vous a cédé une place, & conservé *l'autre*. Il ocupe ce qui n'est pas habité : il couvre tout ce qui est inutile. Il menace de noier ce qui est cultivé. Mais votre providence l'arrête.

Dans ce monde corrompu, *il y a* des bêtes de toutes grandeurs : car ce ne sont pas seulement les personnes puissantes qui l'habitent. Le petit peuple y est encore plus nombreux. L'abus des richesses, & de la pauvreté y plonge tout le monde : & il est étonnant, que la cupidité étant le caractere universel de tous, ils puissent vivre ensemble avec une espéce de paix ;

dont

dont la cupidité est essentiellement ennemie.

II. SENS.

Mais vous gouvernez, par votre tranquille sagesse, cette mer agitée & pleine d'animaux qui ne pensent qu'à s'entre-dévorer. Et quoique vous paroissiez laisser toute liberté aux passions, vous savez les tourner & les fléchir d'une maniere qui y conserve de l'ordre, sans que l'ordre soit aimé ; & qui y retient une ombre de justice, quoiqu'on en méprise la vérité.

℣. 26. Là les vaisseaux font leur route.

Il est impossible à vos Elus de se séparer absolument du monde, où plusieurs ont des charges & des emplois, & où leur mélange empêche que la corruption ne devienne enfin absolument contraire à toute société. Mais vous leur aprenez à y vivre sans s'y noier, comme vous aprîtes à Noé à éviter le déluge par les eaux mêmes du déluge. Vous leur enseignez à glisser sur la surface du siécle, sans s'y enfoncer : à y passer, sans l'aimer ; à se servir de sa figure, sans s'y atacher ; à ne s'exposer point à ses flots, sans le secours du bois salutaire, dont ce-

lui de l'Arche étoit la figure, & à qui pour cette raison le Sage a donné des bénédictions, comme s'il avoit été celui-là même par qui la justice a été réparée : « Béni est le bois par qui la « » justice a été rétablie ».

II. SENS.

Sagesse, XIV, 7.

C'est vous qui avez formé Léviathan, *ou*, la Baleine, pour se jouer dans la mer.

Job, XL, 20. Isaïe, XXVII, 1.

Le monde est le jouet du Dragon, que vos Ecritures apellent Léviathan. [a] Il en est gouverné selon ses caprices. Et il a mérité de l'avoir pour Dieu, par le mépris qu'il fait de vous. Tout le peuple qui est dans la mer, est sa proie : car il n'est Roi que de ceux qu'il dévore. Tous ses sujets sont ses captifs : car il ne régne que par l'opression. Et il est aussi peu possible, à ces malheureux, qui ne connoissent pas même leur misere, ou de lui résister par la force, ou de sortir de son empire, qu'il est possible aux poissons de vaincre la Baleine, ou de sortir de la mer.

(a) Ils sortiront des piéges du Diable, qui les tient captifs, pour en faire ce qu'il lui plaît : II. Timoth. II, 26. Pour les infidéles, dont le Dieu de ce siécle aveugle les esprits. II. Cor. IV, 4.

[a] Mais quand il vous plaira, Seigneur, vous sécherez la mer, & Léviathan pourrira dans la fange, sans pouvoir se donner les mouvemens qu'il se donne aujourd'hui. [b] En attendant ce jour, vous envoïez vos pécheurs tirer de la mer ceux que vous avez choisis pour leur donner la liberté & la vie. Et ce discernement met en fureur le Dragon, qui comte pour peu la mer entiere, & qui en sort pour s'arêter sur son rivage, & pour faire la guerre aux justes que vous en délivrez : « Le Dragon irrité, alla faire la guerre aux autres « qui gardent les Commandemens de « Dieu, & qui demeurent fermes dans « la confession de JESUS-CHRIST ; & « il s'arêta sur le sable de la mer ».

II. SENS.

Apoc. XII, 17, & 18.

℣. 27. Toutes les créatures attendent de vous, que vous leur donniez leur nourriture en leur tems.

Il n'en est pas des vos ouvrages,

(a) Le Seigneur viendra avec sa grande épée, pour punir Léviathan, ce serpent à divers plis & replis ; & il fera mourir la Baleine qui est dans la mer. *Isaïe*, XXVII, 1.

(b) Je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. *Matth.* IV, 19.

comme de ceux de l'art, qui subsistent indépendanment de l'artisan qui les a formés, & souvent plus longtems que lui. Comme il ne produit rien, & qu'il ne fait qu'ajoûter ou retrancher, son ouvrage ne lui doit point son être : & ce qu'il étoit avant qu'il lui donnât une autre situation, ou une autre figure, demeure précisément le même, sans rien perdre & sans rien aquérir.

II. SENS.

Mais si vous cessiez un moment, Seigneur, de soutenir ce que vous avez tiré du néant, tout ce qui en est sorti y rentreroit : & il ne faudroit pour cela de votre côté qu'une *simple* distraction, ou un simple oubli, si vous en étiez capable ; car pour anéantir, vous n'avez qu'à ne pas agir.

Le fonds de l'être de la créature, est plus à vous qu'à elle : car il n'est à elle que par votre don ; & ce don ne dépend que de vous.

La justice, & la sagesse, sont encore plus dépendantes de votre liberté, s'il est possible toutefois qu'il y ait des degrez dans la dépendance où toutes choses sont de vous. Car selon nos idées, tout ce qui aproche plus de vous, & qui vous imite de plus

près, semble vous apartenir d'une maniere plus étroite ; & il nous paroît que plus les dons sont prétieux, plus vous en demeurez le maître. II. SENS.

Mais sans vouloir mesurer ce qui nous passe, il est au moins bien certain, qu'un autre que vous ne peut conserver, ce qu'un autre que vous ne peut donner : & qu'il faudroit, pour avoir de quoi vivre toujours dans la justice, avoir aussi le principe qui la fait naître. Autrement on auroit dans ses mains le pouvoir d'empêcher vos dons de retomber dans le néant, sans avoir celui de les en tirer ; ce qui est oposé aux vûës les plus claires & les plus distinctes de la conservation, qui n'est qu'une Création continuée dans tous les instans.

Ainsi tout ce que votre bonté répand sur vos serviteurs, a un besoin continuel de votre atention pour ne pas périr. Les dangers sont infinis, & de tout genre. L'activité de la concupiscence est toujours en haleine ; & tout ce qui est l'objet des sens, contribuë à la réveiller. La pente du cœur vers soi-même, le recourbe & le détache de vous, s'il n'est continuellement soutenu. Les artifices &

d'un coup à ce pain la force de les
II. nourrir ? Que vous disent-ils dans la
SENS. priere, lorsque vous vous tenez à leur égard dans le silence ? Quelle ardeur éprouvent-ils dans les Pseaumes, lorsque leur cœur est afligé, & comme engourdi par la tristesse ! Où sont leurs pensées, quand leur cœur est muet ? Et si avec cela, l'infirmité extérieure du corps, ou quelques déplaisirs publics, ou domestiques, se joignent à cette indigence intérieure, que peuvent-ils, que deviennent-ils !

Hélas, Seigneur, nous ne sommes tous que cendre & que poussiere : & nous avons grand tort de l'oublier. Faites-nous en souvenir par miséricorde, de peur que notre orgueil ne nous sépare de vous ; & que la fausse confiance que vos dons nous inspirent contre votre dessein, ne nous rende dignes d'en être privés pour toujours. Mais ne nous laissez jamais, s'il vous plaît, retomber jusques dans la poussiere, où nous perdrions le sentiment de notre misere, à force d'être misérables. Soutenez-nous de votre main, lorsque nous tombons : & prenez compassion de notre foiblesse après nous l'avoir fait sentir.

℣. 30. Vous enverrez votre esprit, & elles seront créées de nouveau : & vous renouvellerez ainsi la face de la terre. II. SENS.

Il paroît bien, Seigneur, que vous avez en vûë d'autres éfets, que ceux qui sont purement naturels, en me métant dans la bouche des expressions qui sont si propres à marquer l'opération de votre grace. Car c'est par elle que vous formez de nouvelles créatures, que vous créez en nous un cœur nouveau, que vous nous donnez le commencement d'un nouvel être. C'est par elle que la face de la terre est changée, & que, selon le langage de vos Ecritures, une nouvelle terre, & de nouveaux cieux, succédent à l'ancien monde.

Gal. VI, 15. Pseaume, L, 12. Jâques I, 18.

* « Ne vous souvenez plus des « choses passées, ne considérez plus ce « qui s'est fait autrefois. Je m'en vais « faire toutes choses nouvelles, elles « vont paroître, & vous les verrez ». C'est par elle que votre esprit vivifiant rend les hommes spirituels, fait qu'ils deviennent vos adorateurs en esprit & en vérité, les fait passer de leurs té-

* Isaïe, XLIII, 18, & 19.

nébres à votre admirable lumiere, &
II. les change en des Rois & des Prêtres
SENS. uniquement ocupés de vous & de votre gloire.

Vous nous avertissez, ô mon Dieu, par les vicissitudes dont vous parlez ici, que le tems de l'abondance peut être suivi d'un autre, comme il en avoit été précédé : & que le tems de l'indigence, peut se terminer à une abondance nouvelle. Car c'est votre esprit, ou retenu, ou envoyé, qui fait tous ces changemens : & votre esprit soufle où il veut, & où vous voulez. Nous étions sans vie, lorsque vous étiez connu de la seule *maison* de Jacob ; & l'Egypte étoit dans les
Exod. X, 23. ténébres, lorsque la terre de Gessen où habitoient les Israëlites, étoit éclairée. Vous nous avez mis à leur place, en faisant changer de face à l'Univers.
Matth. VII, 28. Rendez-leur ce qu'ils ont perdu, sans nous l'ôter : & par une miséricorde universelle, abolissez l'iniquité des restes d'Israël, & pardonnez nos ingratitudes.

℣. 31. La gloire du Seigneur se manifestera dans tous les siécles. Le Seigneur verra avec

complaisance ses Ouvrages.

II. SENS.

Faites, Seigneur, par une Création nouvelle ; ce que vous fîtes dans la premiere. Il n'y eut au commencement ni défaut, ni imperfection dans vos Ouvrages. Vous les loüâtes tous ; & vous n'y vîtes qu'une parfaite beauté, parce que tout y étoit dans l'ordre, & que votre volonté étoit la régle de tout. Ne soufrez plus, Seigneur, qu'il y ait sur la terre des injustes qui refusent de vous obéïr, ou des aveugles qui ne sachent pas ce que vous êtes. Paroissez devant Ephraïm, Benjamin, & Manassé, comme vous vous êtes montré aux Nations. Réunissez tous les peuples, comme au tems de Noé, dans une seule famille, & cette famille dans un seul asile. Et faites, ce que signifioient les eaux du déluge, en inondant toute la terre de votre grace, & en la remplissant de votre crainte, comme vous l'avez promis à vos Prophêtes.

℣. 32. Il regarde la terre, & elle tremble : il touche les montagnes, & elles fument.

Vous n'avez qu'à jéter les yeux sur

tous les habitans de la terre, pour
II. leur imprimer le respect qui vous est
SENS. dû, & pour changer leur indiférence
& leur oubli en une sainte fraïeur.
Vous pouvez humilier les plus hautes
montagnes par un seul regard ; & réduire en poudre & les Princes & les
Empires qui s'oposent à l'établissement de votre Roïaume ; en ne faisant que les toucher par le simple choc
Dan. II, d'une pierre détachée d'une montagne
44, & 45. éternelle, sans le ministere de la main
des hommes.

(a) La conversion du monde entier s'est faite au seul bruit de votre Evangile ; sans que la force, ni la violence aïent été nécessaires. [b] Les montagnes, comme l'avoient souhaité vos Prophêtes, se sont écoulées devant vous comme la cire, & elles ont été réduites en cendres, après avoir jété quelque tems une vaine fumée. Les persécuteurs ont été changés en protecteurs : & ceux qui étoient les plus

(a) Vous n'espérerez ni en une armée, ni en aucune force humaine ; mais en mon esprit, dit le Seigneur des armées. *Zacha. IV, 6.*

(b) Si vous vouliez ouvrir les cieux, & en descendre, les montagnes s'écouleroient devant vous. Elles fondroient comme si elles étoient consumées par le feu. *Isaïe, LXIV, 1, & 2.*

intraitables & les plus fiers, se sont humiliés sous vos piés. | II. SENS.

Achevez, Seigneur, la conquête de ce qui ne vous est pas encore assujéti. Amolissez l'opiniâtreté du Juif, après avoir abatu l'orgueil du Gentil. [a] Aplanissez la montagne, qui met obstacle aux desseins du véritable Zorobabel. Faites tomber sur les montagnes de Gelboé, qui depuis la défaite des vaillans d'Israël, n'ont été arrosées par aucune pluie du Ciel, une rosée féconde qui change leur ancienne stérilité; & échaufez-les par une douce chaleur qui en amolisse la dureté. Et faites, pour acomplir vos promesses à l'égard d'Israël, les mêmes miracles que vous avez prodigués pour signaler votre miséricorde à l'égard de tous les peuples.

℣. 33. Je chanterai les loüanges du Seigneur pendant ma vie: je loüerai dans des Cantiques mon Dieu, pendant tout le tems que je subsisterai.

Ma joie sera acomplie, lorsque vo-

(a) Qui êtes vous, grande montagne, devant Zorobabel? Vous serez aplanie. Zach. IV, 7.

tre régne sera universel, & que la pié-
II. té & la justice vous auront tout sou-
SENS. mis. Je serai jusques-là dans les gémissemens, quoique plein de reconnoissance, de ce que vous m'avez manifesté vos mystéres & vos volontez. Il faut que vous soiez connu & adoré de tous, afin que ma consolation, & mes actions de graces soient parfaites. Et je ne serai rassasié de vos biens, que lorsque votre gloire sera pleinement déclarée, & que tous ceux qui vous doivent tout comme moi, seront devenus par votre grace aussi reconnoissans que je le suis.

℣. 34. Ma consolation sera de penser à lui, & d'en parler. Ma joie sera dans le Seigneur.

L'espérance, en atendant, me tiendra lieu de bonheur. Je penserai à ce que je désire, & cette pensée me consolera. Je parlerai de vos miséricordes futures ; & le plaisir d'en parler, me fera suporter leur retardement. J'instruirai tous les peuples par mes Cantiques, des biens qui leur sont réservés, quoiqu'ils leur soient maintenant inconnus. Je nourrirai dans mon

cœur par de douces & de continuelles réfléxions, une ferme atente de la conversion des Nations, & du retour de la mienne à son ancien héritage: & je joindrai à tous les motifs, qui me portent à aimer Dieu & à lui rendre graces, les miséricordes qu'il doit faire à tous les peuples & au mien, dont il lui a plû de me donner la connoissance. II. SENS.

℣. 35. Que les pécheurs cessent d'habiter la terre: que les impies ne soient plus. O mon ame, bénissez le Seigneur. Alleluia.

Mais, & les retardemens, & mes réfléxions, ne serviront qu'à allumer mon zéle. Je vous demanderai tous les jours de ma vie, que votre nom soit santifié, que votre régne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme elle l'est dans le Ciel. Je m'afligerai toujours de ce que les hommes sont si diférens des Anges, quoiqu'ils soient apellés au même bonheur, & chargés des mêmes devoirs. Je ne serai content, que lorsque la terre sera aussi pure & aussi

VI. SENS. sainte que le Ciel. Et je ne serai véritablement consolé, que lorsque je pourrai exhorter tous les Esprits à louer Dieu, comme je m'y exhorte moi-même : & que tous me répondront avec le même zéle & la même ardeur, que mon cœur répond à ma pensée & à ma voix. *Alleluia.*

Fin de l'Explication de l'Ouvrage des six Jours.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans l'Explication de l'Ouvrage des Six Jours.

A.

E.

F.

Fin de la Table des Matieres.

Aprobation de Monsieur l'Abbé de Villiers, Censeur Royal.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, contenant *des Explications de plusieurs Livres de l'Ecriture sainte*; & j'ai trouvé dans *le Livre de la Genese, dans les Livres des Rois, de Job, des Pseaumes, de Jonas, d'Isaïe, &c.* des Explications fort instructives. A Paris le 8 de Mars 1726.

DE VILLIERS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS BABUTY, Libraire à Paris; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public, l'*Explication de la Genese, du Déuteronome, des Rois, des Paralipomenes, d'Esdras & de Néhémie, de Job, des Pseaumes, & des Prophêtes; Traité de la Croix de N. S. J. C.* ou, *Explication du Mystere de la*

Passion de J. C. selon la Concorde : Manuel de Piété : Maximes & Avis propres pour conduire un Pécheur à une véritable conversion : Dissertation sur la Pauvreté Religieuse : sur l'Usure : Sermons du Pere Terrasson : le Directeur d'un jeune Théologien : le Directeur des Ames Religieuses, traduit du Latin de Blosius : Lettres sur divers sujets de Piété & de Morale : Traité de l'Eucharistie, & des Cérémonies du Batême ; s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire réimprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel ; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de l'expiration du précédent Privilege : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Com-

munauté

munauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, és mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le deuxiéme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 525 folio 512. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 3. Mai 1733. G. MARTIN, *Syndic.*

CATALOGUE DES LIVRES NOUVELLEMENT IMPRIME'S,

Qui se vendent à Paris chez F. BABUTY, Libraire, rue saint Jâques, à S. Chrysostome. 1740.

Ouvrages de Monsieur l'Abbé DUGUET.

LETTRES sur divers sujets de Morale & de Piété, *tro s volumes* in-12.

Les mêmes en grand papier, 3 *vol.* in-12.

Chaque Volume se vend séparément.

Les mêmes en 3. vol. 18.

Les Tomes 2 & 3. se vendent ensemble séparément.

Dissertation sur la Coutume de l'Eglise de supléer les Exorcismes après le Batême, lorsque la nécessité a obligé de les omettre : contre ceux qui prétendent que l'Eglise fait injure au Saint-Esprit, en ordonnant à ses Ministres d'employer les Exorcismes sur des personnes qui sont devenuës son Temple par le Batême. 12. 1727.

Traité historique & dogmatique de l'Eucharistie, où l'on prouve par l'Ecriture sainte, & par la Tradition, que le Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, est le même qui est dans le ciel ; & que la chair qu'il nous donne, est la même qu'il a prise dans le sein de la Vierge, & qui a été crucifiée pour nous : contre les nouveautez qu'on introduit, 12. 1727.

Réfutation d'un Ecrit qui tâchoit de justifier l'Usure, 12. 1727.

Traité de la Croix de Notre Seigneur JESUS-CHRIST: ou : Explication du Mystere de la Passion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, selon la Concorde : Divisée en dix Parties ; la premiere commence par donner une idée générale des vûës, & des sentimens de Jesus-Christ dans sa Passion, du caractere des Evangélistes, qui répond éxactement aux dispositions de Jesus-Christ : on vient ensuite à l'histoire de la Concorde, au Repas chez Simon le Lépreux, où étoit Lazare que Jesus-Christ avoit ressuscité, &c. Et la dixiéme Partie contient l'Explication du Chapitre CXLIII de la Concorde, depuis la Priere de Jesus-Christ, jusqu'à l'ouverture de son côté, raportée dans le Chapitre CXLIV : neuf gros volumes in-douze, qui se relient en quatorze, 1733.

Suite du même Ouvrage, imprimée en 1728 en deux volumes in-12, & en un seul de petit caractere.

Le premier, qui renferme la XII Partie, contient des réfléxions sur Jesus-Christ crucifié :

Le second, qui est la XIV Partie, contient une Explication de plusieurs passages de saint Paul, sur Jesus-Christ crucifié, qui n'ont pas été assez aprofondis ailleurs, & qui contribuent beaucoup à l'intelligence du grand Mystere de la Croix.

Ouvrages de Messieurs les Abbez DUGUET & D'ASFELD.

Explication de plusieurs Livres de l'Ecriture sainte ; où, selon la méthode des saints Peres, on s'attache à découvrir les Mysteres de Jesus-Christ, & les Régles des mœurs, renfermées dans la lettre même de l'Ecriture : avec une Traduction nouvelle de chaque Livre, éclaircie par des Notes litérales sur le Texte original.

SÇAVOIR,

Le Livre de la Genese, 6 volumes in-douze. } *Se vendent*
Le Livre de Job, 4 volumes in-douze, 1732. } *ensemble.*

Le Livre des Pseaumes, cinq gros volumes qui se relient

en huit. 1733. Le cinquiéme ou huitiéme volume se vend séparément.

La Prophétie d'Isaïe, cinq volumes, qui se relient en six, 1734.

Un autre volume, contenant,

I. Cinq Chapitres du Deuteronome, les XXIX, XXX, XXXI, XXXII, & XXXIII, où sont renfermés l'alliance nouvelle que Dieu contracte avec le peuple d'Israël, dans la derniere année de son séjour dans le désert; & le célebre Cantique de Moyse.

II. La Prophétie obscure d'Habacuc.

III. La Prophétie de Jonas.

IV. Et l'Explication de quelques versets obscurs du Chapitre XII de l'Ecclésiaste, qui contient une description figurée des afoiblissemens de la vieillesse.

Se vendent ensemble.

Les Livres des Rois & des Paralipomenes, cinq volumes qui se relient en six.

Les Livres d'Esdras & de Néhémie, *sont sous presse.*

L'on continuera d'imprimer la suite.

L'Explication de l'Ouvrage des six Jours ou de l'Histoire de la Création; où on a joint les Explications des Chapitres XXXVIII & XXXIX de Job, & des Pseaumes XVIII & CIII, qui traitent de la même matiere, & qui, formant ensemble une Physique sacrée, aprennent le saint usage que l'on doit faire du Spectacle de la nature, & des dons infinis du Créateur. Ouvrage très-utile aux personnes qui aiment véritablement à s'instruire de la Religion; & même très-propre à inspirer à la Jeunesse du respect & du goût pour la lecture des Livres saints. Nouvelle Edition, augmentée du second Sens du Pseaume CIII, & d'une Table des Matieres, in 12. 1740.

Le Livre des Pseaumes: Traduction nouvelle selon l'Hébreu: avec des Sommaires éxacts qui en marquent l'Ocasion, le Sujet, & qui en renferment le Sens litéral & le

Sens

Sens spirituel : le tout extrait fidélement de l'Explication des Pseaumes, *par Messieurs les Abbez Duguet & d'Asfeld*, in-12. 1740.

Cinq Lettres d'un Prieur à un de ses amis ; pour la défense du Livre des *Régles pour l'intelligence des saintes Ecritures :* où, après avoir établi le véritable état de la question touchant le sens spirituel des Ecritures ; on réfute le Livre intitulé : *Traité du sens Littéral & du sens Mystique des saintes Ecritures, selon la Doctrine des saints Peres.*

Les quatre dernieres se vendent ensemble séparément, 12. 1729.

Elevations de cœur, & Prieres à Notre Seigneur Jesus-Christ, sur les Mysteres de sa Passion, &c. propres pour chaque jour de la semaine, 18. 1727.

Maximes & Avis propres pour conduire un pécheur à une véritable conversion. Nouvelle édition, augmentée, 18.

Testament de Notre Seigneur & de la sainte Vierge : ou les Exemples de Notre Seigneur & de sa sainte Mére, réduits en maximes ; propres pour l'instruction & la consolation des Fideles, 18.

Discours de la Réformation de l'homme intérieur, où sont établis les fondemens des Vertus chrétiennes, selon la Doctrine de saint Augustin, 18.

Les trois Traitez ci-dessus, en petit caractere. Nouvelle Edition, augmentée de l'Ordinaire de la Messe ; des Pseaumes de la Pénitence, avec des Sommaires qui en marquent l'Ocasion & le Sujet, &c. & des Litanies de la Pénitence tirées de l'Ecriture sainte, 24. 1739.

Manuel de Piété, contenant des maximes & des Prieres pour la réception des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie ; & pour l'accomplissement des principaux devoirs du Christianisme. Nouvelle Edition, augmentée, 18. 1727.

Le même, 12. 1739.

Considérations chrétiennes d'un homme qui veut sérieusement travailler à son salut ; ou ses devoirs comme

Chrétien, & comme homme envers Dieu, envers lui-même, & envers les autres : Ouvrage utile à toutes sortes de personnes ; particulierement aux gens riches, aux Négocians, & même aux Directeurs des Ames. 12. 1731.

Les six Livres de saint Augustin contre Julien défenseur de l'Hérésie Pélagienne : traduits en François, sur l'Edition des P. P. B. B. de la Congrégation de S. Maur, avec des Notes, 2 vol. 12. 1736.

—— Du même. Les deux Livres de la Grace de Jesus-Christ & du Péché originel : traduits en François, &c. 12. 1738.

La nullité des Ordinations Anglicanes, démontrée de nouveau, tant pour la forme, que pour le droit : contre la défense du R. P. le Courayer, Docteur d'Oxford, & Chanoine Régulier de sainte Géneviéve : *Par le R. P. le Quien, Professeur en Théologie de l'Ordre des Freres Prêcheurs*, 2 vol. 12. 1730.

Directeur des Ames pénitentes ; contenant des Décisions de plusieurs Questions importantes sur la pratique du Sacrement de Pénitence : Ouvrage très-utile aux Confesseurs, & principalement aux Pécheurs qui désirent sincerement se convertir, suivant les Régles prescrites par l'Ecriture sainte, les Peres de l'Eglise, & les Conciles, &c. 2 volumes in 12.

Le second Tome se vend séparément.

—— d'un jeune Théologien : ou Régles d'Etude & de Piété pour ceux qui se disposent à entrer dans les saints Ordres, & à exercer les fonctions de leur Ministere, 12.

—— des Ames Religieuses, traduit du Latin du Vénérable Louis Blosius, 18.

Sermons du Pere Terrasson. Nouvelle Edition. 1736. 4. vol. in 12.

Sentimens de piété, &c. par Messire François de Salignac de la Mothe-Fénelon Archevêque de Cambray, 1734.


3





